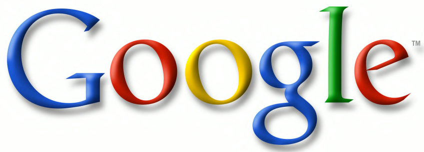


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

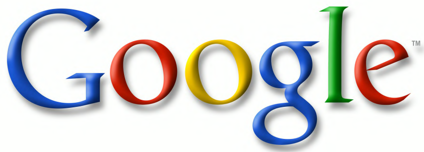
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

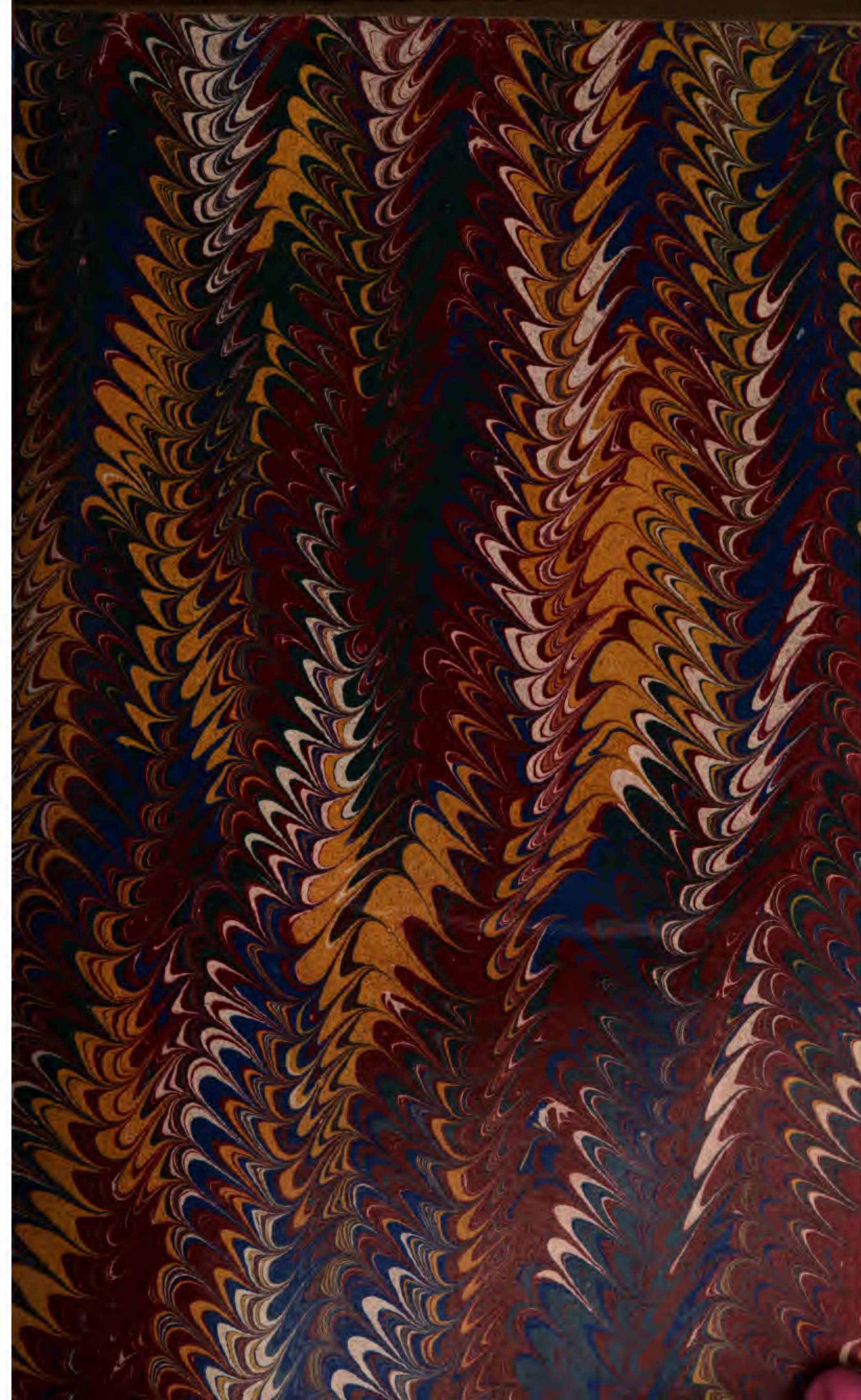
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




SE TAIRE ET FAIRE



DF
214
.G881
2f

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET Cie, RUE DU BAC, 30.

G. GROTE

Vice-Chancelier de l'Université de Londres, Associé étranger de l'Institut de France

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA FIN DE LA GÉNÉRATION CONTEMPORAINE D'ALEXANDRE LE GRAND

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A.-L. DE SADOUS

Professeur au Lycée impérial de Versailles, Docteur ès lettres de la Faculté de Paris

TOME DOUZIÈME

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

AVEC CARTES ET PLANS

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET CIE, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.

1re PARTIE. — GRÈCE LÉGENDAIRE

Ἀνδρῶν ἡρώων θεῖον γένος, οἳ καλέονται
Ἡμίθεοι προτέρῃ γενεῇ.

HÉSIODE

2e PARTIE. — GRÈCE HISTORIQUE

. . . . . . Πόλιας μερόπων ἀνθρώπων.

HOMÈRE

HISTOIRE DE LA GRÈCE

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

DE LA BATAILLE DES ARGINUSÆ AU RÉTABLISSEMENT DE LA DÉMOCRATIE A ATHÈNES, APRÈS L'EXPULSION DES TRENTE

Prétendues propositions de paix faites par Sparte à Athènes; douteuses. — Eteonikos à Chios; détresse de ses marins; conspiration étouffée. — Chios et les autres alliés de Sparte demandent que Lysandros soit envoyé de nouveau. — Arrivée de Lysandros à Ephesos; zèle de ses partisans; Cyrus. — Révolution violente à Milêtos, opérée par les partisans de Lysandros. — Cyrus va visiter son père mourant; — il confie ses tributs à Lysandros. — Inaction de la flotte athénienne après la bataille des Arginusæ. Opérations de Lysandros; les deux flottes à l'Hellespont. — Flotte athénienne à Ægospotami. — Bataille d'Ægospotami; surprise et capture de la flotte athénienne entière. — Tous les commandants athéniens sont pris, excepté Konôn. — Meurtre des généraux captifs et des prisonniers. — On supposa que la flotte athénienne avait été livrée par ses propres chefs. — Détresse et douleur d'Athènes, à la nouvelle de la défaite d'Ægospotami. — Opérations de Lysandros. — Condition misérable des Klêruchi athéniens et des alliés d'Athènes dans les dépendances alliées; souffrances à Athènes. — Amnistie proposée par Patrokleidês et adoptée. — Serment d'harmonie mutuelle juré dans l'akropolis. — Arrivée de Lysandros; Athènes est bloquée par terre et par mer. — Résistance résolue des Athéniens; leurs propositions de capitulation sont repoussées. — Raisons mises en avant par Theramenês; il est envoyé comme ambassadeur; son délai étudié. — Misère et famine dans Athènes; mort de Kleophôn. — La famine devient intolérable; on envoie Theramenês pour obtenir la paix à n'importe quelles conditions; débat à Sparte au sujet des conditions. — La paix est accordée par Sparte, contre le sentiment général des alliés. — Reddition d'Athènes; extrême misère; nombre de morts par la famine. — Lysandros entre dans Athènes; retour des exilés; démolition des Longs Murs; démantèlement du Peiræeus; la flotte est livrée. — Les exilés et le parti oligarchique à Athènes; leur conduite.

425334

triomphante et leur dévouement à Lysandros. — Kritias et les autres exilés; vie passée de Kritias. — Kritias à la tête des oligarques à Athènes. — Chefs oligarchiques nommés à Athènes. — Arrestation de Strombichidês et d'autres démocrates éminents. — Nomination des Trente sous la dictée de Lysandros. — Conquête de Samos par Lysandros; l'oligarchie y est rétablie. — Retour triomphant de Lysandros à Sparte ; son ascendant prodigieux d'une extrémité de la Grèce à l'autre. — Actes des Trente à Athènes; sentiments des hommes oligarchiques comme Platon. — Les Trente commencent leurs exécutions ; Strombichidês et les généraux emprisonnés sont mis à mort; d'autres démocrates également. — Sénat nommé par les Trente; il ne lui est permis d'agir qu'intimidé par eux; nombreuses exécutions sans procès. — Le sénat commença par condamner de plein gré toute personne amenée devant lui. — Désaccord parmi les Trente: dissentiment entre Kritias et Theramenês. — Garnison lacédæmonienne introduite; exécutions multipliées par Kritias et les Trente. — Opposition faite par Theramenês à ces mesures; progrès nouveaux de la violence et de la rapacité; hommes riches et oligarchiques mis à mort. — Plan de Kritias pour avoir des adhérents en forçant des hommes à se faire complices d'actes sanglants; résistance de Sokratês. — Terreur et mécontentement dans la ville; les Trente nomment un corps de Trois Mille comme hoplites partisans. — Ils désarment le reste des hoplites de la ville. — Meurtres et spoliations accomplis par les Trente ; arrestations des metœki. — Arrestation de Lysias l'orateur et de son frère Polemarchos. Le premier s'échappe, le second est exécuté. — L'exaspération de Kritias et de la majorité des Trente contre Theramenês augmente. — Theramenês est dénoncé par Kritias dans le sénat; discours de Kritias. — Réponse de Theramenês. — Extrême violence de Kritias et des Trente. — Condamnation de Theramenês. — Mort de Theramenês; remarques sur son caractère. — Progrès de la tyrannie de Kritias et des Trente. — Les Trente interdisent l'enseignement intellectuel. — Sokratês et les Trente. — Manque de sécurité augmentant pour les Trente. — Changement graduel de sentiment en Grèce après la prise d'Athènes. — Les alliés de Sparte demandent une part des dépouilles de la guerre; leur requête est repoussée. — Ascendant sans exemple de Lysandros. — Sa présomptueuse ambition; domination oppressive de Sparte. — Dégoût excité en Grèce par les énormités des Trente. — Opposition que Lysandros rencontre à Sparte; le roi Pausanias. — Kallikratidas comparé à Lysandros. — Sympathie à Thêbes et ailleurs pour les exilés athéniens. — Thrasyboulos s'empare de Phylê; il repousse l'attaque des Trente. — Nouveau succès de Thrasyboulos; les Trente se retirent à Athènes. — Discorde dans l'oligarchie à Athènes; arrestation des Eleusiniens. — Thrasyboulos s'établit au Peiræeus. — Les Trente l'attaquent et sont défaits; Kritias est tué. — Colloque pendant la trêve des funérailles; paroles de Kleokritos. — Découragement des oligarques à Athènes; déposition des Trente et nomination des Dix; les Trente vont à Eleusis. — Les Dix font la guerre aux exilés. — Force croissante de Thrasyboulos. — Arrivée de Lysandros en Attique avec une armée spartiate. — Condition embarrassée des exilés à Peiræeus. — Le roi spartiate Pausanias conduit une expédition en Attique; opposé à Lysandros. — Ses dispositions défavorables à l'oligarchie : réaction contre les Trente. — Pausanias attaque Peiræeus; son succès partiel. — Parti de la paix à Athènes; soutenu par Pausanias. — Pacification accordée par Pausanias et les autorités spartiates. — Les Spartiates évacuent l'Attique; Thrasyboulos et les exilés sont rétablis; harangue de Thrasyboulos. — Rétablissement de la démocratie. — Prise d'Eleusis; réunion entière de l'Attique; fuite de ceux des Trente qui survivaient.

La victoire des Arginusæ donna pour le moment l'empire décisif des mers asiatiques à la flotte athénienne; et on dit même qu'elle découragea les Lacédæmoniens au point de les amener à envoyer à Athènes des propositions de paix (406 av. J.-C.). Mais cette assertion est très-douteuse, et je regarde comme fort probable qu'il ne fut fait aucune proposition de ce genre (1). Toute grande que fût cette victoire, nous cherchons en vain des résultats positifs obtenus par Athènes. Après une tentative malheureuse sur Chios, la flotte victorieuse alla à Samos, où il semble qu'elle resta jusqu'à l'année suivante, sans faire d'autres mouvements que ceux qui lui étaient nécessaires pour se procurer de l'argent.

Dans l'intervalle, Eteonikos, qui recueillait à Chios les restes de la flotte péloponésienne défaite, étant laissé par Cyrus sans secours d'argent, se trouva très-gêné, et fut forcé de ne pas payer ses marins. Pendant le dernier été et le der-

(1) L'assertion repose sur l'autorité d'Aristote, auquel s'en réfère le Scholiaste sur le dernier vers des Ranæ d'Aristophane. Et c'est là, que je sache, la seule autorité; car lorsque M. Fynes Clinton (Fast. Hellen. ad ann. 406) dit qu'Æschine (de Fals. Legat. p. 38, c. 24) mentionne les ouvertures de paix, — je pense qu'en examinant le passage, personne n'inclinera à fonder sur lui quelque conclusion.

Nous pouvons faire observer contre cette assertion : —

1. Xénophon ne la mentionne pas. C'est quelque chose, bien que ce soit loin d'être concluant, quand cela est seul.

2. Diodore ne la mentionne pas.

3. Les conditions que l'on prétend avoir été proposées par les Lacédæmoniens sont exactement les mêmes que l'on dit avoir été proposées par eux après la mort de Mindaros à Kyzikos, savoir : —

Evacuer Dekeleia — chaque partie belligérante devant rester dans l'état où elle était. Non-seulement les conditions sont les mêmes, — mais encore la personne qui était en avant comme s'y opposant est dans les deux cas la même : — *Kleophôn*. Les ouvertures après la bataille des Arginusæ sont en fait une seconde édition de celles qui suivirent la bataille de Kyzikos.

Or, la supposition que dans deux occasions différentes les Lacédæmoniens aient fait des propositions de paix, et que Xénophon les laisse toutes deux sans les signaler, me parait extrêmement improbable. Par rapport aux propositions qui suivirent la bataille de Kyzikos, le témoignage de Diodore l'emportait, à mon avis, sur le silence de Xénophon; mais ici Diodore se tait également.

De plus, la ressemblance exacte des deux événements allégués me fait croire que le second n'est qu'une répétition du premier, et que le Scholiaste, en citant d'après Aristote, prenait la bataille des Arginusæ pour celle de Kyzikos, qui fut de beaucoup la plus décisive des deux.

nier automne, ces hommes se suffirent à eux-mêmes en travaillant pour un salaire sur les terres de Chios; mais quand vint l'hiver, cette ressource cessa, de sorte qu'ils se trouvèrent hors d'état de se procurer même des vêtements ou des chaussures. Dans cette condition désespérée, beaucoup d'entre eux formèrent une conspiration pour attaquer et piller la ville de Chios; un jour fut fixé pour l'entreprise, et on convint que les conspirateurs se reconnaîtraient les uns les autres en portant une paille ou un roseau. Instruit de ce dessein, Eteonikos fut en même temps intimidé par le nombre de ces porteurs de paille : il vit que s'il agissait avec les conspirateurs ouvertement et ostensiblement, il se pourrait faire qu'ils courussent aux armes et réussissent à piller la ville : en tout cas, il s'élèverait un conflit dans lequel beaucoup d'entre les alliés seraient tués, ce qui produirait le plus mauvais effet sur toutes les opérations futures. En conséquence, ayant recours à un stratagème, il prit avec lui une garde de quinze hommes armés de poignards, et traversa la ville de Chios. Bientôt il rencontra un de ces porteurs de paille, — homme qui avait mal aux yeux, et qui sortait de la maison d'un médecin; — et il ordonna à ses gardes de le mettre à mort sur-le-champ. Il se rassembla à l'entour une foule, pleine d'étonnement aussi bien que de sympathie, qui demanda pour quelle raison cet homme était mis à mort : alors Eteonikos ordonna à ses gardes de répondre que c'était parce qu'il portait une paille. La nouvelle s'étant répandue, les autres personnes qui portaient des pailles conçurent une telle alarme qu'elles les jetèrent aussitôt (1).

Eteonikos profita de cette panique pour demander de l'argent aux gens de Chios, comme condition à laquelle il emmènerait son armement affamé et dangereux. Après avoir obtenu d'eux un mois de paye, il embarqua immédiatement ses troupes, et s'appliqua à les encourager et à leur faire croire qu'il ne savait rien de la récente conspiration.

---

(1) Xénoph. Hellen. II, 1, 1-4.

Les gens de Chios et les autres alliés de Sparte se réunirent bientôt à Ephesos pour délibérer, et résolurent, conjointement avec Cyrus, de dépêcher des ambassadeurs aux éphores, pour demander que Lysandros fût envoyé une seconde fois comme amiral. Sparte n'était pas dans l'habitude d'envoyer le même homme comme amiral une seconde fois, après son année de service. Néanmoins les éphores accédèrent en substance à la requête; ils désignèrent Arakos comme amiral, mais avec lui Lysandros sous le titre de secrétaire, investi de tous les pouvoirs réels du commandement.

Lysandros, étant arrivé à Ephesos vers le commencement de 405 avant J.-C., s'appliqua immédiatement avec vigueur à faire renaître et le pouvoir lacédæmonien et sa propre influence. Les partisans dans les diverses villes alliées dont il avait assidûment cultivé la faveur pendant sa dernière année de commandement, les associations et les unions factieuses qu'il avait organisées et stimulées au point d'en faire une société d'ambition mutuelle, — saluèrent tous son retour avec transport. Découragés et abattus par le patriotisme généreux de son prédécesseur Kallikratidas, ils se relevèrent alors, reprirent une nouvelle activité, et devinrent jaloux d'aider Lysandros à équiper de nouveau sa flotte et à l'augmenter. Et Cyrus ne fut pas moins sincère dans sa préférence qu'auparavant. En arrivant à Ephesos, Lysandros se hâta d'aller lui rendre visite à Sardes, et sollicita un renouvellement de l'aide pécuniaire. Le jeune prince répondit que tous les fonds qu'il avait reçus de Suse avaient déjà été dépensés, avec beaucoup d'autres en plus; comme preuve, il présenta une spécification des sommes fournies à chaque officier péloponésien. Néanmoins sa partialité pour Lysandros était telle, qu'il accorda même la demande additionnelle faite alors, de manière à le renvoyer satisfait. Ce dernier put ainsi retourner à Ephesos avec les ressources nécessaires pour remettre la flotte en état de combattre. Il solda immédiatement tous les arriérés de paye dus aux marins, établit de nouveaux triérarques, — appela de Chios Eteonikos avec la flotte ainsi que toutes les autres escadres dispersées, —

et ordonna qu'on mît immédiatement de nouvelles trirèmes sur les chantiers à Antandros (1).

Dans aucune des villes grecques l'effet de la seconde arrivée de Lysandros ne se fit sentir avec plus de violence qu'à Milêtos. Il y avait une puissante faction ou association d'amis, qui avaient fait de leur mieux pour embarrasser et molester Kallikratidas dès son arrivée, mais qui avaient été réduits au silence, et même forcés de faire parade de zèle, par la résolution sans détour de cet amiral au noble cœur. Impatients de se dédommager de cette humiliation, ils formèrent alors une conspiration, au su de Lysandros et avec son concours, afin de s'emparer du gouvernement pour eux-mêmes. Ils se décidèrent (s'il faut en croire Plutarque et Diodore) à renverser la démocratie existante, et à établir une oligarchie à sa place. Mais nous ne pouvons croire qu'il ait pu exister une démocratie à Milêtos, qui avait été pendant cinq ans dans la dépendance de Sparte et des Perses conjointement. Nous devons plutôt comprendre ce mouvement comme un conflit entre deux partis oligarchiques; les amis de Lysandros étant plus complétement égoïstes et antipopulaires que leurs adversaires, — et peut-être même les décriant, par comparaison, comme étant une démocratie. Lysandros se prêta au projet, — excita l'ambition des conspirateurs, qui étaient à un moment disposés à un compromis, et même trompa le gouvernement en lui inspirant une fausse sécurité, par des promesses d'appui qu'il n'avait pas l'intention de remplir. A la fête des Dionysia, les conspirateurs, se levant en armes, saisirent quarante de leurs principaux adversaires dans leurs maisons, et trois cents en plus dans la place du marché; tandis que le gouvernement, — confiant dans les promesses de Lysandros, qui affectait de réprouver les insurgés, mais qui continuait secrètement à les exciter, — ne fit qu'une faible résistance. Les trois cent quarante chefs saisis ainsi, hommes probablement qui avaient été sincèrement pour Kallikratidas, furent tous mis à mort; et un

(1) Xénoph. Hellen. II, 1, 10-12.

nombre encore plus considérable de citoyens, pas moins de mille, s'enfuirent en exil. Milêtos passa ainsi complétement dans les mains des amis et partisans de Lysandros (1).

Il paraîtrait que des mouvements factieux dans d'autres villes, moins révoltants sous le rapport de l'effusion du sang et de la perfidie, toutefois encore d'un caractère semblable à celui de Milêtos, signalèrent la réapparition de Lysandros en Asie, et placèrent les villes plus ou moins entre les mains de ses partisans. Pendant qu'il acquérait ainsi un plus grand ascendant parmi les alliés, Lysandros reçut de Cyrus une invitation à le visiter à Sardes. Le jeune prince venait d'être appelé à aller voir son père Darius, qui était à la fois âgé et dangereusement malade en Médie. Sur le point de partir dans ce dessein, il poussa sa confiance en Lysandros jusqu'à lui déléguer l'administration de sa satrapie et de ses revenus entiers. Outre son admiration pour l'énergie et la capacité supérieures du caractère grec, qu'il n'avait appris à connaître que récemment, et outre son estime pour le désintéressement personnel de Lysandros, attesté comme il l'avait été par la conduite de ce dernier lors de sa première visite et du banquet à Sardes, — Cyrus fut probablement amené à cette démarche par la crainte de se susciter un rival, s'il confiait le même pouvoir à quelque grand d'entre les Perses. En même temps qu'il remettait tous ses fonds réservés et ses tributs à Lysandros, il l'assurait de son amitié constante à l'égard de lui-même et des Lacédæmoniens; et il termina en le priant de ne vouloir à aucun prix en venir à une action générale avec les Athéniens, à moins qu'il ne leur fût de beaucoup supérieur en nombre. La défaite des Arginusæ ayant confirmé sa préférence pour cette politique dilatoire, il promit que non-seulement les trésors persans, mais encore la flotte phénicienne, seraient employés activement dans le dessein d'écraser Athènes (2).

Armé ainsi de l'administration du trésor perse mis à sa

(1) Diodore, XIII, 104; Plutarque, Lysand. c. 8.

(2) Xénoph. Hellen. II, 1, 14; Plut. Lysand. c. 9.

disposition, ce qui ne s'était jamais vu, et secondé par des factions jouissant de l'ascendant au sein de toutes les villes alliées, Lysandros était plus puissant qu'aucun commandant lacédæmonien ne l'avait été depuis le commencement de la guerre (405 av. J.-C.). Ayant sa flotte bien payée, il pouvait la conserver réunie et la diriger où il voulait sans être obligé de la disperser en escadres errantes dans le dessein de lever de l'argent. C'est probablement à une nécessité pareille que nous devons attribuer l'inaction de la flotte athénienne à Samos : car nous n'entendons parler d'aucune opération sérieuse entreprise par elle, pendant toute l'année qui suivit la victoire des Arginusæ, bien qu'elle fût sous les ordres d'un homme capable et énergique, Konôn, — avec Philoklês et Adeimantos ; auxquels on ajouta, pendant le printemps de 405 avant J.-C., trois autres généraux, Tydeus, Menandros et Kephisodotos. Il paraît que Theramenês aussi fut proposé et élu comme l'un des généraux, mais qu'il fut rejeté quand on le soumit à l'épreuve indispensable appelée la dokimasia (1). La flotte comprenait cent quatre-vingts trirèmes, nombre un peu plus grand que celui de Lysandros : et elle lui offrit en vain la bataille près de la station à Ephesos. Ne se trouvant pas disposée à une action générale, elle semble s'être dispersée pour piller Chios, et diverses portions de la côte asiatique ; tandis que Lysandros, tenant sa flotte réunie, fit voile d'abord au sud en partant d'Ephesos, prit d'assaut et pilla une ville semi-hellénique dans le golfe Kerameikos, nommée Kedreiæ, qui était dans l'alliance d'Athènes, — et de là se dirigea vers Rhodes (2). Il fut même assez hardi pour faire une excursion en traversant la mer Ægée jusqu'à la côte d'Ægina et de l'Attique, où il eut une entrevue avec Agis, qui vint de Dekeleia à la côte (3). Les Athéniens se préparaient à l'y suivre quand ils apprirent qu'il avait traversé

(1) Lysias, Orat. XIII. Cont. Agorat. sect. 13.

(2) Xénoph. Hellen. II, 1, 15, 16.

(3) Cette visite rapide à travers la mer Ægée, aux côtes de l'Attique ou d'Ægina, n'est pas mentionnée dans Xénophon ; mais on la voit et dans Diodore et dans Plutarque (Diodore, XIII, 104 ; Plut. Lysand. c. 9).

de nouveau la mer Ægée, et bientôt après il parut avec toute sa flotte à l'Hellespont, passage important qu'ils avaient laissé sans le garder. Lysandros alla droit à Abydos, encore la grande station péloponésienne dans le détroit, occupée par Thorax en qualité d'harmoste avec une armée de terre; et immédiatement il se mit en devoir d'attaquer, tant par mer que par terre, la ville voisine de Lampsakos, qui fut prise d'assaut. Elle était riche de toute manière, et abondamment approvisionnée de pain et de vin, de sorte que les soldats firent un butin considérable : mais Lysandros laissa les habitants libres sans leur faire aucun mal (1).

La flotte athénienne semble avoir été occupée à piller Chios quand elle reçut la nouvelle que le commandant lacédæmonien était à l'Hellespont occupé au siége de Lampsakos. Soit par manque d'argent, soit par d'autres causes que nous ne comprenons pas, Konôn et ses collègues furent en partie inactifs, en partie en arrière de Lysandros, pendant tout cet été. Ils le suivirent alors jusqu'à l'Hellespont, en naviguant sur le côté de Chios et de Lesbos qui regarde la mer, loin de la côte asiatique, qui leur était entièrement hostile. Ils arrivèrent à Elæonte, à l'extrémité méridionale de la Chersonèse, avec leur puissante flotte de cent quatre-vingts trirèmes, juste à temps pour apprendre, pendant qu'ils prenaient leur repas du matin, que Lysandros était déjà maître de Lampsakos; alors ils remontèrent immédiatement le détroit jusqu'à Sestos, et de là, après ne s'y être arrêtés que le temps nécessaire pour réunir quelques provisions, ils allèrent un peu plus haut, jusqu'à un endroit appelé Ægospotami (2).

Ægospotami ou fleuve de la Chèvre, — nom qui résonnait fatalement aux oreilles de tous les Athéniens dans les temps postérieurs, — était un lieu qui n'avait rien qui le recommandât, si ce n'est qu'il était directement opposé à Lampsakos, séparé par un détroit d'environ un mille trois

(1) Xénoph. Hellen. II, 1, 18, 19; Diodore, XIII, 104; Plutarque, Lysand. c. 9.

(2) Xénoph. Hellen. II, 1, 20, 21.

quarts de large (= 1,900 mètres). C'était une plage ouverte, sans port, sans bon mouillage, sans maisons, ni habitants, ni provisions, de sorte qu'il fallait aller chercher tout ce qui était nécessaire pour cette armée considérable à Sestos, éloignée d'environ un mille trois quarts même par terre, et plus éloignée encore par mer, puisqu'on était obligé de doubler un cap. Cette station était extrêmement incommode et dangereuse pour un armement naval dans l'antiquité, sans commissariat organisé; car les marins, étant obligés de s'éloigner de leurs vaisseaux afin de se procurer leurs aliments, n'étaient pas faciles à rassembler. Cependant telle fut la station choisie par les généraux athéniens, dans le dessein bien arrêté de forcer Lysandros à livrer bataille. Mais l'amiral lacédæmonien, qui était à Lampsakos dans un bon port, avec une ville bien approvisionnée derrière lui et une armée de terre prête à coopérer, n'avait pas l'intention d'accepter le défi de ses ennemis au moment qui était à leur convenance. Quand les Athéniens traversèrent le détroit le lendemain matin, ils trouvèrent tous ses vaisseaux complétement garnis de leurs équipages, — les hommes ayant déjà pris leur repas du matin, — et rangés en ordre de bataille parfait, l'armée de terre disposée sur le rivage pour prêter assistance, mais avec l'ordre rigoureux d'attendre l'attaque et de ne pas faire un mouvement en avant. N'osant pas l'attaquer dans cette position, et ne pouvant pas cependant le faire sortir du port en manœuvrant toute la journée, les Athéniens furent enfin obligés de retourner à Ægospotami. Mais Lysandros ordonna à quelques bons voiliers parmi ses vaisseaux de les suivre, et il ne voulut pas laisser ses hommes débarquer jusqu'à ce qu'il se fût assuré ainsi que leurs marins s'étaient alors dispersés sur le rivage (1).

Cette scène se répéta pendant quatre jours de suite, les Athéniens devenant chaque jour plus confiants dans la supériorité de leur force et plus remplis de mépris pour la

(1) Xénoph. Hellen. II, 1, 22-24; Plutarque, Lysand. c. 20; Diodore, XIII, 105.

lâcheté apparente de l'ennemi. Ce fut en vain qu'Alkibiadês — qui de ses forts privés dans la Chersonnèse voyait ce qui se passait, — vint à la station, blâma les généraux d'exposer ainsi la flotte sur ce rivage ouvert, et leur conseilla d'une manière pressante de se rendre à Sestos, où ils seraient à la fois près de leurs provisions et à l'abri d'une attaque, comme Lysandros l'était à Lampsakos, — et d'où ils pourraient s'avancer pour combattre partout où ils voudraient. Mais les généraux athéniens, en particulier Tydeus et Menandros, dédaignèrent cet avis, et même ils renvoyèrent Alkibiadês avec l'outrage insultant que c'étaient eux qui commandaient en ce moment, et non pas lui (1). Restant ainsi dans leur position exposée, les marins athéniens devinrent tous les jours plus insouciants à l'égard de leur ennemi et plus empressés à se disperser dès qu'ils revenaient à leur rivage. Enfin, le cinquième jour, Lysandros ordonna aux vaisseaux vedettes, qu'il envoyait en avant pour surveiller les Athéniens à leur retour, d'élever un bouclier brillant comme signal aussitôt qu'ils verraient les vaisseaux à leur mouillage et les équipages à terre en quête de leur repas. Dès qu'il aperçut ce bienheureux signal, il donna l'ordre à sa flotte entière de ramer aussi vite que possible de Lampsakos à Ægospotami, tandis que Thorax marchait le long de la plage avec l'armée de terre en cas de besoin. Rien ne put être plus complet ni plus décisif que la surprise de la flotte athénienne. Toutes les trirèmes furent prises amarrées à la côte, quelques-unes

(1) Xénoph. Hellen. II, 1, 25; Plut. Lysand. c. 10; Plut. c. 36.

Diodore (XIII, 105) et Cornélius Népos (Alcib. c. 8) représentent Alkibiadês comme désirant être admis de nouveau à partager le commandement de la flotte, et comme promettant, si on le lui accordait, de rassembler un corps de Thraces, d'attaquer Lysandros par terre, et de le forcer à combattre ou à se retirer. Plutarque (Alkib. c. 37) parle aussi de promesses de cette sorte faites par Alkibiadês.

Toutefois il n'est pas vraisemblable qu'Alkibiadês ait avancé quelque chose aussi évidemment impossible. Comment pouvait-il amener une armée de Thraces pour attaquer Lysandros qui était sur le côté opposé de l'Hellespont? Comment pouvait-il faire traverser le détroit à une armée de terre en face de la flotte de Lysandros?

Ce que rapporte Xénophon (que j'ai suivi dans mon texte) est clair et intelligible.

entièrement abandonnées, d'autres avec un ou au plus deux tiers des rameurs qui formaient leur équipage complet. Sur le total de cent quatre-vingts, on n'en trouva que douze dans un état et un ordre passables (1); la trirème de Konôn lui-même, avec une escadre de sept sous ses ordres immédiats, — et le vaisseau consacré appelé Paralos, toujours monté par des marins athéniens d'élite, étant du nombre. Ce fut en vain que Konôn, en voyant approcher la flotte de Lysandros, fit les plus grands efforts pour garnir sa flotte d'hommes et pour la mettre en état de faire quelque résistance. La tentative manqua, et tout ce qu'il put faire fut de s'enfuir avec la petite escadre de douze, comprenant la Paralos. Toutes les autres trirèmes, au nombre de cent soixante-dix environ, furent prises sur le rivage par Lysandros, sans défense et vraisemblablement sans qu'il fût fait la moindre tentative de résistance. Il débarqua et fit prisonniers la plupart des équipages à terre, bien que quelques-uns parvinssent à s'enfuir et à trouver asile dans les forts voisins. Cette victoire prodigieuse et sans exemple fut obtenue, non-seulement sans la perte d'un seul vaisseau, mais presque sans celle d'un seul homme (2).

Sur le nombre des prisonniers faits par Lysandros, — qui doit avoir été très-grand, puisque le total des équipages des cent quatre-vingts trirèmes n'était pas au-dessous de trente-six mille hommes (3), — nous n'entendons parler que de trois mille ou de quatre mille Athéniens indigènes, bien que ce chiffre ne puisse représenter tous les Athéniens indigènes de la flotte. Les généraux athéniens Philoklês et Adeimantos furent certainement pris, et vraisemblablement tous,

(1) Xénoph. Hellen. II, 1, 29; Lysias, Orat. XXI (Ἀπολ. Δωροδ.), 5. 12.

(2) Xénoph. Hellen. II, 1, 28; Plut. Lysand. c. 11; Plut. Alkibiad. c. 36; Cornél. Nép. Lysand. c. 8; Polyen, I, 45, 2.

Diodore (XIII, 106) représente différemment cette importante opération militaire; il est beaucoup moins clair et moins digne de confiance que Xénophon.

(3) Xénoph. Hellen. II, 1, 28. Τὰς δ' ἄλλας πάσας (ναῦς) Λύσανδρος ἔλαβε πρὸς τῇ γῇ · τοὺς δὲ πλείστους ἄνδρας ἐν τῇ γῇ ξυνέλεξεν · οἱ δὲ καὶ ἔφυγον ἐς τὰ τειχύδρια.

excepté Konôn. Quelques hommes de l'armement défait se réfugièrent à Sestos, qui cependant se rendit au vainqueur avec peu de résistance. Il les admit à capitulation, à condition qu'ils retourneraient immédiatement à Athènes, et nulle part ailleurs; car il désirait multiplier autant que possible le nombre assemblé dans cette ville, sachant bien qu'elle n'en serait que plus tôt pressée par la famine. Konôn aussi n'ignorait pas que retourner à Athènes, après la ruine de la flotte entière, c'était devenir un des prisonniers certains dans une ville condamnée, et courir en outre au-devant de l'indignation de ses concitoyens, si bien méritée par les généraux collectivement. Conséquemment il résolut de chercher asile chez Evagoras, prince de Salamis, dans l'île de Kypros, envoyant la Paralos avec quelques autres des douze trirèmes fugitives pour faire connaître à Athènes la fatale nouvelle. Mais, avant de s'y rendre, il traversa le détroit,— avec une singulière audace dans les circonstances, — et alla au cap Abarnis, dans le territoire de Lampsakos, où se trouvaient vraisemblablement, sans être gardées, les grandes voiles des trirèmes de Lysandros (que l'on enlevait toujours quand on préparait une trirème pour le combat). Il emporta ces voiles, de manière à ôter en partie à l'ennemi les moyens de le poursuivre, et ensuite il se dirigea le plus vite qu'il put vers Kypros (1).

Le jour même de la victoire, Lysandros envoya pour l'annoncer à Sparte le corsaire milésien Theopompos, qui, en ramant avec une rapidité merveilleuse, y arriva et y apprit la nouvelle le troisième jour après son départ. On remorqua les vaisseaux pris, et on transporta les prisonniers à Lampsakos, où fut convoquée une assemblée générale des alliés victorieux, pour déterminer de quelle manière on traiterait les prisonniers. Dans cette assemblée, les inculpations les plus amères furent avancées contre les Athéniens, quant à la conduite qu'ils avaient tenue récemment à l'égard de leurs

(1) Xénoph. Hellen. II, 1, 29; Diodore, XIII, 106. Cependant ce dernier diffère sur bien des points.

captifs. Le général athénien Philoklês, après avoir capturé une trirème corinthienne et une andrienne, avait mis les équipages à mort en les précipitant du haut d'un précipice. Il n'était pas difficile, dans la guerre grecque, pour chacune des parties belligérantes, de citer des précédents de cruauté contre l'autre. Dans ce débat, quelques orateurs affirmèrent que les Athéniens avaient délibéré sur ce qu'ils feraient de leurs prisonniers, dans le cas où ils auraient été victorieux à Ægospotami, et qu'ils avaient décidé, — surtout sur la motion de Philoklês, mais en dépit de l'opposition d'Adeimantos, — qu'ils couperaient la main droite de tous ceux qui seraient pris. Quelque opinion que Philoklês ait exprimée personnellement, il est extrêmement improbable qu'une détermination pareille ait été jamais prise par les Athéniens (1). Toutefois, dans cette assemblée des alliés, outre tout ce qu'on put dire de vrai contre Athènes, sans doute les mensonges les plus extravagants furent crus sans difficulté. Tous les Athéniens faits prisonniers à Ægospotami, au nombre de trois ou quatre mille, furent massacrés sur-le-champ, — Philoklês lui-même le premier (2). Ce dernier, auquel Lysandros reprocha avec insulte la cruelle exécution des équipages de la trirème corinthienne et de l'andrienne, dédaigna de faire une réponse, et se plaça, couvert de vêtements remarquables, à la tête des prisonniers qu'on menait à la mort. Si nous pouvons en croire Pausanias, on laissa même sans sépulture les corps des prisonniers.

Jamais une victoire ne fut plus complète en elle-même, plus accablante dans ses conséquences, ou plus entièrement honteuse pour les généraux défaits pris collectivement, que celle d'Ægospotami. Fut-elle en réalité très-glorieuse pour Lysandros, c'est douteux; car l'opinion générale plus tard, non-seulement à Athènes, mais vraisemblablement dans

---

(1) Xénoph. Hellen. II, 1, 31. Ce récit est donné avec des variantes dans Plutarque, Lysand. c. 9, et par Cicéron, De Offic. III, 11. Là, c'est le pouce droit qui doit être coupé, — et il est prétendu que la détermination fut prise par rapport aux Æginètes.

(2) Xénoph. Hellen. II, 1, 32; Pausanias, IX, 32, 6; Plutarque, Lysand. c. 13.

d'autres parties de la Grèce aussi, — fut que la flotte athénienne avait été vendue et ruinée par la trahison de quelques-uns de ses propres commandants. Ce soupçon n'atteint ni Konôn ni Philoklês. Adeimantos fut nommé comme le principal traître, et Tydeus avec lui (1). Konôn même accusa Adeimantos dans ce sens (2), probablement par une lettre envoyée de Kypros et adressée à ses concitoyens, et peut-être par une déclaration formelle faite plusieurs années après, quand il revint à Athènes comme vainqueur à la bataille de Knidos. La vérité de l'accusation ne peut être positivement démontrée; mais toutes les circonstances de la bataille tendent à la rendre probable, aussi bien que le fait, que Konôn seul parmi tous les généraux se trouva convenablement prêt. Et même nous pouvons ajouter que l'impuissance et l'inertie extrême de la nombreuse flotte athénienne, pendant tout l'été de 405 avant J.-C., conspirent à suggérer une semblable explication. Et Lysandros, maître comme il l'était de tous les trésors de Cyrus, ne pouvait pas en appliquer une partie d'une manière plus efficace qu'à corrompre un des six généraux athéniens ou plus, de manière à annihiler toute l'énergie et tout le talent de Konôn.

La grande défaite d'Ægospotami fut infligée vers septembre 405 avant J.-C. La nouvelle en fut apportée au Peiræeus par la Paralos, qui y arriva pendant la nuit, venant directement de l'Hellespont. Jamais on n'avait éprouvé à Athènes un tel moment de détresse et de douleur. Le ter-

(1) Xénoph. Hellen. II, 1, 32; Lysias, cont. Alkib. A. s. 38; Pausan. IV, 17, 2; X, 9, 5; Isokrate ad Philipp. Or. V, sect. 70. Lysias, dans son Λόγος Ἐπιτάφιος (sect. 58), parle de la trahison, non pas toutefois comme chose certaine. Nous ne pouvons reconnaître distinctement combien il y eut de généraux athéniens pris à la bataille d'Ægospotami.

Cornélius Népos (Lysand. c. 1; Alcib. c. 8) signale seulement le désordre de l'armement athénien, et non la corruption des généraux, comme ayant causé sa défaite. Diodore ne mentionne pas non plus la corruption (XIII, 105).

Ces deux auteurs semblent avoir copié Théopompe, en décrivant cette bataille. Sa description diffère en bien des points de celle de Xénophon (Théopompe, Fragm. 8, éd. Didot).

(2) Demosth. de Fals. Legat. p. 401, c. 57.

rible désastre essuyé en Sicile n'avait été connu du peuple que par degrés, sans un messager autorisé; mais ici c'était le courrier officiel, nouvellement arrivé du théâtre de l'action, ne permettant pas de révoquer en doute la grandeur du désastre ou la ruine irréparable qui menaçait la ville. Les gémissements et les cris de douleur, commençant d'abord au Peiræeus, furent transmis à la ville par les gardes postés sur les Longs Murs. « Pendant cette nuit (dit Xénophon), personne ne dormit; non-seulement à cause du chagrin que causait le malheur passé, mais encore à cause de la terreur qu'inspirait aux citoyens le sort futur dont ils étaient eux-mêmes menacés, châtiment de ce qu'ils avaient eux-mêmes infligé aux Æginètes, aux Méliens, aux Skionæens et à d'autres. » Après cette nuit d'angoisses, ils se réunirent le lendemain en assemblée publique, et résolurent de faire les meilleurs préparatifs qu'ils pourraient pour un siége, de mettre les murs en état complet de défense, et de bloquer deux de leurs trois ports (1). Pour Athènes, renoncer ainsi à son influence maritime, gloire et orgueil constants de la ville depuis la bataille de Salamis, — et se confiner à une attitude défensive dans l'intérieur de ses murs, — c'était une humiliation qui ne laissait rien de pire à endurer, si ce n'est une famine ou une reddition réelle.

Lysandros n'était point pressé de passer de l'Hellespont à Athènes. Il savait que cette ville ne recevrait plus maintenant de nouveaux vaisseaux de blé venant du Pont-Euxin, et qu'il ne lui arriverait que peu de provisions d'autres côtés; et que le pouvoir qu'aurait la ville de soutenir un blocus devait nécessairement être très-limité; d'autant plus que le nombre d'hommes accumulé dans son sein serait plus considérable. En conséquence, il permit aux garnisons athéniennes qui capitulaient d'aller seulement à Athènes, et nulle part ailleurs (2). Sa première mesure fut de se rendre maître de Chalkêdon et de Byzantion, où il plaça le Lacédæmonien

(1) Xénoph. Hellen. II, 2, 3; Diodore, XIII, 107.

(2) Xénoph. Hellen. II, 2, 2; Plut. Lysand. c. 13.

Sthenelaos en qualité d'harmoste avec une garnison. Ensuite il passa à Lesbos, où il fit de semblables arrangements, à Mitylênê et dans d'autres villes. Là, aussi bien que dans les autres places qui tombèrent alors en son pouvoir, il établit une oligarchie de dix citoyens indigènes, choisis parmi ses partisans les plus hardis et les moins scrupuleux, appelée dékarchie ou dékadarchie, pour gouverner conjointement avec l'harmoste lacédæmonien. Eteonikos fut envoyé dans les villes thraces qui avaient été dépendantes d'Athènes pour y introduire de semblables changements. Toutefois, à Thasos, ce changement fut souillé par beaucoup de sang versé ; il y avait un nombreux parti favorable aux Athéniens, parti que Lysandros fit attirer dans le temple d'Hêraklês, en le faisant sortir du lieu où il s'était réfugié, sur la fausse assurance d'une amnistie ; une fois réunis en vertu de cette garantie, tous ces hommes furent mis à mort (1). Des actes sanguinaires du même caractère, dont un grand nombre fut commis en présence de Lysandros lui-même, avec l'expulsion sur une grande échelle des citoyens odieux à ses nouvelles dékarchies, signalèrent partout la substitution de l'ascendant spartiate à l'ascendant athénien (2). Mais nulle part, excepté à Samos, les citoyens ou le parti favorable à Athènes dans les villes ne continuèrent d'hostilité ouverte, ni ne résistèrent par la force à l'entrée de Lysandros et à ses changements révolutionnaires. A Samos, toutefois, ils tinrent bon : le peuple redoutait trop cette oligarchie, qu'il avait chassée dans l'insurrection de 412 avant J.-C., pour céder sans un nouvel effort (3). A cette seule exception près, toutes les villes alliées

(1) Cornélius Népos, Lysand. c. 2; Polyen, I, 45, 4. Il semblerait que c'est le même incident que Plutarque (Lysand. c. 19) raconte comme si les victimes étaient les Milêsiens, et non les Thasiens. Toutefois il est difficile que ce soient les Milésiens, — si nous comparons le ch. 8 de la Vie de Lysandros, par Plutarque.

(2) Plutarque, Lysand. c. 13. Πολλαῖς παραγινόμενος αὐτὸς σφαγαῖς καὶ συνεκϐάλλων τοὺς τῶν φίλων ἐχθροὺς, etc.

(3) Xénoph. Hellen. II, 2, 6. Εὐθὺς δὲ ἡ ἄλλη Ἑλλὰς ἀφειστήκει τῶν Ἀθηναίων, πλὴν Σαμίων · οὗτοι δὲ, σφαγὰς τῶν γνωρίμων ποιήσαντες, κατεῖχον τὴν πόλιν.

Selon moi, les mots σφαγὰς τῶν γνωρίμων ποιήσαντες se rapportent à la violente révolution de Samos, décrite

ou dépendantes d'Athènes se soumirent sans résistance tant à la suprématie qu'aux mesures subversives de l'amiral lacédæmonien.

L'empire athénien fut ainsi anéanti, et Athènes laissée complétement seule. Et ce qui ne fut guère moins pénible, — tous ses klêruchi ou citoyens du dehors qu'elle avait précédemment établis à Ægina, à Mêlos, et ailleurs dans toutes les îles, aussi bien que dans la Chersonèse, furent alors privés de leurs propriétés et forcés de rentrer dans leur pays (1). Les principaux partisans d'Athènes aussi, à Thasos, à Byzantion, et dans d'autres villes dépendantes (2), furent forcés d'abandonner leurs patries dans le même état de dénûment, et de chercher asile à Athènes. Tout contribuait ainsi à aggraver l'appauvrissement et les souffrances de toute sorte, physiques aussi bien que morales, dans l'intérieur de ses murs. Toutefois, nonobstant la pression du malheur présent et les perspectives pires encore pour l'avenir, les Athéniens

dans Thucydide, VIII, 21, — par laquelle l'oligarchie fut dépossédée et un gouvernement démocratique établi. Le mot σφαγὰς est employé par Xénophon (Hellen. V, 4, 14) dans un passage subséquent pour décrire la conspiration et la révolution effectuées par Pélopidas et ses amis à Thêbes. Il est vrai que nous nous serions plutôt attendus au participe passé πεποιηκότες qu'à l'aoriste ποιήσαντες. Mais cet emploi du participe aoriste dans un sens passé n'est pas rare dans Xénophon: V. κατηγορήσας, δόξας, I, 1, 31 ; γενομένους, I, 7, 11 ; II, 2, 20.

Il me paraît extrêmement improbable que les Samiens aient choisi cette occasion pour faire un nouveau massacre de leurs citoyens oligarchiques, comme le représente M. Mitford. Les Samiens démocratiques ont dû être alors humiliés et intimidés, en voyant approcher leur réduction ; et déterminés seulement à tenir bon en se voyant déjà si gravement compromis par la première révolution. Et Lysandros ne les aurait pas épargnés personnellement plus tard, comme nous verrons qu'il le fit quand il les eut réellement en son pouvoir (II, 3, 6), s'ils avaient commis en ce moment un nouveau massacre politique.

(1) Xénoph. Memorab. II, 8, 1; II, 10, 4; Xenoph. Sympos. IV, 31. Cf. Démosthène, cont. Lept. c. 24, p. 491.

Un grand nombre de nouveaux propriétaires acquirent des terres dans la Chersonèse, grâce à l'empire lacédæmonien, sans doute à la place de ces Athéniens dépossédés ; peut-être en les achetant à bas prix, mais très-probablement en se les appropriant sans achat (Xénophon, Hellen. IV, 8, 5).

(2) Xénoph. Hellen. I, 2, 1; Démosthène, cont. Leptin. c. 14, p. 474. Ekphantos et les autres exilés thasiens reçurent le don d'ἀτέλεια, ou immunité des charges particulières imposées aux metœki à Athènes.

se préparèrent du mieux qu'ils purent à faire une honorable résistance.

Une de leurs premières mesures fut de pourvoir au rétablissement de la concorde, et d'intéresser tout le monde à la défense de la ville, en faisant disparaître les incapacités de toute sorte, sous le coup desquelles, à ce moment, pouvaient se trouver des citoyens individuellement. En conséquence, Patrokleidês, — après avoir d'abord obtenu du peuple une permission spéciale, sans laquelle il eût été inconstitutionnel de proposer l'abrogation de sentences judiciairement rendues, ou l'élargissement de débiteurs régulièrement inscrits sur les registres publics, Patrokleidês, dis-je, soumit un décret tel qu'il n'en avait jamais été discuté depuis l'époque où Athènes était dans un état également désespéré, pendant que Xerxês s'avançait vers la Grèce. Tous les débiteurs de l'État, soit récents, soit de longue date, — tous les personnages publics alors soumis à l'examen des logistæ ou sur le point d'être amenés devant le dikasterion pour la reddition habituelle des comptes après l'exercice d'une charge, — toutes les personnes qui étaient en train de liquider par versements partiels des dettes à l'égard de l'État, ou qui avaient donné caution pour des sommes dues ainsi, — toutes celles qui avaient été condamnées soit à une perte totale de leurs droits, ou frappées de quelque incapacité spéciale, — bien plus, toutes celles qui, après avoir été membres ou auxiliaires des Quatre Cents, avaient été jugées plus tard, et avaient été condamnées à l'une des peines mentionnées plus haut; — toutes ces personnes, dis-je, obtinrent leur pardon et furent élargies : on ordonna que tout registre sur lequel était inscrite la peine ou la condamnation fût détruit. De ce pardon compréhensif furent exceptés : — ceux des Quatre Cents qui avaient fui d'Athènes sans attendre leur jugement, — ceux qui avaient été condamnés à l'exil ou à la mort par l'aréopage ou par tout autre tribunal constitué pour homicide ou pour subversion de la liberté publique. Non-seulement on donna ordre de détruire les registres publics de toutes les condamnations effacées ainsi, mais il fut défendu, sous des peines sévères, à tout simple ci-

toyen d'en garder une copie, ou de faire allusion à ces malheurs (1).

Conformément à l'amnistie et au pardon compréhensifs adoptés par le peuple dans le décret de Patrokleidês, le corps général des citoyens s'engagea par un serment solennel, dans l'akropolis, à observer une mutuelle harmonie (2). La réconciliation introduite ainsi leur permit mieux de supporter leur détresse (3), surtout en ce que les personnes qui profitaient de l'amnistie n'étaient pas, pour la plupart, des hommes mal disposés, comme les exilés. Rétablir ces derniers, c'était une mesure à laquelle personne ne songeait ; dans le fait, une grande partie d'entre eux avaient été et étaient encore à Dekeleia, assistant les Lacédæmoniens dans leur guerre contre Athènes (4). Mais même les mesures intérieures les plus prudentes ne pouvaient faire que peu de chose pour Athènes par rapport à sa difficulté capitale, — celle de se procurer de la nourriture pour la nombreuse population renfermée dans les murs, et augmentée chaque jour par des garnisons et des citoyens rentrant dans la ville. Longtemps la garnison de Dekeleia lui avait coupé les produits de l'Attique; elle n'obtenait rien de l'Eubœa, et depuis la dernière défaite d'Ægospotami, rien du Pont-Euxin, de la Thrace ni des îles. Il se pouvait que quelque blé y fût arrivé venu de Kypros, et la petite marine qui lui restait fit son possible pour maintenir le Peiræeus approvisionné (5), malgré les prohibitions menaçantes de

(1) Ce décret ou psêphisma intéressant de Patrokleidês est donné tout au long dans le discours d'Andocide, De Mysteriis, I,. 76-80 — Ἃ δ' εἴρηται ἐξαλεῖψαι, μὴ κεκτῆσθαι ἰδίᾳ μηδενὶ ἐξεῖναι, μηδὲ μνησικακῆσαι μηδέποτε.

(2) Andocide, de Myst. s. 76 Καὶ πίστιν ἀλλήλοις περὶ ὁμονοίας δοῦναι ἐν ἀκροπόλει.

(3) Xénoph. Hellen. II, 2, 11. Τοὺς ἀτίμους ἐπιτίμους ποιήσαντες ἐκαρτέρουν.

(4) Anüocide, De Myst. s. 80-101; Lysias, Orat. XVIII. De Bonis Niciæ Fratr. s. 9.

A quel moment particulier avait été rendu par l'assemblée athénienne le sévère décret de condamnation contre les exilés servant avec la garnison lacédæmonienne à Dekeleia, — c'est ce que nous ignorons. Le décret est mentionné par Lykurgue, cont. Leokrat. s. 122, 123, p. 164.

(5) Isokrate, adv. Kallimachum, s. 71. Cf. Andocide, De Reditu suo, s. 21, et Lysias, cont. Diogeit. Orat. XXXII,

Lysandros, précédant son arrivée et le moment où il la bloquerait efficacement; mais accumuler un fonds pour un siége était absolument impossible.

Enfin; vers novembre 405 avant J.-C., Lysandros arriva au golfe Saronique, après avoir à l'avance donné avis tant à Agis qu'aux Lacédæmoniens qu'il approchait avec une flotte de deux cents trirèmes. L'armée complète lacédæmonienne et péloponésienne (à l'exception des Argiens seuls), sous le roi Pausanias, entra en Attique pour le rencontrer, et campa dans l'enceinte d'Akadêmos, aux portes d'Athènes; tandis que Lysandros, venant d'abord à Ægina avec sa flotte écrasante de cent cinquante voiles, — puis ravageant Salamis, — bloqua complétement le port de Peiræeus. Une de ses premières mesures fut de réunir les restes qu'il put trouver de la population des Æginètes et des Méliens, qu'Athènes avait chassée et détruite, et de la rétablir en possession de ses anciennes îles (1).

Bien que tout espoir se fût évanoui à ce moment, l'orgueil, la résolution et le désespoir d'Athènes mirent encore ses citoyens en état de résister; et ce ne fut que lorsque quelques hommes commencèrent réellement à mourir de faim qu'ils envoyèrent des propositions pour demander la paix; et même à ce moment elles ne furent pas dépourvues de dignité. Ils offrirent à Agis de devenir alliés de Sparte, en conservant leurs murs entiers et leur port fortifié de Peiræeus. Agis renvoya les ambassadeurs aux éphores à Sparte, auxquels il transmit en même temps un exposé de leurs propositions. Mais les éphores, ne daignant pas même admettre les ambassadeurs à une entrevue, dépêchèrent des messagers qui devaient les rencontrer à Sellasia, sur la frontière de la Laconie; ils leur firent dire de s'en aller et de revenir avec quelque chose de plus admissible, — et les informèrent en même temps qu'on ne recevrait aucune pro-

s. 22, au sujet de Kypros et de la Chersonèse, comme sources ordinaires de la fourniture de blé pour Athènes.

(1) Xénoph. Hellen. II, 2, 9; Diodore, XIII, 107.

position, si elle ne comprenait la démolition des Longs Murs, dans une longueur continue de dix stades. C'est avec cette triste réponse que les ambassadeurs revinrent. Nonobstant toutes les souffrances de la ville, le sénat et le peuple ne voulurent pas même consentir à prendre en considération des conditions aussi humiliantes. On mit en prison un sénateur, nommé Archestratos, qui conseilla de les accepter, et un vote général fut émis (1), sur la proposition de Kleophôn, interdisant à l'avenir toute motion pareille.

Ce vote démontre la patience courageuse tant du sénat que du peuple; mais par malheur il n'offrait pas de meilleures perspectives, tandis que les souffrances dans l'intérieur des murs continuaient à s'aggraver de plus en plus. Dans ces circonstances, Theramenês offrit d'aller comme ambassadeur auprès de Lysandros et à Sparte, affirmant qu'il parviendrait à découvrir quelle était l'intention véritable des éphores par rapport à Athènes, — s'ils avaient réellement la pensée d'en extirper la population et de la vendre comme esclave. Il prétendit en outre posséder une influence personnelle, fondée sur des circonstances qu'il ne pouvait divulguer, telles que probablement elles assureraient un adoucissement à son sort. En conséquence, il fut envoyé malgré les énergiques protestations du sénat de l'aréopage et d'autres, toutefois sans pouvoirs exprès pour conclure, mais simplement pour prendre des informations et les rapporter. Nous apprenons avec étonnement qu'il resta plus de trois mois comme compagnon de Lysandros, qui (prétendait-il) l'avait retenu tout ce temps-là, et ne lui avait fait connaître qu'au commencement du quatrième mois que les éphores seuls avaient le pouvoir d'accorder la paix. Il semble que Theramenês, par ce long délai, ait eu pour objet de lasser la patience des Athéniens, et de les amener à un état de souffrance intolérable tel qu'ils consentiraient à se soumettre à toute condition de paix, pourvu qu'il leur fût permis ainsi d'introduire des provisions dans la ville. Il

(1) Xénoph. Hellen. II, 2, 12-15; Lysias, cont Agorat. s. 10-12.

réussit complétement dans ce dessein; et si l'on considère combien les privations du peuple étaient grandes, même au moment de son départ, il n'est pas facile de comprendre comment il a pu soutenir une famine prolongée et croissante pendant trois mois de plus (1).

Nous ne reconnaissons que peu de chose de distinct relativement à ces derniers moments de la souveraine Athènes. Nous trouvons seulement une patience héroïque déployée, à un point tel qu'un certain nombre d'hommes moururent réellement de faim, sans qu'elle offrît de se rendre à des conditions humiliantes (2). Au milieu de l'acrimonie générale, et des antipathies spéciales exaspérées que faisait naître cet état de misère, les principaux personnages qui insistaient le plus énergiquement sur une résistance prolongée devinrent successivement victimes des persécutions de leurs ennemis. Le démagogue Kleophôn fut condamné et mis à mort, accusé d'avoir échappé à son devoir militaire; le sénat, dont il avait dénoncé les dispositions et la conduite, se constituant une portion du dikasterion qui le jugeait — contrairement tant aux formes qu'à l'esprit de la justice athénienne (3). Toutefois ces actes, bien que dénoncés par des orateurs dans les années subséquentes comme ayant

(1) Xénoph. Hellen. II, 2, 16; Lys. Orat. XIII, cont. Agorat. s. 12; Lysias, Orat. XII, cont. Eratosthen. s. 65-71.

V. une explication de la grande souffrance pendant le siége, dans Xénoph. Apolog. Sokrat. s. 18.

(2) Xénoph. Hellen. II, 2, 15-21: cf. Isokrate, Areopag. Or. VII, s. 73.

(3) Lysias, Orat. XIII, cont. Agorat. s. 15, 16, 37; Orat XXX, cont. Nikomach. s. 13-17.

Ce semble être l'histoire la plus probable quant à la mort de Kleophôn, bien que les récits ne s'accordent pas tous, et que l'assertion de Xénophon, en particulier (Hellen. I, 7, 35), ne puisse pas être conciliée avec Lysias. Xénophon croyait que Kleophôn avait péri plus tôt que cette époque, dans une sédition (στάσεως τινος γενομένης ἐν ᾗ Κλεοφῶν ἀπέθανε), avant que Kallixenos eût fui en abandonnant la caution donnée. Il n'est guère possible que Kallixenos ait pu être encore sous le coup d'un jugement, le condamnant à fournir caution, pendant cette période de souffrance entre la bataille d'Ægospotami et la prise d'Athènes. Il doit avoir échappé avant cette bataille. Ni la longue captivité d'une personne accusée avant le procès, — ni un long ajournement de ce dernier, quand l'accusé était sous le coup d'un pareil jugement, — n'étaient en aucune sorte dans les habitudes athéniennes.

contribué à livrer la ville aux mains de l'ennemi, paraissent avoir été sans influence sérieuse sur le résultat qui fut amené purement par la famine.

Au moment où Theramenês revint, après sa longue absence, les maux étaient devenus si terribles, qu'on l'envoya de nouveau avec des instructions pour conclure la paix à n'importe quelles conditions. Quand il arriva à Sellasia, et qu'il eut informé les éphores qu'il apportait avec lui des pouvoirs illimités pour traiter de la paix, on lui permit de venir à Sparte, où était réunie l'assemblée de la confédération péloponésienne, pour fixer à quelles conditions la paix serait accordée. Les principaux alliés, en particulier les Corinthiens et les Thêbains, recommandèrent qu'on n'entrât dans aucun arrangement avec cet ennemi détesté, actuellement en leur pouvoir, et qu'on n'eût plus pour lui aucun ménagement; mais que le nom d'Athènes fût effacé, et les habitants vendus comme esclaves. Parmi les autres alliés, beaucoup appuyèrent les mêmes vues, qui auraient probablement déterminé une majorité, sans l'opposition résolue des Lacédæmoniens eux-mêmes, qui déclarèrent d'une manière non équivoque qu'ils ne consentiraient jamais à anéantir ni à asservir une ville qui avait rendu à toute la Grèce des services si importants à l'époque du grand danger commun dont la menaçaient les Perses (1). Lysan-

(1) Xénoph. Hellen. II, 2, 19; VI, 5, 35-46; Plutarque, Lysand. c. 15.

Les Thêbains, peu d'années après, quand ils sollicitaient l'aide des Athéniens contre Sparte, désavouèrent cette proposition de leur délégué Erianthos, qui avait été le chef du contingent bœôtien servant sous Lysandros à Ægospotami, et qui à ce titre avait eu l'honneur de voir sa statue élevée à Delphes, avec les autres chefs alliés qui prirent part à la bataille, et avec Lysandros et Eteonikos (Pausan. X, 9, 4).

C'est une des exagérations fréquentes dans Isokrate, pour servir un dessein actuel, de dire que les Thêbains furent les *seuls* parmi tous les confédérés péloponésiens, qui rendirent ce vote cruel anti-athénien (Isokrate, Orat. Plataic. Or. XIV. s. 34).

Démosthène dit que les Phokiens rendirent leur vote dans la même assemblée contre la proposition thêbaine (Demost. De Fals. Legat. c. 22. p. 361).

Il paraît d'après Diodore, XV, 63, et Polyen, I, 45, 5, aussi bien que d'après quelques passages de Xénophon lui-même, que les motifs des Lacédæmoniens, en résistant ainsi à la proposition des Thêbains contre Athènes, étaient fondés sur la politique plutôt que sur la générosité.

dros, en outre, en traitant ainsi Athènes, comptait en faire une dépendance de Sparte à part de ses alliés, et un instrument pour augmenter son pouvoir. La paix fut conséquemment accordée aux conditions suivantes : on détruirait les Longs Murs et les fortifications du Pêiræeus ; les Athéniens évacueraient toutes leurs possessions étrangères, et se borneraient à leur propre territoire ; ils livreraient tous leurs vaisseaux de guerre ; ils permettraient à tous leurs exilés de rentrer ; ils deviendraient alliés de Sparte, suivant son commandement, tant sur mer que sur terre, et reconnaissant les mêmes ennemis et les mêmes amis (1).

C'est avec ce document, écrit suivant l'usage lacédæmonien sur une skytalê (ou rouleau destiné à entourer un bâton et fait en copie double, dont le commandant lacédæmonien avait toujours l'une et les éphores l'autre) que Theramenês revint à Athènes. Quand il entra dans la ville, une foule misérable afflua autour de lui, agitée par la terreur et par la crainte que sa mission n'eût échoué complétement. Les morts et les mourants étaient devenus alors si nombreux, que la paix à tout prix était un bienfait ; néanmoins, quand il fit connaître à l'assemblée les conditions dont il était porteur, en recommandant fortement la soumission à l'égard des Lacédæmoniens comme la seule conduite à tenir actuellement, — il y eut encore une minorité animée d'une noble ardeur qui fit sa protestation, et préféra la mort par la famine à ce déshonneur insupportable. Toutefois la grande majorité les accepta, et on fit connaître la décision à Lysandros (2).

Ce fut le 16 du mois attique Munychion (3) (vers le com-

(1) Xénoph. Hellen. II, 2, 20 ; Plutarque, Lysand. c. 14 ; Diodore, XIII, 107. Plutarque donne les termes exprès du décret lacédæmonien, dont quelques-uns sont très-embarrassants. La conjecture de G. Hermann — αἱ χρήδοιτε au lieu de ἃ χρὴ δόντες — a été adoptée dans le texte de Plutarque par Sintenis, quoiqu'elle semble très-incertaine.

(2) Xénoph. Hellen. II, 2. 23. Lysias (Orat. XII, cont. Eratosth. sect. 71) rejette le blâme de cette paix malheureuse et humiliante sur Theramenês, que l'on ne doit évidemment pas en rendre responsable : cf. Lysias, Orat. XIII, cont. Agorat. s. 12-20.

(3) Plut. Lysand. c. 15. Il dit cependant que ce fut aussi le jour dans

mencement d'avril 404 av. J.-C.) que ce commandant victorieux entra dans le Peiræeus, — vingt-sept ans (presque exactement) après la surprise de Platée par les Thêbains, qui ouvrit la guerre du Péloponèse. Avec lui vinrent les exilés athéniens, dont quelques-uns paraissaient avoir servi dans son armée (1) et l'avoir aidé de leurs conseils. Pour la population d'Athènes en général, son entrée fut un soulagement immédiat, malgré la cruelle dégradation, ou, à vrai dire, l'extinction politique dont elle était accompagnée. Du moins elle détournait les souffrances et les horreurs de la famine, et permettait d'enterrer décemment les nombreuses et malheureuses victimes qui avaient déjà péri. Les Lacédæmoniens, tant en troupes de mer que de terre, sous Lysandros et Agis, continuèrent d'occuper Athènes jusqu'à ce que les conditions de la paix eussent été remplies. Toutes les trirèmes qui se trouvaient dans le Peiræeus furent emmenées par Lysandros, excepté douze, qu'il permit aux Athéniens de garder : les éphores, dans leur skytalê, avaient laissé à sa discrétion le nombre qu'il devait ainsi accorder (2). On brûla dans les chantiers les vaisseaux non achevés, et on ruina les arsenaux eux-mêmes (3). Démolir les Longs Murs et les fortifications du Peiræeus était toutefois un travail qui demandait quelque temps, et on accorda aux Athéniens un certain nombre de jours dans lequel on exigeait qu'il fût achevé. Au commencement du travail, les Lacédæmoniens et leurs alliés prêtèrent tous leurs bras, avec tout l'orgueil et toute l'exaltation de vainqueurs, au milieu de femmes jouant de la flûte, de danseurs portant des couronnes et des exclamations joyeuses des alliés péloponésiens, qui s'écriaient que c'était le premier jour de la liberté grecque (4). Combien de jours furent accordés pour l'humiliant

---

lequel les Athéniens gagnèrent la bataille de Salamis. C'est inexact : cette victoire fut remportée dans le mois Boedromion.

(1) Xénoph. Hellen. II, 2, 18.

(2) Xénoph. Hellen. II, 2, 20 — II, 3, 8 ; Plut. Lysand. c. 14.

(3) Plutarque, Lysand. c. 15; Lysias, cont. Agorat. sect. 50. Ἔτι δὲ τὰ τείχη ὡς κατεσκάφη, καὶ αἱ νῆες τοῖς πολεμίοις παρεδόθησαν, καὶ τὰ νεώρια καθῃρέθη, etc.

(4) Xénoph. Hellen. II, 2, 23. Καὶ τὰ τείχη κατέσκαπτον ὑπ' αὐλητρίδων

devoir imposé à des mains athéniennes de démolir les ouvrages imposants, tutélaires et faits avec tant de soin par leurs ancêtres, — c'est ce qu'on ne nous dit pas. Mais la tâche ne fut pas achevée dans l'intervalle désigné, de sorte que les Athéniens ne remplirent pas les conditions à la lettre, et avaient donc, si on les prenait à la rigueur, perdu leur titre à la paix accordée (1). Toutefois l'intervalle semble avoir été prolongé : on considéra probablement que, pour le travail matériel, aussi bien que pour le triste caractère de l'ouvrage à faire, on avait accordé dans le principe un temps trop court.

Il paraît que Lysandros, après avoir assisté à la cérémonie solennelle où l'on commença à démolir les murs, et avoir fait à Athènes une brèche qui la laissait sans aucun moyen réel de résistance, ne resta pas pour achever le travail, mais se retira avec une portion de sa flotte afin d'entreprendre le siége de Samos, qui tenait encore, en laissant le reste pour veiller à ce que les conditions imposées fussent remplies (2). Après avoir enduré si longtemps une extrême misère, sans doute la population générale ne songeait qu'à être soulagée de la famine et de ses accessoires, sans aucune disposition à lutter contre la volonté de ses vainqueurs. Si quelques hommes au noble cœur formaient une exception à l'abaissement dominant, et conservaient encore leur courage pour de meilleurs jours, — il y avait en même temps un parti d'un caractère totalement opposé, aux yeux duquel l'état de prostration d'Athènes était une source de vengeance pour le passé, de transports pour le présent et d'ambitieux projets pour l'avenir. C'était en partie le reste de la faction qui avait établi (sept ans auparavant) l'oligarchie des Quatre Cents, — et, plus encore,

---

πολλῇ προθυμίᾳ, νομίζοντες ἐκείνην τὴν ἡμέραν τῇ Ἑλλάδι ἄρχειν τῆς ἐλευθερίας. Plutarque, Lysand. c. 15.

(1) Lysias, cont. Eratosth. Or. XII, sect. 75, p. 431 R; Plutarque, Lysand. c. 15; Diodore, XIV, 3.

(2) Lysandros dédia à Athênê, dans l'akropolis, une couronne d'or qui est marquée dans les inscriptions parmi les articles appartenant à la déesse.

V. Boeckh, Corp. Inscr. Attic. nos 150-152, p. 235.

les exilés, comprenant plusieurs membres des Quatre Cents (1), qui actuellement affluaient de tous les côtés. Beaucoup d'entre eux avaient longtemps servi à Dekeleía, et avaient formé une partie de l'armée qui bloquait Athènes. Ces exilés revoyaient à ce moment l'akropolis comme vainqueurs, et contemplaient avec délices le plein accomplissement de cette occupation étrangère, à laquelle un grand nombre d'entre eux avaient visé sept ans auparavant, quand ils construisaient la forteresse d'Eetioneia, comme moyen d'assurer leur pouvoir. Bien que les conditions imposées détruisissent à la fois le caractère souverain, la puissance maritime, l'honneur et l'indépendance d'Athènes, ces hommes étaient aussi ardents que Lysandros à les amener toutes à exécution, parce que la durée de la démocratie athénienne était alors à sa merci, et que l'installation faite par lui d'oligarchies dans les autres villes soumises donnait clairement à entendre ce qu'il ferait dans ce grand foyer du mouvement démocratique grec.

Au nombre de ces exilés se trouvaient Aristodêmos et Aristotelês, — tous les deux vraisemblablement des personnages d'importance; le premier ayant été dans un temps un des hellenotamiæ, la première charge financière de la démocratie souveraine, et le second un membre actif des Quatre Cents (2); Chariklês aussi, qui s'était tant distingué pour sa violence dans les recherches relatives aux Hermæ, — et un autre homme, que nous apprenons maintenant, pour la première fois, à connaître historiquement en détail, — Kritias, fils de Kallæschros. Il avait été du nombre des personnes accusées d'avoir pris part à la mutilation des Hermæ, et semble avoir eu pendant longtemps de l'impor-

(1) Lysias, Or. XIII, cont. Agorat. sect. 80.

(2) Xénoph. Hellen. II, 2, 18 — II, 3, 46; Plutarque, Vit. X. Orator. Vit. Lycurg. init.

M. E. Meier, dans son Commentaire sur Lykurgue, explique différemment ce passage de Plutarque, de sorte que la personne qui y est spécifiée comme exilée serait, non Aristodêmos, mais le grand-père de Lykurgue. Mais je ne crois pas cette explication justifiée. V. Meier, Comm. De Lycurgi Vita, p. IV. (Halle, 1847).

Relativement à Chariklês, V. Isok. Orat. XVI, De Bigis, s. 52.

tance dans le monde politique, littéraire et philosophique d'Athènes. Ses talents le rendaient propre à honorer ces trois scènes. Sa poésie dans la veine solonienne ou morale, — et son éloquence, dont il restait à l'époque d'Auguste des spécimens publiés, — n'avaient pas un mérite ordinaire. Sa fortune était considérable, et sa famille au nombre des plus anciennes et des plus remarquables d'Athènes : l'un de ses ancêtres avait été l'ami et le compagnon du législateur Solôn. Il était lui-même l'oncle maternel du philosophe Platon (1), et il avait tellement fréquenté la société de Sokratês, que son nom était intimement associé dans l'esprit public à celui de cet homme remarquable. Nous ne savons ni la cause, ni même la date de son exil ; nous savons seulement qu'il ne fut pas banni immédiatement après la révolution des Quatre Cents, — et qu'il *était* en exil à l'époque où les généraux furent condamnés après la bataille des Arginusæ (2). Il avait passé le temps, ou une partie du temps de son exil, en Thessalia, où il prit une part active aux querelles sanglantes entretenues entre les partis oligarchiques de cette contrée, qui ne connaissait pas de loi. Il avait embrassé, dit-on, avec un chef nommé (ou surnommé) Promêtheus, ce qui passait pour le côté démocratique en Thessalia, et avait armé les penestæ ou serfs contre leurs maîtres (3). Quelles avaient été la conduite et les dispositions de Kritias avant cette époque, c'est ce que nous ne pouvons dire. Mais à ce moment, en revenant d'exil, il

(1) V. la préface de Stallbaum au Charmidês de Platon, sa note sur le Timée de ce philosophe, p. 20 E, et les Scholies sur le même passage.

Kritias est présenté comme prenant une part remarquable à quatre des dialogues platoniques, — Protagoras, Charmidês, Timée et Kritias (le dernier, tel qu'il existe aujourd'hui, n'est qu'un fragment), — pour ne pas mentionner l'Eryxias.

On trouvera dans Schneidewin les faibles restes de la poésie élégiaque de Kritias, Delect. Poet. Græc. p. 136 *seq.* Cicéron (De Orat. II, 22, 93) et Denys d'Halic. (Judic. de Lysiâ, c. 2, p. 454; Jud. de Isæo, p. 627) signalent tous les deux ses compositions historiques.

Au sujet de la part de Kritias dans la mutilation des Hermæ, telle que l'affirmait Diognêtos, V. Andocide, De Mysteriis, s. 47. Il était cousin germain d'Andocide, du côté maternel.

(2) Xénoph. Hellen. II, 3, 35.

(3) Xénoph. Hellen. II, 3, 35; Memorab. I, 2, 24.

apportait avec lui non-seulement un désir illimité et immoral de pouvoir, mais encore une disposition rancunière à la spoliation et à l'effusion du sang qui dépassait même son ambition, et qui finit par ruiner son parti et lui-même (1).

De tous ces exilés de retour, animés d'un mélange de vengeance et d'ambition, Kritias fut décidément le principal, comme Antiphôn parmi les Quatre Cents, en partie à cause de ses talents, en partie à cause de la violence supérieure avec laquelle il traduisit en acte le sentiment commun. Dans la circonstance présente, lui et ses compagnons d'exil devinrent les personnages les plus importants de la ville, comme jouissant le plus de l'amitié et de la confiance des vainqueurs. Mais le parti oligarchique à l'intérieur ne leur céda ni en servilité, ni en ferveur révolutionnaire, et l'intelligence s'établit bientôt entre les uns et les autres. Probablement l'ancienne faction des Quatre Cents, bien que renversée, n'avait pas péri complétement. En tout cas, les hetæriæ, ou associations politiques dont elle était composée, duraient encore, prêtes à coopérer de nouveau quand un moment favorable serait venu; et la catastrophe d'Ægospotami avait rendu évident pour tout le monde que ce moment n'était pas bien éloigné. Conséquemment une portion considérable, sinon la majorité des sénateurs, se trouva disposée à se prêter à la destruction de la démocratie, et désireuse seulement de s'assurer des places dans l'oligarchie en perspective (2), tandis que le souple Theramenês, — reprenant sa place comme chef oligarchique, et abusant de sa mission d'ambassadeur pour lasser la patience de ses compatriotes à moitié affamés, — avait pendant son absence de trois mois, dans la tente de Lysandros, concerté des arrangements avec les exilés pour des opérations futures (3).

(1) Xénoph. Hellen. II, 2. Ἐπεὶ δὲ αὐτὸς μὲν (Kritias) προπετὴς ἦν ἐπὶ τὸ πολλοὺς ἀποκτεῖναι, ἅτε καὶ φυγὼν ὑπὸ τοῦ δήμου, etc.

(2) Lysias, cont. Agorat. Or. XIII, s. 23, p. 132.

(3) Lysias, cont. Eratosth. Or. XII, s. 78, p. 128. Theramenês est représenté

Aussitôt que la ville se rendit, et pendant que s'effectuait le travail de démolition, le parti oligarchique commença à s'organiser. Les membres des associations politiques se rapprochèrent de nouveau, et nommèrent un comité administrateur de Cinq, appelés éphores, — compliment à l'adresse des Lacédæmoniens, — chargé de diriger les opérations générales du parti, de convoquer les réunions quand il serait nécessaire, et de déterminer quelles propositions devaient être soumises à l'assemblée publique (1). Au nombre de ces cinq éphores étaient Kritias et Eratosthenês; probablement Theramenês aussi.

Mais le parti oligarchique, bien qu'organisé et s'élevant ainsi, avec un sénat complaisant et un peuple découragé, et avec un ennemi auxiliaire réellement maître, — ne se crut cependant pas assez puissant pour effectuer ses changements projetés, s'il ne s'emparait pas des plus résolus d'entre les chefs démocratiques. En conséquence, un citoyen nommé Theokritos porta au sénat une accusation contre le général Strombichidês, ainsi que contre plusieurs autres des généraux et taxiarques démocratiques; accusation appuyée par la déposition d'un homme esclave ou de basse naissance, nommé Agoratos. Quoique Nikias et plusieurs autres citoyens essayassent de décider Agoratos à quitter Athènes, lui fournissent les moyens de fuir, et lui offrissent de partir eux-mêmes avec lui de Munychia jusqu'à ce que l'état politique d'Athènes eût repris une assiette plus assurée (2), — cepen-

---

(dans sa défense subséquente) ὀνειδίζων μὲν τοῖς φεύγουσιν ὅτι δι' αὐτὸν κατέλθοιεν, etc.

Le récit général de Xénophon, quelque maigre qu'il soit, s'accorde avec celui-ci.

(1) Lysias, cont. Eratosth. Or. XII, s. 44, p. 124. Ἐπειδὴ δὲ ἡ ναυμαχία καὶ ἡ συμφορὰ τῇ πόλει ἐγένετο, δημοκρατίας ἔτι οὔσης, ὅθεν τῆς στάσεως ἦρξαν, πέντε ἄνδρες ἔφοροι κατέστησαν ὑπὸ τῶν καλουμένων ἑταίρων, συναγωγεῖς μὲν τῶν πολιτῶν, ἄρχοντες δὲ τῶν συνωμοτῶν, ἐνάντια δὲ τῷ ὑμετέρῳ πλήθει πράττοντες.

(2) Lysias, cont. Agorat. Or. XIII, s. 28, p. 132; s. 35, p. 133. Καὶ παρορμίσαντες δύο πλοῖα Μουνυχιάσιν, ἐδέοντο αὐτοῦ (Ἀγοράτου) παντὶ τρόπῳ ἀπελθεῖν Ἀθήνηθεν, καὶ αὐτοὶ ἔφασαν συνεκπλευσεῖσθαι, ἕως τὰ πράγματα κατασταίη, etc.

Lysias représente l'accusation des généraux, et cette conduite d'Agoratos, comme étant survenues *avant* la reddition de la ville, mais *après* le

dant il refusa de se retirer, parut devant le sénat, et accusa les généraux d'avoir pris part à une conspiration pour détruire la paix, prétendant être lui-même complice. Sur sa déclaration, faite devant le sénat et devant une assemblée à Munychia, les généraux, les taxiarques, et plusieurs autres citoyens, hommes de haute valeur et courageux patriotes, furent mis en prison, aussi bien qu'Agoratos lui-même, pour comparaître plus tard devant un dikasterion composé de deux mille membres. Une des personnes accusées ainsi, Menestratos, autorisée par l'assemblée publique (sur la proposition d'Hagnodôros, beau-frère de Kritias) à devenir témoin à charge, nomma plusieurs autres complices, qui furent emprisonnés sur-le-champ (1).

Bien que les défenseurs les plus résolus de la constitution démocratique fussent ainsi éliminés, Kritias et Theramenês assurèrent encore plus le succès de leurs propositions en priant Lysandros de revenir de Samos. La démolition des murs avait été achevée, le gros de l'armée de blocus licencié, et la pression immédiate de la famine écartée, — quand on tint une assemblée pour déterminer les modifications futures de la constitution. Un citoyen nommé Drakontidês (2)

---

retour de Theramenês rapportant les conditions définitives imposées par les Lacédæmoniens. Il colore ainsi le fait, qu'Agoratos, en éloignant les généraux fut la cause réelle pour laquelle on accepta la paix dégradante apportée par Theramenês. Si les généraux étaient restés libres (affirme-t-il), ils auraient empêché l'acceptation de cette paix dégradante, et auraient pu obtenir des Lacédæmoniens de meilleures conditions (V. Lysias, cont. Agorat. s. 16-20).

Sans contester en général les faits exposés par Lysias dans ce discours (prononcé longtemps après, V. s. 90), je crois qu'il les *date mal*, et qu'il les représente comme s'étant passés *avant* la reddition, tandis qu'ils se passèrent réellement *après*. Nous savons par Xénophon que quand Theramenês revint la seconde fois avec la paix réelle, le peuple était dans un tel état de famine, qu'attendre davantage était impossible; la paix fut acceptée aussitôt que proposée : quelque cruelle qu'elle fût, le peuple fut content de l'avoir (Xénoph. Hellen. II, 2, 22). En outre, comment Agoratos aurait-il pu être transporté avec deux vaisseaux hors de Munychia, quand le port était étroitement bloqué? Et quel est le sens de ἕως τὰ πράγματα κατασταίη, rapporté à un moment *précédant* immédiatement la reddition?

(1) Lysias, cont. Agorat. Or. XIII, s. 38, 60, 68.

(2) Lysias, cont. Eratosth. Or. XII,

proposa qu'on nommât un conseil de Trente, chargé de faire des lois pour le gouvernement futur de la ville, et d'administrer provisoirement les affaires publiques, jusqu'à ce que cette tâche fût accomplie. Parmi les trente personnes proposées, arrangées à l'avance par Theramenês et les cinq éphores oligarchiques, les noms les plus saillants étaient ceux de Kritias et de Theramenês : il y avait en outre Drakontidês lui-même ; Onomaklês, l'un des Quatre Cents qui s'était échappé ; Aristotelês et Chariklês, deux exilés nouvellement de retour ; Eratosthenês, et d'autres que nous ne connaissons pas, mais parmi lesquels plusieurs probablement avaient également été exilés ou membres des Quatre Cents (1). Bien que ce fût une abrogation complète de la constitution, cependant les conspirateurs avaient tellement conscience de leur force, qu'ils ne jugèrent pas nécessaire de proposer la suspension formelle de la Graphê Paranomôn, comme on l'avait fait avant l'installation de la première oligarchie. Toutefois, nonobstant l'arrestation des chefs et l'intimidation générale qui dominait, on entendit s'élever un murmure bruyant de répugnance dans l'assemblée à la motion de Drakontidês. Mais Theramenês se leva pour défier le murmure, en disant à l'assemblée que la proposition comptait de nombreux partisans, même parmi les citoyens, et que de plus elle avait l'approbation de Lysandros et des Lacédæmoniens. Ce fut bientôt confirmé par Lysandros lui-même, qui parla à l'assemblée en personne. Il lui dit, d'un ton de mépris et de menace, qu'Athènes était actuellement à sa merci, puisque les murs n'avaient pas été démolis avant le jour spécifié, et que conséquemment les conditions de la paix promise avaient été violées. Il ajouta que si elle n'adoptait pas la recommandation de Theramenês, elle serait forcée de songer à sa sûreté personnelle, au lieu de s'occuper de sa constitution politique. Après une notification à la fois si claire et si accablante, toute résistance était vaine. Les

s. 74 ; cf. Aristote, ap. Schol. ad Aristoph. Vesp. 157.

(1) Xénoph. Hellen. II, 3, 2.

opposants quittèrent tous l'assemblée pleins de tristesse et d'indignation; tandis qu'un reste, — suivant Lysias, peu considérable en nombre aussi bien que peu respectable par le caractère, — demeura pour voter l'acceptation de la motion (1).

Sept années auparavant, Theramenês avait fait, conjointement avec Antiphôn et Phrynichos, une motion semblable pour l'installation des Quatre Cents, en extorquant l'adhésion par un terrorisme domestique aussi bien que par des assassinats multipliés. Actuellement, de concert avec Kritias et les autres, il détruisait une seconde fois la constitution de son pays, par l'humiliation plus grande encore d'un vainqueur étranger dictant des conditions au peuple athénien assemblé dans sa propre Pnyx. Après avoir vu les Trente régulièrement constitués, Lysandros se retira d'Athènes pour activer le siége de Samos, qui tenait encore. Bien que bloqués par terre et par mer, les Samiens se défendirent obstinément quelques mois de plus, jusqu'à la fin de l'été. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'ils capitulèrent, obtenant la permission pour tout citoyen de partir en sûreté, mais sans autre chose qu'un seul vêtement. Lysandros abandonna la ville et les biens aux anciens citoyens, — c'est-à-dire à l'oligarchie et à ses partisans, qui avaient été en partie chassés, en partie privés de leurs droits, dans la révolution huit ans auparavant. Mais il plaça le gouvernement de Samos, comme il l'avait fait dans d'autres cités, entre les mains de l'une de ses dékarchies, ou oligarchie de dix Samiens choisis par lui-même; et il laissa Thorax en qualité d'harmoste lacédæmonien, et sans doute une armée sous ses ordres (2).

Après avoir ainsi terminé la guerre et éteint la dernière étincelle de résistance, Lysandros retourna à Sparte couvert de gloire. Jamais il n'arriva à aucun Grec d'avoir un triomphe aussi imposant, soit avant, soit après. Il ame-

(1) Lysias, cont. Eratosth. Or. XII, s. 74-77.

(2) Xénoph. Hellen. II, 3, 6-8.

nait avec lui toutes les trirèmes enlevées au port de Peiræeus, à l'exception de douze laissées aux Athéniens comme concession; il apportait les ornements de la proue de tous les vaisseaux pris à Ægospotami et ailleurs; il était chargé de couronnes d'or, que lui avaient votées les diverses villes; et de plus il présentait une somme d'argent non inférieure à quatre cent soixante-dix talents, reste de ces trésors que Cyrus lui avait remis pour la continuation de la guerre (1). Cette somme avait été plus grande, mais elle avait été diminuée, dit-on, par la déloyauté de Gylippos, à la garde duquel on l'avait confiée, et qui souilla par un si vil péculat les lauriers qu'il avait si glorieusement gagnés à Syracuse (2). Et ce n'étaient pas seulement les preuves triomphantes d'exploits anciens qui ornaient actuellement le retour de l'amiral. Il portait en outre une étendue de pouvoir réel plus grande qu'aucun Grec individuel, soit avant, soit après. Sparte souveraine, — comme elle l'était devenue alors, — était pour ainsi dire personnifiée dans Lysandros, qui était maître de presque toutes les villes asiatiques et thraces insulaires, au moyen des harmostes et des dékarchies indigènes nommés par lui-même et choisis parmi ses créatures. Nous reviendrons bientôt à cet état de choses, quand nous aurons raconté l'histoire si remplie d'événements des Trente à Athènes.

Ces Trente hommes, — pendant des dékarchies que Lysandros avait établies dans les autres villes, — étaient destinés au même dessein, c'est-à-dire à maintenir la cité dans un état d'humiliation et de dépendance à l'égard de Lacédæmone, et de Lysandros comme représentant de Lacédæmone. Bien que nommés dans la pensée prétendue de tracer un plan de lois et de constitution pour Athènes, ils n'étaient pas pressés de se mettre à la tâche. Ils instituèrent un nouveau sénat, composé de personnes complaisantes, sûres et oligarchiques, comprenant beaucoup des exilés de retour

(1) Xénoph. Hellen. II, 2, 8.

(2) Plutarque, Lysand. c. 16; Diodore, XIII, 106.

qui avaient été jadis au nombre des Quatre Cents, et beaucoup également des sénateurs précédents qui étaient disposés à servir leurs desseins (1). Ils nommèrent de plus de nouveaux magistrats et de nouveaux officiers; un nouveau conseil des Onze, pour administrer les affaires de la police et de la force publique, avec Satyros, l'un de leurs partisans les plus violents, comme chef; un conseil de Dix, pour gouverner le Peiræeus (2); un archonte pour donner le nom à l'année, Pythodôros, — et un second archonte ou archonte roi, Patroklês (3), pour offrir les sacrifices accoutumés au nom de la ville. Tandis qu'ils assuraient ainsi leur propre ascendant, et qu'ils plaçaient tout le pouvoir entre les mains des partisans oligarchiques les plus violents, ils commencèrent à professer les principes réformateurs de la vertu la plus rigide, dénonçant les abus de l'ancienne démocratie, et annonçant leur détermination de purger la ville des méchants (4). Le philosophe Platon, — alors jeune homme d'environ vingt-quatre ans, professant une politique antidémocratique et neveu de Kritias, —fut d'abord égaré, avec divers autres, par ces magnifiques déclarations. Il conçut l'espoir de jouer un rôle actif dans la nouvelle oligarchie, et il y fut même encouragé par ses parents (5). Bien qu'il ne tardât pas à reconnaître combien peu ses sentiments étaient conformes aux leurs, cependant au début sans doute ces illusions honnêtes contribuèrent à fortifier leurs bras.

Pour exécuter leur dessein d'extirper les méchants, les Trente commencèrent par mettre la main sur quelques-uns des politiques les plus odieux sous l'ancienne démocratie, — « hommes (dit Xénophon) qui au vu et au su de tout le

---

(1) Xénoph. Hellen. II, 2, 11; Lysias, cont. Agorat. Orat. XIII, s. 23-80.

Tisias, le beau-frère de Chariklês, était membre de ce sénat (Isokrate, Or. XVI, De Bigis, s. 53).

(2) Platon, Epist. VII, p. 324 B; Xénoph. Hellen. II, 3, 54.

(3) Isokrate, cont. Kallimach. Or. XVIII, s. 6, p. 372.

(4) Lysias, Orat. XII, cont. Eratost. s. 5, p. 121. Ἐπειδὴ δ' οἱ τριάκοντα πονηροὶ μὲν καὶ συκόφανται ὄντες εἰς τὴν ἀρχὴν κατέστησαν, φάσκοντες χρῆναι τῶν ἀδίκων καθαρὰν ποιῆσαι τὴν πόλιν, καὶ τοὺς λοιποὺς πολίτας ἐπ' ἀρετὴν καὶ δικαιοσύνην τραπέσθαι, etc.

(5) Platon, Epist. VII, p. 324 B. C.

monde, vivaient en faisant des accusations calomnieuses (appelées sykophantia), et dont l'inimitié à l'égard des citoyens oligarchiques était déclarée. » Jusqu'à quel point la plupart de ces hommes avaient-ils été honnêtes ou déshonnêtes dans leur conduite politique antérieure sous la démocratie, c'est ce que nous n'avons pas le moyen de déterminer. Mais de ce nombre furent Strombichidês et les autres officiers démocratiques qui avaient été emprisonnés sur la déclaration d'Agoratos : hommes dont le principal crime consistait dans un attachement ferme et inflexible à la démocratie. Les personnes arrêtées ainsi furent amenées pour être jugées devant le nouveau sénat nommé par les Trente, — contrairement au vote du peuple, qui avait décrété que Strombichidês et ses compagnons seraient jugés par un dikasterion composé de deux mille citoyens (1). Mais le dikasterion, aussi bien que les autres institutions démocratiques, fut alors abrogé, et il ne resta aucun corps judiciaire, si ce n'est le sénat nouvellement constitué. Les Trente ne voulurent pas confier même à ce sénat, bien que composé de leurs partisans, le jugement des prisonniers, avec le vote secret qui, comme on le savait bien à Athènes, était essentiel à l'expression libre et vraie du sentiment. Toutes les fois qu'on jugeait des prisonniers, les Trente étaient présents eux-mêmes dans la salle du sénat, siégeant sur les bancs qu'occupaient antérieurement les prytanes : deux tables étaient placées devant eux, l'une signifiant la condamnation, — l'autre l'acquittement; et chaque sénateur devait déposer son caillou, ouvertement devant eux, sur l'une ou sur l'autre (2). Ce n'était pas simplement un jugement du sénat, — mais bien un jugement du sénat sous la pression et l'intimidation exercées par les Trente tout-puissants. Il semble probable qu'on n'accordait ni semblant de défense, ni témoins à décharge; mais même, si l'on ne se dispensait pas complétement de ces formalités, il est certain qu'il n'y avait pas de jugement réel, et qu'une condamnation était

(1) Lysias, cont. Agorat. s. 38.

(2) Lysias, cont. Agorat. s. 40.

assurée à l'avance. Parmi le grand nombre de prévenus que les Trente amenèrent devant le sénat, il n'y eut pas un seul homme acquitté, à l'exception du dénonciateur Agoratos, qui fut jugé comme complice avec Strombichidês et ses compagnons, mais qui fut mis en liberté en récompense de la révélation qu'il avait faite contre eux (1). L'assertion d'Isokrate, de Lysias et d'autres, — à savoir, que les victimes des Trente, même quand on les amenait dans le sénat, furent mises à mort sans jugement, — est authentique et digne de foi; il y en eut même beaucoup qui le furent sur un simple ordre des Trente eux-mêmes, sans que le sénat en connût (2).

Toutefois, quant aux personnes jugées d'abord, — soit que nous les considérions, ainsi que Xénophon le donne à entendre, comme ayant été notoirement méchantes, soit comme des victimes innocentes de la vengeance réactionnaire des exilés oligarchiques de retour, comme ce fut certainement le cas pour Strombichidês et les officiers accusés avec lui, — il n'était guère nécessaire que les Trente employassent la contrainte à l'égard du sénat. Ce corps lui-même partageait le sentiment qui dictait la condamnation, et il agit comme un instrument volontaire; tandis que les Trente eux-mêmes étaient unanimes, — Theramenês étant même plus zélé que Kritias dans ces exécutions, afin de prouver son antipathie sincère pour la démocratie éteinte (3). Jusque-là aussi, comme toutes les personnes condamnées (justement ou injustement) avaient été des politiques marquants, — tous les autres citoyens qui n'avaient pas pris part à la politique, même s'ils désapprouvaient la condamnation, n'avaient pas été amenés à concevoir d'appréhension au sujet d'un sort semblable pour eux-mêmes. Ici donc Theramenês, et avec lui une portion des Trente aussi bien que du sénat, in-

(1) Lysias, cont. Agorat. s. 41.

(2) Lysias, cont. Eratosth. s. 18; Xénoph. Hellen. II, 3, 51; Isokrate, Orat. XX. cont. Lochit. s. 15, p. 397.

(3) Xénoph. Hellen. II, 3, 12, 28, 38. Αὐτὸς (Theramenês) μάλιστα ἐξορμήσας ἡμᾶς, τοῖς πρώτοις ὑπαγομένοις ἐς ἡμᾶς δίκην ἐπιτιθέναι, etc.

clinaient à s'arrêter. Tandis qu'il avait été assez fait pour rassasier leurs antipathies, par la mort des chefs les plus odieux de la démocratie, — ils croyaient en même temps que le gouvernement oligarchique était sûrement établi, et ils prétendaient que verser plus de sang ne ferait que compromettre sa stabilité, en répandant l'alarme, en multipliant les ennemis, et en lui aliénant les amis aussi bien que les neutres.

Mais telles n'étaient les vues ni de Kritias ni des Trente en général, qui regardaient leur position d'un tout autre œil que le mobile et rusé Theramenês, et qui avaient rapporté avec eux de l'exil un long arriéré de vengeance encore à assouvir. Kritias savait bien que la nombreuse population d'Athènes était sincèrement attachée à sa démocratie, et qu'elle avait de bonnes raisons pour l'être; que le gouvernement actuel lui avait été imposé de force, et ne pouvait être maintenu que par la force; que ses amis étaient une petite minorité, incapable de le soutenir contre la multitude qui les entourait tout armée; qu'il y avait encore maints ennemis formidables dont il fallait se débarrasser, de sorte qu'il était indispensable d'invoquer l'aide d'une garnison lacédæmonienne permanente dans Athènes, comme seule condition non-seulement de leur stabilité comme gouvernement, mais même de leur sûreté personnelle. Malgré l'opposition de Theramenês, — on envoya à Sparte Æschinês et Aristotelês, deux des Trente, pour demander du secours à Lysandros; celui-ci leur procura une garnison lacédæmonienne sous Kallibios comme harmoste, qu'ils s'engagèrent à entretenir sans aucun frais pour Sparte, jusqu'à ce qu'ils eussent assuré leur propre gouvernement en écartant les méchants (1). Non-seulement Kallibios fut installé comme maître de l'akropolis, — remplie comme elle l'était des souvenirs de la gloire athénienne, — mais les Trente le caressèrent encore et le gagnèrent, au point qu'il se prêta à tout ce qu'ils

(1) Xénoph. Hellen. II, 3, 13. Ἕως δὴ τοὺς πονηροὺς ἐκποδὼν ποιησάμενοι καταστήσαιντο τὴν πολιτείαν.

demandèrent. Ils eurent ainsi des forces militaires lacédæmoniennes constamment à leurs ordres, outre une troupe organisée de jeunes satellites et d'assassins, prêts à tout acte de violence; et ils se mirent à saisir et à mettre à mort maints citoyens, qui se distinguaient assez par leur courage et leur patriotisme pour qu'on les crût propres à servir de chefs au mécontentement public. Plusieurs des hommes les meilleurs d'Athènes périrent ainsi successivement, tandis que Thrasyboulos, Anytos et beaucoup d'autres, craignant un sort semblable, s'enfuirent de l'Attique, laissant les oligarques confisquer et s'approprier leurs biens (1); et ces derniers rendirent un décret d'exil contre eux dans leur absence, aussi bien que contre Alkibiadês (2).

Theramenês s'opposa avec chaleur à ces actes successifs de vengeance et de violence, tant dans le conseil des Trente que dans le sénat. Les personnes exécutées jusqu'alors (dit-il) avaient mérité leur mort, parce que non-seulement elles étaient des politiques signalés dans la démocratie, mais qu'elles étaient hostiles d'une manière prononcée aux hommes oligarchiques. Mais infliger le même sort à d'autres, qui n'avaient pas manifesté une hostilité pareille, simplement parce qu'ils avaient joui de l'influence sous la démocratie, serait injuste : « Même toi et moi (rappela-t-il à Kritias), avons, dit-il, fait bien des choses en vue de la popularité. » Mais Kritias répondit : « Nous ne pouvons nous permettre d'être scrupuleux; nous sommes engagés dans un plan d'ambition agressive, et nous devons nous débarrasser de ceux qui sont le plus en état de nous faire obstacle. Bien que nous soyons trente, et non pas un, — notre gouvernement n'en est pas moins un despotisme, et doit être gardé par les mêmes précautions jalouses. Si tu penses autrement, il faut en vérité que tu sois simple d'esprit. » Tels étaient les sen-

(1) Xénoph. Hellen. II, 3, 15, 23, 42; Isokrate, cont. Kallimach. Or. XVIII, s. 30, p. 375.

(2) Xénoph. Hellen. II, 3, 42; II, 4, 14. Οἱ δὲ καὶ οὐχ ὅπως ἀδικοῦντες, ἀλλ' οὐδ' ἐπιδημοῦντες ἐφυγαδευόμεθα, etc.

Isokrate, Orat. XVI. De Bigis, s. 46, p. 355.

timents qui animaient la majorité des Trente non moins que Kritias, et qui la poussaient à une série d'arrestations et d'exécutions sans fin. Ce ne furent pas seulement les politiques démocratiques les moins odieux qui devinrent leurs victimes, mais des hommes courageux, riches, et d'un rang élevé, dans toute veine de sentiment politique; même des hommes oligarchiques, ceux de ce parti qui avaient les principes les meilleurs et les plus nobles, partagèrent le même sort. Au nombre des victimes les plus distinguées furent Lykurgos (1), appartenant à l'une des gentes sacrées les plus éminentes de l'État ; un homme riche nommé Antiphôn, qui avait consacré sa fortune au service public avec un patriotisme exemplaire pendant les dernières années de la guerre, et qui avait fourni deux trirèmes bien équipées à ses frais; Leôn, de Salamis; et même Nikeratos (fils de Nikias, qui avait péri à Syracuse), homme qui hérita de son père non-seulement d'une fortune considérable, mais d'une répugnance connue pour la politique démocratique, et avec lui son oncle Eukratês, frère du même Nikias (2). Ce n'étaient là que quelques-unes des nombreuses victimes qui furent saisies,— déclarées coupables par le sénat ou par les Trente eux-mêmes, — livrées à Satyros et aux Onze, — et condamnées à périr par le supplice ordinaire de la ciguë.

Les circonstances qui accompagnèrent l'arrestation de Leôn méritent d'être particulièrement signalées. En le mettant à mort avec les autres victimes, les Trente avaient plusieurs objets en vue, tendant tous à la stabilité de leur domination. D'abord, ils se débarrassaient ainsi de citoyens connus et estimés généralement, dont ils savaient eux-mêmes mériter l'aversion, et qu'ils craignaient comme propres à diriger le sentiment public contre eux. En second lieu, les biens de ces victimes, qui toutes étaient riches, étaient saisis avec leurs personnes, et étaient employés à payer les satellites dont le concours était indispensable pour ces vio-

(1) Plutarque, Vit. X. Orat. p. 838.

(2) Xénoph. Hellen. II, 3, 39-41 ; Lysias, Orat. XVIII, De Bonis Niciæ fratris, s. 5-8.

lences, — en particulier Kallibios et les hoplites lacédæmoniens dans l'akropolis. Mais, outre le meurtre et la spoliation, les Trente avaient un autre but encore plus exécrable, s'il est possible. Dans l'opération de saisir leurs victimes, non-seulement ils employaient les mains de ces satellites payés, mais encore ils envoyaient avec eux des citoyens respectables et de condition élevée, qu'ils forçaient par la menace et l'intimidation à prêter leur aide personnelle à un service si complétement odieux. Au moyen d'une pareille participation, ces citoyens étaient compromis et souillés par le crime, et pour ainsi dire parties consentantes aux yeux du public à tous les projets des Trente (1), exposés à la même haine générale que ces derniers, et intéressés pour leur propre sûreté à maintenir la domination existante. Conformément à leur plan général d'impliquer des citoyens malgré eux dans leurs actes coupables, les Trente envoyèrent chercher cinq citoyens au Tholos ou palais du gouvernement, et leur ordonnèrent, avec de terribles menaces, de se rendre à Salamis et de ramener Leôn prisonnier. Quatre d'entre eux obéirent; le cinquième était le philosophe Sokratês, qui refusa tout concours et retourna dans sa maison, tandis que les quatre autres allaient à Salamis et prenaient part à l'arrestation de Leôn. Bien qu'il bravât ainsi toute la colère des Trente, il paraît qu'ils jugèrent à propos de le laisser sans lui faire de mal. Mais le fait de l'avoir désigné pour une telle atrocité, — lui, vieillard d'une vertu éprouvée, tant privée que publique, et de supériorité intellectuelle, bien qu'en même temps impopu-

(1) Platon, Apol. Socrat. c. 20, p. 32. Ἐπειδὴ δὲ ὀλιγαρχία ἐγένετο, οἱ τριάκοντα αὖ μεταπεμψάμενοί με πέμπτον αὐτὸν εἰς τὴν θόλον προσέταξαν ἀγαγεῖν ἐκ Σαλαμῖνος Λέοντα τὸν Σαλαμίνιον, ἵν' ἀποθάνοι· οἷα δὴ καὶ ἄλλοις ἐκεῖνοι πολλοῖς προσέταττον βουλόμενοι ὡς πλείστους ἀναπλῆσαι αἰτιῶν.

Isokrat. cont. Kallimach. Or. XVIII, s. 23, p. 374. Ἐνίοις καὶ προσέταττον ἐξαμαρτάνειν. Cf. aussi Lysias, Or. XII, cont. Eratosth. s. 32.

Nous apprenons par Andocide, de Myster. s. 94, que Melêtos fut un de ceux qui arrêtèrent Leôn à ce moment, et l'amenèrent pour être condamné. Il n'est pas probable que ce fût la même personne qui accusa Sokratês plus tard. C'était peut-être bien son père, qui portait le même nom; mais il n'y a rien pour déterminer ce point.

laire sous ce rapport, montre jusqu'à quel point ils poussaient leur système de se faire par la contrainte des complices involontaires ; tandis que l'autre circonstance qu'il fut la seule personne qui eût le courage de refuser, entre quatre autres qui cédèrent à l'intimidation, prouve que cette politique réussissait dans le plus grand nombre de cas (1). L'inflexible résistance de Sokratès en cette occasion est un digne pendant à sa conduite comme prytane dans l'assemblée publique tenue pour juger les généraux après la bataille des Arginusæ (comme nous l'avons raconté dans le chapitre précédent), où il refusa obstinément de concourir à mettre aux voix une question illégale.

Ces cas multipliés d'exécution et de spoliation remplirent naturellement la ville de surprise, d'indignation et de terreur. Des groupes de mécontents se formèrent et les exilés volontaires devinrent de plus en plus nombreux. Toutes ces circonstances fournirent une ample matière à la véhémente opposition de Theramenês et contribuèrent à augmenter son parti ; non pas, il est vrai, parmi les Trente eux-mêmes, mais jusqu'à un certain point dans le sénat, et plus encore dans la masse des citoyens. Il avertit ses collègues qu'ils s'exposaient journellement à une plus grande somme de haine publique, et qu'il n'était pas possible que leur gouvernement se soutînt, s'ils n'admettaient à y participer un nombre suffisant de citoyens, ayant un intérêt direct à sa conservation. Il proposa que tous ceux que leurs biens rendaient aptes à servir l'État, soit à cheval, soit avec une armure pesante, fussent constitués citoyens ; en laissant encore privés de tout droit tous les hommes libres pauvres, dont le nombre était bien plus considérable (2). Kritias et les Trente

(1) Platon, Apolog. Sokrat. *ut sup.* ; Xénoph. Hellen. II, 4, 9-23.

(2) Xénoph. Hellen. II, 3, 17, 19, 48. Par la sect. 48, nous voyons que Theramenês fit réellement cette proposition — τὸ μέντοι σὺν τοῖς δυναμένοις καὶ μεθ' ἵππων καὶ μετ' ἀσπίδων ὠφελεῖν τὴν πολιτείαν πρόσθεν ἄριστον ἡγούμην εἶναι, καὶ νῦν οὐ μεταβάλλομαι.

Cette proposition, faite par Theramenês et rejetée par les Trente, explique le commentaire qu'il fit plus tard quand ils dressèrent leur catalogue ou rôle spécial de 3,000 ; commentaire qui autrement paraît peu approprié.

rejetèrent cette proposition; ils étaient sans doute convaincus, — ce que les Quatre Cents avaient senti sept ans auparavant, quand Theramenês leur demandait de convertir leur total fictif de Cinq Mille en une liste réelle d'autant de personnes vivantes, — que « enrôler un si grand nombre d'associés équivalait à une vraie démocratie (1). » Mais en même temps ils ne furent pas insensibles à la justesse de son avis; en outre, ils commencèrent à le craindre personnellement, et à le soupçonner d'être capable de se mettre à la tête d'une opposition populaire contre eux, comme il l'avait fait antérieurement contre ses collègues les Quatre Cents. Ils résolurent donc de suivre en partie ses recommandations, et ils préparèrent en conséquence une liste de trois mille personnes à investir de droits politiques, choisies, autant que possible, dans leurs partisans connus et dans les citoyens oligarchiques. Outre ce corps, ils comptaient aussi sur l'attachement des Cavaliers, parmi les citoyens les plus riches de l'État. Ces Cavaliers ou Chevaliers, en les prenant comme classe, — les mille hommes de bien d'Athènes, dont Aristophane présente les vertus dans un contraste hostile avec les prétendus vices démagogiques de Kleôn, — restèrent les fidèles appuis des Trente pendant toutes les énormités de leur carrière (2). Quels priviléges ou quelles fonctions furent assignés aux trois mille hommes choisis, c'est ce qu'on ne nous dit pas, si ce n'est qu'ils ne pouvaient être condamnés sans l'autorisation du sénat, tandis que tout autre Athénien pouvait être mis à mort par la simple volonté des Trente (3).

Un corps d'associés choisis ainsi, — non-seulement d'un nombre fixe, mais de sentiments oligarchiques purs, — n'était nullement l'addition que désirait Theramenês. Tout en commentant la folie de supposer qu'il y eût un charme quelconque dans le nombre de trois mille, — comme si ce nombre comprenait tout le mérite de la cité, et rien que le mérite, —

(1) Thucydide, VIII, 89-92. Τὸ μὲν καταστῆσαι μετόχους τοσούτους, ἀντικρὺς ἂν δῆμον ἡγούμενοι.

(2) Xénoph. Hellen. II, 3, 18, 19; II, 4, 2, 8, 24.

(3) Xénoph. Hellen. II, 3, 51.

il les avertit que c'était encore insuffisant pour leur défense: leur gouvernement reposait purement sur la force, et il était encore inférieur en force à ceux sur lesquels il s'exerçait. Les Trente agirent de nouveau d'après son conseil, mais d'une manière très-différente de celle à laquelle il songeait. Ils annoncèrent une revue générale et une inspection des armes pour tous les hoplites d'Athènes. Les trois mille furent rangés en armes tous ensemble sur la place du marché; mais les autres hoplites furent disséminés en petites compagnies dispersées et dans des lieux différents. Quand la revue fut finie, ces compagnies dispersées allèrent à leur demeure pour prendre leur repas, laissant leurs armes entassées aux divers endroits où la revue s'était faite. Mais les adhérents des Trente, ayant été avertis à l'avance et tenus réunis, furent envoyés au moment convenable, avec les mercenaires lacédæmoniens, avec l'ordre de saisir les armes abandonnées, que l'on déposa dans l'akropolis sous la garde de Kallibios. Tous les hoplites d'Athènes, excepté les Trois Mille et les autres adhérents des Trente, se trouvèrent ainsi désarmés par cette artificieuse manœuvre, malgré les inutiles remontrances de Theramenês (1).

Kritias et ses collègues, délivrés alors de toute crainte, soit de Theramenês, soit de toute autre opposition intérieure, s'abandonnèrent, avec moins de ménagements que jamais, à leur malveillance et à leur rapacité; ils mirent à mort un grand nombre d'ennemis privés et de victimes riches dans une pensée de spoliation. On dressa une liste de personnes suspectes, dans laquelle chacun de leurs adhérents fut autorisé à insérer les noms qu'il voulait, et où l'on prenait les victimes en général (2). Parmi les dénonciateurs qui

(1) Xénoph. Hellen. II, 3, 20, 41: cf. Lysias, Orat. XII, cont. Eratosth. s. 41.

(2) Xénoph. Hellen. II, 3, 21; Isokrate, adv. Euthynum, s. 5, p. 401; Isokrate, cont. Kallimach. s. 23, p. 375; Lysias, Or. XXV. Δημ. Καταλ. Ἀπολ. s. 21, p. 173.

Les deux passages d'Isokrate désignent suffisamment ce qu'a dû être cette liste ou κατάλογος; mais le nom dont il l'appelle — ὁ μετὰ Λυσάνδρου

livraient ainsi des noms à la mort, on remarqua Batrachos et Æschylidês (1). La soif du pillage aussi bien que de l'effusion du sang qui animait Kritias ne fit qu'augmenter, à mesure qu'elle fut satisfaite (2); et ce ne fut pas seulement pour payer leurs mercenaires, mais encore pour s'enrichir séparément, que les Trente étendirent partout leur action meurtrière, qui moissonna alors les metœki aussi bien que les citoyens. Theognis et Peisôn, deux des Trente, affirmèrent qu'il y avait beaucoup de metœki hostiles à l'oligarchie, outre qu'ils étaient des hommes opulents. En conséquence, il fut résolu que chacun des gouvernants désignerait telle de ces victimes qui lui conviendrait, pour qu'on l'exécutât et qu'on pillât ses biens; on prit soin de comprendre dans l'arrestation un petit nombre de personnes pauvres, afin que le but réel des spoliateurs fût faiblement déguisé.

Ce fut quand on exécuta ce plan que l'orateur Lysias et son frère Polemarchos furent tous deux mis en prison. Tous deux étaient metœki, hommes riches, et exploitant une manufacture de boucliers, où ils employaient cent vingt esclaves. Theognis et Peisôn, avec quelques autres, saisirent Lysias dans sa maison, pendant qu'il avait quelques amis à dîner; Theognis, après avoir chassé ses hôtes, le laissa sous la garde de Peisôn, envoya ses compagnons avec l'ordre d'enregistrer et de s'approprier ses esclaves de prix. Lysias essaya de décider Peisôn à accepter un présent et à le laisser s'échapper, ce que ce dernier commença par lui promettre de faire; et après avoir ainsi obtenu accès à la caisse du prisonnier, il fit main basse sur tout son contenu, qui montait à environ trois ou quatre talents. C'est en vain que Lysias demanda avec prière qu'il lui laissât quelque chose pour ses besoins : la seule réponse qu'il pût obtenir, c'est qu'il devait s'estimer heureux s'il sauvait sa vie. Il fut ensuite mené à la

---

(ou Πεισάνδρου) κατάλογος — n'est pas facile à expliquer.

(1) Lysias, Or. VI, cont. Andoc. s. 46; Or. XII, cont. Eratosth. s. 49.

(2) Xénoph. Memor. I, 2, 12. Κριτίας μὲν γὰρ τῶν ἐν τῇ ὀλιγαρχίᾳ πάντων κλεπτίστατός τε καὶ βιαιότατος ἐγένετο, etc.

maison d'une personne nommée Damnippos, où se trouvait déjà Theognis, qui avait sous sa garde d'autres prisonniers. Sur l'instante prière de Lysias, Damnippos essaya d'amener Theognis à conniver à sa fuite, au prix d'un beau présent; mais pendant que cette conversation durait, le prisonnier profita d'un moment où il n'était pas surveillé pour sortir par la porte de derrière, — qui par bonheur était ouverte, ainsi que par deux autres portes par lesquelles il fallait nécessairement passer. Après avoir obtenu d'abord un refuge dans la maison d'un ami au Peiræeus, il s'embarqua sur un bateau, la nuit suivante, pour Megara. Polemarchos, moins heureux, fut arrêté dans la rue par Eratosthenês, l'un des Trente, et immédiatement mis en prison, où on lui administra la fatale coupe de ciguë, sans délai, sans jugement, et sans la liberté de se défendre. On pilla dans sa maison un fonds considérable d'or, d'argent, de meubles et de riches ornements; — on arracha les boucles d'or des oreilles de sa femme; on confisqua sept cents boucliers, avec cent vingt esclaves, ainsi que l'atelier et les deux maisons d'habitation; et cependant les Trente ne voulurent pas accorder au mort de décentes funérailles, mais ils firent emporter de la prison son corps sur un brancard loué, avec une couverture et quelques chétifs accessoires fournis par la sympathie d'amis privés (1).

Au milieu de ces atrocités, qui croissaient en nombre et tournaient de plus en plus au pillage éhonté, le parti de Theramenês gagnait journellement du terrain, même dans le sénat, dont beaucoup de membres ne tiraient aucun profit en rassasiant la cupidité privée des Trente, et commençaient à se lasser d'un système si révoltant, aussi bien qu'à s'alarmer de la multitude d'ennemis qu'ils se créaient insensiblement. En proposant la récente arrestation des metœki, les

(1) Lysias, Or. XII, cont. Eratosth. s. 8, 21. Lysias poursuivit Eratosthenês devant le dikasterion quelques années après, comme ayant causé la mort de Polemarchos. Les détails qui précèdent se trouvent dans le discours prononcé aussi bien que composé par lui-même.

Trente avaient prié Theramenês de choisir dans cette classe une victime quelconque, qui serait mise à mort et pillée à son profit. Mais il repoussa la suggestion avec énergie, et dénonça l'énormité de la mesure dans les termes pleins d'indignation qu'elle méritait. Si grande était l'antipathie de Kritias et de la majorité des Trente contre lui, déjà acrimonieuse par suite d'une opposition prolongée, et exaspérée par ce refus, — ils craignirent tant d'encourir eux-mêmes le blâme de ces mesures, tandis que tout l'honneur de l'opposition était à Theramenês, — ils étaient tellement convaincus que leur gouvernement ne pourrait se maintenir avec ce dissentiment entre ses propres membres, qu'ils résolurent de se défaire de lui à tout prix. Après avoir sondé autant de sénateurs qu'ils purent, afin de leur persuader que Theramenês conspirait contre l'oligârchie, ils ordonnèrent aux plus hardis de leurs satellites de se trouver un jour dans la salle du sénat, près de la grille qui enfermait les sénateurs, avec des poignards cachés sous leurs vêtements. Aussitôt que Theramenês parut, Kritias se leva et le dénonça au sénat comme ennemi public, dans une harangue que Xénophon donne fort au long, et qui est si remplie de preuves instructives, quant au sentiment politique grec, que j'en extrais ici les points principaux en l'abrégeant :

« S'il en est parmi vous, sénateurs, qui pensent qu'il périt plus de gens que l'occasion ne le demande, songez que cela arrive partout en temps de révolution, — et que cela doit surtout arriver dans l'établissement d'une oligarchie à Athènes, la ville la plus peuplée de la Grèce, et où la population a été le plus longtemps habituée à la liberté. Vous savez aussi bien que nous combien la démocratie est pour nous et pour vous un gouvernement intolérable, aussi bien qu'incompatible avec tout ferme attachement aux Lacédæmoniens nos protecteurs. C'est sous leurs auspices que nous sommes en train d'établir l'oligarchie actuelle, et que nous faisons disparaître, autant que nous le pouvons, tout homme qui en arrête la marche; ce qui devient surtout indispensable, si cet homme se trouve être un des membres de notre corps. Voici l'homme — Theramenês — que nous vous dé-

nonçons aujourd'hui comme votre ennemi non moins que le nôtre. Ce qui prouve qu'il en est ainsi, ce sont ses critiques sans mesure sur nos actes, les difficultés qu'il jette sur notre route toutes les fois que nous avons à nous défaire de l'un des démagogues. Si telle avait été sa politique dès le commencement, il aurait à la vérité été notre ennemi; toutefois nous n'aurions pas pu avec justice dire de lui que c'est un misérable. Mais c'est lui qui, le premier, a créé l'alliance qui nous lie à Sparte, — qui a porté le premier coup à la démocratie, — qui nous a surtout poussés à mettre à mort la première fournée de personnes accusées; et maintenant que nous avons, vous et nous, encouru la haine manifeste du peuple, il fait volte-face et attaque nos actes, afin de se mettre lui-même en sûreté, et de nous laisser en porter la peine. Il doit être traité non-seulement comme un ennemi, mais comme un traître à votre égard aussi bien qu'au nôtre; un traître achevé, comme toute sa vie le prouve. Bien qu'il jouît, grâce à son père Agnôn, d'une position honorable dans la démocratie, il fut le premier à la renverser et à élever les Quatre Cents : dès qu'il vit l'oligarchie assiégée de difficultés, il fut le premier à se mettre à la tête du peuple contre elle; toujours prêt à changer dans les deux directions, et complice empressé de ces exécutions qu'amènent avec eux les changements de gouvernement. C'est lui aussi qui, ayant reçu l'ordre des généraux, après la bataille des Arginusæ, de recueillir les hommes sur les vaisseaux désemparés, et ayant négligé d'accomplir cette tâche, — accusa ses supérieurs et les amena à la mort, afin de se tirer lui-même du danger. On l'a avec raison surnommé le Brodequin, qui va aux deux jambes, mais qui ne reste ni à l'une ni à l'autre; il s'est montré indifférent à l'honneur et à l'amitié, ne cherchant que son avancement égoïste; et c'est à nous maintenant de nous tenir en garde contre son double jeu, afin qu'il ne puisse pas nous jouer le même tour. Nous le citons devant vous comme un conspirateur et un traître, contre vous aussi bien que contre nous. Songez à votre propre sûreté, et non à la sienne. Songez que, si vous le laissez échapper, vous donnez à vos ennemis les plus dan-

gereux un puissant encouragement; tandis que si vous le condamnez, vous anéantirez leurs meilleures espérances, tant à l'intérieur qu'au dehors de la ville. »

Probablement Theramenês n'était pas sans être préparé à quelque attaque de ce genre. En tout cas, il se leva pour y répondre sur-le-champ :

« Avant tout, sénateurs, je toucherai l'accusation qui a été portée contre moi, et que Kritias a mentionnée en dernier, — celle d'avoir accusé les généraux et de les avoir amenés à la mort. Ce n'est pas moi qui les ai accusés le premier, ce sont eux qui l'ont fait contre moi. Ils ont dit qu'ils m'avaient commandé ce devoir, et que j'avais négligé de l'accomplir : ma défense fut que cet ordre ne pouvait être exécuté à cause de la tempête ; le peuple me crut et m'acquitta, mais les généraux furent justement condamnés sur leur propre accusation, parce qu'*ils* disaient que le devoir aurait pu être accompli, — tandis qu'il était resté sans l'être. Dans le fait, je ne m'étonne pas que Kritias ait avancé de tels mensonges contre moi ; car, au moment où se passa l'affaire, il était exilé en Thessalia, occupé à élever une démocratie et à armer les Penestæ contre leurs maîtres. Fasse le ciel que rien de ce qu'il y fit n'arrive à Athènes ! Je suis, à la vérité, d'accord avec Kritias sur ce point; c'est que quiconque désire détruire votre gouvernement, et appuie ceux qui conspirent contre vous, mérite à bon droit le châtiment le plus sévère. Mais à qui cette accusation s'applique-t-elle le mieux? A lui ou à moi? Examinez la conduite de chacun de nous, et ensuite jugez par vous-mêmes. D'abord nous fûmes tous d'accord, quant à la condamnation des démagogues connus et gênants. Mais lorsque Kritias et ses amis se mirent à arrêter des hommes d'un rang élevé, ce fut alors que je commençai à m'opposer à eux. Je savais que l'arrestation d'hommes tels que Leôn, Nikias et Antiphôn, vous créerait des ennemis parmi les hommes les meilleurs de la ville. Je m'opposai à l'exécution des metœki, sachant bien qu'elle vous aliénerait tout ce corps. Je m'opposai à ce qu'on désarmât les citoyens, et à ce qu'on prît à gage des gardes étrangers. Et quand je vis que les ennemis

à l'intérieur et les exilés au dehors se multipliaient contre vous, je vous dissuadai de bannir Thrasyboulos et Anytos, car cette mesure ne servait qu'à donner aux exilés des chefs capables. L'homme qui vous donne cet avis, et qui vous le donne ouvertement, est-il un traître, ou n'est-il pas plutôt un véritable ami? C'est toi et tes adhérents, Kritias, qui, par vos meurtres et vos vols, donnez de la force aux ennemis du gouvernement et trahissez vos amis. Sois persuadé que Thrasyboulos et Anytos sont beaucoup plus satisfaits de ta politique qu'ils ne l'étaient de la mienne. Tu m'accuses d'avoir trahi les Quatre Cents ; mais je ne les ai abandonnés que quand ils furent eux-mêmes sur le point de livrer Athènes à ses ennemis. Tu m'appelles le Brodequin, comme si je tâchais d'aller aux deux partis. Mais comment t'appellerai-je, toi, qui ne vas ni à l'un ni à l'autre? qui sous la démocratie, haïssais le plus violemment le peuple, et qui, sous l'oligarchie, es devenu aussi violent, en ce que tu hais le mérite oligarchique? Je suis, et ai toujours été, Kritias, l'ennemi et d'une extrême démocratie et d'une tyrannie oligarchique. Je désire composer notre communauté politique de ceux qui peuvent la servir à cheval et avec une armure pesante : — je l'ai proposé une fois, et je m'y tiens encore. Je ne penche ni vers les démocrates ni vers les despotes, à l'exclusion des citoyens d'un rang élevé. Prouve que je suis maintenant, ou que jamais j'ai été coupable de ce crime, et j'avouerai moi-même que je mérite une mort ignominieuse. »

Cette réponse fut reçue par la majorité du sénat avec des acclamations et des applaudissements qui montraient qu'elle était résolue à l'acquitter. Pour les antipathies farouches de Kritias mortifié de la sorte, l'idée d'un échec était intolérable : dans le fait, il avait alors poussé son hostilité à un point tel, que l'acquittement de son ennemi aurait été sa propre ruine. Après avoir échangé un petit nombre de mots avec les Trente, il se retira pendant quelques moments, et ordonna aux Onze, qui étaient à la tête de satellites armés, de s'approcher tout près des barres de bois qui enfermaient les sénateurs, — tandis que la cour devant la salle du sénat fut remplie d'hoplites mercenaires. Ayant ainsi ses forces

sous la main, Kritias revint et parla de nouveau au sénat : — « Sénateurs (dit-il), je regarde comme un devoir pour un bon président, quand il voit tromper ses amis autour de lui, de ne pas les laisser suivre leur propre inclination. C'est ce que je me propose de faire maintenant : dans le fait, ces hommes qui, comme vous le voyez, nous pressent du dehors, nous disent clairement qu'ils ne supporteront pas l'acquittement d'un homme qui travaille manifestement à la ruine de l'oligarchie. C'est un article de notre nouvelle constitution, qu'aucun des Trois Mille hommes choisis ne sera condamné sans votre vote ; mais que tout homme non compris dans cette liste peut être condamné par les Trente. Or je prends sur moi, avec l'assentiment de tous mes collègues, d'effacer ce Theramenês de cette liste, et, de notre autorité, nous le condamnons à mort. »

Bien que Theramenês se fût déjà occupé deux fois d'abattre la démocratie, cependant l'habitude qu'avaient tous les Athéniens de chercher une protection dans les formes constitutionnelles était telle, que probablement il se croyait sauvé par le verdict favorable du sénat, et qu'il n'était pas préparé à la monstrueuse et despotique sentence qu'il entendait alors prononcer par son ennemi. Il se précipita aussitôt sur le Foyer sénatorial, — autel et sanctuaire dans l'intérieur du palais du sénat, — et s'écria : — « Moi aussi, sénateurs, je suis votre suppliant, ne demandant que la simple justice. Ne laissez pas au pouvoir de Kritias d'effacer de la liste mon nom ni celui de tout autre qu'il voudra : — que la sentence qui me frappera, aussi bien que celle qui pourra vous frapper, soit rendue suivant la loi que ces Trente ont faite eux-mêmes. Je ne sais que trop bien que cet autel ne me servira pas de défense ; cependant je prouverai du moins que ces hommes sont aussi impies envers les dieux qu'ils sont scélérats à l'égard des hommes. Quant à vous, dignes sénateurs, je m'étonne que vous ne fassiez rien pour votre sûreté personnelle, puisque vous devez bien savoir que vos noms peuvent être effacés de la liste des Trois Mille tout aussi facilement que le mien. »

Mais le sénat resta passif et stupéfié par la crainte, malgré

ces paroles touchantes, qui peut-être ne furent pas parfaitement entendues, puisqu'il ne pouvait pas être dans la pensée de Kritias de permettre à son ennemi de parler une seconde fois. Ce fut probablement pendant que Theramenês prononçait ces mots, que l'on entendit la voix forte du héraut qui appelait les Onze pour qu'ils vinssent le prendre afin de le conduire en prison. Les Onze s'avancèrent dans le sénat, conduits par leur chef brutal Satyros, et suivis de leurs aides habituels. Ils allèrent droit à l'autel, d'où Satyros, assisté de ses aides, l'arracha de vive force, tandis que Kritias leur disait : « Nous vous livrons ce Theramenês, condamné en vertu de la loi. Saisissez-le, menez-le en prison, et faites-y le nécessaire. » Sur quoi, Theramenês fut arraché hors de la salle du sénat et conduit en prison, à travers la place du marché, se récriant à haute voix contre le traitement atroce qu'il souffrait. « Tais-toi (lui dit Satyros) ou il t'en arrivera mal. » — « Et si je ne me tais pas (répliqua Theramenês), ne m'en arrivera-t-il pas mal égament? »

Il fut mené à la prison, où on lui servit bientôt la coupe habituelle de ciguë. Quand il l'eut avalée, il restait au fond de la coupe une goutte qu'il jeta sur le plancher (suivant la coutume badine des festins, appelée le Kottabos, qui, supposait-on, donnait un présage par le son que la liqueur produisait en tombant, et après lequel la personne qui venait de boire remettait le gobelet à l'hôte dont c'était ensuite le tour) : — « Voilà (dit-il) pour l'aimable Kritias (1). »

La scène que nous venons de décrire, et qui se termina par l'exécution de Theramenês, est une des plus frappantes et des plus tragiques de l'histoire ancienne, malgré la manière nue et maigre dont elle est racontée par Xénophon, qui a jeté tout l'intérêt dans les deux discours. L'atroce injustice dont Theramenês fut la victime, — aussi bien que le courage et le sang-froid qu'il montra au moment du

(1) Xenoph. Hellen. II, 3, 56.

danger, et sa gaieté même dans la prison, non inférieure à celle de Sokratês trois ans plus tard, — appellent naturellement les plus chaudes sympathies du lecteur en sa faveur, et ont contribué à élever l'appréciation positive de son caractère. Pendant les années qui suivirent immédiatement le rétablissement de la démocratie (1), il fut exalté et plaint comme l'un des premiers martyrs de la violence oligarchique : des auteurs plus récents allèrent jusqu'à le compter parmi les disciples de prédilection de Sokratês (2). Mais bien que Theramenês devînt ici victime d'un homme beaucoup plus méchant que lui-même, il ne conviendra pas pour cela de lui accorder notre admiration que, comme on le verra, sa conduite ne mérite pas du tout. Les reproches que lui adressait Kritias, fondés sur sa manière d'agir pendant la conspiration antérieure des Quatre Cents, étaient en général bien fondés. Après avoir été l'un des premiers auteurs de cette conspiration, il abandonna ses complices aussitôt qu'il vit qu'elle échouerait vraisemblablement. Kritias avait sans doute présent à l'esprit le sort d'Antiphôn, qui avait été condamné et exécuté par suite de l'accusation de Theramenês, — avec une conviction raisonnable que ce dernier tournerait de nouveau contre ses

(1) V. Lysias, Or. XII, cont. Eratosthen. s. 66.

(2) Diodore, XIV, 5. Diodore nous dit que Sokratês et deux de ses amis furent les seules personnes qui s'avancèrent pour protéger Theramenês, lorsque Satyros l'arrachait de l'autel. Plutarque (Vit. X, Orat. p. 836) attribue le même acte de mouvement généreux à *Isokrate*. Il n'y a pas de bonnes raisons pour le croire, soit de l'un, soit de l'autre. Il n'y avait de présents que les sénateurs ; et comme ce sénat avait été choisi par les Trente, il n'est pas probable que, soit Sokratês, soit Isokrate, fût parmi ses membres. Si Sokratês en avait fait partie, le fait aurait été signalé et rapproché de son jugement subséquent.

La manière dont Plutarque (Consol. ad Apollon. c. 6, p. 105) rapporte la mort de Theramenês, — à savoir qu'il fut « torturé jusqu'à ce que mort s'ensuivît » par les Trente, — est un exemple du vague de son langage.

Cf. Cicéron au sujet de la mort de Theramenês (Tuscul. Disp. I, 40, 96). Son admiration pour la manière dont mourut Theramenês contribua sans doute à lui faire mettre cet Athénien sur le rang de Themistoklês et de Periklês (De Orat. III, 16, 59). Aristote aussi (Plut. Nikias, c. 2) parle avec estime de Theramenês, et le range dans la même catégorie générale que Nikias et Thukydidês (fils de Melêsias), bien qu'il en rabatte et qu'il le blâme beaucoup par rapport à sa duplicité.

collègues de la même manière, si les circonstances l'encourageaient à le faire. De plus, Kritias n'avait pas tort en dénonçant la perfidie de Theramenês à l'égard des généraux après la bataille des Arginusæ ; il servit, en effet, d'instrument en partie pour amener leur mort, bien que seulement comme cause auxiliaire, et non avec ce déploiement extrême de stratagème exécrable que Xénophon et autres lui ont imputé. C'était un homme égoïste, rusé et sans foi, — prêt à entrer dans des conspirations, sans jamais toutefois en prévoir les conséquences, — et manquant à sa foi de manière à ruiner des collègues qu'il avait d'abord encouragés, quand il les voyait plus radicaux et plus logiques dans le crime que lui-même (1).

Cette violence arrogante que Kritias et la majorité des Trente exercèrent même contre un membre de leur propre conseil, en intimidant le sénat, laissa parmi leurs propres partisans un sentiment de dégoût et de dissension qui accompagna toujours leur pouvoir. Toutefois elle eut pour effet immédiat de les rendre, en apparence et à leur propre estime, plus puissants que jamais. Toute manifestation ouverte de dissentiment étant alors réduite au silence, ils se portèrent aux dernières limites d'une tyrannie cruelle et licencieuse. Ils firent une proclamation portant que tout homme qui n'était pas compris dans la liste des Trois Mille eût à sortir des murs, afin qu'ils pussent être maîtres tranquilles dans l'intérieur de la ville : politique à laquelle avaient eu recours jadis Periandros de Corinthe et d'autres despotes grecs (2). Les nombreux fugitifs chassés par cet ordre se dispersèrent en partie dans le Peiræeus, en partie dans les divers dêmes de l'Attique. Toutefois, dans l'un et dans les autres, ils furent saisis par ordre des Trente, et

(1) Les épithètes appliquées par Aristophane à Theramenês (Ran. 541-966) coïncident assez exactement avec celles du discours (mentionné tout à l'heure) que Xénophon attribue à Kritias contre lui.

(2) Xénoph. Hellen. II, 4, 1 ; Lysias, Orat. XII, cont. Eratosth. s. 97 ; Orat. XXXI. cont. Philon. s. 8, 9 ; Héraklide de Pont., c. 5 ; Diogène Laërce, I, 98.

beaucoup d'entre eux furent mis à mort, afin que soit les Trente eux-mêmes, soit quelque partisan favorisé, pussent s'approprier leurs biens et leurs terres (1). Les dénonciations de Batrachos, d'Æschylidês et d'autres délateurs, devinrent plus nombreuses que jamais, en vue d'obtenir l'arrestation et l'exécution de leurs ennemis privés ; et l'oligarchie fut disposée à acheter de nouveaux adhérents en satisfaisant ainsi leurs antipathies ou leur rapacité (2). Les orateurs subséquents affirmèrent que plus de quinze cents victimes furent mises à mort sans jugement par les Trente (3) : il ne faut pas insister beaucoup sur cette estimation numérique, mais le total fut sans doute prodigieux. Il devint de plus en plus évident que personne n'était en sûreté en Attique, de sorte que des émigrants athéniens, dont la plupart se trouvaient dans une pauvreté et un dénûment extrêmes, se multiplièrent d'un bout à l'autre des territoires voisins, — à Megara, à Thêbes, à Orôpos, à Chalkis, à Argos, etc. (4). Et ce n'était pas partout que ces personnes infortunées purent trouver accueil; car le gouvernement lacédæmonien, à la prière des Trente, publia un édit interdisant à tous les membres de sa confédération de recevoir des Athéniens fugitifs; édit auquel ces villes désobéirent généreusement (5), bien que probablement les cités péloponésiennes plus petites s'y conformassent. Sans doute ce fut Lysandros qui obtint ce décret, pendant que son influence était encore entière.

Mais ce ne fut pas seulement à la vie, aux propriétés et

---

(1) Xénoph. Hellen. *l. c.* Ἦγον δὲ ἐκ τῶν χωρίων, ἵν' αὐτοὶ καὶ οἱ φίλοι τοὺς τούτων ἀγροὺς ἔχοιεν · φευγόντων δὲ ἐς τὸν Πειραιᾶ, καὶ ἐντεῦθεν πολλοὺς ἄγοντες, ἐνέπλησαν Μέγαρα καὶ Θήβας τῶν ὑποχωρούντων.

(2) Lysias, Or. XII, cont. Eratosth. s. 49; Or. XXV, Democrat. Subvers. Apolog. s. 20; Or. XXVI, cont. Evand. s. 23.

(3) Æschine, Fals. Legat. c. 24, p. 266, et cont. Ktesiph. c. 86, p. 455; Isokrate, Or. IV, Panegyr. s. 131; Or. VII, Areopag. s. 76.

(4) Xénoph. Hellen. II. 4, 1; Diodore, XIV, 6; Lysias, Or. XXIV, s. 28; Or. XXXI, cont. Philon. s. 10.

(5) Lysias, Or. XII, cont. Eratosth. s. 98, 99 — πανταχόθεν ἐκκηρυττόμενοι; Plutarque, Lysand. c. 99; Diodore, XIV, 6; Démosthène, de Rhod. Libert. c. 10.

aux libertés des citoyens athéniens que les Trente firent la guerre. Ils ne furent pas moins jaloux d'éteindre la force et l'éducation intellectuelles de la ville; projet si parfaitement en harmonie tant avec le sentiment qu'avec l'usage de Sparte, qu'ils comptèrent sur l'appui de leurs alliés étrangers. Entre autres ordonnances qu'ils promulguèrent, l'une défendait expressément « d'enseigner l'art de la parole (1); » si l'on peut traduire ainsi d'une manière littérale l'expression grecque qui avait une signification plus compréhensive, et qui désignait toute communication intentionnelle des moyens propres à faire avancer dans la logique, la rhétorique ou le raisonnement, — de la critique et de la composition littéraires, — et de l'art qui consiste à posséder ces arguments politiques et moraux, sujets ordinaires des discussions. Telle était l'espèce d'instruction que Sokratês et d'autres sophistes, chacun dans son genre, communiquaient à la jeunesse athénienne. Les grands sophistes étrangers (non Athéniens), comme l'avaient été Prodikos et Protagoras (bien que peut-être ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne fût encore vivant à ce moment) n'étaient plus sans doute dans la ville, au milieu des circonstances calamiteuses qui avaient pesé sur chaque citoyen depuis la défaite d'Ægospotami. Mais il y avait une grande quantité de maîtres ou sophistes indigènes, inférieurs en mérite à ces noms distingués, toutefois occupés encore habituellement, avec plus ou moins de succès, à communiquer une espèce d'instruction regardée comme indispensable à tout Athénien bien

(1) Xénoph. Memor. I, 2, 31. Καὶ ἐν τοῖς νόμοις ἔγραψε, λόγων τέχνην μὴ διδάσκειν. — Isokrate, cont. Sophist. Or. XIII, s. 12. Τὴν παίδευσιν τὴν τῶν λόγων.

Plutarque (Themistoklês, c. 19) affirme que les Trente oligarques, pendant leur gouvernement, changèrent la position de la tribune aux harangues dans la Pnyx (place où l'on tenait les assemblées publiques démocratiques) : auparavant la tribune regardait la mer; mais ils la tournèrent de manière à ce qu'elle regardât la terre, parce que le service maritime et les associations d'idées qui s'y rattachaient étaient les principaux stimulants du sentiment démocratique. Cette histoire a été souvent copiée et affirmée de nouveau comme un fait certain, mais M. Forchhammer (Topographie von Athen, p. 289; dans Kieler Philol. Studien. 1841) a prouvé qu'elle est fausse et même absurde.

élevé. L'édit des Trente était dans le fait une suppression générale de la classe plus élevée des maîtres ou professeurs, au-dessus du rang du grammatistês (ou maître d'école) élémentaire. Si un tel édit avait pu être maintenu en vigueur pendant une génération, combiné avec les autres ordonnances des Trente, — la ville hors de laquelle Sophokle et Euripide venaient de mourir, dans le sein de laquelle vivaient Platon et Isokrate alors dans la force de l'âge (le premier ayant vingt-cinq ans, le second trente-neuf), aurait été rabaissée au niveau intellectuel de la plus petite communauté de la Grèce. Il n'était pas rare qu'un despote supprimât toutes ces assemblées où des jeunes gens se réunissaient en vue d'un exercice commun, soit intellectuel, soit gymnastique, aussi bien que les banquets publics et les sociétés ou associations, — comme étant un danger pour son autorité, et comme contribuant à élever le courage des citoyens et à leur donner conscience des droits politiques (1).

Les énormités des Trente avaient provoqué de sévères commentaires de la part du philosophe Sokratês, qui passait sa vie à converser sur des sujets instructifs avec les jeunes gens avides de sa société, bien qu'il ne reçût jamais d'argent d'aucun disciple. Ces commentaires ayant excité l'attention, Kritias et Chariklês l'envoyèrent chercher, lui rappelèrent la loi prohibitive, et lui commandèrent péremptoirement de s'abstenir désormais de toute conversation avec des jeunes gens. Sokratês reçut l'ordre en posant, à ceux qui le donnaient, avec son style habituel d'examen embarrassant, quelques questions destinées à exposer le vague des termes, — et à tirer la ligne de démarcation ou plutôt à montrer qu'une pareille ligne ne pouvait être tirée entre ce qui était permis et ce qui était interdit. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ses interrogations ne faisaient que produire un sentiment de dégoût et de colère menaçant pour sa propre sûreté. Les tyrans finirent par répéter leur défense en termes

(1) Aristote, Polit. V, 9, 2.

encore plus péremptoires, et par donner à entendre à Sokratês qu'ils n'ignoraient pas les critiques qu'il avait lancées sur eux (1).

Bien que nos preuves ne nous permettent pas d'établir les dates précises de ces divers actes oppressifs des Trente, cependant il semble probable que cette défense d'enseigner a dû être une de leurs premières lois; en tout cas, elle a dû être considérablement antérieure à la mort de Theramenês et à l'expulsion générale hors des murs de tous les habitants, à l'exception des Trois Mille privilégiés. Leur domination dura, sans rencontrer d'opposition armée, pendant environ huit mois à partir de la prise d'Athènes par Lysandros, — c'est-à-dire d'avril à décembre, 404 avant J.-C. environ. La mesure de leur iniquité devint comble alors. Ils avaient accumulé contre eux, tant en Attique que parmi les cités dans les territoires environnants, des ennemis malheureux et désespérés, tandis qu'ils avaient perdu la sympathie de Thêbes, de Megara et de Corinthe, et étaient appuyés moins sincèrement par Lacédæmone.

Pendant ces huit mois importants, le sentiment général d'une extrémité de la Grèce à l'autre avait considérablement changé tant à l'égard d'Athènes qu'à l'égard de Sparte. A peine la longue guerre s'était-elle terminée, que la crainte, l'antipathie et la vengeance avaient été les sentiments dominants contre Athènes, tant parmi les confédérés de Sparte que parmi les membres révoltés de l'empire athénien détruit, sentiment qui, dans le fait, régnait chez eux à un plus haut degré que chez les Spartiates eux-mêmes : car ceux-ci lui résistèrent et accordèrent à Athènes une capitulation à un moment où un grand nombre de leurs alliés insistaient sur les mesures les plus rigoureuses. Cette résolution leur était dictée en partie par la force de l'ancienne sympathie qui subsistait encore, — en partie par l'odieux qui, à coup sûr, aurait suivi l'acte par lequel on aurait chassé la population athénienne, bien qu'on pût en

---

(1) Xénoph. Memorab. I, 2, 33-39.

parler à l'avance comme d'une punition convenable, — en partie aussi par la politique de Lysandros, qui songeait à tenir Athènes dans la même dépendance de Sparte et de lui-même ; et par les mêmes moyens que les autres cités du dehors dans lesquelles il avait établi ses dékarchies.

Aussitôt qu'Athènes fut humiliée, privée de sa flotte et de son port entouré de murs, et rendue inoffensive, — le grand lien de crainte commune qui avait attaché les alliés à Sparte disparut ; et tandis que l'extrême antipathie de ces alliés à l'égard d'Athènes s'effaçait insensiblement, un sentiment de jalousie et d'appréhension à l'égard de Sparte s'éleva à sa place chez les principaux États parmi eux. Ce sentiment avait plus d'une cause. Lysandros, à la fin de la guerre, avait rapporté dans sa patrie non-seulement une somme considérable d'argent, mais encore de précieuses dépouilles d'autre sorte, et il avait ramené maintes trirèmes captives. Comme le succès était dû aux efforts combinés de tous les alliés, ses fruits en toute justice appartenaient à eux tous en commun, — et non à Sparte seule. Les Thêbains et les Corinthiens élevèrent une prétention formelle à être autorisés à un partage ; et si les autres alliés s'abstinrent ouvertement d'appuyer cette demande, nous pouvons bien présumer que ce ne fut pas parce qu'ils expliquaient différemment la justice du cas, mais par crainte d'offenser Sparte. Dans le témoignage élevé par Lysandros à Delphes, pour rappeler le triomphe, il avait compris non-seulement sa propre statue d'airain, mais celle de chaque commandant des contingents alliés, admettant ainsi formellement les alliés à participer aux résultats honorifiques, et sanctionnant tacitement leur droit à obtenir aussi des résultats lucratifs. Néanmoins la demande faite par les Thêbains et les Corinthiens fut non-seulement repoussée, mais presque ressentie comme une insulte ; en particulier par Lysandros, dont l'influence en ce moment était presque toute-puissante (1).

(1) Justin (VI, 10) mentionne la demande faite et refusée ainsi. Plutarque

Le refus fait par les Lacédæmoniens de partager cet argent avec les alliés prouve plus encore le grand ascendant de Lysandros, — vu qu'il y avait à Sparte même un parti considérable qui protesta d'une manière absolue contre l'admission de tant d'or et d'argent, comme contraire aux ordonnances de Lykurgue, et fatale à la moralité particulière de Sparte. Un vieux Spartiate, Skiraphidas ou Phlogidas, se mit en avant pour demander qu'on restât exclusivement fidèle à l'ancienne monnaie spartiate, — du fer pesant difficile à porter. Ce ne fut pas sans difficulté que Lysandros et ses amis obtinrent que le trésor fût admis dans Sparte, sous condition spéciale qu'il serait réservé pour les desseins exclusifs du gouvernement, et qu'un simple citoyen ne mettrait jamais en circulation ni or ni argent (1). L'existence de cette répugnance traditionnelle chez les Spartiates aurait semblé de nature à les engager à être justes envers leurs alliés, puisqu'une répartition équitable du trésor aurait contribué à éloigner la difficulté : cependant ils le gardèrent tout entier.

Mais, outre cette défense spéciale faite aux alliés, la conduite de Sparte à d'autres égards prouva qu'elle avait l'intention de faire tourner la victoire à son profit. Lysandros était à ce moment tout-puissant ; il jouait son propre jeu sous le nom de Sparte. Sa position était beaucoup plus grande que ne l'avait été celle du régent Pausanias après la victoire de Platée, et ses talents, pour tirer parti de la position, incomparablement supérieurs. La grandeur de ses succès, aussi bien que l'habileté distinguée dont il avait fait preuve, justifiait d'abondants éloges ; mais, dans son cas,

---

(Lysand. c. 27) présente la demande comme ayant été faite par les Thêbains *seuls*, ce dont je doute. Xénophon, suivant l'arrangement irrégulier des faits en général dans ses Hellenica, ne signale pas la circonstance à sa place convenable, mais il y fait allusion dans une occasion subséquente comme s'étant présentée auparavant (Hellen. III, 5, 5). Il ne nomme également que les Thêbains comme ayant adressé réellement la demande ; cependant il y a un passage subséquent, qui montre que non-seulement les Corinthiens, mais d'autres alliés aussi, l'accompagnaient de leurs sympathies (III, 5, 12).

(1) Plutarque, Lysand. c. 17 ; Plutarque, Institut. Lacon. p. 239.

l'éloge alla jusqu'à quelque chose qui ressemblait à un culte. On lui éleva des autels; on composa des pæans ou hymnes en son honneur; les Éphésiens dressèrent sa statue dans le temple de leur déesse Artemis, tandis que les Samiens non-seulement lui érigèrent une statue à Olympia, mais même changèrent le nom de leur grande fête, — les Heræa — en Lysandria (1). Plusieurs poëtes contemporains, — Antilochos, Nikêratos, Chœrilos et Antimachos, — consacrèrent leurs soins à chanter ses gloires, et profitèrent de ses récompenses.

Un tel excès de flatterie était fait pour tourner la tête même du Grec le plus vertueux. Chez Lysandros, elle eut pour effet de substituer à la place de cette prétendue douceur de manières qu'il avait montrée d'abord dans son commandement une dureté et une arrogance insultantes qui correspondaient à l'ambition réellement démesurée qu'il nourrissait (2). Cette ambition le poussait à agrandir Sparte séparément, sans songer à ses alliés, afin d'exercer la domination en son nom. Il avait déjà établi des dékarchies, ou oligarchies de Dix, dans beaucoup d'entre les villes insulaires et asiatiques, et une oligarchie de Trente à Athènes; toutes composées de fougueux partisans choisis par lui-même, dépendantes de son appui et dévouées à ses desseins. Aux yeux d'un observateur grec impartial, il semblait que toutes ces villes avaient été changées en dépendances de Sparte, et étaient destinées à être maintenues dans cette condition sous l'autorité spartiate, exercée par Lysandros et par son moyen (3). Au lieu de cette liberté générale qui

(1) Pausanias, VI, 3, 6. Le parti oligarchique samien devait son récent rétablissement à Lysandros.

(2) Plutarque, Lysand. c. 18, 19.

(3) Xénoph. Hellen. II, 4, 30. Οὕτω δὲ προχωρούντων, Παυσανίας ὁ βασιλεὺς (de Sparte), φθονήσας Λυσάνδρῳ εἰ κατειργασμένος ταῦτα ἅμα μὲν εὐδοκιμήσοι, ἅμα δὲ ἰδίας ποιήσοιτο τὰς Ἀθήνας, πείσας τῶν Ἐφόρων τρεῖς, ἐξάγει φρουράν: Ξυνείποντο δὲ καὶ οἱ ξύμμαχοι πάντες, πλὴν Βοιωτῶν καὶ Κορινθίων. Οὗτοι δ' ἔλεγον μὲν ὅτι οὐ νομίζοιεν εὐορκεῖν ἂν στρατευόμενοι ἐπ' Ἀθηναίους, μηδὲν παράσπονδον ποιοῦντας· ἔπραττον δὲ ταῦτα, ὅτι ἐγίγνωσκον Λακεδαιμονίους βουλομένους τὴν τῶν Ἀθηναίων χώραν οἰκείαν καὶ πιστὴν ποιήσασθαι. Cf. aussi III, 5, 12, 13, rela-

avait été promise comme encouragement à une révolte contre Athènes, un empire spartiate avait été établi à la place de l'empire athénien détruit, avec un tribut montant à mille talents annuellement, destiné à être imposé sur les villes et les îles qui le composaient (1).

Il est aisé de voir que, dans cet état de sentiment parmi les alliés de Sparte, on apprenait, avec sympathie pour les victimes, les énormités commises par les Trente à Athènes, et par les dékarchies lysandriennes dans les autres villes; on les apprenait sans cette forte antipathie contre les Athéniens qui avait régné quelques mois auparavant. Mais, — ce qui était d'une importance plus grande encore, — même à Sparte, il commença à s'élever une opposition contre les mesures et la personne de Lysandros. Si les principaux personnages de Sparte avaient été jaloux même de Brasidas, qui les offensait seulement par des succès et un mérite incomparable comme commandant (2), — à plus forte raison ce sentiment devait-il se produire contre Lysandros, qui montrait une insolence outrecuidante, et était adoré avec une flatterie fastueuse, autant que Pausanias après la bataille de Platée. Un autre Pausanias, fils de Pleistoanax, était à ce moment roi de Sparte, conjointement avec Agis. Le sentiment de jalousie contre Lysandros agit sur lui avec une force particulière, comme il le fit plus tard sur Agésilas, le successeur d'Agis, non sans être accompagné probablement du soupçon (que justifièrent des événements subséquents) que Lysandros visait à s'immiscer dans les priviléges royaux. Et il n'est pas injuste de supposer que Pausanias était animé par des motifs plus patriotiques que la jalousie seule; et que la cruauté rapace, qui déshonorait partout les nouvelles oligarchies, blessait ses meilleurs sentiments et lui inspirait en même temps des craintes pour la stabilité du système. Une autre circonstance qui affaiblit

tivement aux sentiments qu'on avait en Grèce au sujet de la conduite des Lacédæmoniens.

(1) Xénoph. XIV, 10-13.
(2) Thucydide, IV.

l'influence de Lysandros à Sparte, ce fut le changement annuel d'éphores, qui se fit vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre. Ces éphores, sous lesquels il avait accompli son grand succès et la prise d'Athènes, et qui s'étaient prêtés entièrement à ses vues, sortirent de charge en septembre, 404 avant J.-C., et firent place à d'autres plus disposés à seconder Pausanias.

Je faisais remarquer, dans le chapitre précédent, combien la fin de la guerre du Péloponèse eût été plus honorable pour Sparte, et moins malheureuse pour Athènes et pour tout le reste de la Grèce, — si Kallikratidas avait gagné la bataille des Arginusæ et avait survécu, de manière à terminer cette guerre et à acquérir pour lui-même cet ascendant personnel que le général victorieux était sûr d'exercer sur les nombreux arrangements nouveaux qui sont la conséquence de la paix. Nous voyons de quelle importance était le caractère personnel du général ainsi placé, quand nous examinons la conduite de Lysandros pendant l'année qui suivit la bataille d'Ægospotami. Ses vues personnelles furent la grande circonstance déterminante d'une extrémité à l'autre de la Grèce, réglant à la fois les mesures de Sparte et le sort des villes vaincues. Dans ces dernières furent organisées des oligarchies rapaces et cruelles, — de Dix dans la plupart des cités, mais de Trente à Athènes, — agissant toutes sous le pouvoir et la protection de Sparte, mais en réalité subordonnées à son ambition. Comme Lysandros se trouvait être sous l'influence d'une soif égoïste de pouvoir, les mesures de Sparte furent dépouillées non-seulement de tout esprit panhellénique, mais même, à un haut degré, d'égard pour ses confédérés, — et ne tendirent qu'à l'acquisition de la prépondérance souveraine pour elle-même. Or si, dans cette conjoncture critique, Kallikratidas avait joui de l'ascendant, non-seulement ces motifs étroits et funestes auraient été comparativement inefficaces, mais l'État prépondérant aurait été amené à donner l'exemple de recommander, d'organiser, et, s'il était nécessaire, d'imposer des arrangements favorables à la fraternité panhellénique. Non-seulement Kallikratidas se serait refusé à se

prêter à des dékarchies gouvernant à l'aide de ses forces et pour ses desseins, dans les villes subordonnées, — mais il aurait découragé de telles conspirations, partout où elles tendaient à naître spontanément. Pas un bandit comme Kritias, pas un artificieux faiseur de projets comme Theramenês n'auraient compté sur son aide comme ils se flattaient de l'amitié de Lysandros. Probablement il aurait laissé le gouvernement de chaque ville à ses propres tendances naturelles, oligarchiques ou démocratiques, n'intervenant que dans des cas spéciaux de nécessité réelle et prononcée. Or l'influence d'un État supérieur, employée dans de telles vues et écartant expressément tout but privé pour l'accomplissement d'un sentiment et d'une fraternité panhelléniques stables, — de plus employée ainsi, à un moment où tant de villes grecques étaient dans les douleurs d'une réorganisation, ayant à adopter une nouvelle marche politique eu égard au changement des circonstances, — cette influence, dis-je, est un élément dont la force n'aurait pu guère manquer d'être prodigieuse aussi bien que salutaire. Quel degré de bien positif eût été accompli par un vainqueur doué de nobles sentiments dans ces circonstances spéciales? — c'est ce que nous ne pouvons nous permettre d'affirmer en détail. Mais ce n'eût pas été un médiocre avantage d'avoir préservé la Grèce du malheur de voir et de sentir des pouvoirs aussi énormes dans les mains d'un homme tel que Lysandros, sous l'administration duquel les pires tendances d'une ville souveraine furent soigneusement grossies par l'excès d'une ambition individuelle. Ce fut à lui exclusivement que les Trente à Athènes, et les dékarchies ailleurs durent et leur existence et leurs moyens d'oppression.

Il était nécessaire d'expliquer ainsi les changements universels qui s'étaient opérés en Grèce et dans le sentiment grec pendant les huit mois qui suivirent la prise d'Athènes en mars, 404 avant J.-C., afin que nous pussions comprendre la position des Trente oligarques ou tyrans à Athènes, et de la population athénienne tant en Attique qu'en exil, vers le commencement de décembre de la même année, — époque à laquelle nous sommes arrivés actuellement. Nous voyons

comment il se fit que Thêbes, Corinthe et Megara qui, en mars, avaient été les ennemies les plus acharnées des Athéniens, s'étaient éloignées maintenant tant de Sparte que des Trente lysandriens, qu'elles considéraient comme des vicerois d'Athènes pour le profit spartiate séparément. Nous voyons comment s'établit ainsi la base de sympathie en faveur des malheureux exilés qui fuyaient l'Attique, sentiment que le récit des énormités sans fin accomplies par Kritias et ses collègues enflammait de plus en plus chaque jour. Nous remarquons en même temps comment les Trente, tout en encourant ainsi l'inimitié, tant dans l'Attique qu'au dehors de ce pays, perdaient dans le même moment l'appui sincère de Sparte, par suite du déclin de l'influence de Lysandros et de l'opposition croissante de ses rivaux à l'intérieur.

En dépit d'une défense formelle de Sparte, — obtenue sans doute sous l'influence de Lysandros, — les émigrants athéniens avaient obtenu asile dans tous les États confinant à l'Attique. Ce fut de Bœôtia qu'ils frappèrent le premier coup. Thrasyboulos, Anytos et Archinos, partant de Thêbes avec la sympathie du public thêbain et l'aide matérielle d'Ismenias et d'autres citoyens opulents, — à la tête d'une petite troupe d'exilés composée, suivant divers rapports, de 30, de 60, de 70, ou d'un peu plus de 100 hommes (1), — s'emparèrent de Phylê, forteresse frontière dans les montagnes, au nord de l'Attique, placée sur la route directe entre Athènes et Thêbes. Probablement elle n'avait pas de garnison, car les Trente, agissant dans l'intérêt de la prépondérance lacédæmonienne, avaient démantelé toutes les forteresses avancées de l'Attique (2), de sorte que Thrasyboulos

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 2 ; Diodore, XIV, 32 ; Pausanias, I, 29, 3 ; Lysias, Or. XIII, cont. Agorat. s. 84 ; Justin, V, 9 ; Æschine, cont. Ktesiph. c. 62, p. 437 ; Demosth. cont. Timok. c. 34, p. 742. Selon Æschine, ceux qui prirent Phylê avaient plus de cent compagnons.

La sympathie que les exilés athéniens trouvèrent à Thêbes est attestée dans un fragment de Lysias : — ap. Dionys. Hal. Jud. de Lysiâ, p. 594 (Fragm. 47, éd. Bekker).

(2) Lysias, Or. XII, cont. Eratosth. s. 41, p. 124.

accomplit son projet sans rencontrer de résistance. Les Trente sortirent d'Athènes pour l'attaquer, à la tête d'une puissante armée, comprenant les hoplites lacédæmoniens, qui formaient leur garde, les Trois Mille, citoyens privilégiés et tous les Chevaliers ou Cavaliers. Probablement la petite compagnie de Thrasyboulos fut renforcée par de nouvelles adjonctions d'exilés, aussitôt qu'on sut qu'il avait occupé le fort. Car au moment où les Trente arrivèrent avec leur armée d'attaque, il fut en état de repousser un vigoureux assaut tenté par les jeunes soldats avec des pertes considérables pour les agresseurs.

Désappointés dans leur attaque directe, les Trente concertèrent des plans pour bloquer Phylê, où ils savaient qu'il n'y avait pas de fonds de provisions. Mais à peine leurs opérations eurent-elles commencé, que la neige tomba si abondante et si violente qu'ils furent forcés d'abandonner leur position et de se retirer à Athènes, laissant une grande partie de leurs bagages dans les mains de la garnison de Phylê. Dans son langage, Thrasyboulos caractérisa cette tempête de providentielle, vu que le temps avait été très-beau jusqu'au moment précédent, — et qu'elle lui donna le temps de recevoir des renforts qui portèrent le nombre de ses hommes à sept cents (1). Bien que le temps fût tel que les Trente ne voulurent pas garder le gros de leurs forces dans le voisinage de Phylê, — et peut-être les Trois Mille eux-mêmes n'étaient-ils pas assez dévoués à la cause pour le permettre, — cependant ils envoyèrent leurs Lacédæmoniens et deux tribus de Cavaliers athéniens pour arrêter les sorties de la garnison. Thrasyboulos s'arrangea pour attaquer ce corps par surprise. Descendant de Phylê pendant la nuit, il s'arrêta à un quart de mille (= 400 mètres) de sa position jusqu'au moment qui précède l'aurore, quand la garde de nuit venait de finir (2), et que les valets d'écurie

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 2, 5, 14.

(2) V. un cas analogue d'une armée lacédæmonienne surprise par les Thêbains à cette heure dangereuse. — Xénoph. Hellen. VII, I, 16 : cf. Xénophon, Magistr. Equit. VII, 12.

faisaient du bruit en bouchonnant les chevaux. Justement à cet instant les hoplites de Phylê s'élancèrent sur leurs ennemis au pas de course, — trouvèrent tous les hommes non préparés, quelques-uns même dans leur lit, — et ils les dispersèrent sans trouver à peine de résistance. Cent vingt hoplites et quelques Cavaliers furent tués, tandis que les soldats d'Aristoboulos prirent une grande quantité d'armes et de provisions qu'ils apportèrent en triomphe à Phylê (1). La nouvelle de la défaite fut promptement portée à la ville, d'où le reste des Cavaliers vint immédiatement au secours; mais ils ne purent faire rien de plus que de protéger l'enlèvement des morts.

Cet engagement heureux changea sensiblement la situation relative des partis en Attique ; il encouragea les exilés autant qu'il découragea les Trente. Même parmi les partisans de ces derniers à Athènes, la dissension commença à naître. La minorité qui avait sympathisé avec Theramenês, aussi bien que la portion des Trois Mille qui était la moins compromise comme complice dans les dernières énormités, commença à chanceler d'une manière si manifeste dans sa fidélité, que Kritias et ses collègues en vinrent à douter s'ils pourraient se maintenir dans la ville. Ils résolurent de s'assurer d'Eleusis et de l'île de Salamis, comme lieux de refuge et comme ressource dans le cas où ils seraient forcés d'évacuer Athènes. Conséquemment ils allèrent à Eleusis, avec un nombre considérable de Cavaliers athéniens, sous prétexte d'examiner la force de la place et le nombre de ses défenseurs, de manière à déterminer quel chiffre de troupes nouvelles serait nécessaire. Tous les Eleusiniens dispos et propres à un service armé reçurent l'ordre de venir en personne et de donner leurs noms aux Trente (2), dans un bâtiment

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 5, 7. Diodore (XIV, 32, 33) représente un peu différemment ce qui amena cette bataille. Je suis le récit de Xénophon.

(2) Xénoph. Hellen. II, 4, 8. Je suis porté à croire que ἀπογράφεσθαι se rapporte ici à un service militaire en perspective, comme dans VI, 5, 29, et dans Cyropæd. II, 1, 18, 19. Les mots du contexte — πόσης φυλακῆς προσδεήσοιντο — attestent que tel est le sens, bien que les commentateurs, et

dont la poterne s'ouvrait sur le rivage de la mer, le long duquel étaient postés les Cavaliers d'Athènes et leurs serviteurs. Il fut commandé à chaque hoplite éleusinien, après qu'il se fut présenté et eut donné son nom aux Trente, de sortir par cette issue où chaque homme successivement se trouva au pouvoir des Cavaliers, et fut mis aux fers par les serviteurs. Lysimachos, l'hipparchos, ou commandant des Cavaliers, reçut l'ordre de conduire tous ces prisonniers à Athènes et de les remettre à la garde des Onze (1). Après avoir saisi et emmené d'Eleusis tout citoyen dont les sentiments ou l'énergie leur étaient suspects, et avoir laissé à la place une troupe de leurs adhérents, les Trente retournèrent à Athènes. En même temps, à ce qu'il paraît, quelques-uns d'entre eux firent également à Salamis une visite et une arrestation de prisonniers (2). Le lendemain, ils convoquèrent à Athènes leurs Trois Mille hoplites privilégiés, — avec tout le reste des Cavaliers qui n'avaient pas été employés à Eleusis ou à Salamis, — dans l'Odéon, dont la moitié était occupée par la garnison lacédæmonienne sous les armes. « Citoyens (dit Kritias parlant à ses compatriotes), nous gardons le gouvernement autant pour votre profit que pour le nôtre. Vous devez donc partager le danger de notre position, comme vous en partagez l'honneur. Ici sont ces prisonniers éleusiniens qui attendent leur sentence : vous devez rendre un vote qui les condamne tous à mort, afin que vos espérances et vos craintes puissent être identifiées avec les nôtres. » Il désigna ensuite un lieu immédiatement devant lui et sous ses yeux, et ordonna à chaque homme d'y déposer son caillou de condamnation visible pour tous (3).

Sturz, dans son Lexicon Xenophonteum, l'interprètent différemment.

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 8.

(2) Lysias (Orat. XII, cont. Eratost. s. 35; Orat. XIII, cont. Agorat. s. 47) et Diodore (XIV, 32) rattachent l'une à l'autre ces deux opérations semblables à Eleusis et à Salamis. Xénophon mentionne seulement l'affaire d'Eleusis.

(3) Xénoph. Hellen. II, 4, 9. Δείξας δέ τι χώριον, ἐς τοῦτο ἐκέλευσε φανερὰν φέρειν τὴν ψῆφον. Cf. Lysias, Or. XIII, cont. Agorat. s. 40, et Thucydide, IV, 74, au sujet de la conduite des chefs oligarchiques mégariens — Καὶ τούτων περὶ ἀναγκάσαντες τὸν δῆμον ψῆφον φανερὰν διενεγκεῖν, etc.

J'ai déjà fait remarquer auparavant qu'à Athènes on savait bien que voter à découvert était la même chose que voter par contrainte : il n'y avait de garantie pour un suffrage libre et sincère que s'il était secret et nombreux. Kritias fut obéi sans réserve et sans exception : probablement tout dissident aurait été mis à mort sur-le-champ. Tous les prisonniers, vraisemblablement au nombre de trois cents (1), furent condamnés par le même vote, et exécutés immédiatement.

Bien que cette atrocité ajoutât à la satisfaction et à la confiance des amis les plus violents de Kritias, elle lui en aliéna probablement un plus grand nombre d'autres, et affaiblit les Trente au lieu de les fortifier. Elle contribua en partie, nous n'en pouvons guère douter, à la résolution hardie et décisive que prit alors Thrasyboulos, cinq jours après son dernier succès, de se rendre pendant la nuit de Phylê au Peiræeus (2). La troupe, bien qu'un peu augmentée, ne dépassait pas encore mille hommes; elle était absolument insuffisante par elle-même pour une entreprise considérable quelconque, s'il n'avait compté sur l'appui positif et l'adjonction de nouveaux camarades, ainsi que sur une plus grande somme d'appui négatif, que lui procurerait le dégoût ou l'indifférence à l'égard des Trente. Il fut, en effet, rejoint par maints compatriotes pleins de sympathie, mais peu d'entre eux avaient une armure pesante, depuis la manœuvre du désarmement général opérée par les oligarques. Quelques-uns avaient de légers boucliers et des traits, mais d'autres étaient complétement sans armes, et ne pouvaient servir qu'à lancer des pierres (3).

Peiræeus était à ce moment une ville ouverte, privée de ses fortifications aussi bien que de ces Longs Murs qui l'avaient pendant si longtemps rattachée à Athènes. Elle avait aussi une grande étendue, et il fallait pour la défendre des forces plus considérables que Thrasyboulos n'en pou-

(1) Lysias (Orat. XII, cont. Eratos. s. 53) donne ce nombre.

(2) Xénoph. Hellen. II, 4, 10, 13. Ἡμέραν πέμπτην, etc.

(3) Xénoph. Hellen. II, 4, 12.

vait rassembler. Aussi, quand les Trente sortirent d'Athènes le lendemain matin pour l'attaquer, avec toutes leurs forces d'hoplites et de Cavaliers athéniens, et avec une garnison lacédæmonienne en outre, — essaya-t-il en vain de se maintenir contre eux sur la grande route carrossable qui menait à Peiræeus. Il fut forcé de concentrer ses forces dans Munychia, — la portion la plus orientale de l'agrégat appelé Peiræeus, la plus rapprochée de la baie de Phalêron, et comprenant un de ces trois ports qui avaient autrefois soutenu la puissance navale d'Athènes. Thrasyboulos occupa le temple d'Artemis Munychia et le Bendideion adjacent, situé au milieu de Munychia, et accessible seulement par une rue d'une pente raide. A l'arrière des hoplites, dont les files avaient dix hommes en profondeur, étaient postés les archers et les frondeurs ; la pente était si raide que ces derniers pouvaient lancer leurs projectiles par-dessus les têtes des hoplites qu'ils avaient devant eux. Bientôt on vit Kritias et les Trente, qui avaient d'abord passé leurs hommes en revue dans la place du marché de Peiræeus (appelée l'Agora Hippodamienne), approcher avec leurs troupes supérieures en nombre, et gravir la colline en ordre de bataille, leurs hoplites n'étant pas moins de cinquante en profondeur. Thrasyboulos, — après avoir adressé à ses soldats une exhortation animée, où il leur rappela les injustices qu'ils avaient à venger, et insista sur les avantages de leur position, qui exposait les rangs serrés des ennemis à l'effet destructeur des traits, les forcerait à se blottir sous leurs boucliers, et les rendrait incapables de résister à une charge la lance en avant ; — Thrasyboulos attendit patiemment qu'ils vinssent à portée de trait ; il était au premier rang, ayant à ses côtés le prophète (consulté habituellement avant une bataille). Ce dernier, brave et dévoué patriote, tout en promettant la victoire, avait engagé ses camarades à ne pas charger avant que quelqu'un de leur côté fût tué ou blessé ; en même temps il prédit sa propre mort dans le conflit. Quand les troupes des Trente avancèrent assez près en gravissant la colline, les soldats légèrement armés à l'arrière de Thrasyboulos lancèrent sur

elles une grêle de traits par-dessus les têtes de leurs propres hoplites, et produisirent un effet considérable. Comme elles semblaient chanceler, cherchant à se couvrir de leurs boucliers, et ainsi ne voyant pas bien devant elles, — le prophète, vraisemblablement armé lui-même, donna l'exemple de s'élancer en avant, fut le premier à en venir aux mains avec l'ennemi, et périt dès le début. Thrasyboulos, avec le gros des hoplites, le suivit, chargea vigoureusement en descendant la colline, et repoussa les troupes des Trente en désordre, après une vive résistance, et avec une perte de soixante-dix hommes. Ce qui avait une importance plus grande encore, — Kritias et Hippomachos, qui commandaient leurs troupes à la gauche, furent parmi les morts, en même temps que Charmidês, fils de Glaukôn, un des dix oligarques qui avaient été placés pour administrer Peiræeus (1).

Ce grand et important avantage laissa les troupes de Thrasyboulos en possession de soixante-dix morts de l'ennemi, qu'elles dépouillèrent de leurs armes, mais non de leurs vêtements, en signe de respect pour des compatriotes (2). Les hoplites des Trente furent tellement refroidis, découragés et désunis, malgré leur grande supériorité numérique, qu'ils envoyèrent solliciter la trêve usuelle pour la sépulture des morts. Cette requête étant naturellement accordée, les deux parties en lutte se mêlèrent l'une à l'autre en accomplissant les devoirs funèbres. Au milieu d'une scène si touchante, leurs sentiments communs comme Athéniens et comme compatriotes se réveillèrent avec force, et ils échangèrent entre eux bien des observations amicales. Kleokritos, — héraut des Mystæ ou initiés aux mystères d'Eleusis, — appartenant à l'une des gentes les plus respectées de l'État, — était au nombre des exilés. Sa voix s'éleva particulièrement, et la fonction qu'il occupait lui permit d'obtenir silence pendant qu'il adressa

---

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 12, 20.

(2) Xénoph. Hellen, II, 4, 19 ; Cornélius Népos, Thrasybul. c. 2.

aux citoyens qui servaient les Trente une remontrance touchante et énergique : — « Pourquoi nous chasser ainsi en exil, concitoyens? Pourquoi chercher à nous tuer? Nous ne vous avons jamais fait le moindre mal : nous avons partagé avec vous les fêtes et les rites religieux; nous avons été vos compagnons dans le chœur, à l'école, à l'armée ; nous avons bravé avec vous mille dangers sur terre et sur mer pour défendre notre sûreté et notre liberté communes. Je vous adjure par nos dieux communs, paternels et maternels, — par nos liens communs de parenté et de camaraderie, — cessez de faire ainsi du mal à votre pays pour obéir à ces Trente exécrables, qui ont fait périr en huit mois, pour leur profit particulier, autant de citoyens que les Péloponésiens en dix années de guerre. Ce sont ces hommes qui nous ont plongés dans une guerre criminelle et odieuse les uns contre les autres, quand nous pouvions vivre ensemble en paix. Soyez assurés que vos morts dans cette bataille nous ont coûté autant de larmes qu'à vous (1). »

Ces appels touchants, venant d'un homme d'un rang respecté comme Kleokritos, et sans doute d'autres également, commencèrent à agir d'une façon tellement sensible sur les esprits des citoyens d'Athènes, que les Trente furent obligés de donner l'ordre de retourner immédiatement, ce que Thrasyboulos n'essaya pas d'empêcher, bien qu'il eût été en son pouvoir de le faire (2). Mais leur ascendant avait reçu un coup dont il ne se releva jamais complétement. Le lendemain, ils parurent abattus et découragés dans le sénat, qui se trouva lui-même en petit nombre; tandis que les Trois Mille privilégiés, rangés en différentes compagnies de garde, étaient partout en discorde et en mutinerie partielle. Ceux d'entre eux qui avaient été le plus compromis dans les crimes des Trente étaient ardents à soutenir l'autorité

---

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 22.

(2) Xénoph. Hellen. II, 4, 22; Lysias, Orat. XII, cont. Eratosth, s. 55. — Οἱ μὲν γὰρ ἐν Πειραιέως κρείττους ὄντες εἴασαν αὐτοὺς ἀπελθεῖν, etc.

existante; mais ceux qui avaient été moins coupables protestaient contre la continuation d'une guerre si impie, en déclarant qu'on ne pouvait permettre aux Trente d'amener Athènes à une ruine complète. Et bien que les Chevaliers ou Cavaliers restassent encore leurs fermes partisans, et s'opposassent résolûment à tout accommodement avec les exilés (1), cependant les Trente aussi furent affaiblis sérieusement par la mort de Kritias, — le chef suprême et décisif, en même temps le plus cruel et le plus immoral de tous; tandis que le parti, tant dans le sénat que hors de ses rangs, qui était naguère attaché à Theramenès, releva la tête. Il se tint une assemblée publique, dans laquelle ce qu'on peut appeler le parti de l'opposition parmi les Trente, — celui qui s'était opposé aux énormités extrêmes de Kritias, — devint prédominant. On décida de déposer les Trente, mais d'établir une nouvelle oligarchie de Dix, en prenant un membre dans chaque tribu (2). Toutefois on jugea que les membres des Trente pouvaient être réélus individuellement; de sorte que deux d'entre eux, Eratosthenês et Pheidôn, sinon plus, — adhérents de Theramenês, et hostiles à Kritias et à Chariklês, — avec d'autres de la même veine de sentiment, furent choisis et firent partie des Dix (3). Chariklês et les membres les plus violents, ayant perdu ainsi leur ascendant, ne se crurent plus en sûreté à Athènes, mais ils se retirèrent à Eleusis, qu'ils avaient eu la précaution d'occuper d'avance. Probablement un certain nombre de leurs partisans, et la garnison lacédæmonienne également, s'y retirèrent avec eux.

La nomination de cette nouvelle oligarchie de Dix était évidemment un compromis que quelques-uns adoptèrent par dégoût sincère pour le système oligarchique et par désir d'en venir à un accommodement avec les exilés, — et d'autres par la conviction que le meilleur moyen de main-

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 24.
(2) Xénoph. Hellen. II, 4, 23.
(3) Lysias, Orat. XII, cont. Eratost. s. 55, 56. — Οἱ δοκοῦντες εἶναι ἐναντιώτατοι Χαρικλεῖ καὶ τῇ τούτων ἑταιρείᾳ, etc.

tenir le système oligarchique, et de repousser les exilés, était de constituer un nouveau conseil oligarchique, en écartant tout ce qui était devenu odieux. Ce dernier moyen était le but des Cavaliers, les principaux soutiens du premier Conseil aussi bien que du second ; et l'on ne tarda pas à voir que telle était aussi la politique d'Eratosthenês et de ses collègues. Au lieu d'essayer de s'entendre sur les termes d'un accommodement avec les exilés du Peiræeus en général, ils s'efforcèrent seulement de corrompre séparément Thrasyboulos et les chefs, en offrant d'admettre dix d'entre eux à un partage de la puissance oligarchique à Athènes, pourvu qu'ils abandonnassent leur parti. Cette offre ayant été refusée avec indignation, la guerre recommença entre Athènes et Peiræeus, — à l'amer désappointement non moins des exilés que de cette portion des Athéniens qui avait espéré mieux du nouveau Conseil des Dix (1).

Mais les forces de l'oligarchie s'affaiblissaient de plus en plus à Athènes (2), aussi bien par le départ pour Eleusis de tous les plus violents esprits, que par la défiance, la discorde et la désaffection qui régnaient actuellement dans la ville. Loin de pouvoir abuser de la puissance comme leurs prédécesseurs, les Dix ne se fiaient pas même pleinement à leurs Trois Mille hoplites, mais ils furent obligés de prendre des mesures pour la défense de la ville conjointement avec l'hipparchos et les Cavaliers, qui remplissaient un double devoir, — à cheval dans le jour, et la nuit comme hoplites avec leurs boucliers le long des murs, par crainte de surprise, — employant l'Odéon comme quartier général. Les Dix envoyèrent à Sparte des députés solliciter un nouveau secours, tandis que les Trente y dépêchèrent également d'Eleusis des ambassadeurs dans le même but : tous deux représentant que le peuple athénien s'était révolté

(1) Les faits que j'ai rapportés ici résultent d'une comparaison de Lysias, Orat. XII, cont. Eratosth. s. 53, 59, 94. — Φείδων, αἱρεθεὶς ὑμᾶς διαλλάξαι καὶ καταγαγεῖν. Diodore XIV, 32 ; Justin, V, 9.

(2) Isokrate, Or. XVIII, cont. Kallimach. s. 25.

contre Sparte, et demandant de nouvelles forces pour le reconquérir (1).

Cette aide étrangère leur devenait journellement plus nécessaire, depuis que les forces de Thrasyboulos au Peiræeus gagnaient, sous leurs yeux, en nombre, en armes et en espérance de succès; les hommes s'efforçant, avec une énergie heureuse, de se procurer des armes et des boucliers de plus, — bien que, dans le fait, quelques-uns des boucliers fussent faits seulement de bois ou d'osier couvert d'un enduit blanc (2). De nombreux exilés affluaient pour leur prêter leur aide : d'autres envoyaient des dons en argent ou en armes. Parmi ces derniers se distingua l'orateur Lysias, qui adressa au Peiræeus un présent de deux cents boucliers, aussi bien que deux mille drachmes en argent, et qui soudoya en outre trois cents nouveaux soldats, tandis que son ami Thrasydæos, le chef des intérêts démocratiques à Elis, fut amené à faire un prêt de deux talents (3). D'autres aussi prêtèrent de l'argent; quelques Bœôtiens fournirent deux talents, et une personne nommée Gelarchos contribua pour la somme considérable de cinq talents, qui fut rendue dans la suite par le peuple (4). Thrasyboulos fit proclamer que tous les metœki qui voudraient prêter leur aide seraient mis sur le pied d'isoteleia, ou payement égal de taxes comme les citoyens, qu'ils seraient exempts de la taxe des metœki et d'autres charges particulières. En peu de temps, il eut réuni des forces considérables, tant en soldats pesamment armés qu'en hommes armés à la légère, et même soixante-dix cavaliers; de sorte qu'il fut en état de faire des excursions hors de Peiræeus, et de réunir du bois et des provisions. Et les Dix n'osèrent pas faire de mouvement

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 24, 28.

(2) Xénoph. Hellen. II, 4, 25.

(3) Plutarque, Vit. X. Orat. p. 835; Lysias, Orat. XXXI. cont. Philon. s. 19-34.

Lysias et son frère avaient exploité une manufacture de boucliers à Athènes. Les Trente l'avaient pillée; mais probablement une partie du fonds peut avoir été sauvée.

(4) Démosth. cont Leptin. c. 32, p. 502; Lysias, cont. Nikomach. Orat. XXX, s. 29.

agressif hors d'Athènes ; ils se bornèrent à envoyer les Cavaliers qui tuèrent ou prirent des traînards de l'armée de Thrasyboulos. Lysimachos, l'hipparchos (le même qui avait commandé sous les Trente lors de l'arrestation des citoyens d'Eleusis), ayant fait prisonniers quelques jeunes Athéniens qui apportaient de la campagne des provisions pour la consommation des troupes de Peiræeus, les mit à mort, — malgré les remontrances de plusieurs même de ses propres hommes, cruauté que Thrasyboulos vengea en mettant à mort un cavalier nommé Kallistratos, fait prisonnier dans une de leurs marches vers les villages voisins (1).

Dans la guerre civile établie qui sévissait actuellement en Attique, Thrasyboulos avec les exilés au Peiræeus avait décidément l'avantage; conservant l'offensive, tandis que les Dix à Athènes, et le reste des Trente à Eleusis, étaient chacun réduits à la défensive. La répartition des forces oligarchiques en ces deux sections les affaiblissait sans doute toutes les deux, tandis que les démocrates au Peiræeus étaient dévoués et unis. Bientôt cependant l'arrivée d'une armée auxiliaire spartiate changea la balance des parties. Lysandros, qui avait été expressément demandé comme général par les ambassadeurs oligarchiques, détermina les éphores à accéder à leur requête. Tandis qu'il allait lui-même à Eleusis et réunissait une armée de terre péloponésienne, son frère Libys conduisait une flotte de quarante trirèmes pour bloquer le Peiræeus, et on prêta aux oligarques athéniens cent talents pris sur la somme considérable récemment apportée d'Asie dans le trésor spartiate (2).

L'arrivée de Lysandros permit aux deux sections oligarchiques en Attique de coopérer de nouveau, arrêta les progrès de Thrasyboulos, et même réduisit Peiræeus à une grande gêne en s'opposant à toute entrée de vaisseaux ou de provisions. Rien n'aurait pu l'empêcher d'être réduit à

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 27.
(2) Xénoph. Hellen. II, 4, 28; Diodore, XIV, 33; Lysias, Orat. XII, cont. Eratosth. s. 60.

se rendre, si Lysandros avait eu une entière liberté dans ses opérations. Mais à cette époque le sentiment général de la Grèce s'était dégoûté de son ambitieuse politique et des oligarchies qu'il avait élevées partout pour lui servir d'instruments; sentiment non sans influence sur ceux des principaux Spartiates qui, déjà jaloux de son ascendant, étaient décidés à ne pas l'augmenter encore en lui permettant de vaincre l'Attique une seconde fois, afin d'établir ses créatures comme maîtres à Athènes (1).

Sous l'influence de ces sentiments, le roi Pausanias obtint le consentement de trois éphores, sur les cinq, afin d'entreprendre lui-même, à la tête des forces de la confédération, une expédition en Attique, pour laquelle il publia immédiatement une proclamation. Opposé aux tendances politiques de Lysandros, il était quelque peu disposé à sympathiser avec la démocratie, non-seulement à Athènes, mais ailleurs également, — comme à Mantineia (2). On comprenait probablement que ses intentions à l'égard d'Athènes étaient indulgentes et contraires aux idées de Lysandros, de sorte que les alliés péloponésiens obéirent à l'appel en général. Cependant les Bœôtiens et les Corinthiens refusèrent encore, sur le motif qu'Athènes n'avait rien fait pour qu'ils violassent la récente convention, preuve remarquable du changement opéré dans les sentiments de la Grèce pendant la dernière année, puisque, jusqu'à l'époque de cette convention, ces deux États avaient été des ennemis plus acharnés pour Athènes que tout autre État de la confédération. Ils soupçonnaient que même l'expédition de Pausanias était projetée dans des vues lacédæmoniennes égoïstes, pour s'assurer l'Attique comme dépendance séparée de Sparte, bien que détachée de Lysandros (3).

---

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 29. Οὕτω δὲ προχωρούντων, Παυσανίας ὁ βασιλεὺς, φθονήσας Λυσάνδρῳ, εἰ κατειργασμένος ταῦτα ἅμα μὲν εὐδοκιμήσοι, ἅμα δὲ ἰδίας ποιήσοιτο τὰς Ἀθήνας, πείσας τῶν Ἐφόρων τρεῖς, ἐξάγει φρουράν.
Diodore, XIV, 33. Παυσανίας δὲ..., φθονῶν μὲν τῷ Λυσάνδρῳ, θεωρῶν δὲ τὴν Σπάρτην ἀδοξοῦσαν παρὰ τοῖς Ἕλλησι, etc.
Plutarque, Lysand. c. 21.

(2) Xénoph. Hellen. V, 2, 3.

(3) Xénoph. Hellen. II, 4, 30.

En approchant d'Athènes, Pausanias, rejoint par Lysandros et les forces déjà en Attique, campa dans le jardin de l'Académie, près des portes de la ville. Ses sentiments étaient assez connus à l'avance pour offrir un encouragement ; de sorte que la violente réaction contre les atrocités des Trente, que la présence de Lysandros avait sans doute arrêtée, éclata sans retard. Les parents survivants des victimes tuées l'assiégèrent même à l'Académie dans son camp, réclamant sa protection avec instance et poussant des cris de vengeance contre les oligarques. Au nombre de ces victimes (comme je l'ai dit déjà) étaient Nikêratos le fils, et Eukratês le frère, de Nikias, qui avait péri à Syracuse, l'ami et proxenos de Sparte à Athènes. Les enfants orphelins, tant de Nikêratos que d'Eukratês, furent conduits à Pausanias par leur parent Diognêtos, qui implora sa protection pour eux, racontant en même temps l'exécution imméritée de leurs pères respectifs, et présentant leurs droits de famille à la justice de Sparte. Cet incident touchant, qu'on nous a fait connaître d'une manière spéciale (1), sans doute ne fut pas seul, parmi tant de familles souffrant pour la même cause. Pausanias trouva tout de suite d'amples motifs, non-seulement pour répudier les Trente complétement, et pour renvoyer les présents qu'ils lui offraient (2), — mais même pour refuser de s'identifier sans réserve avec la nouvelle oligarchie des Dix qui s'était élevée sur leurs ruines. L'expression de la plainte, — libre alors pour la première fois, avec quelques espérances de soulagement, — a dû être violente et sans mesure, après une carrière telle que celle de Kritias et de ses collègues ; tandis qu'un fait, qui n'avait pas bien pu être prouvé auparavant, fut alors pleinement manifesté : c'est que les personnes dépouillées

(1) Lysias, Orat. XVIII. De Bonis Niciæ Frat. s. 8-10.

(2) Lysias, *ut sup.* s. 11, 12. Ὅθεν Παυσανίας ἤρξατο εὔνους εἶναι τῷ δήμῳ, παράδειγμα ποιούμενος πρὸς τοὺς ἄλλους Λακεδαιμονίους τὰς ἡμετέρας συμφορὰς τῆς τῶν τριάκοντα πονηρίας... Οὕτω δ' ἠλεούμεθα, καὶ πᾶσι δεινὰ ἐδοκοῦμεν πεπονθέναι, ὥστε Παυσανίας τὰ μὲν παρὰ τῶν τριάκοντα ξένια οὐκ ἠθέλησε λαϐεῖν, τὰ δὲ παρ' ἡμῶν ἐδέξατο.

et massacrées avaient été surtout des hommes opulents, et très-fréquemment des oligarques, — et non des politiques de l'ancienne démocratie. Pausanias, et avec lui les Lacédæmoniens, en arrivant à Athènes, ont dû être fortement affectés par les faits qu'ils apprirent et par les demandes instantes de sympathie et de secours dont les accablaient les familles les plus innocentes et les plus respectées. La prédisposition tant du roi que des éphores contre la politique de Lysandros s'en augmenta considérablement, aussi bien que leur inclination à effectuer un accommodement entre les partis, au lieu de soutenir par des forces étrangères un petit nombre d'hommes anti-populaires.

Ces convictions se confirmèrent encore à mesure que Pausanias vit et connut mieux l'état réel des affaires. D'abord il tint un langage décidément contraire à Thrasyboulos et aux exilés, en leur envoyant un héraut pour leur enjoindre de se séparer et de rentrer dans leurs foyers respectifs (1). L'injonction n'ayant pas été suivie, il fit sur le Peiræeus une attaque sans vigueur, qui ne produisit pas d'effet. Le lendemain il s'y rendit avec deux moræ lacédæmoniennes, ou divisions militaires considérables, et avec trois tribus de Cavaliers athéniens, pour reconnaître la place, et voir où l'on pourrait tracer une ligne de blocus. Il fut harcelé par quelques troupes légères que ses troupes repoussèrent et poursuivirent même jusqu'au théâtre de Peiræeus, où étaient rassemblées toutes les forces de Thrasyboulos, armées pesamment aussi bien qu'à la légère. Les Lacédæmoniens s'y trouvèrent dans une position désavantageuse, probablement au milieu des maisons et des rues, de sorte que toutes les troupes légères de Thrasyboulos purent se jeter sur eux avec fureur de différents côtés, et les repousser de nouveau avec perte, — deux des polémarques spartiates y étant tués. Pausanias fut obligé de se retirer sur une petite éminence, à environ un demi-mille

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 31. Ce semble être le sens de la phrase ἀπιέναι ἐπὶ τὰ ἑαυτῶν, comme nous pouvons voir par s. 38.

(= 800 mèt.), où il réunit toutes ses forces et forma ses hoplites en une phalange très-profonde. Thrasyboulos, de son côté, fut si encouragé par le récent succès de ses troupes légères, qu'il osa faire sortir ses hommes pesamment armés, seulement huit en profondeur, pour une lutte égale en rase campagne. Mais là il fut complétement défait, et repoussé dans Peiræeus, après avoir perdu cent cinquante hommes, de sorte que le roi spartiate put se retirer victorieux à Athènes, après avoir élevé un trophée pour rappeler son triomphe (1).

L'issue de cette bataille fut extrêmement heureuse pour Thrasyboulos et ses compagnons, vu qu'elle laissait l'honneur de la journée à Pausanias, ce qui évitait que son inimitié ou sa vengeance ne fût provoquée, — tandis qu'elle montrait clairement que la conquête de Peiræeus, défendue avec tant de courage et d'efficacité militaire, ne serait pas chose facile. Elle ne rendit Pausanias que plus disposé à un accommodement, en augmentant aussi la force de ce parti à Athènes qui était favorable au même objet, et contraire aux Dix oligarques. Ce parti d'opposition trouva une faveur décidée auprès du roi spartiate, aussi bien qu'auprès de l'éphore Naukleidas qui l'accompagnait. Un grand nombre d'Athéniens, même parmi ces Trois Mille, qui occupaient la ville exclusivement, vinrent le prier de cesser la guerre avec Peiræeus, et d'arranger la querelle de manière à les laisser tous en termes d'amitié avec Lacédæmone. Xénophon, à la vérité, suivant cet esprit étroit et partial qui règne dans ses Hellenica, ne signale pas d'autre sentiment dans Pausanias que sa jalousie à l'égard de Lysandros, et il prétend que l'opposition contre les Dix à Athènes avait été suscitée par ses intrigues (2). Mais il semble évident que ce n'est pas un récit exact. Pausanias ne créa pas la discorde, mais il la trouva existante, et il eut à choisir

(1) Xénoph. Hellen. II. 4, 31-34.

(2) Xénoph. Hellen. II, 4, 35. Διΐστη δὲ καὶ τοὺς ἐν τῷ ἄστει (Pausanias) καὶ ἐκέλευε πρὸς σφᾶς προσιέναι ὡς πλείστους ξυλλεγομένους, λέγοντας, etc.

lequel des partis il adopterait. Les Dix reprirent la partie du jeu oligarchique quand elle avait été complétement déshonorée et perdue par les Trente. Ils n'inspirèrent aucune confiance, et ils n'exercèrent aucun empire sur les citoyens d'Athènes, si ce n'est en ce que ces derniers craignaient une violence réactionnaire, dans le cas où Thrasyboulos et ses compagnons rentreraient de force. En conséquence, lorsque Pausanias y fut à la tête de forces capables de prévenir cette réaction dangereuse, les citoyens manifestèrent immédiatement leurs dispositions contraires aux Dix, et favorables à une paix avec Peiræeus. Seconder ce parti pacifique était à la fois pour Pausanias la marche la plus facile à suivre, et la plus propre à populariser Sparte en Grèce; tandis qu'assurément il aurait attiré à cet État des malédictions encore plus amères du dehors, pour ne pas mentionner la perte en hommes que Sparte aurait subie, s'il avait employé la somme de forces nécessaires au maintien des Dix et à la réduction de Peiræeus. A toutes ces raisons, nous avons à ajouter sa jalousie contre Lysandros, comme important motif propre à le prédisposer, mais seulement comme auxiliaire entre beaucoup d'autres.

Dans un tel état de choses, il n'est pas surprenant d'apprendre que Pausanias encouragea des demandes de paix adressées par Theramenês et les exilés, et qu'il leur accorda une trêve qui leur permît d'envoyer des députés à Sparte. Ces députés furent accompagnés par Kephisophôn et Melitos, dépêchés également pour demander la paix par le parti opposé aux Dix à Athènes, sous la sanction tant de Pausanias que des éphores qui l'accompagnaient. D'autre part, les Dix, se voyant découragés par Pausanias, envoyèrent des ambassadeurs, de leur côté, pour renchérir sur les autres. Ils offrirent leurs personnes, leurs murs et leur ville, dont les Lacédæmoniens feraient ce qu'ils voudraient, demandant que Thrasyboulos, s'il prétendait être l'ami de Sparte, livrât comme eux sans réserve Peiræeus et Munychia. Ces trois séries d'ambassadeurs furent toutes entendues devant les trois éphores qui restaient à Sparte et l'assemblée lacédæmonienne, qui prirent la résolution la

meilleure qu'admettait le cas, — à savoir, d'amener un arrangement à l'amiable entre Athènes et Peiræeus, et de laisser fixer les conditions par quinze commissaires qui y furent envoyés sur-le-champ pour siéger conjointement avec Pausanias. Ce Conseil décida que les exilés de Peiræeus seraient admis de nouveau dans Athènes ; qu'aucun accommodement ne serait opéré, et que personne ne serait inquiété pour ses actes passés, excepté les Trente, les Onze (qui avaient été les instruments de toutes les exécutions) et les Dix qui avaient gouverné le Peiræeus. Mais on reconnut Eleusis comme un gouvernement séparé d'Athènes, et on la laissa (comme elle l'était déjà) au pouvoir des Trente et de leurs partisans, afin qu'elle servît de refuge à tous ceux qui pourraient croire leur sûreté compromise dans l'avenir à Athènes, par suite de leur conduite passée (1).

Aussitôt que ces conditions furent proclamées, acceptées et jurées par toutes les parties, Pausanias avec tous les Lacédæmoniens, évacua l'Attique. Thrasyboulos et les exilés se rendirent en procession solennelle de Peiræeus à Athènes, Leur premier acte fut de monter à l'akropolis, délivrée actuellement de sa garnison lacédæmonienne, et d'y offrir un sacrifice et des actions de grâces. Quand ils en furent descendus, on tint une assemblée générale dans laquelle, — à l'unanimité et sans opposition, à ce qu'il semblerait, — la démocratie fut rétablie. Le gouvernement des Dix, qui ne pouvait avoir d'autre appui que l'épée de l'étranger, disparut tout naturellement. Mais Thrasyboulos, tout en recommandant fortement à ses compagnons de Peiræeus un respect absolu pour les serments qu'ils avaient prononcés, et une harmonie entière avec leurs concitoyens nouvellement acquis, donna à l'assemblée d'énergiques conseils quant aux événements passés. « Vous, hommes de la ville (dit-il), je vous conseille de vous bien juger à l'avenir, et de calculer avec équité quel motif de supériorité vous avez, pour prétendre nous gouverner. Êtes-vous plus justes que nous ? Pourquoi

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 39 ; Diodore, XIV, 33.

le dêmos, bien plus pauvre que vous, ne vous a-t-il jamais fait de mal dans le dessein de s'enrichir; tandis que vous, qui êtes les plus opulents de tous, vous avez fait maintes actions viles en vue du gain? Puisque donc vous n'avez pas de motif pour vous vanter de votre justice, êtes-vous supérieurs à nous sous le rapport du courage? Il ne peut y avoir de meilleure épreuve que la guerre qui vient de finir. De plus, pouvez-vous prétendre être supérieurs en politique? vous qui, — ayant une ville fortifiée, une force armée, beaucoup d'argent et les Péloponésiens pour alliés, —avez été vaincus par des hommes qui n'avaient rien de semblable pour les aider? Pouvez-vous vous vanter de votre empire sur les Lacédæmoniens? Mais ils viennent de vous remettre comme un chien vicieux avec les entraves qui le lient à ce même Dêmos que vous avez offensé, — et ils sont actuellement partis pour leur pays. Mais vous n'avez pas de motif pour être inquiets à l'avenir. Je vous adjure, mes amis de Peiræeus, de ne violer en rien les serments que vous venez de prononcer. Montrez, outre vos autres exploits glorieux, que vous êtes honnêtes et fidèles à vos engagements (1). »

Les archontes, le sénat des Cinq-Cents, l'assemblée publique et les dikasteria paraissent avoir été rétablis alors, tels qu'ils avaient été dans la démocratie antérieure à la prise de la ville par Lysandros. Cette importante restauration semble avoir été effectuée à quelque moment dans le printemps, 403 av. J.-C., bien que nous ne puissions reconnaître exactement dans quel mois. Le premier archonte tiré alors au sort fut Eukleidês, qui donna son nom à cette mémorable année, que jamais les Athéniens n'oublièrent dans la suite.

Eleusis fut à cette époque, et conformément à la dernière convention, une ville indépendante et séparée d'Athènes, sous le gouvernement des Trente, et comprenant leurs partisans les plus chauds. Il n'était pas probable que cette séparation durerait; mais les Trente furent eux-mêmes ceux

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 40-42.

qui amenèrent la fin de cet état de choses. Ils étaient en train de réunir une armée de mercenaires à Eleusis, quand toutes les forces d'Athènes furent mises en marche pour prévenir leurs desseins. Les généraux à Eleusis s'avancèrent pour demander une conférence ; mais ils furent saisis et mis à mort; les Trente eux-mêmes, et un petit nombre des individus les plus détestés, s'enfuirent de l'Attique, tandis que que le reste de ceux qui occupaient Eleusis fut persuadé par leurs amis d'Athènes d'en venir à un accommodement équitable et honorable. Eleusis fut de nouveau incorporée dans la même communauté qu'Athènes, et des serments d'harmonie et d'amnistie mutuelles furent échangés de part et d'autre (1).

Nous avons actuellement passé ce court, mais cruel et sanglant intervalle, occupé par les Trente, qui succéda si immédiatement à l'extinction de l'empire et de l'indépendance d'Athènes, qu'il ne nous a pas laissé l'occasion de nous arrêter ou de faire quelque réflexion. Quelques mots relativement à la naissance et à la chute de cet empire sont maintenant nécessaires, — résumant pour ainsi dire la moralité politique des événements consignés dans ce volume et dans les précédents, entre 477 et 405 avant J.-C.

J'ai raconté dans le cinquième chapitre du tome VII de cette Histoire les démarches par lesquelles Athènes acquit pour la première fois son empire, — le porta à son maximum, comprenant à la fois une domination maritime et une domination dans l'intérieur des terres, — ensuite perdit la

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 43; Justin, V, 11. Je ne comprends pas l'allusion dans Lysias, Orat. XXV. Δημ. Καταλ. Ἀπολ. s. 11. — Εἰσὶ δὲ οἵτινες τῶν Ἐλευσῖναδε ἀπογραψαμένων, ἐξελθόντες μεθ' ὑμῶν, ἐπολιορκοῦντο μετ' αὐτῶν.

portion intérieure de cet empire, perte qui fut ratifiée par la trêve de Trente ans, conclue avec Sparte et la confédération péloponésienne, en 445 avant J.-C. Son empire maritime avait pour base la confédération de Dèlos, formée par les îles de la mer Ægée et par les villes sur le bord de la mer immédiatement après la bataille de Platée et de Mykale, dans le dessein non-seulement de chasser les Perses de la mer Ægée, mais de les écarter d'une manière permanente. Pour accomplir cet important objet, Sparte était tout à fait insuffisante, et il n'eût jamais été accompli, si Athènes n'avait déployé une combinaison d'énergie militaire, de discipline navale, de pouvoir d'organisation et de dévouement honorable à un grand dessein panhellénique, — telle qu'on n'en avait jamais vu d'exemple dans l'histoire grecque.

La confédération de Dèlos fut formée par l'association libre et spontanée de maintes différentes villes, toutes également indépendantes, villes qui se réunissaient en assemblée et délibéraient à vote égal, — prenaient à la majorité des résolutions qui les engageaient toutes, — et qui choisirent Athènes comme chef pour imposer ces résolutions, aussi bien que pour surveiller en général la guerre contre l'ennemi commun. Mais ce fut, dès le commencement, un pacte qui lia d'une manière permanente chaque État individuellement aux autres. Aucun n'eut la liberté soit de se retirer, soit de retenir le contingent imposé par l'autorité de l'assemblée commune, ou de faire aucune démarche séparée incompatible avec ses obligations à l'égard de la confédération. Une union moins étroite que celle-ci n'aurait pu empêcher le renouvellement de l'ascendant des Perses dans la mer Ægée. Les États qui se séparaient ou désobéissaient furent en conséquence considérés comme coupables de trahison ou de révolte, ce qu'il était du devoir d'Athènes, comme chef, de réprimer. Ses premières répressions, contre Naxos et autres États, furent entreprises pour l'accomplissement de ce devoir : si elle y avait manqué, la confédération serait tombée en morceaux, et l'ennemi commun aurait reparu.

Or la confédération fut sauvée de ce danger d'une seule manière, ce fut en étant transformée en empire athénien. Cette transformation (comme Thucydide le fait entendre clairement) (1) n'eut pas sa source dans l'ambition ni dans les projets profondément combinés d'Athènes, mais dans la répugnance des confédérés les plus considérables à s'acquitter des obligations imposées par l'assemblée commune, et dans le caractère peu belliqueux des confédérés en général, — qui leur firent désirer de changer le service militaire en un payement en argent, tandis qu'Athènes, de son côté, ne fut pas moins désireuse d'accomplir le service et d'obtenir de l'argent. Par des degrés insensibles et imprévus, Athènes passa ainsi du consulat à l'empire, d'une manière telle que personne ne put signaler le moment précis où cessa la confédération de Dêlos, et où l'empire commença. La translation même du fond commun de Dêlos à Athènes, qui fut la manifestation palpable d'un changement déjà réalisé, ne fut pas un acte d'injustice arrogante de la part des Athéniens, mais elle fut autorisée par une appréciation prudente de l'état actuel des affaires, et même proposée par un des principaux membres de la confédération (2).

Mais l'empire athénien en vint à comprendre (entre 460 et 446 av. J.-C.) d'autres villes qui ne faisaient point partie de la confédération de Dêlos. Athènes avait vaincu son ancienne ennemie l'île d'Ægina, et elle avait acquis la suprématie sur Megara, la Bœôtia, la Phokis et la Lokris, et sur l'Achaia dans le Péloponèse. Les Mégariens se réunirent à elle pour échapper à l'oppression de Corinthe leur voisine : elle acquit son influence sur la Bœôtia en s'alliant avec un parti démocratique dans les villes bœôtiennes contre Sparte, qui était activement intervenue pour soutenir le parti opposé et pour renouveler l'ascendant de Thêbes. Athènes fut, pour le moment, heureuse dans toutes ses entreprises ; mais, si nous suivons les détails, nous ne la trouverons pas plus

---

(1) Thucydide, I, 97.

(2) Voir tome VII, ch. 6 de cette Histoire.

exposée au reproche sous le rapport de tendances agressives que Sparte ou Corinthe. Son empire atteignit à ce moment son apogée : et si elle avait pu le maintenir, — ou même garder en sa possession la Mégaris séparément, qui lui donnait le moyen d'arrêter les invasions venant du Péloponèse, — le cours futur de l'histoire grecque aurait été considérablement changé. Mais son empire sur terre ne reposait pas sur la même base que son empire maritime. Les exilés réfugiés à Megara et en Bœôtia, etc., et le parti contraire aux Athéniens en général dans ces lieux, — combinés avec la témérité de son général Tolmidês à Korôneia, — la privèrent de toutes ses dépendances sur cette terre voisine d'elle, et la menacèrent même de la perte de l'Eubœa. La paix conclue en 445 avant J.-C. la laissa avec tout son empire maritime et insulaire (comprenant l'Eubœa), mais avec rien de plus ; tandis que, par la perte de Megara, elle était alors exposée à être envahie par les Péloponésiens.

C'est sur ce pied qu'elle resta au commencement de la guerre du Péloponèse, quatorze ans plus tard. J'ai montré que cette guerre ne naquit pas (comme on l'a si souvent affirmé) de desseins agressifs ou ambitieux de la part d'Athènes, mais qu'au contraire l'agression fut toute du côté de ses ennemis, qui avaient grand espoir de pouvoir l'abattre prochainement ; tandis que non-seulement elle ne songea qu'à conserver et à se défendre, mais que même elle fut découragée par la certitude d'une invasion ruineuse, et dissuadée seulement de faire des concessions à la fois imprudentes et honteuses, par l'influence extraordinaire et par la sagesse résolue de Periklês. Ce grand homme comprit bien et les conditions et les limites de l'empire athénien. Athènes était regardée alors (surtout depuis la révolte et la nouvelle conquête de la puissante île de Samos, en 440 av. J.-C.) par ses sujets et ses ennemis, aussi bien que par ses propres citoyens, comme la maîtresse de la mer. Periklês s'appliqua à entretenir cette opinion dans des limites déterminées, et à empêcher tout gaspillage des forces de la ville en faisant des acquisitions nouvelles et éloignées qui ne pourraient être conservées d'une manière

permanente. Mais il s'appliqua également à imposer à ses compatriotes le principe de maintenir leur empire actuel dans son intégrité, et de ne reculer devant aucun effort nécessaire à cette fin. Bien que son empire fût alors en jeu et dépendît des chances d'une guerre périlleuse, il n'hésita pas à leur promettre le succès, pourvu qu'ils adhérassent à cette politique conservatrice.

En suivant les événements de la guerre, nous verrons qu'Athènes y adhéra pendant les sept premières années, années de souffrances et d'épreuves, par suite de la ruineuse invasion annuelle, de la peste, plus ruineuse encore, et de la révolte de Mitylênê, — mais années qui laissèrent encore son empire intact et les promesses de Periklês avec la bonne chance d'être réalisées. Dans la septième année de la guerre survinrent la victoire inattendue de Sphakteria et la capture de prisonniers lacédæmoniens. Cet événement mit entre les mains des Athéniens un immense avantage, et leur inspira une prodigieuse confiance dans le succès à venir, tandis que leurs ennemis étaient découragés dans la même proportion. Ce fut dans cette disposition qu'ils se départirent pour la première fois du principe conservateur de Periklês, et qu'ils tentèrent de recouvrer (en 424 av. J.-C.) et Megara et la Bœôtia. Si ce grand homme d'État eût vécu (1), il aurait mieux profité de ce moment de supériorité, et il se serait peut-être arrangé même pour obtenir la possession de Megara (point d'une importance inexprimable pour Athènes, puisqu'il la protégeait contre l'invasion) en échange des captifs spartiates. Mais le sentiment général de confiance qui animait tout le monde à Athènes détermina les Athéniens (en 424 av. J.-C.) à saisir par la force cette ville et beaucoup plus encore. Ils essayèrent de reconquérir et Megara et la Bœôtia : dans la première expédition ils échouèrent, bien qu'ils réussissent à prendre Nisæa; dans la seconde, non-seulement ils échouèrent, mais ils essuyèrent la désastreuse défaite de Dêlion.

(1) Voir tome IX, ch. 2 de cette Histoire.

Ce fut aussi dans l'automne de la même année 424 avant J.-C. que Brasidas fit irruption dans leur empire en Thrace, et leur enleva Akanthos, Stageira et quelques autres villes, au nombre desquelles était leur possession la plus précieuse, — Amphipolis. Il semble encore que les Athéniens, — en partie à cause du découragement causé par le désastre de Dêlion, en partie par l'ascendant de Nikias et du parti de la paix, — renoncèrent à la politique conservatrice de Periklês, non par une activité outrée et ambitieuse, mais par inaction, — en négligeant de faire tout ce qui aurait pu être fait pour arrêter les progrès de Brasidas. Toutefois nous ne devons jamais oublier que leur perte capitale, — Amphipolis, — fut due à l'imprévoyance de leurs officiers, et n'aurait pu être empêchée même par Periklês.

Mais bien que ce grand homme n'eût pu prévenir cette perte, assurément il n'aurait pas jugé d'efforts trop grands pour la réparer; et, à cet égard, sa politique fut épousée par Kleôn, en opposition à Nikias et au parti de la paix. Ce dernier crut sage de faire la trêve d'un an, qui manqua si complétement son effet, que Nikias fut obligé, même au milieu de la trêve, de conduire un armement à Pallênê, afin de préserver l'empire de pertes encore plus grandes. Cependant Nikias et ses amis ne voulurent pas entendre parler d'autre chose que de la paix; et après l'expédition de Kleôn contre Amphipolis l'année suivante (qui échoua en partie à cause de son incapacité militaire, en partie à cause du manque de concours sincère de la part de ses adversaires politiques), ils conclurent ce qu'on appelle la *paix de Nikias* le printemps suivant. Dans cette paix aussi, leurs calculs ne sont pas déjoués d'une manière moins signalée que dans la trêve antérieure : ils stipulent qu'Amphipolis sera rendue, mais elle est aussi loin d'être rendue que jamais. Pour donner à cette erreur un caractère plus grave et plus irréparable, Nikias, aidé par Alkibiadês, contracte l'alliance avec Sparte, peu de mois après la paix, et rend les captifs, dont la possession était la seule prise que les Athéniens eussent encore sur les Spartiates.

Nous avons ainsi, pendant les quatre années qui suivent

la bataille de Dêlion (424-420 av. J.-C.), une série d'exemples où les Athéniens s'éloignent de la politique conservatrice de Periklês, et cela, non dans le sens d'un désir outré et ambitieux d'acquisition, mais par langueur et répugnance à faire des efforts mêmes pour réparer des pertes capitales. Ceux qui ne voient dans la politique étrangère de la démocratie d'autres défauts que ceux d'une ambition exagérée et de l'amour de la guerre, conformément aux plaisanteries d'Aristophane, — laissent complétement échapper ces bévues opposées, mais sérieuses, de Nikias et du parti de la paix.

Ensuite vient l'ascendant d'Alkibiadês, qui amène à la campagne de deux années dans le Péloponèse, conjointement avec Elis, Argos et Mantineia, et se terminant par le complet rétablissement de la suprématie lacédæmonienne. C'était là détourner les forces athéniennes de leur but légitime, qui était de conserver ou de rétablir l'empire pour des projets à l''intérieur des terres que Periklês n'aurait jamais pu approuver. L'île de Melos indubitablement tombait dans ses idées générales d'un empire tenable pour Athènes. Mais nous pouvons regarder comme certain qu'il n'aurait pas recommandé de nouveaux projets, exposant Athènes au reproche d'injustice, tant que les possessions légitimes perdues en Thrace restaient sans être recouvrées.

Nous arrivons maintenant à l'expédition contre Syracuse. Jusqu'à cette période, l'empire athénien (excepté les possessions en Thrace) resta sans subir de diminution, et son pouvoir en général presque aussi grand qu'il l'avait été depuis 445 avant J.-C. C'est dans cette expédition qu'elle s'éloigna d'une manière considérable et fatale de la politique de Periklês, et qu'elle s'attira une somme de désastres dont elle ne se releva jamais. Ce fut sans doute une faute causée par une ambition outrée. Des acquisitions en Sicile, même si on les eût faites, étaient en dehors des conditions d'un empire permanent pour Athènes; et quelque imposant que le premier effet de succès eût pu être, elles n'auraient fait que disséminer sa force, multiplier ses ennemis et affaiblir son pouvoir de tous les côtés. Mais bien

que l'expédition elle-même fût ainsi incontestablement peu judicieuse, et que, par conséquent, elle dût être un déshonneur pour le jugement public à Athènes, — nous ne devons imputer à ce public une somme de blâme nullement proportionnée à la grandeur du désastre, si ce n'est en tant qu'il fut coupable d'une estime illimitée et invincible pour Nikias. Bien que Periklês se fût opposé énergiquement au projet, cependant il n'aurait pu prévoir la ruine énorme à laquelle il devait aboutir; et cette ruine n'aurait pu être amenée par aucun homme existant, si ce n'est par Nikias. Même lorsque le peuple commit l'imprudence plus grave encore d'envoyer la seconde expédition, Demosthenês l'assura sans doute que bientôt ou il prendrait Syracuse ou il ramènerait les deux armements avec une réduction équitable pour les pertes inséparables d'un échec; et il l'aurait fait, si l'obstination de Nikias l'eût permis. En mesurant donc le degré de jugement erroné justement imputable aux Athéniens pour cette entreprise ruineuse, nous devons toujours nous rappeler d'abord que l'insuccès du siége, puis la ruine de l'armement, résultèrent non pas de difficultés intrinsèques que présentât le cas, mais des défauts personnels du général.

Après le désastre de Syracuse, il n'est plus question d'adhérer à la politique de Periklês ou de s'en écarter. Athènes est comme Patroklos dans l'Iliade, après qu'Apollon l'a étourdi d'un coup dans le dos, et a desserré son armure. Il n'y eut que la mollesse de ses ennemis qui lui donna du temps pour se relever en partie, de manière à substituer un redoublement d'héroïsme à un affaiblissement de force, même contre des difficultés doublées et triplées. Et les années de lutte qu'elle passa alors comptent parmi les plus glorieux événements de son histoire. Ces années présentent bien des malheurs, mais pas de fautes sérieuses de jugement, sans parler d'un moment particulièrement honorable, après le renversement des Quatre Cents. J'ai examiné dans les deux chapitres précédents le blâme imputé aux Athéniens pour n'avoir pas accepté les ouvertures de paix après la bataille de Kyzikos, et pour avoir renvoyé Alkibiadês après celle de Notion. J'ai montré que sur ces deux points leur conduite

est justifiable. Et, après tout, ils étaient sur le point de se relever partiellement, en 408 avant J.-C., quand l'arrivée inattendue de Cyrus mit le sceau à leur destinée.

L'effusion de sang après que Mitylênê et Skionê furent reprises, et plus encore celle qui suivit la prise de Melos, déshonorent les sentiments d'humanité d'Athènes, et forment un contraste signalé avec le traitement de Samos, quand elle fut reconquise par Periklês. Mais elles ne contribuèrent pas sensiblement à abattre son pouvoir, bien qu'elles fussent l'objet d'un odieux souvenir quand d'autres incidents furent oubliés, et qu'on y fît allusion dans des temps postérieurs comme si elles avaient causé la chute de son empire (1).

J'ai cru qu'il était important de rappeler, dans ce court sommaire, les principaux événements des soixante-dix années qui précèdent 405 avant J.-C., afin que l'on puisse comprendre à quel degré Athènes fut, sous le rapport de la politique ou de la prudence, à blâmer pour la décadence considérable dans laquelle elle tomba alors. Sa décadence eut une grande cause, — nous pouvons presque dire une cause unique, — l'expédition de Sicile. L'empire d'Athênes était et paraissait avoir une force exubérante quand cette expédition fut envoyée, force plus que suffisante pour résister aux fautes modérées ou aux malheurs modérés, auxquels un gouvernement ne peut jamais échapper longtemps. Mais la catastrophe de Syracuse fut quelque chose qui dépassa en terrible calamité toute l'expérience grecque et toute puissance de prévision. Ce fut comme la campagne de Russie en 1812 pour l'empereur Napoléon, bien que nullement imputable, à un égal degré, à un vice dans le projet primitif. Aucune puissance grecque ne pouvait résister à une telle blessure mortelle; et la lutte prolongée d'Athènes, après

(1) C'est ce que Xénophon avait dans la pensée, à ce que je crois — De Reditibus, V, 6. Ἐπειτ', ἐπεὶ ὠμῶς ἄγαν δόξασα προστα τεύειν ἡ πόλις ἐστερήθη τῆς ἀρχῆς, etc.

ce désastre, n'est pas la partie la moins étonnante de toute la guerre.

Rien dans l'histoire politique de la Grèce n'est aussi remarquable que l'empire athénien ; à le prendre tel qu'il était dans son état complet, depuis 460-413 avant J.-C. environ (date de la catastrophe syracusaine), ou, plus encore, depuis 460-424 avant J.-C. (date à laquelle Brasidas fit ses conquêtes en Thrace). Après la catastrophe de Syracuse, les conditions de l'empire furent complétement changées ; il fut détruit d'une manière irrémédiable, bien qu'Athènes continuât encore une lutte énergique pour en conserver quelques fragments. Mais si nous le considérons tel qu'il avait été avant cet événement, pendant la période de son intégrité, c'est un spectacle merveilleux à contempler, et l'on doit déclarer, à mon avis, que son action fut extrêmement avantageuse au monde grec. Aucun État grec, si ce n'est Athènes, n'aurait suffi à organiser un tel système, ni à tenir dans une union partielle, bien que réglée, continue et nettement marquée, tant de petits États animés chacun de cette force de répulsion politique naturelle à l'esprit grec. C'était une immense tâche digne d'Athènes, et dont Athènes seule était capable. Nous avons déjà vu en partie, et nous verrons encore, combien Sparte était peu propre à la remplir ; et nous aurons occasion de signaler ci-après un semblable essai infructueux de la part de Thèbes.

Comme pour la démocratie d'Athènes en général, de même pour son empire les historiens ont été dans l'usage de ne remarquer que le mauvais côté. Mais je suis convaincu, et j'en ai donné les raisons dans le premier chapitre du tome VIII, que l'empire d'Athènes ne fut pas dur et oppressif, comme on le représente communément. Dans les circonstances de sa domination, — à une époque où tout le transit et tout le commerce de la mer Ægée étaient sous un seul système maritime, qui excluait toute force irrégulière, — où les vaisseaux de guerre persans étaient tenus à distance des eaux, et les collecteurs du tribut persan éloignés du bord de la mer, — où les disputes, inévitables parmi tant de petites communautés, pouvaient être pacifiquement arrangées grâce

au droit mutuel de requête aux tribunaux d'Athènes, — et où ces tribunaux étaient aussi tels qu'ils offraient aux plaignants un refuge contre des injustices faites même par des citoyens d'Athènes individuellement (pour employer l'expression de l'oligarchique Phrynichos) (1); — la condition des Grecs maritimes était considérablement meilleure qu'elle ne l'avait été auparavant, ou, comme on le verra, qu'elle ne le devint dans la suite. Son empire, s'il n'inspira pas l'attachement, ne provoqua certainement pas d'antipathie dans la masse des citoyens des communautés sujettes, comme on le voit par le caractère de parti que présentent les révoltes contre elles. Si, dans son rôle souverain, elle exigeait obéissance, elle remplissait aussi des devoirs et assurait une protection, — à un degré incomparablement plus grand que ne le fit jamais Sparte. Et même eût-elle été jamais aussi disposée à entraver le libre jeu d'esprit et de projets chez ses sujets, — disposition qui n'est nullement prouvée, — les circonstances même de sa démocratie, avec son contraste avoué de partis politiques, sa liberté universelle de parole et son énergie individuelle variée, devaient s'opposer beaucoup à l'accomplissement d'un tel objet, et agir comme un stimulant sur les communautés dépendantes même contre son intention.

Sans fermer les yeux ni sur les fautes ni sur les méfaits d'Athènes souveraine, je crois que son empire fut un grand bienfait relatif, et l'anéantissement de cet empire une grande perte pour ses propres sujets. Mais je crois plus encore qu'il fut un bien, considéré par rapport aux intérêts panhelléniques. Sa conservation fournit la seule possibilité d'éloigner l'intervention étrangère, et de laisser les destinées de la Grèce dépendre d'influences grecques indigènes, spontanées, dégagées d'entraves. La chute de l'empire athénien est le signal auquel se font sentir de nouveau les armes et la corruption de la Perse, et auquel les Grecs asiatiques sont une seconde fois asservis à ses collecteurs de tribut. Ce qui est

(1) Thucydide, VIII, 48.

pis encore, elle laisse le monde grec incapable de repousser une attaque étrangère énergique quelconque, et ouverte à la marche dominante de « l'homme de Macédoine » un demi-siècle plus tard. Car telle était la tendance naturelle du monde grec à ne pas former un corps politique, c'est-à-dire à rester désagrégé, que la naissance de l'empire athénien, qui incorpora tant d'États dans un seul système, doit être regardé comme un accident très-extraordinaire. Athènes seule, par son génie, son énergie, sa discipline et sa démocratie, aurait pu le produire; et même elle n'y aurait pas réussi, si elle n'eût été favorisée et poussée par une suite toute particulière d'événements antérieurs. Mais une fois qu'elle eut acquis cet empire, elle aurait parfaitement bien pu le conserver; et, si elle l'avait fait, le monde hellénique serait resté assez organisé pour pouvoir repousser une intervention étrangère, soit de Suse, soit de Pella. Quand nous songeons quelle immense supériorité avait l'esprit hellénique sur celui de toutes les nations et de toutes les races environnantes, — combien son action créatrice fut étouffée complétement aussitôt qu'elle fut soumise aux ordres macédoniens, — et combien plus il eût peut-être produit, s'il avait joui de la liberté pendant encore un siècle ou un demi-siècle, sous l'autorité stimulante de la plus progressive et de la plus intelligente de toutes ses communautés séparées, — nous verrons avec un double regret la ruine de l'empire athénien, en ce qu'elle accéléra, sans remède, la ruine universelle de l'indépendance de la Grèce, de son action politique et de sa grandeur intellectuelle.

CHAPITRE II

DEPUIS LE RÉTABLISSEMENT DE LA DÉMOCRATIE A ATHÈNES JUSQU'A LA MORT D'ALKIBIADÊS

Condition misérable d'Athènes pendant les deux années précédentes. — Soulagement immédiat produit par le rétablissement de la démocratie; — Sentiment unanime à l'égard de cette forme de gouvernement renouvelée. — Amnistie. — Traitement des Trente et des Dix. — Proposition de Phormisios tendant à restreindre les priviléges. — La proposition est rejetée. — Discours composé par Lysias contre elle. — Révision des lois. — Les Nomothetæ. — Décret portant qu'il ne serait pas fait de recherches criminelles dans le passé au delà de l'archontat d'Eukleidês, 403 avant J.-C. — Modification dans le serment prononcé par le Sénat et les Dikastes. — Nouvelles précautions prises pour assurer l'observation de l'amnistie. — Absence de violent sentiment réactionnaire, tant après les Trente qu'après les Quatre Cents. — Conduite généreuse et raisonnable du Dêmos. — Mise en contraste avec celle de l'oligarchie. — Soin du peuple à respecter les droits de la propriété privée. — Remboursement fait aux Lacédæmoniens. — Les cavaliers ou chevaliers. — Révision des lois. — Nikomachos. — Adoption de l'alphabet ionien, plus complet, à la place de l'ancien alphabet attique, pour écrire les lois. — Epoque mémorable de l'archontat d'Eukleidês. — Le rhéteur Lysias. — Autres changements à Athènes. — Abolition du conseil des Hellenotamiæ. — Restriction du droit de cité. — Récompense d'honneur accordée à Thrasyboulos et aux exilés. — Position et vues d'Alkibiadês en Asie. — Artaxerxês Mnemôn, le nouveau roi de Perse. — Plans de Cyrus. — Alkibiadês veut les révéler à Suse. — Les Lacédæmoniens, conjointement avec Cyrus, demandent à Pharnabazos de le mettre à mort. — Assassinat d'Alkibiadês par ordre de Pharnabazos. — Caractère d'Alkibiadês.

La période qui s'écoula entre la défaite d'Ægospotami (octobre 405 av. J.-C.), et le rétablissement de la démocratie tel qu'il fut sanctionné par la convention conclue avec Pausanias (à quelque moment de l'été de 403 av. J.-C.), présentent deux années de souffrances cruelles et multipliées

pour Athènes. En effet, pendant sept années auparavant, depuis la catastrophe de Syracuse, elle avait sans cesse lutté contre des maux, — combattant les forces augmentées de l'ennemi pendant que ses propres moyens étaient réduits de toute manière, — paralysée à l'intérieur par la garnison de Dekeleia, — privée dans une grande mesure de son tribut et de son commerce étranger, — et entourée des piéges de ses oligarques. Malgré des circonstances aussi contraires, elle avait soutenu la lutte avec une résolution non moins surprenante qu'admirable, non toutefois sans tomber de plus en plus dans l'appauvrissement et l'épuisement. La défaite d'Ægospotami termina la guerre tout d'un coup, et fit passer Athènes de sa période de lutte à une période d'agonie finale. Et le dernier mot n'est nullement trop fort pour la réalité. De ces deux années, la première portion fut marquée par de cruelles privations physiques, arrivant par degrés à une famine absolue, et accompagnées d'un sentiment intolérable de désespoir et d'impuissance contre ses ennemis, après deux générations d'une grandeur souveraine, — non sans une forte chance d'être réduite définitivement à la ruine et à l'esclavage individuel; tandis que la dernière portion comprit toute la tyrannie, les meurtres, les vols et les expulsions commis par les Trente, que renversèrent seulement d'héroïques efforts de patriotisme faits par les exilés, — efforts qu'un heureux changement de sentiment, de la part de Pausanias et des principaux membres de la confédération péloponésienne, finit par couronner de succès.

Après ces années de misère, ce fut un inexprimable soulagement pour la population athénienne de rentrer en possession d'Athènes et de l'Attique, de changer ses tyrans domestiques pour un gouvernement démocratique renouvelé, et de voir ses ennemis étrangers non-seulement évacuer le pays, mais même s'engager par un traité à se conduire en amis à l'avenir. Dans le fait, sous le rapport de la puissance, Athènes n'était que l'ombre de ce qu'elle avait été jadis. Elle n'avait ni empire, ni tribut, ni flotte, ni fortifications à Peiræeus, ni Longs Murs, ni une seule place

fortifiée en Attique, à l'exception de la ville elle-même. Toutefois, les Athéniens comptaient probablement pour peu toutes ces pertes, du moins au premier moment de leur rétablissement, tant était intolérable la pression à laquelle ils ne faisaient que d'échapper, et tant était bien venu le rétablissement du bien-être, de la sécurité, de la propriété et de l'indépendance à l'intérieur. Les excès mêmes de tyrannie commis par les Trente donnaient une saveur particulière au recouvrement de la démocratie. Dans leurs mains, le principe oligarchique (pour emprunter une expression de M. Burke) (1) « avait produit en fait et instantanément le plus grand des maux dont il était gros de sa nature, » en réalisant la promesse de ce serment oligarchique sans détour, qui, comme le mentionne Aristote, avait été prononcé dans diverses cités oligarchiques, — à savoir, d'imaginer autant de mal que possible à faire au peuple (2). Aussi la réaction de sentiment n'en fut-elle que plus complète à l'égard de la démocratie antérieure, même dans les esprits

(1) « J'avoue, messieurs, que cela me paraît aussi mauvais en principe et bien pire quant aux conséquences, qu'une suspension universelle de l'Acte d'Habeas Corpus... Loin d'adoucir les traits d'un tel principe, et d'écarter par là une partie de la haine populaire ou des terreurs naturelles qui l'accompagnent, je serais fâché *qu'une chose faite contrairement à l'esprit de notre constitution ne produisît pas instantanément en fait le plus grand des maux dont elle était grosse par sa nature.* C'est en restant endormi pendant longtemps, ou en étant d'abord exercé très-rarement, que le pouvoir arbitraire surprend un peuple. Au sujet du prochain acte inconstitutionnel, tout le beau monde sera prêt à dire : — « Vos prophéties sont ridicules, vos craintes sont chimériques, vous voyez combien il arrive peu de ces maux que vous prédisiez. Ainsi, par degrés, cette manière adroite d'adoucir tout pouvoir arbitraire, la prétendue rareté ou le cercle étroit de son action, seront reçus comme une sorte d'aphorisme — et M. Hume ne paraîtra pas singulier en nous disant que ce pouvoir ne trouble pas plus l'humanité, que les tremblements de terre ou le tonnerre, ou les autres accidents plus extraordinaires de la nature. » (Burke, Letter to the Sheriffs of Bristol, 1777; Burke's Works, vol. III, p. 146-150, édit. in-8°.)

(2) Aristote, Polit. V, 7, 19. Καὶ τῷ δήμῳ κακόνους ἔσομαι, καὶ βουλεύσω ὅ, τι ἂν ἔχω κακόν.

L'épitaphe flatteuse des Trente, citée dans le Schol. d'Æschine, où ils sont loués pour avoir humilié, pendant un court espace de temps, l'insolence du maudit dêmos d'Athènes, est dans le même esprit : V. K. F. Hermann, Staatsalterthümer der Griechen, s. 70, note 9.

de ceux qui en avaient été mécontents auparavant. Tous les hommes, riches et pauvres, citoyens et metœki, reconnurent alors évidemment l'excellence relative de la démocratie, sous le rapport de toutes les qualités essentielles d'un bon gouvernement. A l'exception de ceux qui s'étaient identifiés avec les Trente comme associés, partisans ou instruments, il n'y avait pour ainsi dire personne qui ne sentît que sa vie et ses biens avaient été beaucoup plus en sûreté sous l'ancienne démocratie, et le seraient encore si cette démocratie était remise en vigueur (1).

La première mesure de Thrasyboulos et de ses compagnons, après avoir conclu le traité avec Pausanias et être rentrés ainsi dans la cité, fut d'échanger des serments solennels d'amnistie pour le passé avec ceux auxquels ils venaient de faire la guerre. De semblables serments d'amnistie furent échangés également avec ceux d'Éleusis, aussitôt que cette ville fut en leur possession. Les seules personnes exceptées de cette amnistie furent les Trente, les Onze, qui avaient présidé à l'exécution de toutes leurs atrocités, et les Dix, qui avaient gouverné dans Peiræeus. Même ces personnes ne furent pas péremptoirement bannies : on leur offrit une occasion de revenir et de subir leur jugement de responsabilité (universel à Athènes, dans le cas de tout magistrat qui sortait de charge) ; de sorte que, si elles étaient acquittées, elles devaient jouir du bénéfice de l'amnistie aussi bien que tous les autres (2). Nous savons qu'Eratosthenês, l'un des Trente, retourna plus tard à Athènes, puisqu'il reste une harangue pleine de force, composée par Lysias, invoquant justice contre lui pour avoir causé la mort de Polemarchos (frère de Lysias). Eratosthenês faisait partie de la minorité des Trente qui était en général du côté de Theramenês, et s'opposait dans une mesure considérable aux violences extrêmes de Kritias, — bien qu'il fût mêlé

(1) Platon, Epistol. VII, p. 324. Καὶ ὁρῶν δήπου τοὺς ἄνδρας ἐν χρόνῳ ὀλίγῳ χρυσὸν ἀποδείξαντας τὴν ἔμπροσθεν πολιτείαν, etc.

(2) Andocide, De Mysteriis, s. 90.

personnellement à l'arrestation et à l'exécution des riches metœki auxquelles avait résisté Theramenês, et qui étaient au nombre des plus énormes méfaits même de cette sombre période. Lui et Pheidôn, — étant parmi les Dix nommés pour remplacer les Trente après la mort de Kritias, quand les autres membres de ce conseil déposé se retirèrent à Eleusis, — s'étaient efforcés de se maintenir comme oligarchie nouvelle, en faisant en même temps la guerre à Eleusis et aux exilés de Peiræeus. Après avoir échoué, ils s'étaient retirés du pays au moment où les exilés revinrent, et aussitôt que la démocratie fut rétablie. Mais après un certain intervalle, les sentiments intenses du moment s'étant calmés quelque peu, ils furent encouragés par leurs amis à revenir, et ils rentrèrent pour subir leur jugement de responsabilité. Ce fut en cette occasion que Lysias porta contre Eratosthenês son accusation, dont nous ne connaissons pas le résultat, bien que nous voyions clairement (même par le discours de l'accusateur) qu'Eratosthenês avait de puissants amis pour l'appuyer, et que les dikastes témoignèrent une répugnance considérable à le condamner (1). Le même discours nous apprend que les Trente étaient tellement détestés dans plusieurs des États qui entouraient l'Attique, qu'on y rendit des décrets formels ordonnant leur expulsion ou s'opposant à leur venue (2). On permit aux fils, même de ceux

(1) Tout cela peut se recueillir de divers passages de l'Or. XII de Lysias. Eratosthenês n'était pas seul en cause, mais il l'était conjointement avec d'autres collègues, bien que naturellement (selon le psêphisma de Kannônos) le vote des dikastes dût être rendu sur chacun d'eux séparément — ἀλλὰ παρὰ Ἐρατοσθένους καὶ τῶν τουτουὶ συναρχόντων δίκην λαμβάνειν.... μηδ' ἀποῦσι μὲν τοῖς τριάκοντα ἐπιβουλεύετε, παρόντας δ'ἀφῆτε · μηδὲ τῆς τύχης, ἣ τούτους παρέδωκε τῇ πόλει, κάκιον ὑμῖν αὐτοῖς βοήθησετε (s. 80, 81) : cf. s. 36.

On peut voir dans les sections 51, 56, 65, 87, 88, 91 le nombre d'amis prêts à appuyer la défense d'Eratosthenês et à obtenir son acquittement, surtout en représentant que, de tous ces Trente, c'était lui qui avait fait le moins de mal, — que tout ce qu'il avait fait l'avait été par crainte pour sa vie, — qu'il avait été le partisan et l'appui de Theramenês, dont la mémoire était populaire à ce moment.

Il y a également des preuves d'autres accusations portées contre les Trente devant le sénat de l'Aréopage (Lysias Or. XI. cont. Theomnest. A. s. 31, B. s. 12).

(2) Lysias, Or. XII, cont. Eratosth. s. 36.

des Trente qui ne revinrent pas, de rester à Athènes, et de jouir de leurs droits de citoyens sans être inquiétés (1), modération rare dans la guerre politique grecque.

Le premier vote public des Athéniens, après la conclusion de la paix avec Sparte et le retour des exilés, fut de rétablir la première démocratie purement et simplement, de tirer au sort les neuf archontes et le sénat des Cinq Cents, et de choisir les généraux, — tout comme auparavant. Il paraît que ce rétablissement de la constitution précédente rencontra une opposition partielle de la part d'un citoyen nommé Phormisios, qui, ayant servi avec Thrasyboulos à Peiræeus, proposait actuellement que les priviléges politiques fussent à l'avenir restreints aux possesseurs de terre en Attique. Sa proposition était censée être appuyée par les Lacédæmoniens, et elle était recommandée comme propre à faire marcher Athènes en meilleure harmonie avec eux. Elle fut présentée comme un compromis entre l'oligarchie et la démocratie, excluant à la fois les citoyens pauvres et ceux dont la fortune consistait soit en biens meubles, soit en terres situées au dehors de l'Attique ; de sorte que le nombre collectif des personnes privées de droit aurait été de cinq mille. Comme Athènes avait perdu à ce moment sa flotte et son empire maritime, et que l'importance de Peiræeus était fort diminuée non-seulement par ces pertes, mais par la démolition des murs particuliers et par celle des Longs Murs, — Phormisios et autres crurent l'occasion favorable pour exclure la multitude maritime et commerçante du rôle des citoyens. Beaucoup de ces hommes ont dû être dans une position aisée et même opulente ; mais la masse était pauvre; et Phormisios avait naturellement à son service les arguments ordinaires, par lesquels on essaye de prouver que les hommes pauvres n'ont pas à porter de jugement sur la politique ni à y prendre une part active. Mais la proposition fut rejetée ; l'orateur Lysias était au nombre de ses adversaires, et il composa contre elle un discours qui

---

(1) Démosth. adv. Bœotum de Dote Matern. c. 6, p. 1018.

fut ou prononcé ou destiné à l'être par quelque citoyen éminent de l'assemblée (1).

Par malheur, il ne nous reste qu'un fragment du discours où la proposition est justement critiquée comme funeste et inopportune, privant Athènes d'une portion considérable de sa force, de son patriotisme et de son harmonie légitimes, et même d'hommes aisés capables de servir comme hoplites ou cavaliers, — à un moment où elle se relevait à peine d'une prostration absolue. Jamais certainement le sophisme qui rattacha la dépravation ou l'incapacité politique à une condition pauvre, et la vertu ou le jugement politique à la richesse, — ne fut dévoilé d'une manière plus évidente que par rapport à la récente expérience d'Athènes. La remarque de Thrasyboulos était très-vraie (2), — à savoir qu'un plus grand nombre d'atrocités, tant contre les personnes que contre les biens, avaient été commises en peu de mois par les Trente, et encouragées par la classe des cavaliers, tous hommes riches, — que la majorité pauvre du dêmos n'en avait sanctionné pendant deux générations de démocratie. De plus, nous savons, sur l'autorité d'un témoin hostile à la démocratie, que les citoyens athéniens pauvres, qui servaient à bord des vaisseaux et ailleurs, obéissaient avec exactitude à leurs chefs, tandis que les citoyens riches, qui servaient comme hoplites et cavaliers, et qui prétendaient à une plus haute estime individuelle, étaient beaucoup moins réguliers dans le service public (3).

La motion de Phormisios étant rejetée, l'ancienne démocratie fut rétablie sans réserve, avec les ordonnances de Drakôn, et les lois, les mesures et les poids de Solôn. Mais en y regardant de plus près, on trouva que la dernière partie de la résolution était incompatible avec l'amnistie que l'on venait de jurer. Suivant les lois de Solôn et de Drakôn, les auteurs d'énormités sous les Trente s'étaient rendus coupables, et étaient susceptibles d'être jugés. Pour échapper à

(1) Dionys. Hal. Jud. de Lysiâ, c. 32, p. 526; Lysias, Orat. XXXIV, Bekk.

(2) Xénoph. Hellen. II, 4, 41.

(3) Xénoph. Memorab. III, 5, 19.

cette conséquence, on rendit, sur la proposition de Tisamenos, un second psêphisma, ou décret, pour revoir les lois de Solôn et de Drakôn, et pour les promulguer de nouveau avec les additions et les changements qui pourraient être jugés convenables. Cinq cents citoyens venaient d'être choisis par le peuple comme nomothetæ ou législateurs, au même moment où le sénat des Cinq Cents était tiré au sort : dans ces nomothetæ, le sénat choisit un petit nombre d'hommes d'élite, dont le devoir fut d'examiner toutes les propositions d'amendement ou d'addition aux lois de l'ancienne démocratie, et de les soumettre à l'examen public en les plaçant devant les statues des héros éponymes, dans le mois courant alors (1). Le sénat et le corps entier des cinq cents nomothetæ devaient alors être rassemblés, afin que chacun pût passer en revue, séparément, et les anciennes lois et les nouvelles propositions; les nomothetæ ayant préalablement juré de décider justement. Pendant le cours de cette discussion, tout simple citoyen avait la liberté d'entrer dans le sénat et de donner son opinion avec des

(1) Andocide, de Myst. s. 83. Ὁπόσων δ' ἂν προσδέῃ (νόμων), οἵδε ᾑρημένοι νομοθέται ὑπὸ τῆς βουλῆς ἀναγράφοντες ἐν σάνισιν ἐκτιθέντων πρὸς τοὺς ἐπωνύμους, σκοπεῖν τῷ βουλομένῳ, καὶ παραδιδόντων ταῖς ἀρχαῖς ἐν τῷδε τῷ μηνί · τοὺς δὲ παραδιδομένους νόμους δοκιμασάτω πρότερον ἡ βουλὴ καὶ οἱ νομοθέται οἱ πεντακόσιοι, οὓς οἱ δημόται εἵλοντο, ἐπειδὴ ὀμωμόκασιν.

Réunissant les deux phrases dans lesquelles les nomothetæ sont mentionnés ici, Reiske et F.-A. Wolf (Proleg. ad Demosth. cont. Leptin. p. CXXIX) pensent qu'il y avait deux classes de nomothetæ; l'une choisie par le sénat, l'autre par le peuple. Cela me paraît très-improbable. Les personnes choisies par le sénat n'étaient investies d'aucune fonction définitive ni décisive quelconque; elles étaient simplement choisies pour examiner quelles nouvelles propositions étaient propres à être soumises à une discussion, et elles étaient chargées de pourvoir à ce qu'on fît connaître ces propositions publiquement. Or les personnes simplement revêtues de ce caractère de comité préliminaire, ne devaient pas (à mon avis) être appelées nomothetæ. La raison qui faisait donner ce nom aux personnes mentionnées ici, c'était qu'elles étaient du nombre des cinq cents nomothetæ, auxquels appartenait définitivement le pouvoir de décider d'une manière péremptoire. Un petit comité devait naturellement être chargé de ce devoir préliminaire; et les membres de ce petit comité devaient être choisis *par* l'un des corps auxquels appartenait la décision définitive, mais choisis *dans* l'autre.

raisons pour ou contre toute loi. Toutes les lois qui se trouvaient ainsi approuvées (d'abord par le sénat, ensuite par les nomothetæ), mais non d'autres, — devaient être remises aux magistrats, et inscrites sur les murs du portique appelé Pœkilê, pour qu'elles fussent connues du public, comme devant être les régulatrices futures de la cité. Après que les lois avaient été promulguées par cette inscription publique, le sénat de l'Aréopage avait ordre de prendre soin qu'elles fussent dûment observées et imposées par les magistrats. On nommait un comité provisoire de vingt citoyens qui devait être responsable en général à l'égard de la cité pendant le temps occupé à cette révision (1).

Aussitôt que les lois eurent été revisées et inscrites publiquement dans le Pœkilê (le Pécile), suivant le décret mentionné plus haut, on rendit deux dernières lois qui remplirent complétement les vœux des citoyens (403 av. J.-C.).

La première de ces lois défendait aux magistrats d'agir d'après une loi quelconque qui ne fût pas du nombre de celles qui étaient inscrites, ou de permettre qu'on agît d'après elle; et elle déclarait qu'aucun psêphisma, soit du sénat, soit du peuple, ne dominerait aucune loi (2). Elle renouvelait aussi l'ancienne prohibition (datant de l'époque de Kleisthenês et de la première origine de la démocratie), qui interdisait de rendre une loi spéciale infligeant une peine directe à un Athénien quelconque individuellement séparément des autres, si ce n'est par les votes secrets de six mille citoyens.

La seconde des deux lois prescrivait que tous les jugements et arrêts légaux qui avaient été rendus dans la démocratie antérieure fussent tenus pour valides et inattaquables, — mais elle annulait formellement tous ceux qui avaient été rendus sous les Trente. Elle enjoignait, en outre, que les

(1) Andocide, De Myst. s. 81-85.

(2) Andocide, De Myst. s. 87. Ψήφισμα δὲ μηδὲν, μήτε βουλῆς μήτε δήμου (νόμου), κυριώτερον εἶναι.

Il semble que le mot νόμου devrait proprement être inséré ici : V. Démosth. cont. Aristokrat. c. 23, p. 649.

Cf. un emploi semblable de la phrase — μηδὲν κυριώτερον εἶναι — dans Démosth. cont. Lakrit. c. 9, p. 937.

lois revisées et inscrites actuellement n'eussent leur effet qu'à partir de l'archontat d'Eukleidês, c'est-à-dire à partir de la nomination d'archontes créés après le retour récent de Thrasyboulos et le rétablissement de la démocratie (1).

En vertu de ces lois à jamais mémorables, tous les actes antérieurs à la nomination de l'archonte Eukleidês et de ses

---

(1) Andocide, De Myst. s. 87. Nous voyons (par Démosth. cont. Timokrat. c. 15, p. 718) qu'Andocide n'a pas cité la loi complétement. Il a omis ces mots : — Ὅποσα δ' ἐπὶ τῶν τριάκοντα ἐπράχθη, ἢ ἰδίᾳ ἢ δημοσίᾳ ἄκυρα εἶναι — ces mots n'ayant pas de rapport essentiel avec le point auquel il visait. Cf. Æschin. cont. Timarch. c. 9, p. 25. — Καὶ ἔστω ταῦτα ἄκυρα, ὥσπερ τὰ ἐπὶ τῶν τριάκοντα, ἢ τὰ πρὸ Εὐκλείδου, ἢ εἴ τις ἄλλη πώποτε τοιαύτη ἐγένετο προθεσμία....

Tisamenos est probablement la même personne dont Lysias parle avec mépris — Or. XXX, cont. Nikomach. s. 36.

Meier (De Bonis Damnatorum, p. 71) pense qu'il y a une contradiction entre le décret proposé par Tisamenos (And. De Myst. s. 83), et un autre décret proposé par Dioklês, cité dans le discours de Démosth. cont. Timokrat. ch. 11, p. 713. Mais il n'y a pas de contradiction réelle entre les deux, et la seule apparence de contradiction que l'on puisse trouver résulte du fait que la loi de Dioklês n'est pas exactement donnée telle qu'elle existe actuellement. Elle devrait être lue ainsi : —

Διοκλῆς εἶπε, Τοὺς νόμους τοὺς πρὸ Εὐκλείδου τεθέντας ἐν δημοκρατίᾳ, καὶ ὅσοι ἐπ' Εὐκλείδου ἐτέθησαν, καὶ εἰσὶν ἀναγεγραμμένοι, [ἀπ' Εὐκλείδου] κυρίους εἶναι · τοὺς δὲ μετ' Εὐκλείδην τεθέντας καὶ τολοιπὸν τεθεμένους, κυρίους εἶναι ἀπὸ τῆς ἡμέρας ἧς ἕκαστος ἐτέθη, πλὴν εἴ τῳ προσγέγραπται χρόνος ὄντινα δεῖ ἄρχειν. Ἐπιγράψαι δὲ, τοῖς μὲν νῦν κειμένοις, τὸν γραμματέα τῆς βουλῆς, τριάκοντα ἡμερῶν · τὸ δὲ λοιπὸν, ὃς ἂν τυγχάνῃ γραμματεύων, προσγράφέτω παραχρῆμα τὸν νόμον κυρίον εἶναι ἀπὸ τῆς ἡμέρας ἧς ἐτέθη.

Les mots ἀπ' Εὐκλείδου, qui se trouvent entre crochets à la quatrième ligne, sont intercalés d'après une conjecture de moi ; et j'ose croire que quiconque lira la loi d'un bout à l'autre, et les commentaires dont l'orateur l'accompagne, verra qu'ils sont impérieusement demandés pour rendre le sens complet. Le but et le dessein entiers de la loi sont de régler clairement le temps *à partir duquel* chaque loi commencera à être valide.

La première partie de la loi, telle qu'elle se lit actuellement, sans ces mots, n'a pas d'à-propos ; elle ne porte ni sur le but principal que se propose Dioklês dans la seconde partie, ni sur les raisonnements postérieurs de Démosthène. Il est aisé de comprendre comment les mots ἀπ' Εὐκλείδου ont dû disparaître, en voyant que ἐπ' Εὐκλείδου précède immédiatement. On a dans le fait introduit une autre erreur, en mettant ἀπ' Εὐκλείδου dans le premier cas, au lieu de ἐπ' Εὐκλείδου, — erreur qui a été corrigée par divers éditeurs modernes, sur l'autorité de quelques MSS.

La loi de Dioklês, lue convenablement, s'accorde pleinement avec celle de Tisamenos. Meier s'étonne qu'il ne soit pas fait mention de la δοκιμασία νόμων par les nomothetæ, qui est prescrite dans un décret de Tisamenos ; mais il n'était pas nécessaire de la mentionner expressément, puisque les mots ὅσοι εἰσὶν ἀναγεγραμμένοι présupposent la δοκιμασία antérieure.

collègues (dans l'été de 403 av. J.-C.) ne durent servir de base à un procès criminel contre aucun citoyen. Pour assurer plus complétement la mise à exécution de cette mesure, on ajouta une clause spéciale au serment prononcé annuellement par les sénateurs, aussi bien qu'à celui que prononçaient les dikastes héliastiques. Les sénateurs s'engagèrent par serment à ne recevoir aucune accusation, et à n'exécuter aucun arrêt, fondés sur un fait quelconque antérieur à l'archontat d'Eukleidês, excepté seulement contre les Trente et les autres individus expressément exclus de l'amnistie, et actuellement en exil (1). Au serment prononcé chaque année par les héliastes également, on ajouta la clause suivante : — « Je ne me rappellerai pas les torts passés, et je n'appuyerai personne autre qui se les rappellera ; au contraire (2), je donnerai mon vote conformément aux lois existantes : » lois qui déclaraient elles-mêmes n'avoir d'effet qu'à partir de l'archontat d'Eukleidês.

On prit encore une autre précaution pour empêcher toute action en réparation ou en dommages fondée sur des actes antérieurs à l'archontat d'Eukleidês. Sur la motion d'Archinos (le principal collègue de Trasyboulos à Phylê), on rendit une loi qui permettait à tout défendeur contre lequel une pareille action était dirigée de plaider une exception déclinatoire (ou Paragraphê), sur le motif spécial de l'amnistie et de la prescription légale qui s'y rattachait. L'effet légal de cette paragraphê ou exception déclinatoire, dans la procédure attique, était d'augmenter à la fois la chance d'échec et la responsabilité pécuniaire en cas d'échec, du

(1) Andocide, De Myst. s. 91. Καὶ οὐ δέξομαι ἔνδειξιν οὐδὲ ἀπαγωγὴν ἕνεκα τῶν πρότερον γεγενημένων, πλὴν τῶν φευγόντων.

(2) Andocide, De Myst. s. 91. Καὶ οὐ μνησικακήσω, οὐδὲ ἄλλῳ (sc. ἄλλῳ μνησικακοῦντι) πείσομαι, ψηφιοῦμαι δὲ κατὰ τοὺς κειμένους νόμους.

Cette clause ne paraît pas comme partie du serment héliastique donné dans Démosth. cont. Timokrat. c. 36, p. 746. Elle fut extrêmement significative et importante pendant le petit nombre d'années qui suivirent immédiatement le rétablissement de la démocratie. Mais son importance fut essentiellement temporaire, et on la laissa là dans les vingt ou trente années après l'époque à laquelle elle s'appliquait spécialement.

côté du demandeur, et aussi d'améliorer considérablement les chances du défendeur. Cette loi fut, dit-on, proposée par Archinos, quand il vit que quelques personnes commençaient à intenter des actions judiciaires, malgré l'amnistie, et afin de mieux empêcher toute réclamation de ce genre (1).

Grâce à ces lois additionnelles, on fut assuré que les opérations des cours de justice seraient en pleine conformité avec l'amnistie récemment jurée, et que, ni directement ni indirectement, personne ne serait inquiété pour des fautes commises antérieurement à Eukleidês. Et dans le fait, l'amnistie fut fidèlement observée : les exilés rentrant de Peiræeus et les cavaliers avec les autres partisans des Trente à Athènes se mêlèrent de nouveau dans une égale et harmonieuse démocratie.

Huit ans avant ces incidents, nous avons vu la conspiration oligarchique des Quatre Cents heureuse pour un moment et renversée ensuite, et nous avons eu occasion de

(1) Le discours XVIII d'Isokrate — Paragraphê cont. Kallimach. — nous instruit sur ces points-ci, — en particulier sect. 1-4.

Kallimachos avait intenté une action contre le client d'Isokrate pour 10,000 drachmes (s. 15-17), l'accusant d'être complice de Patroklês (l'Archonte-Roi sous les Dix qui succédèrent immédiatement aux Trente, avant le retour des exilés), et de l'avoir aidé à saisir et à confisquer une somme d'argent appartenant à Kallimachos. Ce dernier, au début de cette action, fut dans la nécessité de payer les frais de procédure appelés *prytaneia ;* somme proportionnelle à ce qu'on réclamait, et montant à 30 drachmes, quand la somme réclamée était entre 1,000 et 10,000 drachmes. En supposant que l'action eût été directement en justice, Kallimachos, s'il eût perdu sa cause, aurait perdu ses prytaneia, mais rien de plus. Or, selon la Paragraphê permise par la loi d'Archinos, le défendeur est autorisé à jurer que l'action intentée contre lui est fondée sur un fait antérieur à l'archontat d'Eukleidês ; et alors on juge d'abord une cause, sur cette question spéciale, après quoi on permet au défendeur de parler le premier, avant le demandeur. Si le verdict, sur cette question spéciale, est rendu en faveur du défendeur, non-seulement le demandeur ne peut plus pousser son action plus loin, mais il est condamné en outre à payer au défendeur l'amende appelée epôbelia, c'est-à-dire un sixième de la somme réclamée. Mais si, au contraire, le verdict sur la question spéciale est en faveur du demandeur, il est regardé comme ayant droit de poursuivre son action primitive, et de recevoir en outre immédiatement, du défendeur, la même amende ou epôbelia. On trouve des renseignements sur ces règles de procédure dans les dikasteria attiques chez Meier et Schoemann, Attischer Prozess, p. 647 ; Platner, Prozess und Klagen, vol. I, p. 156-162.

signaler, par rapport à cet événement, l'absence étonnante de toute violence réactionnaire de la part du peuple victorieux, à un moment de sérieuse provocation pour le passé et d'appréhension extrême pour l'avenir. Nous faisions remarquer que Thucydide, qui n'était pas ami de la démocratie athénienne, choisissait précisément cette occasion, — dans laquelle on aurait pu regarder comme probable et naturelle quelque manifestation de mouvement vindicatif, — pour accorder les éloges les plus complets à sa conduite douce et modérée. Si l'historien avait vécu pour décrire le règne des Trente et la restauration qui le suivit, nous ne pouvons douter que son langage n'eût été encore plus chaleureux et plus expressif dans le même sens. Il y a peu d'événements dans l'histoire ancienne ou dans la moderne qui soient plus étonnants que la conduite du peuple athénien, quand il recouvra sa démocratie après le renversement des Trente; et quand nous la rapprochons du même phénomène après la déposition des Quatre Cents, nous voyons que ni l'une ni l'autre ne provinrent d'un caprice ou d'un accident particulier du moment; toutes deux dépendirent d'attributs permanents du caractère populaire. Si nous ne connaissions rien autre chose que les événements de ces deux périodes, nous serions autorisés à écarter, sur cette seule preuve, la série d'épithètes méprisantes, — étourdi, irascible, jaloux, injuste, avide, etc., — que M. Mitford prononce si fréquemment tour à tour, et qu'il insinue même quand il ne les prononce pas, relativement au peuple athénien (1). Un peuple dont le caractère et

(1) Wachsmuth — qui admet dans son ouvrage, avec peu ou point de critique, tout ce qui a jamais été dit contre le peuple athénien, et dans le fait contre les Grecs en général — affirme, contrairement à toute évidence et à toute probabilité, que l'amnistie ne fut pas réellement observée à Athènes (Wachsmuth, Hellen. Alterth. ch. 9, s. 71, vol. II, p. 267).

Les mots simples et clairs de Xénophon, — venant de la bouche d'un témoin si décidément hostile, — suffisent pour le réfuter : — Καὶ ὀμόσαντες ὅρκους ἦ μὴν μὴ μνησικακήσειν, ἔτι καὶ νῦν ὁμοῦ γε πολιτεύονται, καὶ τοῖς ὅρκοις ἐμμένει ὁ δῆμος (Hellen. II, 4, 43).

Les passages auxquels Wachsmuth s'en réfère n'établissent nullement ce point. Même si des actions judiciaires ou des accusations avaient été inten-

la moralité habituels méritaient ces épithètes n'aurait pu agir comme le firent les Athéniens tant après les Quatre Cents qu'après les Trente. On peut trouver dans leur histoire des actes qui justifient un blâme sévère ; mais quant aux éléments permanents de caractère, tant moral qu'intellectuel, aucune population dans l'histoire n'a jamais fourni de preuve plus forte que les Athéniens dans ces deux mémorables occasions.

Si nous suivons les actes des Trente, nous verrons que les cavaliers et les trois mille hoplites privilégiés dans la ville avaient pris part à toute espèce de crime infâme qui pouvait s'imaginer en vue d'exaspérer les sentiments des exilés. Ces derniers, à leur retour, virent devant eux des hommes qui avaient livré leurs parents pour qu'ils fussent mis à mort sans jugement, — qui s'étaient emparés de leurs biens et en avaient joui, — qui les avaient chassés tous de la ville et pour la plupart de l'Attique, — et qui avaient conservé l'empire, non-seulement en renversant la constitution, mais encore en appelant et en soudoyant des gardes étrangers. Ces atrocités, conçues et ordonnées par les Trente, avaient été exécutées à l'aide et au profit commun (comme Kritias le faisait justement remarquer) (1) de ces maîtres de la ville que les exilés trouvèrent à leur retour. Or, Thrasyboulos, Anytos et le reste de ces exilés virent leurs biens entièrement pillés et

tées, en violation de l'amnistie, cela ne prouverait pas que le peuple la violât ; à moins que nous ne sachions aussi que le dikasterion les confirmât. Mais il ne s'en réfère à des actions ni à des accusations intentées sur un pareil motif. Il mentionne seulement quelques cas dans lesquels, une accusation étant portée sur des motifs subséquents à Eukleidês, l'accusateur dans son discours fait allusion à d'autres faits antérieurs à Eukleidês. Or tout orateur devant le dikasterion athénien se croit autorisé à rappeler devant les dikastes toute la vie passée de son adversaire, en manière de preuve analogue tendant à attester le caractère général du dernier, bon ou mauvais. Par exemple, l'accusateur de Sokratês mentionne, comme point contribuant à accuser le caractère général de Sokratês, qu'il avait été le maître de Kritias ; tandis que le philosophe, dans sa défense, fait allusion à sa fermeté et à sa vertu comme Prytanis, dans l'assemblée qui condamna les généraux après la bataille des Arginusæ. Ces deux allusions sont présentées comme preuve d'un caractère en général.

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 9.

usurpés par d'autres pendant le petit nombre de mois que dura leur absence : nous pouvons présumer que leurs terres, — qui n'avaient probablement pas été vendues, mais accordées à des membres individuels ou à des partisans des Trente (1), — leur furent rendues ; mais les biens meubles ne pouvaient être réclamés, et les pertes dont ils continuaient à souffrir étaient prodigieuses. Les hommes qui avaient causé ces pertes et qui en avaient profité (2), — en déployant souvent une grande brutalité à l'égard des épouses et des familles des exilés, comme nous le savons par le cas de l'orateur Lysias, — étaient actuellement à Athènes, tous individuellement bien connus de ceux qu'ils avaient persécutés. De même, les fils et les frères de Leôn et des autres victimes des Trente voyaient devant eux les mêmes citoyens par les mains desquels leurs parents innocents avaient été livrés pour être emprisonnés et exécutés sans jugement (3). La somme de maux soufferts avait été infiniment plus grande qu'à l'époque des Quatre Cents, et la provocation, sur toute sorte de motifs publics et privés, violente à un degré qui ne

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 1. Ἦγον δὲ ἐκ τῶν χωρίων (οἱ τριάκοντα) ἵν' αὐτοὶ καὶ οἱ φίλοι τοὺς τούτων ἄγρους ἔχοιεν.

(2) Isokrate, cont. Kallimach. Orat. XVIII, s. 30.

Θρασύβουλος μὲν καὶ Ἄνυτος, μέγιστον μὲν δυνάμενοι τῶν ἐν τῇ πόλει, πολλῶν δὲ ἀπεστερημένοι χρημάτων, εἰδότες δὲ τοὺς ἀπογράψαντας, ὅμως οὐ τολμῶσιν αὐτοῖς δίκας λαγχάνειν οὐδὲ μνησικακεῖν, ἀλλ' εἰ καὶ περὶ τῶν ἄλλων μᾶλλον ἑτέρων δύνανται διαπράττεσθαι, ἀλλ' οὖν περί γε τῶν ἐν ταῖς συνθήκαις ἴσον ἔχειν τοῖς ἄλλοις ἀξιοῦσιν.

D'autre part (dans le discours XVI d'Isokrate, De Bigis, s. 56), on fait parler le jeune Alkibiadês au sujet d'autres personnes qui recouvrent leurs biens — τῶν ἄλλων κομιζομένων τὰς οὐσίας.

Mon exposé dans le texte concilie ces deux assertions. Le jeune Alkibiadês dit encore que le peuple avait voté qu'on lui accorderait une compensation pour la confiscation de la fortune de son père, mais que la puissance de ses ennemis l'en avait frustré. Nous pouvons bien douter qu'un tel vote ait été jamais rendu réellement.

Il paraît toutefois que Batrachos, un des principaux délateurs qui amenaient des victimes aux Trente, jugea prudent de vivre dans la suite hors de l'Attique (Lysias, cont. Andoc. Or. VI, s. 46), bien qu'il eût été légalement protégé par l'amnistie.

(3) Andocide, De Myst. s. 94. Μέλητος δ' αὖ οὑτοσὶ ἀπήγαγεν ἐπὶ τῶν τριάκοντα Λέοντα, ὡς ὑμεῖς ἅπαντες ἴστε, καὶ ἀπέθανεν ἐκεῖνος ἄκριτος... Μέλητον τοίνυν τοῖς παισὶ τοῖς τοῦ Λέοντος οὐκ ἔστι φόνου διώκειν, ὅτι τοῖς νόμοις δεῖ χρῆσθαι ἀπ' Εὐκλείδου ἄρχοντος · ἐπεὶ ὥς γε οὐκ ἀπήγαγεν, οὐδ' αὐτὸς ἀντιλέγει.

fut jamais dépassé dans l'histoire. Toutefois, nous voyons la multitude victorieuse, avec cette blessure au cœur toute récente, dans la dernière occasion aussi bien que dans la première, ensevelir le passé dans une amnistie accordée sans aucune distinction et ne désirer pour l'avenir que la marche harmonieuse de la démocratie renouvelée et universelle. Nous voyons le sentiment de la chose publique dans le dêmos, faisant contraste deux fois avec le sentiment de faction dans une oligarchie dominante (1), triomphant deux fois des motifs contraires les plus forts, des souvenirs les plus amers de meurtre et de spoliation injustes, de tout cet entraînement passionné de désir réactionnaire qui caractérise le moment d'une restauration politique. « Sanglant sera le règne de ce roi qui rentre de l'exil dans son royaume, » — dit le poëte latin : sanglant en effet avait été le gouvernement de Kritias et de ces oligarques qui étaient récemment revenus de l'exil. « Dur est un dêmos (fait observer Æschyle) qui vient d'être délivré des maux (2). » Mais le dêmos athénien, en revenant de Peiræeus, présenta, après de cruelles injustices souffertes, le rare phénomène d'une restauration sacrifiant tout violent mouvement de représailles à une considération généreuse et réfléchie pour la marche future de la république. Thucydide fait remarquer que la modération dans l'antipathie politique qui prévalut à Athènes, après la victoire du peuple sur les Quatre Cents, fut la principale cause à laquelle Athènes dut de revivre en sortant du profond abaissement et du grand danger publics où elle était plongée (3). Cette remarque s'applique avec beaucoup plus de force à la restauration qui suivit les Trente, quand la condition publique d'Athènes était au dernier degré d'un avilissement dont rien n'aurait pu la tirer que cette sagesse et ce patriotisme exemplaires de la part de son dêmos victorieux. Ces qualités seules auraient pu la mettre

(1) Thucydide, VI, 39. Δῆμον, ξύμπαν ὠνομάσθαι, ὀλιγαρχίαν δὲ, μέρος.

(2) Æschyle, Sept. ad Thebas, 1047. Τραχύς γε μέντοι δῆμος ἐκφυγὼν κακά.

(3) Thucydide, VIII, 97.

en état d'accomplir cette résurrection partielle, qui en fit un État séparé, indépendant et puissant, — et qui nous fournira une matière pour la portion subséquente de notre histoire.

Pendant que nous signalons la mémorable résolution que prirent les Athéniens d'oublier ce qui ne pouvait être rappelé sans ruiner la marche future de la démocratie, — nous devons en même temps faire remarquer ce qu'ils s'appliquèrent particulièrement à préserver de l'oubli. Ils reconnurent formellement tous les cas jugés et tous les droits de propriété tels qu'ils existaient sous la démocratie antérieure aux Trente. « Vous déclarâtes, concitoyens (dit Andocide), que tous les verdicts judiciaires et toutes les décisions d'arbitres rendus sous la démocratie demeureraient valides, afin qu'il n'y eût ni abolition de dettes, ni renversement de droits privés; mais afin que chacun eût le moyen d'exiger l'accomplissement d'un contrat passé entre lui et d'autres (1). » Si le peuple athénien avait été animé de ce désir avide de dépouiller les riches, s'il avait été soumis à la passion du moment, ce que M. Mitford lui impute dans tant de chapitres de son histoire, — il ne manqua à ce moment ni motif ni occasion pour une confiscation en masse, dont les riches eux-mêmes, pendant la domination des Trente, avaient donné d'abondants exemples. L'amnistie, quant aux fautes politiques, et la mémoire indélébile, quant aux droits de propriété, sont également remarquables comme preuve de caractère réel du dêmos athénien.

Si nous avions besoin d'une autre preuve pour nous convaincre que les Athéniens étaient capables d'adopter les vues les plus larges et les plus saines dans une situation politique difficile, nous la trouverions dans une autre de leurs mesures à cette époque critique. Les Dix, qui avaient succédé à la présidence oligarchique d'Athènes après la

(1) Andocide, De Myst. s. 88. Τὰς μὲν δίκας, ὦ ἄνδρες, καὶ τὰς διαίτας ἐποιήσατε κυρίας εἶναι ὅποσαι ἐν δημοκρατουμένῃ τῇ πόλει ἐγένοντο, ὅπως μήτε χρέων ἀποκοπαὶ εἶεν μήτε δίκαι ἀνάδικοι γένοιντο, ἀλλὰ τῶν ἰδίων συμβολαίων αἱ πράξεις εἶεν.

mort de Kritias et l'expulsion des Trente, avaient emprunté à Sparte la somme de cent talents, dans le dessein exprès de faire la guerre aux exilés de Peiræeus. Après la paix, il était nécessaire que cette somme fût rendue, et quelques personnes proposèrent qu'on recourût aux biens des individus et du parti qui avaient emprunté l'argent. L'équité apparente de la proposition se fit sans doute sentir avec une force particulière à un moment où le trésor public était dans un extrême dénûment. Néanmoins, les chefs démocratiques et le peuple s'y opposèrent décidément et résolurent de reconnaître la dette comme charge publique; et c'est à ce titre qu'elle fut liquidée plus tard, après quelque délai provenant de la pénurie du trésor (1).

Tout ce que l'on réclama des cavaliers ou chevaliers qui avaient servi activement les Trente fut qu'ils rendissent les sommes qui leur avaient été avancées par ces derniers pour s'équiper. Cette avance faite aux cavaliers, sujette à un remboursement subséquent et vraisemblablement distincte de la paye militaire régulière, paraît avoir été un usage habituel dans l'ancienne démocratie (2); mais nous pouvons croire sans peine que les Trente avaient porté cet usage à un excès abusif, dans leur désir d'enrôler ou de stimuler des partisans, — si nous nous rappelons qu'ils recouraient à des moyens plus infâmes dans le même but. Il existait naturellement de grandes différences individuelles entre ces chevaliers, quant au degré auquel chacun d'eux s'était prêté

(1) Isokrate, Areopagit: Orat. VII, s. 77; Démosth. cont. Leptin. c. 5, p. 460.

(2) Lysias, pro Mantitheo, Or. XVI, s. 6-8. J'accepte en substance l'explication que Harpokration et Photius donnent du mot κατάστασις, malgré les objections de Boeckh, qui ne me paraissent fondées sur aucune raison suffisante. Je ne puis m'empêcher de croire que Reiske a raison de distinguer κατάστασις de la paye—μισθός.

V. Boeckh, Public Econ. of Athens, b. II, s. 19, p. 250. Dans l'Appendice de cet ouvrage (qui n'est pas traduit en anglais avec l'ouvrage lui-même), il donne en outre le Fragment d'une inscription qu'il considère comme ayant trait à cette reprise de κατάστασις aux Cavaliers ou Chevaliers après les Trente. Mais le Fragment est tellement imparfait, qu'on ne peut rien affirmer avec certitude à son égard. V. la Staatshauth. der Athener, Appendix, vol. II, p. 207, 208.

aux méfaits de l'oligarchie. On n'inquiéta pas même les plus coupables d'entre eux, et on les envoya quatre ans plus tard servir avec Agésilas en Asie, à un moment où les Lacédæmoniens demandèrent à Athènes un contingent de cavalerie (1), le dêmos étant charmé de pouvoir leur procurer un honorable service à l'étranger. Mais le corps général des cavaliers eut si peu à souffrir du souvenir des Trente, que beaucoup d'entre eux devinrent plus tard sénateurs, généraux, hipparques, et occupèrent d'autres postes considérables dans l'État (2).

Bien que le décret de Tisamenos, — qui poursuivait une révision des lois sans délai, et ordonnait que les lois une fois revisées fussent affichées en public pour former le guide unique et exclusif des dikasteria, — eût été rendu immédiatement après le retour de Peiræeus et la confirmation de l'amnistie, cependant il paraît qu'il s'écoula un délai considérable avant que cette ordonnance fût mise complétement à exécution. Une personne, nommée Nikomachos, étant chargée de ce devoir, est accusée de l'avoir rempli tardivement aussi bien qu'avec mauvaise foi. Lui ainsi que Tisamenos (3) était greffier ou secrétaire; nom qui comprenait une classe d'officiers payés, extrêmement importants dans le détail des affaires à Athènes, bien qu'ils fussent vraisemblablement de basse naissance, et considérés comme occupant une position subordonnée, exposés aux ris moqueurs d'orateurs hostiles. Les conseils, les magistrats, les corps publics étaient si souvent changés à Athènes, que la conti-

(1) Xénoph. Hellen. III, 1, 4.

(2) Lysias, Or. XVI, pro Mantitheo, s. 9, 10; Lysias, cont. Evand. Or. XXVI, s. 21-25.

Nous voyons par ce dernier discours (s. 26) que Thrasyboulos aida dans la suite quelques-uns des principaux personnages, qui avaient été dans la ville et s'étaient opposés au retour des exilés, à surmonter les difficultés de la Dokimasia (ou examen du caractère, avant d'être admis à prendre possession d'une charge pour laquelle un homme avait été ou choisi ou désigné par le sort). Il parla en faveur d'Evandros, afin que ce dernier pût être accepté comme Archonte-Roi.

(3) Je présume avec confiance que Tisamenos le greffier, mentionné dans Lysias cont. Nikomach. s. 37, est la même personne que Tisamenos nommé dans Andocide, De Mysteriis (s. 83). comme ayant proposé ce mémorable psêphisma.

nuité des affaires publiques n'avait pu être maintenue que par des secrétaires payés de ce caractère, qui se consacraient constamment à ce devoir (1).

Nikomachos avait été nommé pendant la démocratie antérieure aux Trente, afin qu'il préparât une copie nette des vieilles lois de Solôn, et qu'il les affichât de nouveau (probablement en caractères plus distincts et à une place où le public les lirait plus commodément). Nous pouvons bien comprendre que le sentiment démocratique renouvelé, — qui éclata après l'expulsion des Quatre Cents et dicta le violent psêphisma de Demophantos, — put naturellement produire aussi une commission pareille, à laquelle était propre Nikomachos, tant comme l'un des greffiers ou secrétaires publics, que comme habile orateur (2). Son accusateur (pour lequel Lysias composa son trentième discours que nous avons aujourd'hui) le dénonce comme ayant non-seulement traîné à dessein cette affaire en longueur, avec l'intention de prolonger la période de rémunération, — mais même comme ayant de mauvaise foi altéré les anciennes lois, au moyen de nouvelles interpolations aussi bien que d'omissions. Dans quelle mesure ces accusations ont-elles pu être méritées? c'est ce que nous n'avons pas le moyen de juger; mais même en admettant que Nikomachos ait été à la fois honnête et diligent, il dut ne pas trouver une médiocre difficulté à s'acquitter convenablement de son devoir d'anagrapheus (3), ou « copiste, » chargé de transcrire toutes les

(1) V. Public Economy of Athens de M. Boeckh, l. II, c. 8, p. 186, (Trad. Ang.) pour un sommaire de tout ce que l'on sait relativement à ces γραμματεῖς ou secrétaires.

L'expression dans Lysias, cont. Nikomach. s. 38, — Ὅτι ὑπογραμματεῦσαι οὐκ ἔξεστι δὶς τὰν αὐτὸν τῇ ἀρχῇ τῇ αὐτῇ, — est exactement expliquée par M. Boeckh comme ayant un sens très-restreint, et ne s'appliquant qu'à deux années successives. Et nous pouvons douter, je crois, qu'en pratique on s'attachât rigoureusement à ce principe; bien qu'il soit possible de supposer que ces secrétaires alternaient entre eux en passant d'un conseil ou d'un bureau à un autre. Leur grande utilité consistait dans le fait qu'ils étaient constamment de service, et qu'ils entretenaient ainsi la marche continue des détails.

(2) Lysias, Or. XXX, cont. Nikomach. s. 32.

(3) Lysias, Or. XXX, cont. Nikomach. s. 33. Wachsmuth l'appelle par

anciennes lois d'Athènes, à partir de Solôn. Mais la phraséologie de ces anciennes lois, et l'alphabet dans lequel elles étaient écrites, étaient dans bien des cas tombés en désuétude et hors d'usage (1); tandis que, sans doute, il y avait également des cas où une loi différait d'une autre, en tout ou en partie. Or ces contradictions et ces archaïsmes étaient de nature à devenir choquants, si on les inscrivait à une nouvelle place, et en caractères nets et nouveaux; cependant Nikomachos n'avait pas qualité pour faire le plus petit changement, et naturellement il pouvait être lent à s'acquitter d'une commission dont le résultat ne lui promettait pas beaucoup d'honneur.

Ces remarques tendent à montrer que la nécessité d'une collection et d'une publication nouvelles (si nous pouvons employer ce terme) s'était fait sentir avant la période des Trente; mais un pareil projet ne pouvait guère être réalisé, sans qu'en même temps on revisât les lois, comme corps, qu'on écartât toutes les contradictions flagrantes et qu'on rectifiât ce qui pouvait manifestement déplaire à l'époque, soit en substance, soit par le style. Or le psêphisma de Tisamenos, l'une des premières mesures de la démocratie renouvelée après les Trente, prescrivait à la fois cette révision et proposait un corps pour la faire; mais alors Archinos proposa et enleva un décret additionnel, relatif à l'alphabet qui servirait à la rédaction des lois révisées. L'alphabet ionien, — c'est-à-dire l'alphabet grec complet de vingt-quatre lettres, comme il est écrit et imprimé aujourd'hui, — avait été en usage universellement à Athènes pendant un temps considérable, apparemment durant deux générations; mais, par suite d'une fidélité tenace à l'ancienne coutume, les lois avaient continué d'être écrites avec l'ancien alphabet atti-

erreur antigrapheus au lieu de anagrapheus (Hellen. Alterth. v. II, IX, p. 269).

Il semble par le discours VII de Lysias (s. 20, 36, 39) que Nikomachos était en inimitié avec plusieurs personnes qui employaient Lysias comme logographos ou auteur de discours.

(1) Lysias, Or. X, cont. Theomnest. A. s. 16-20.

que de seize ou de dix-huit lettres seulement. On ordonna alors qu'on cesserait l'usage de cet alphabet incomplet, et qu'on se servirait de l'alphabet ionien complet pour écrire les lois revisées, aussi bien que les futurs actes publics (1).

Grâce en partie à cette importante réforme, en partie au corps chargé de la révision, en partie à l'action de Nikomachos, que l'on maintint encore dans la fonction d'anagrapheus, — la révision, l'inscription et la publication des lois dans leur nouvel alphabet furent enfin achevées. Mais il semble qu'il fallut deux ans pour terminer l'opération, — ou du moins deux années s'écoulèrent avant que Nikomachos subît son jugement de responsabilité (2). Il paraît avoir fait diverses propositions nouvelles de son invention, qui furent du nombre de celles que les nomothetæ adoptèrent : c'est pour elles que son accusateur l'attaqua, au jugement de responsabilité, aussi bien que sur l'allégation encore plus grave d'avoir par corruption falsifié les décisions de ce corps, — en écrivant ce qu'il n'avait pas sanctionné, ou en supprimant ce qu'il avait sanotionné (3).

L'archontat d'Eukleidês, qui succéda immédiatement à l'anarchie (comme on nomma l'archontat de Pythodôros, ou la période des Trente), devint ainsi un point cardinal, ou époque dans l'histoire athénienne. Nous ne pouvons douter que ces lois ne sortissent de cette révision considérablement modifiées, bien que, par malheur, nous ne possédions pas de particularités sur le sujet. Nous savons que les droits politiques furent, sur la proposition d'Aristophôn, restreints pour l'avenir, au point que personne ne put être citoyen de naissance, si ce n'est le fils de parents citoyens des deux

(1) V. Taylor, Vit. Lysiæ, p. 53, 54 ; Franz, Element. Epigraphicê Græc. Introd. p. 18-24.

(2) Lysias, cont. Nikom. s. 3. Son emploi avait duré six ans entiers : — quatre ans avant les Trente, deux ans après eux — s. 7. Du moins ce semble être le sens de l'orateur.

(3) Je présume que c'est le sens de la s. 21 du discours de Lysias contre lui : — Εἰ μὲν νόμους ἐτίθην περὶ τῆς ἀναγραφῆς, etc. ; et s. 33-45 : — Παρακαλοῦμεν ἐν τῇ κρίσει τιμωρεῖσθαι τοὺς τὴν ὑμετέραν νομοθεσίαν ἀφανίζοντας, etc.

Toutefois la teneur du discours est malheureusement obsoure.

côtés ; tandis qu'antérieurement il avait suffi que le père seul fût citoyen (1). Le rhéteur Lysias, metœkos par position, avait non-seulement subi de grandes pertes, et échappé de très-près aux coups des Trente (qui mirent réellement à mort son frère Polemarchos), — mais il avait contribué, au moyen d'une somme considérable, à aider les efforts armés des exilés sous Thrasyboulos au Peiræeus. Comme récompense et compensation de tels antécédents, ce dernier proposa que les droits de citoyen lui fussent conférés : mais on nous dit que ce décret, bien qu'adopté par le peuple, fut plus tard attaqué par Archinos comme illégal ou contraire aux formes, et annulé. Lysias, ainsi frustré du droit de cité, passa le reste de sa vie comme isotelês, ou non-citoyen, dans la condition la meilleure, exempt des charges particulières imposées à la classe des metœki (2).

Ce refus du droit de cité à un homme éminent tel que Lysias, qui avait agi et souffert pour la cause de la démocratie, combiné avec le décret d'Aristophôn signalé plus haut, implique un degré de rigueur accrue que nous ne pouvons expliquer qu'en partie. Ce n'était pas seulement au renouvellement de sa démocratie qu'Athènes avait alors à pourvoir. Elle avait aussi à accommoder sa législation et son administration à sa marche future comme État isolé, sans empire ni dépendances étrangères. Dans ce dessein, des changements considérables ont dû être nécessaires; entre autres, nous savons qu'on abolit le conseil des hellenotamiæ (nommés dans l'origine pour percevoir et administrer le tribut de Dêlos, mais qui attirèrent graduellement à eux des fonctions plus étendues, jusqu'à ce qu'ils finissent par être, immédiatement avant les Trente, les payeurs généraux de l'État), et que ceux de ces devoirs qui ne cessèrent pas avec la perte de l'empire furent transférés à deux nouveaux officiers, — le trésorier de guerre et l'adminis-

(1) Isée, Or. VIII, de Kiron. Sort. s. 61; Demosth. cont. Eubulid. c. 10, p. 1307.

(2) Plutarque, Vit. X, Or. (Lysias), p. 836; Taylor, Vit. Lysiæ, p. 53.

trateur du theôrikon, ou fonds destinés aux fètes religieuses (1).

Quant à ces deux nouveaux départements, dont le dernier surtout devint si étendu qu'il comprit la plupart des dépenses d'un établissement de paix, j'en parlerai plus complétement ci-après ; à présent, je me contente de les signaler comme manifestations du changement considérable qui s'opéra dans l'administration athénienne, par suite de la perte de l'empire. Il y eut sans doute beaucoup d'autres changements provenant de la même cause, bien que nous ne les connaissions pas en détail, et j'incline à mettre dans le nombre le changement mentionné plus haut relativement au droit de cité. Tant que l'empire athénien dura, les citoyens d'Athènes furent répandus sur la mer Ægée en qualité de toute sorte, — comme colons, marchands, navigateurs, soldats, etc., ce qui a dû considérablement encourager des mariages entre eux et les femmes d'autres États insulaires grecs. En effet, on nous dit même qu'une permission expresse de *connubium* avec des Athéniens fut accordée aux habitants de l'Eubœa (2), — fait (signalé par Lysias) de quelque importance en ce qu'il jette du jour sur la tendance de l'empire athénien à multiplier les liens de famille entre Athènes et les villes alliées. Or, selon la loi qui dominait avant Eukleidês, le fils issu de tout mariage pareil était de naissance citoyen athénien ; arrangement à cette époque utile à Athènes en ce qu'il fortifiait les liens de son empire, — et éminemment utile à un point de vue plus large, comme étant au nombre des causes de la sympathie panhellénique. Mais quand Athènes fut privée et de son empire et de sa flotte, et confinée dans les limites de l'Attique, — il ne resta plus de motif pour continuer un tel règlement; de sorte que le sentiment de cité exclusif, naturel à l'esprit grec, redevint

(1) V. relativement à ce changement Boeckh, Public Econ. of Athens, II, 7, p. 180 *seq.*, Trad. Ang.

(2) Lysias, Fragm. Or. XXXIV. De non dissolvendâ Republicâ, s. 3. — ἀλλὰ καὶ Εὐβοιεῦσιν ἐπιγαμίαν ἐποιούμεθα, etc.

prédominant. Telle est peut-être l'explication de la nouvelle loi restrictive proposée par Aristophôn.

Trasyboulos et la vaillante poignée d'exilés qui s'étaient d'abord emparés de Phylê ne reçurent pas de leurs concitoyens, en signe de gratitude, de récompense plus considérable que mille drachmes pour un sacrifice commun et une offrande votive avec des rameaux d'oliviers (1). En effet, la dette dont Athènes était redevable à Thrasyboulos n'était pas telle qu'elle pût être acquittée par de l'argent. C'est à son patriotisme individuel, dans une grande mesure, que nous pouvons attribuer non-seulement le rétablissement de la démocratie, mais sa bonne conduite, une fois qu'elle fut rétablie. Combien les conséquences de ce rétablissement et la conduite du peuple auraient été différentes, si cet événement avait eu pour auteur un homme tel qu'Alkibiadês, se servant de grands talents surtout pour favoriser sa cupidité et son pouvoir !

Toutefois, lors du rétablissement de la démocratie, Alkibiadês n'était déjà plus. Peu après la catastrophe d'Ægospotami, il avait cherché un asile dans la satrapie de Pharnabazos, ne se croyant plus à l'abri des poursuites lacédæmoniennes dans ses forts de la Chersonèse en Thrace. Il emportait avec lui beaucoup de richesses, bien qu'il en laissât plus encore derrière lui dans ces forts ; comment les avait-il acquises? c'est ce que nous ignorons. Mais comme il passa en Asie, apparemment par le Bosphore, il fut dépouillé par les Thraces de Bithynia, et subit une grande perte avant de pouvoir arriver jusqu'à Pharnabazos en Phrygia. Renouvelant le lien d'hospitalité personnelle qu'il avait contracté avec Pharnabazos quatre ans auparavant (2), il sollicita alors du satrape un sauf-conduit jusqu'à Suse. Les ambassadeurs athéniens, — que Pharnabazos, après sa première pacification avec Alkibiadês, en 408 avant J.-C.,

---

(1) Æschine, cont. Ktesiphont. c. 62, p. 437; Cornélius Népos, Thrasybule, ch. 4.

(2) Xénoph. Hellen. I, 3, 12. Τόν τε κοινὸν ὅρκον καὶ ἰδίᾳ ἀλλήλοις πίστεις ἐποιοῦντο.

s'était engagé à escorter jusqu'à Suse, mais qu'il avait été forcé, par l'ordre de Cyrus, de détenir comme prisonniers, — furent à ce moment même relâchés de leur détention de trois années, et purent descendre à la Propontis (1); et Alkibiadês, qui avait projeté cette mission dans l'origine, tenta de décider le satrape à remplir la promesse qu'il avait faite primitivement, mais qu'il n'avait pu tenir. Les espérances du confiant exilé, le reportant à l'histoire de Themistoklês, l'amenèrent à compter sur le même succès à Suse que celui qui était échu en partage à ce dernier; et le dessein n'était pas impraticable pour un homme dont les talents étaient universellement renommés, et qui avait déjà agi comme ministre de Tissaphernês.

La cour de Suse était à cette époque dans une position particulière. Le roi Darius Nothus, étant mort récemment, avait eu pour successeur son fils aîné Artaxerxês Mnemôn (2); mais le cadet, Cyrus, que Darius avait fait venir pendant sa dernière maladie, essaya, après la mort de ce dernier, de supplanter Artaxerxês dans la succession, — ou du moins fut supposé le faire. On le saisit, et on se disposait à le mettre à mort, quand la reine-mère Parysatis détermina Artaxerxês à lui pardonner, et à le renvoyer dans sa satrapie le long de la côte d'Iônia, où il travailla activement, bien qu'en secret, à acquérir les moyens de détrôner son frère, tentative mémorable dont je parlerai ci-après plus complétement. Mais ses plans, bien que soigneusement masqués, n'échappèrent pas à l'observation d'Alkibiadês, qui voulut se faire un mérite de les révéler à Suse, et devenir l'instrument qui servirait à les faire échouer. Il communiqua à Pharnabazos ses soupçons aussi bien que son projet, et il essaya de réveiller ce satrape par des craintes de danger pour l'empire, de manière à pouvoir ainsi se faire bien venir lui-même à Suse comme révélateur et auxiliaire.

(1) Xénoph. Hellen. I, 4, 7.

(2) Xénoph. Anab. I, 1; Diodore, XIII, 108.

Pharnabazos nourrissait déjà dans son cœur des sentiments de jalousie et d'hostilité à l'égard de Lysandros et des Lacédæmoniens (ce dont nous verrons bientôt des preuves manifestes), — et peut-être à l'égard de Cyrus également, vu que telles étaient les relations habituelles de voisinage entre les satrapes de l'empire persan. Mais les Lacédæmoniens et Cyrus étaient à ce moment tout-puissants sur la côte asiatique, de sorte que probablement il n'osa pas les exaspérer, en s'identifiant avec une mission aussi hostile, et avec un ennemi aussi dangereux pour l'un et pour les autres. Conséquemment il refusa d'accéder à la requête d'Alkibiadès; néanmoins il lui accorda la permission de vivre en Phrygia, et même il lui assigna un revenu. Mais les objets auxquels visait l'exilé ne tardèrent pas à être divulgués plus ou moins complétement à ceux contre lesquels ils étaient conçus. Son caractère inquiet, son esprit d'entreprise et sa capacité étaient si bien connus, qu'ils firent naître à la fois des craintes et des espérances exagérées. Non-seulement Cyrus, — mais les Lacédæmoniens, étroitement alliés à Cyrus, — et les dékarchies que Lysandros avait établies dans les cités grecques de l'Asie, et qui ne maintenaient leur pouvoir que grâce à l'appui lacédæmonien, — s'inquiétèrent tous de la perspective de voir Alkibiadès agir et commander de nouveau au milieu de tant d'éléments mal assis. Et nous ne pouvons pas douter que les exilés que ces dékarchies avaient bannis, et les citoyens mal disposés qui restaient dans leur patrie sous leur gouvernement dans la crainte du bannissement ou de la mort, n'entretinssent une correspondance avec lui et ne le regardassent comme un libérateur probable. De plus, le roi spartiate Agis conservait contre lui la même antipathie personnelle qui avait déjà (quelques années auparavant) fait que l'ordre de l'assassiner avait été envoyé de Sparte en Asie. Ici il y avait assez d'éléments d'hostilité, de vengeance et d'appréhension en mouvement contre Alkibiadès, — sans qu'on ajoute foi au récit de Plutarque, qui dit que Kritias et les Trente envoyèrent informer Lysandros que l'oligarchie à Athènes ne pourrait durer tant qu'Alkibiadès vivrait. La

vérité est que, bien que les Trente l'eussent compris dans la liste des exilés (1), ils avaient beaucoup moins à craindre de ses attaques ou de ses complots en Attique, que les dékarchies créées par Lysandros dans les villes d'Asie. De plus, son nom n'était pas populaire, même parmi les démocrates athéniens, comme nous le prouverons ci-après quand nous en arriverons à raconter le jugement de Sokratês. Probablement donc la prétendue intervention de Kritias et des Trente, en vue d'obtenir le meurtre d'Alkibiadês, est une fiction des panégyristes subséquents de ce dernier à Athènes, afin de lui créer des droits à l'estime comme ami de la démocratie dont il aurait partagé les maux.

Une dépêche spéciale (ou skytalê) fut envoyée par les autorités spartiates à Lysandros en Asie, lui enjoignant d'obtenir qu'Alkibiadês fût mis à mort. En conséquence, Lysandros communiqua cet ordre à Pharnabazos, dans la satrapie duquel résidait Alkibiadês, et il demanda qu'il fût exécuté. Tout le caractère de Pharnabazos montre qu'il ne voulait pas accomplir un pareil acte à l'égard d'un homme avec lequel il avait contracté des liens d'hospitalité, sans une sincère répugnance et une forte pression exercée du dehors, surtout en ce qu'il lui eût été facile de conniver sous main à la fuite de la victime désignée. Nous pouvons donc être sûrs que ce fut Cyrus qui, informé des révélations qu'Alkibiadês songeait à faire, insista sur la demande de Lysandros; et la requête combinée des deux fut trop formidable même pour être esquivée, et encore bien moins pour être désobéie ouvertement. En conséquence, Pharnabazos dépêcha son frère Magæos et son oncle Sisamithrês, avec une troupe d'hommes armés, pour assassiner Alkibiadês dans le village phrygien où il habitait. Ces hommes, n'osant pas pénétrer dans sa maison, l'entourèrent et y mirent le feu. Cependant Alkibiadês, après être parvenu à éteindre les flammes, se précipita sur les assaillants avec un poignard à la main droite et un manteau enroulé autour de

(1) Xénoph. Hellen. II, 3, 42; Isok. Or. XVI, De Bigis, s. 46.

sa main gauche pour lui servir de bouclier. Aucun d'eux n'osa l'approcher; mais ils lancèrent sur lui une grêle de traits et de flèches jusqu'à ce qu'il pérît, n'étant protégé ni par un bouclier ni par une armure. Une femme avec laquelle il vivait, Timandra, — enveloppa son corps de vêtements qui lui appartenaient à elle-même et accomplit à son égard tous les derniers devoirs dictés par la tendresse (1).

Tel fut l'acte que Cyrus et les Lacédæmoniens ne se firent pas scrupule d'ordonner, ni l'oncle et le frère d'un satrape d'exécuter, et qui mit fin à la vie de cet Athénien célèbre avant qu'il eût atteint l'âge de cinquante ans. S'il avait vécu, nous ne pouvons douter qu'il n'eût joué de nouveau quelque rôle remarquable; — car ni son caractère ni ses talents ne lui auraient permis de rester dans l'ombre; — mais eût-ce été à l'avantage d'Athènes ou non? c'est là un point contestable. Il est certain qu'à prendre sa vie d'un bout à l'autre, le bien qu'il lui fit ne fut pas en proportion avec le mal beaucoup plus grand. Il fut plus que tout autre individu la cause de la désastreuse expédition de Sicile, bien qu'on ne puisse dire proprement que cette entreprise ait été causée par un individu quelconque; elle émana plutôt d'un mouvement national. Après avoir d'abord, comme conseiller, contribué plus que personne à plonger les Athéniens dans cette imprudente aventure, il contribua ensuite, comme exilé, plus que personne (à l'exception de Nikias) à changer cette aventure en ruine, et ses conséquences en une ruine plus grande encore. Sans lui, Gylippos n'aurait pas été envoyé à Syracuse, — Dekeleia n'aurait pas été fortifiée, — Chios et Milêtos ne se seraient pas révoltées, — la

(1) Je réunis ce qui me semble le récit le plus probable de la mort d'Alkibiadês d'après Plutarque, Alkibiad. c. 38, 39; Diodore, XIV, 11 (qui cite Ephore, cf. Ephor. Fragm. 126, édit. Didot); Cornélius Népos, Alkibiad. c. 10; Justin, V, 8; Isokrate, Or. XVI, De Bigis, s. 50. Il y avait évidemment différentes histoires, au sujet des causes et des circonstances antérieures, parmi lesquelles il fallait faire un choix. L'extrême perfidie attribuée par Ephore à Pharnabazos ne me paraît nullement dans le caractère de ce satrape.

conspiration oligarchique des Quatre Cents n'aurait pas été créée. Et l'on ne peut dire que ses trois premières années d'action comme chef athénien, dans une pensée qui lui appartient en propre, — l'alliance avec Argos et les campagnes dans le Péloponèse, — aient été en aucune manière avantageuses à son pays. Au contraire, en prenant l'offensive là où il avait des forces à peine suffisantes pour la défensive, il mit les Lacédæmoniens en état de rétablir complétement, par l'importante victoire de Mantineia, leur réputation et leur ascendant compromis. La période de sa vie réellement utile à son pays et réellement glorieuse pour lui-même fut celle des trois années qui se termine par son retour à Athènes, en 407 avant J.-C. L'arrivée inattendue de Cyrus comme satrape fit échouer les résultats de ces trois années de succès; mais, juste au moment où il convenait à Alkibiadês de mettre en avant une plus grande mesure d'excellence, afin de réaliser ses propres promesses en face de ce nouvel obstacle, — à ce moment critique nous le voyons gâté par le bon accueil inattendu qui l'avait récemment salué à Athènes et restant misérablement au-dessous même du premier mérite qui lui avait valu cet accueil.

Si de ses exploits nous passons à ses dispositions, à ses fins et à ses moyens, — il y a peu de caractères dans l'histoire grecque qui présentent si peu à l'estime, que nous le considérions soit comme homme public, soit comme homme privé. Ses fins sont celles d'une ambition et d'une vanité exorbitantes; ses moyens sont la rapacité et l'absence de tout scrupule, depuis ses premières relations avec Sparte et les ambassadeurs spartiates jusqu'à la fin de sa carrière. Les manœuvres à l'aide desquelles ses ennemis politiques obtinrent d'abord son exil furent, il est vrai, basses et coupables à un haut degré. Mais nous devons nous rappeler que, si ses ennemis furent plus nombreux et plus violents que ceux de tout autre homme politique d'Athènes, la semence créatrice en fut jetée par son insolence outrecuidante et par son mépris de tout frein, légal aussi bien que social.

D'autre part, il ne fut jamais défait ni sur terre ni sur mer. Le courage, l'habileté, l'esprit d'entreprise, le moyen

de se conduire avec des hommes nouveaux et dans des situations nouvelles ne lui firent jamais défaut, qualités qui, combinées avec sa haute naissance, sa fortune et ses talents personnels, suffirent pour faire de lui momentanément le premier homme de chaque parti qu'il épousa, — Athénien, Spartiate ou Persan, — oligarchique ou démocratique. Mais à aucun d'eux il n'inspira jamais de confiance durable; tous successivement le rejetèrent. En somme, nous trouverons peu d'hommes dans lesquels des capacités éminentes pour le commandement et l'action soient si complétement déparées par un assemblage de mauvaises qualités morales qu'Alkibiadês (1).

(1) Cornélius Népos dit (Alcib. c. 11) d'Alkibiadês : — « Hunc infamatum a plerisque tres gravissimi historici summis laudibus extulerunt : Thucydides, qui ejusdem ætatis fuit ; Theopompus, qui fuit post aliquando natus ; et Timæus ; qui quidem duo maledicentissimi, nescio quo modo, in illo uno laudando conscierunt. »

Nous n'avons pas le moyen d'apprécier ce que disaient Théopompe et Timée. Mais quant à Thucydide, il faut se rappeler qu'il vante seulement la capacité et l'esprit belliqueux d'entre rise d'Alkibiadês, — rien de plus ; et il avait de bonnes raisons pour agir ainsi. Son tableau des dispositions et de la conduite d'Alkibiadês est le contraire de l'éloge.

Le discours XVI d'Isokrate, De Bigis, prononcé par le fils d'Alkibiadês, est un panégyrique étudié du caractère de son père, mais il est prodigieusement inexact, si nous le comparons avec les faits exposés dans Thucydide et dans Xénophon. Toutefois il est justifié en disant : — Οὐδέποτε τοῦ πατρὸς ἡγουμένου τρόπαιον ὑμῶν ἔστησαν οἱ πολέμιοι (s. 23).

CHAPITRE III

LE DRAME. — RHÉTORIQUE ET DIALECTIQUE. — LES SOPHISTES

Athènes immédiatement après Eukleidês; histoire politique peu connue. — Développement extraordinaire du génie dramatique. — Accroissement graduel de la tragédie. — Abondance de tragédies nouvelles à Athènes. — Le théâtre rendu accessible aux citoyens les plus pauvres. — Theôrikon ou fonds destinés aux fêtes. — Effet des tragédies sur l'esprit public à Athènes. — Æschyle, Sophokle et Euripide; modifications de la tragédie. — Popularité produite par la dépense d'argent aux fêtes. — Progrès et développement de la comédie à Athènes. — Poëtes comiques avant Aristophane, Kratinos, etc. — Les citoyens présentés nominalement dans la comédie; usage interdit pendant un temps; renouvelé ensuite; Kratês et la comédie (moyenne) plus douce. — Aristophane. — Effet produit par la comédie sur l'esprit athénien. — Appréciation erronée quant aux auteurs comiques, comme bons témoins ou critiques justes. — Aversion de Solôn pour le drame à sa naissance. — Poésie dramatique comparée aux anciens genres de poésie. — Sentiment moral, intérêt et débat introduits dans le drame. — Le drame formait le degré de transition à la rhétorique, à la dialectique et à la philosophie morale. — Importance et nécessité pratiques de la connaissance de la rhétorique. — Rhétorique et dialectique. — Empedoklês d'Agrigente; premier nom dans le mouvement de la rhétorique. — Zenôn d'Elea; premier nom dans le mouvement de la dialectique. — Ecole éléatique; Parmenidês. — Zenôn et Melissos; ils attaquent, à l'aide de la dialectique, les adversaires de Parmenidês. — Zenôn à Athènes; sa conversation et avec Periklês et avec Sokratês. — Première manifestation et puissante efficacité de l'arme négative dans la philosophie grecque. — Rhétorique et dialectique; hommes de vie active et hommes de spéculation; deux lignes séparées d'activité intellectuelle. — Opposition constante entre ces deux classes intellectuelles; veine d'ignorance à Athènes, hostile à toutes deux. — Agrandissement graduel du champ d'éducation à Athènes; progrès des connaissances et du talent des maîtres de musique. — Les sophistes; véritable sens grec du mot; sentiment odieux qui y est impliqué. — Le nom de sophiste appliqué par Platon dans un sens particulier dans sa polémique avec les éminents maîtres payés. — Conception erronée produite par l'usage particulier que fait Platon du mot sophiste. — Maîtres payés ou sophistes de l'époque sokratique; Protagoras, Gorgias, etc. — Platon et les sophistes; deux points de vue différents; le réformateur et le théoricien contre le maître pratique. — Les sophistes étaient des maîtres de

profession pour la vie active, comme Isokrate et Quintilien. — Interprétations fausses des dialogues de Platon, en tant que fournissant des preuves contre les sophistes. — Les sophistes en tant que maîtres payés ; rien ne prouve qu'ils fussent avides ou exorbitants dans leurs prétentions ; conduite de Protagoras. — Les sophistes en tant que maîtres de rhétorique ; accusations sans fondement contre eux en cette qualité, adressées également à Sokratês, à Isokrate et à d'autres. — Thrasymachos ; ses préceptes de rhétorique ; Prodikos ; distinction qu'il établit entre les mots d'une signification analogue. — Protagoras ; son traité sur la vérité ; ses opinions sur les dieux païens. — Ses vues sur le procédé cognitif et sur sa nature relative. — Gorgias ; son traité sur des sujets physiques ; interprétations fausses de son but. — Accusations sans fondement dirigées contre les sophistes. — Ce n'était ni une secte ni une école avec des doctrines ou une méthode communes : c'était une profession avec de fortes particularités individuelles. — Le caractère athénien n'était pas réellement corrompu entre 480 et 405 avant J.-C. — Prodikos ; le choix d'Hercule. — Protagoras ; estime réelle que Platon témoigne pour lui. — Hippias d'Elis ; comment il est représenté par Platon. — Gorgias, Pôlos et Kalliklês. — Doctrine avancée par Pôlos. — Doctrine avancée par Kalliklês ; anti-sociale. — Kalliklês n'est pas un sophiste. — La doctrine mise dans sa bouche n'a jamais pu être exposée dans aucune leçon publique chez les Athéniens. — Doctrine de Thrasymachos dans la « République » de Platon. — Cette doctrine n'est pas commune à tous les sophistes ; ce qui est choquant en elle, c'est la manière dont elle est présentée. — Opinion de Thrasymachos publiée plus tard par Glaukôn ; avec moins de brutalité et une beaucoup plus grande force de raison. — Platon contraire aux sophistes en général. Sa catégorie d'accusation comprend toute la société, avec tous les poëtes et les hommes d'Etat. — Il est injuste de juger, soit les sophistes, soit les hommes d'Etat d'Athènes, d'après la règle de Platon. — Platon nie distinctement que la corruption athénienne fût imputable aux sophistes. — Les sophistes n'étaient pas des maîtres de mots seulement, à part l'action. — Bon effet général de leur éducation sur la jeunesse. — Grande réputation des sophistes ; preuve de respect pour l'intelligence et d'un bon état de sentiment public.

Relativement à l'histoire politique d'Athènes pendant le petit nombre d'années qui suivent immédiatement le rétablissement de la démocratie, nous n'avons par malheur que peu ou point de renseignements. Mais dans le printemps de 399 avant J.-C., entre trois et quatre ans après le commencement de l'archontat d'Eukleidês, il se passa un événement d'une très-grande importance pour le public éclairé de la Grèce, aussi bien que pour la philosophie en général, — le procès, la condamnation et l'exécution de Sokratês. Avant de raconter ce mémorable incident, il sera convenable que je dise quelques mots sur le caractère littéraire et philosophique de l'époque à laquelle il arriva. Bien que la littérature et la philosophie soient alors en train de devenir

des genres séparés en Grèce, chacune d'elles exerce une influence marquée sur l'autre; et on verra que l'état de la littérature dramatique fut une des causes qui contribuèrent directement au sort de Sokratês.

Pendant le siècle de la démocratie athénienne, entre Kleisthenês et Eukleidês, il s'était produit un développement du génie dramatique, tragique et comique, qui n'eut jamais de pendant ni avant ni après. Æschyle, le créateur du drame tragique ou du moins le premier auteur qui le rendit illustre, avait combattu tant à Marathôn qu'à Salamis; tandis que Sophokle et Euripide, les deux éminents poëtes qui vinrent après lui (le premier, l'un des généraux de l'armement athénien contre Samos, en 440 av. J.-C.), expirèrent tous deux une année seulement avant la bataille d'Ægospotami, — juste à temps pour échapper à l'humiliation et à la douleur amères de cette triste période. Des compositions jadis nombreuses de ces poëtes, nous ne possédons qu'un petit nombre, suffisant toutefois pour nous permettre d'apprécier dans une certaine mesure la grandeur de la tragédie athénienne; et quand nous apprenons qu'ils furent fréquemment battus, même avec les meilleurs de leurs drames qui restent aujourd'hui, dans une lutte équitable pour le prix contre d'autres poëtes dont les noms seuls sont parvenus jusqu'à nous, — nous semblons autorisés à présumer que les meilleures productions de ces compétiteurs heureux, si elles n'étaient pas intrinsèquement plus belles, n'ont guère pu être inférieures aux leurs en mérite (1).

Le drame tragique appartenait essentiellement aux fêtes célébrées en l'honneur du dieu Dionysos; c'était dans l'origine un chœur chanté en son honneur, auquel on ajouta successivement — d'abord un monologue ïambique, — puis un dialogue avec deux acteurs, — enfin une intrigue régulière

(1) L'Œdipe Roi de Sophokle fut surpassé par la composition rivale de Philoklês. La Médée d'Euripide ne fut que la troisième pour le prix, Euphoriôn, fils d'Æschyle, étant premier, Sophokle second. Cependant ces deux tragédies sont les chefs-d'œuvre qui nous restent aujourd'hui de Sophokle et d'Euripide.

avec trois acteurs et le chœur lui-même mêlé à la scène. Ses sujets furent dès le commencement et continuèrent toujours d'être des personnages soit divins soit héroïques, au-dessus du niveau de la vie historique, et empruntés à ce qu'on appelait le passé mythique. Les Persæ d'Æschyle forment, il est vrai, une magnifique exception; mais les deux drames analogues de son contemporain Phrynichos, — les Phœnissæ et la Prise de Milêtos, — ne furent pas assez heureux pour engager les auteurs tragiques subséquents à traiter des événements contemporains. Aux trois drames sérieux ou trilogie, — rattachés d'abord les uns aux autres par une suite de sujet plus ou moins lâche, mais sans lien dans la suite et sur des sujets distincts, grâce à une innovation introduite par Sophokle, sinon auparavant, — le poëte tragique ajouta un quatrième drame ou drame satyrique, dont les caractères étaient des satyres, les compagnons du dieu Dionysos, et d'autres personnages héroïques ou mythiques représentés en farce. Il formait ainsi un total de quatre drames ou tétralogie, qu'il montrait ou présentait pour disputer le prix à la fête. Les frais nécessaires pour exercer le chœur et les acteurs étaient fournis surtout par les chorêgi, citoyens opulents dont un était nommé pour chacune des dix tribus, et dont l'honneur et la vanité étaient grandement intéressés à obtenir le prix. D'abord ces représentations se firent sur une scène temporaire, avec rien autre chose que des appuis et un échafaudage en bois; mais peu après, l'an 500 avant J.-C., dans une occasion où les poëtes Æschyle et Pratinas se disputaient le prix, cette scène fléchit pendant la cérémonie, et il en résulta un malheur lamentable. Après cette catastrophe, on éleva un théâtre permanent en pierres. Dans quelle mesure le projet fut-il réalisé avant l'invasion de Xerxès? c'est ce que nous ne savons pas exactement; mais, après son occupation destructive d'Athènes, le théâtre, s'il en existait un antérieurement, a dû être rebâti ou renouvelé avec les autres parties endommagées de la ville.

Ce fut pendant ce grand développement de la puissance d'Athènes qui suivit l'expulsion de Xerxès que le théâtre, avec ses accessoires, atteignit une grandeur et une perfec-

tion complètes, et la tragédie attique son maximum d'excellence. Sophokle remporta sa première victoire sur Æschyle en 468 avant J.-C. : la première représentation d'Euripide fut en 455 avant J.-C. Les noms, bien que par malheur les noms seuls, de beaucoup d'autres compétiteurs sont parvenus jusqu'à nous : Philoklês, qui gagna le prix même sur l'Œdipe Roi de Sophokle ; Euphorion, fils d'Æschyle ; Xenoklês et Nikomachos, tous connus pour l'avoir emporté sur Euripide ; Neophrôn, Achæos, Iôn, Agathôn et beaucoup encore. Le courant continu de la tragédie nouvelle, coulant année par année, fut quelque chose de nouveau dans l'histoire de l'esprit grec. Si nous pouvions supposer les dix tribus luttant toutes pour le prix chaque année, il y aurait dix tétralogies (ou séries de quatre drames chacune, trois tragédies et une farce satyrique) à la fête Dionysiaque et autant à la fête Lénæenne. Il ne faut pas songer à un nombre aussi considérable que soixante tragédies composées chaque année (1) ; cependant nous ne savons pas quel était le nombre habituel des tétralogies qui concouraient : il était au moins de trois, — puisque la première, la seconde et la troisième sont spécifiées dans les didaskalies ou registres du théâtre,

(1) Le soigneux examen de Welcker (Griech. Tragoedie, vol. I, p. 76) établit les titres de quatre-vingts tragédies appartenant incontestablement à Sophokle — outre les drames satyriques de ses Tétralogies. Welcker a considérablement réduit le nombre admis par des auteurs antérieurs, porté par Fabricius jusqu'à cent soixante-dix-huit et même par Boeckh jusqu'à cent neuf (Welcker, *ut sup.* p. 62).

Le nombre des drames attribués à Euripide est quelquefois de quatre-vingt-douze, quelquefois de soixante-quinze. Elmsley (dans ses Remarques sur l'Argument de Médée, p. 72) pense que même le plus grand de ces nombres est inférieur à ce qu'Euripide composa probablement ; puisque le poëte composa sans interruption pendant cinquante ans, de 455 à 405 avant J.-C., et qu'il est probable qu'il composait chaque année une tétralogie, sinon deux, s'il pouvait décider l'archonte à lui accorder un chœur, c'est-à-dire l'occasion de la représenter. Les Didaskalies ne tenaient compte que de celles qui gagnaient le premier, le second ou le troisième prix. Welcker donne les titres, et une conjecture approximative du contenu de cinquante et une tragédies perdues du poëte, outre les dix-sept qui restent (p. 443).

Aristarchos, l'auteur tragique, composa, à ce que Suidas affirme, soixante-dix tragédies, dont deux seulement gagnèrent le prix. On attribue jusqu'à cent vingt compositions à Neophrôn, quarante-quatre à Achæos, quarante à Iôn (Welcker, *ib.* p. 889).

— et probablement au-dessus de trois. Il était rare qu'on répétât le même drame une seconde fois, si ce n'est après des changements considérables, et il n'était pas à l'honneur de la libéralité d'un chorêgos de décliner toute la dépense nécessaire pour monter une nouvelle tétralogie. Sans prétendre déterminer avec une exactitude numérique combien de drames étaient composés chaque année, le fait général d'une abondance sans exemple dans les productions de la muse tragique est à la fois authentique et intéressant.

En outre, — ce qui n'est pas moins important à mentionner, — toute cette abondance s'introduisait dans l'esprit de la grande masse des citoyens, sans en excepter même les plus pauvres. Car le théâtre, dit-on, recevait 30,000 personnes (1) : ici encore il n'est pas sûr de compter sur une exactitude numérique ; mais nous ne pouvons douter qu'il ne fût assez vaste pour donner à la plupart des citoyens, pauvres aussi bien que riches, une ample occasion de profiter de ces belles compositions. D'abord, l'entrée au théâtre était gratuite ; mais, comme la foule des étrangers aussi bien que des citoyens se trouva être à la fois excessive et désordonnée, on adopta le système de demander un prix, vraisemblablement à une époque où le théâtre permanent fut complétement arrangé, après la destruction dont Xerxès était l'auteur. Le théâtre était loué par un contrat à un directeur qui s'engageait à défrayer (soit totalement, soit en partie) la dépense habituelle faite par l'État dans la représentation et qui était autorisé à vendre des billets d'entrée. D'abord il paraît que le prix des billets n'était pas fixé, de sorte que les citoyens pauvres étaient évincés par les riches et ne pouvaient avoir de places. Conséquemment Periklês introduisit un nouveau système, fixant le prix des places à trois oboles (ou une demi-drachme) pour les meilleures, et à une obole pour les moins bonnes. Comme il y avait deux jours de représentation, on vendait des billets pour deux jours respectivement au prix d'une drachme et de deux oboles. Mais

(1) Platon, Symposion, c. 3, p. 175.

afin que les citoyens pauvres pussent être en état d'assister à la représentation, on donnait sur le trésor public deux oboles à chaque citoyen (riche ou pauvre, s'il voulait les recevoir), à l'occasion de la fête. On fournissait ainsi à un homme pauvre le moyen d'acheter sa place et d'aller au théâtre sans frais, les deux jours, s'il le voulait, ou, s'il le préférait, il pouvait n'y aller qu'un seul jour, — ou il pouvait même n'y point aller du tout et dépenser les deux oboles de toute autre manière. Le prix plus élevé perçu pour les meilleures places achetées par les citoyens plus riches doit être considéré comme étant une compensation de la somme déboursée pour les plus pauvres; mais nous n'avons pas sous les yeux de données pour établir la balance, et nous ne pouvons dire comment les finances de l'État en étaient affectées (1).

Tel fut le theôrikon primitif ou fond destiné aux fêtes que Periklês introduisit à Athènes, système consistant à distribuer l'argent public, étendu graduellement à d'autres fêtes dans lesquelles il n'y avait pas de représentation théâtrale, et qui dans des temps postérieurs alla jusqu'à un excès funeste; car il avait commencé à un moment où Athènes était remplie d'argent fourni par le tribut étranger, — et il continua avec de plus grandes exigences à une époque subséquente où elle était comparativement pauvre et sans ressources extérieures. Il faut se rappeler que toutes ces fêtes faisaient partie de l'ancienne religion, et que, suivant les sentiments de cette époque, des réunions joyeuses et nombreuses étaient essentielles pour satisfaire le dieu en l'honneur duquel la fête se célébrait. Ces dépenses étaient une partie de l'établissement religieux, plus même que l'établis-

(1) Pour ces particularités, V. surtout une bonne et savante compilation — G.-C. Schneider, *Das Attische Theaterwesen*, Weimar, 1835 — accompagnée de notes abondantes; bien que je ne partage pas son opinion dans tous les détails, et que je me sois éloigné de lui sur quelques points. Je ne puis croire qu'on donnât plus de deux oboles à tout citoyen à la même fête; du moins, non pas avant que les distributions devinssent étendues, dans les temps postérieurs aux Trente; V. le livre de M. Schneider, p. 17, et notes, 29-196.

sement civil. Toutefois, quant à l'excès abusif auquel elles arrivèrent, j'en parlerai ci-après : à présent, je m'occupe du theôrikon seulement dans sa fonction et son effet primitifs, consistant à permettre à tous les Athéniens indistinctement d'assister à la représentation des tragédies.

Nous ne pouvons douter que l'effet de ces compositions sur les sympathies, aussi bien que sur le jugement et l'intelligence du public, n'ait dû être salutaire et moral à un haut degré. Bien que les sujets et les personnes soient légendaires, les relations entre eux sont toutes humaines et simples, — élevées au-dessus du niveau de l'humanité seulement dans une mesure telle qu'elles ont un droit plus fort à l'admiration ou à la pitié de l'auditeur. Jamais probablement un corps si puissant d'influence poétique n'a été amené à agir sur les émotions d'aucune autre population; et en considérant la beauté extraordinaire de ces immortelles compositions qui marquèrent pour la première fois la tragédie comme un genre séparé de poésie, et lui donnèrent une dignité qui n'a jamais été égalée depuis, nous serons convaincus que les goûts, les sentiments et la règle intellectuelle de la multitude athénienne ont dû être sensiblement améliorés et élevés par de semblables leçons. La jouissance de ces plaisirs au moyen des yeux et des oreilles, aussi bien qu'au milieu d'une foule animée des mêmes sympathies, fut un fait d'une importance non médiocre dans l'histoire intellectuelle du peuple. Elle contribua à exalter son imagination, comme les édifices et les ornements considérables ajoutés à son akropolis pendant la même période. Comme eux aussi et même plus qu'eux, — la tragédie fut le monopole d'Athènes ; car tandis que des auteurs tragiques y venaient d'autres parties de la Grèce (Achæos d'Eretria et Iôn de Chios, à une époque où l'empire athénien comprenait ces deux endroits) pour montrer leur génie, — nulle part ailleurs on ne composa et on ne joua de tragédies originales, bien qu'il n'y eût guère de ville considérable sans théâtre (1).

---

(1) V. Platon, Lachês, c. 6, p. 183 B. et Welcker, Griech. Tragoed. p. 930.

Les trois grands tragiques, — Æschyle, Sophokle et Euripide, — placés au-dessus de tous leurs compétiteurs, aussi bien par les critiques contemporains que par les critiques subséquents, sont intéressants pour nous, non-seulement à cause des beautés positives de chacun, mais encore à cause des différences qui existent entre eux dans la manière de traiter un sujet, dans le style et le sentiment, et à cause de la façon dont ces différences expliquent les modifications insensibles de l'esprit athénien. Bien que les sujets, les personnes et les événements de la tragédie continuassent toujours d'être empruntés au monde légendaire et fussent tenus ainsi au-dessus du niveau de la vie contemporaine (1), — cependant la manière dramatique de les traiter est modifiée sensiblement, même dans Sophokle en tant que comparé à Æschyle, et plus encore dans Euripide, par l'atmosphère de la démocratie, de la lutte politique et judiciaire, et de la philosophie, qui enveloppe le poëte et agit sur lui.

Dans Æschyle, l'idéal appartient à la manière de traiter les sujets non moins qu'aux sujets eux-mêmes : les passions auxquelles il est fait appel sont les passions mâles et violentes, à l'exclusion d'Aphroditê et de ses inspirations (2); les figures sont grandes et majestueuses, mais présentées seulement dans un demi-jour et avec un contour vague; le langage plein de métaphores hardies et de brusques transitions, — « pompeux même à l'excès » (comme le fait remarquer Quintilien), et souvent plus voisin du vague oriental que de la clarté grecque. Sophokle se rapproche évidemment plus de la réalité et de la vie ordinaire : le cercle d'émotions est plus varié, les figures se voient plus distinctement, et l'action est finie d'une manière plus complète et plus visible. Non-seulement nous avons une structure dramatique plus élaborée, mais un dialogue plus développé et une simplicité

(1) Sur ce point, cf. Welcker, Griech. Tragoed. vol. II, p. 1102.

(2) Aristophane, Ran. 1046. L'Antigonê (780 *seq.*) et les Trachiniæ sont une preuve suffisante que Sophokle n'était pas d'accord avec Æschyle quant à cet abandon d'Aphroditê.

comparative de langage comme celle des Grecs vivants ; et nous trouvons aussi un certain mélange de déclamation de rhétorique au milieu de la beauté poétique la plus grande que le drame grec ait jamais atteinte. Mais quand nous arrivons à Euripide, cet élément de rhétorique devient de plus en plus saillant et développé. La sublimité ultranaturelle des caractères légendaires disparaît : l'amour et la compassion sont invoqués dans une mesure qu'Æschyle aurait regardée comme incompatible avec la dignité du personnage héroïque; de plus, il y a des appels faits à la raison et des controverses par argumentation, que ce poëte au pompeux langage aurait méprisées comme des subtilités mesquines et bonnes pour le barreau. Et, — ce qui était pire encore, à en juger du point de vue d'Æschyle, il y avait une certaine nouveauté de spéculation, un doute indirectement émis sur les opinions régnantes et un air de raffinement scientifique qui nuisaient souvent à l'effet poétique.

On peut sans doute rapporter ces différences entre ces trois grands poëtes à l'action de la politique et de la philosophie athéniennes sur les deux derniers. Dans Sophokle, nous pouvons retrouver le compagnon d'Hérodote (1); — dans Euripide, l'auditeur d'Anaxagoras, de Sokratês et de Prodikos (2); dans tous deux, la familiarité avec ce carac-

---

(1) La comparaison d'Hérodote (III, 119) avec Sophokle (Antig. 905) prouve une communauté de pensée qui me semble difficilement explicable autrement. Lequel des deux dut la pensée à l'autre, c'est ce que nous ne pouvons déterminer.

La raison par laquelle une femme qui a perdu son père et sa mère explique pourquoi elle préfère un frère soit à un époux, soit à un enfant, — en disant qu'elle pourrait trouver un autre époux et avoir un autre enfant, mais qu'il ne lui serait pas possible d'avoir un autre frère — cette raison, dis-je, n'est assurément pas peu recherchée.

(2) V. Valckenaer, Diatribe in Eurip. Fragm. c. 23. Quintilien, qui avait sous les yeux un bien plus grand nombre de tragédies que nous n'en possédons aujourd'hui, fait remarquer combien l'étude d'Euripide était plus utile que celle d'Æschyle ou de Sophocle, à un jeune homme se préparant à l'éloquence du barreau : —

« Illud quidem nemo non fateatur, iis qui se ad agendum comparaverint, utiliorem longe Euripidem fore. Namque is et vi et sermone (quo ipsum reprehendunt quibus gravitas et cothurnus et sonus Sophoclis videtur esse sublimior) magis accedit oratorio generi ; et sententiis densus, et rebus ipsis ; et in iis quæ a sapientibus tradita

tère populaire et général du langage, et ce débat réel, sérieux d'hommes politiques et de compétiteurs devant le dikasterion, qu'ils avaient tous deux devant les yeux, mais que le génie de Sophokle sut maintenir dans une subordination convenable à son grand dessein poétique.

La transformation de la muse tragique d'Æschyle à Euripide mérite d'autant plus d'être signalée, qu'elle nous montre comment la tragédie attique servit de prélude et d'encouragement naturels à l'âge de la rhétorique et de la dialectique qui approchait. Mais la démocratie, qui modifia ainsi insensiblement le drame tragique, donna une nouvelle vie et des proportions plus amples à la comédie ; l'un et l'autre étant stimulés par les progrès de la prospérité et de la puissance d'Athènes pendant le demi-siècle qui suivit 480 avant J.-C. Non-seulement l'affluence des étrangers et des visiteurs à Athènes augmentait continuellement, mais on trouvait des hommes riches prêts à faire la dépense nécessaire pour exercer le chœur et les acteurs. Il n'y avait pas de manière d'employer la fortune qui semblât aussi appropriée au sentiment grec ou qui servît autant à procurer de l'influence et de la popularité à ses possesseurs, que de contribuer à augmenter la magnificence des fêtes nationales et religieuses (1). C'était un sentiment général tant chez les riches que chez les pauvres ; et il n'y a pas de critique moins fondée que celle qui représente cette obligation comme dure et oppressive pour les riches. La plupart d'entre eux dépensaient plus qu'ils n'étaient légalement forcés de le faire de cette manière, par le désir d'augmenter leur popularité. Celui qui en souffrait réellement, c'était le peuple, considéré comme intéressé à une juste administration de la loi ;

---

sunt, pæne ipsis par, et in dicendo et respondendo cuilibet eorum, qui fuerunt in foro diserti comparandus. In affectibus vero tum omnibus mirus, tum in iis qui miseratione constans, facile præcipuus (Quintil. Inst. Orat. X, 1).

(1) Aristophane, Plutus, 1160 : —

Πλούτῳ γάρ ἐστι τοῦτο συμφορώτατον,
Ποιεῖν ἀγῶνας γυμνικοὺς καὶ μουσικούς.

Cf. le discours d'Alkibiadês, Thucyd. VI, 16, et Théophraste, ap. Cic. De Officiis, II, 16.

puisque c'était un usage qui permettait à beaucoup de riches d'acquérir de l'importance sans avoir de qualités personnelles pour la mériter, — et qui leur fournissait un fonds de mérites factices, comme argument devant le dikasterion, propre à faire oublier des accusations réelles.

Le plein éclat de la muse comique fut considérablement postérieur à celui de la muse tragique. Même jusqu'à 460 avant J.-C. (vers le temps où Periklês et Ephialtês introduisirent leurs réformes constitutionnelles), il n'y eut pas à Athènes un seul poëte comique éminent ; et il n'y eut pas non plus apparemment, avant cette date, une seule comédie athénienne incontestée qui survécût aux temps de la critique alexandrine. Magnês, Kratês et Kratinos, — probablement aussi Chionidês et Ekphantidês (1), — appartiennent tous à la période commençant vers (l'Olympiade quatre-vingtième ou) 460 avant J.-C., c'est-à-dire à la génération qui précède Aristophane, dont la première composition date de 427 avant J.-C. L'état et les progrès de la comédie attique avant cette période semblent avoir été inconnus même d'Aristote, qui donne à entendre que l'archonte ne commença à accorder un chœur pour la comédie, ou à la compter parmi les solennités importantes de la fête, que longtemps après que l'usage en eut été établi pour la tragédie. Ainsi le chœur comique à cette époque reculée se composait de volontaires, sans chorége publiquement désigné pour supporter la dépense de les instruire ou de monter la pièce, — de sorte que les auteurs avaient peu de motifs pour apporter du soin ou du talent à la préparation de leur chant, de leur danse et de leur plaisante monodie ou dialogue. Les réjouissances exubérantes de la fête et de la procession phalliques, — avec pleine licence de railler toute personne présente, licence dont le dieu Dionysos était sup-

(1) V. Meineke, Hist. Critic. Comic. Græc. vol. I, p. 26 *seq.*

Grysar et M. Clinton, suivant Suidas, placent Chionidês avant l'invasion des Perses ; mais les mots d'Aristote appuient plutôt la date plus récente (Poetic. c. 3).

posé se réjouir, — et avec la grossièreté la plus franche aussi bien dans le langage que dans les idées, — formèrent le germe primitif qui, grâce au génie athénien, se développa et devint l'ancienne comédie (1). Elle ressemblait, à bien des égards, au drame satyrique des auteurs tragiques, mais s'en distinguait en ce qu'elle s'occupait non-seulement des anciens récits et des anciens personnages mythiques, mais surtout des hommes contemporains et des sujets de la vie ordinaire, — et cela souvent aussi sous leurs noms réels, et

(1) Voir relativement à ces processions licencieuses, en rapport avec l'Iambe et Archiloque, tome V, ch. 11, p. 245 de cette Histoire.

Aristote (Poetic. c. 4) nous dit que ces processions phalliques, avec liberté pour les chefs (οἱ ἐξάρχοντες) de se moquer de tout le monde, duraient encore dans beaucoup de villes grecques de son temps: V. Hérod. V, 83, et Sêmos apud Athenæum, XIV, p. 622; et la description frappante des Dionysia champêtres dans les Acharneis d'Aristophane, 235, 255, 1115. Les moqueries étaient une partie de la fête, et on les supposait agréables à Dionysos — Ἐν τοῖς Διονυσίοις ἐφειμένον αὐτὸ δρᾶν · καὶ τὸ σκῶμμα μέρος τι ἐδόκει τῆς ἑορτῆς · καὶ ὁ θεὸς ἴσως χαίρει, φιλογέλως τις ὤν (Lucien, Piscat. c. 25). Cf. Aristophane, Ranæ, 367, où le poëte semble impliquer que personne n'a le droit de se plaindre d'être ridiculisé dans les πατρίοις τελεταῖς Διονύσου.

Le mot grec pour dire comédie — κωμῳδία, τὸ κωμῳδεῖν — du moins dans son ancien sens, avait trait à un ridicule amer, insultant, accusateur (Xénoph. Repub. Ath. II, 23) — κακηγοροῦντάς τε καὶ κωμῳδοῦντας ἀλλήλους καὶ αἰσχρολογοῦντας (Platon, de Repub. III, 8, p. 332). On voit une définition remarquable de κωμῳδία dans les Anecdota Græca, de Bekker, II, 747, 10 — Κωμῳδία ἐστιν ἡ ἐν μέσῳ λάου κατηγορία, ἤγουν δημοσίευσις — la comédie expose publiquement au mépris devant le peuple assemblé : et cette idée de la comédie, considérée comme une épreuve pénale pour les malfaiteurs, est conservée dans Platonios, et les écrivains anonymes sur la comédie mis en tête d'Aristophane. La définition qu'en donne Aristote (Poetic. c. 11) est trop douce pour la comédie primitive : car il nous dit lui-même que Kratês, qui précéda immédiatement Aristophane, fut le premier auteur qui s'écarta de la ἰαμβικὴ ἰδέα : cette « veine ïambique » était dans l'origine le caractère commun. Elle comprenait sans doute toutes les variétés du ridicule, depuis l'innocente gaîté jusqu'au mépris dédaigneux et à la haine; mais le caractère prédominant tendait décidément aux derniers.

Cf. Will. Schneider, Attisches Theaterwesen, notes, p. 22-25; Bernhardy, Griechische Litteratur, sect. 67, p. 292.

Floegel (dans son Histoire de la Littérature comique), en parlant de l'esprit impitoyable de Rabelaïs, fait connaître, en en donnant des spécimens, la grossièreté générale de style qui marquait toutes les productions de l'époque de cet auteur — mystères, mascarades, sermons, etc., « l'habitude d'appeler toutes les choses par leurs noms les plus simples et les plus directs, » etc.

avec le ridicule le plus direct, le plus vif et le plus méprisant. Nous voyons clairement quel beau champ Athènes offrait à ce genre de composition, à une époque où l'amertume de la lutte politique montait haut, — où la cité était devenue un centre pour les nouveautés de toutes les parties de la Grèce, — où auteurs tragiques, rhéteurs et philosophes acquéraient de la célébrité et encouraient la haine, — et où la constitution démocratique exposait tous les détails des affaires judiciaires et politiques, aussi bien que les premiers hommes de l'État, non-seulement à une critique universelle, mais encore à une diffamation illimitée.

De toutes les compositions jadis abondantes de la comédie attique, rien ne nous est parvenu, excepté onze pièces d'Aristophane. Ce poëte lui-même signale Magnês, Kratês et Kratinos parmi les prédécesseurs qu'il décrit comme nombreux, et leur accorde une honorable mention comme ayant été fréquemment, sinon uniformément heureux. Kratinos paraît avoir été non-seulement le plus abondant, mais encore le plus distingué parmi tous ceux qui précédèrent Aristophane ; liste qui comprenait Hermippos, Telekleidês et les autres agresseurs acharnés de Periklês. Ce fut Kratinos qui, le premier, étendit et systématisa la licence de la fête phallique, et le « rire insouciant de la foule joyeuse (1), » et en fit un drame d'une structure régulière, avec des acteurs au nombre de trois, suivant l'analogie de la tragédie. Se distinguant par des attaques contre des personnes particulières présentées ou dénoncées par leurs noms, avec une malignité de médisance personnelle qui ne le cède pas à Archiloque, l'auteur d'ïambes, et avec un style brisé et dithyrambique qui ressemble un peu à celui d'Æschyle, — Kratinos fit époque dans la comédie, comme ce dernier l'avait fait dans la tragédie, mais il fut surpassé par Aristophane, autant qu'Æschyle l'avait été par Sophokle. On nous dit que ses

(1) Χαῖρ', ὦ μέγ' ἀχρειογέλως ὅμιλε ταῖς ἐπίβδαις,
Τῆς ἡμετέρας σοφίας κριτὴς ἄριστε πάντων, etc.

Kratini, Fragm. Incert. 51; Meineke, Fr. Com. Græcor. II, p. 193.

compositions étaient non-seulement plus rudes, plus amères et plus amplement diffamatoires que celles d'Aristophane (1), mais aussi qu'elles étaient dépourvues de cette richesse d'images et de ce bonheur d'expression qui dominent tout l'esprit de ce dernier, qu'il soit bon ou méchant de sa nature. Dans Kratinos encore, la comédie se montra pour la première fois un agent et un partisan réel au milieu de la guerre politique d'Athènes. Il épousa la cause de Kimôn contre Periklês (2), en faisant l'éloge du premier pendant qu'il blâmait amèrement le second. Hermippos, Telekleidês et la plupart des auteurs comiques contemporains suivirent la même ligne politique en attaquant ce grand homme, en même temps que ceux qui lui étaient attachés personnellement, Aspasia et Anaxagoras; en effet, Hermippos fut celui qui accusa Aspasia d'impiété devant le dikasterion. Mais le témoignage d'Aristophane (3) prouve qu'aucun auteur comique, du temps de Periklês, n'égalait Kratinos ni en véhémence diffamatoire ni en popularité.

Il est remarquable qu'en 440 avant J.-C., on rendit une loi qui défendait aux auteurs comiques de ridiculiser dans leurs compositions un citoyen quelconque en le nommant; défense cependant qui fut révoquée après deux années, intervalle marqué par le rare phénomène d'une comédie pleine de douceur composée par Kratinos (4). Cette loi in-

(1) Relativement à Kratinos, V. Platonios et les autres écrivains qui traitent de la comédie attique, mis en tête de l'édition d'Aristophane, de Bekker, p. VI, IX, XI, XIII, etc; et Meineke, Historia Comic. Græc. vol. I, p. 50 *seq.*

.... Οὐ γὰρ, ὥσπερ Ἀριστοφάνης, ἐπιτρέχειν τὴν χάριν τοῖς σκώμμασι ποιεῖ (Κρατῖνος), ἀλλ' ἁπλῶς, καὶ, κατὰ τὴν παροιμίαν, γυμνῇ τῇ κεφαλῇ τίθησι τὰς βλασφημίας κατὰ τῶν ἁμαρτανόντων.

(2) V. Kratinos — Ἀρχίλοχοι — Fragm. I, et Plutarque, Kimôn, 10. Ἡ κωμῳδία πολιτεύεται ἐν τοῖς δράμασι καὶ φιλοσοφεῖ, ἡ τῶν περὶ τὸν Κρατῖνον καὶ Ἀριστοφάνην καὶ Εὔπολιν, etc. (Dionys. Halikarn. Ars. Rhetor. c. 11).

(3) Aristoph. Equit. 525 *seq.*

(4) Comédie appelée Ὀδυσσεῖς (pluriel correspondant au titre d'une autre de ses comédies — Ἀρχίλοχοι). Elle avait un chœur, comme le prouve un des Fragments; mais peu ou point de chants choriques, — ni de Parabasis, ou paroles adressées aux spectateurs par le chœur, représentant le poëte.

V. Bergk, De Reliquiis Comœd. Ant. p. 142 *seq.*: Meineke, Fragm. Cratini, vol. II, p. 93. Ὀδυσσεῖς : cf. aussi le premier volume du même ouvrage, 43 : et Runkel Cratini Fragm. p. 38 (Leipz. 1827).

dique une lutte dans l'esprit athénien, même à cette époque, contre le mal qu'il y avait à faire de la fête Dionysiaque une occasion où des citoyens nommés publiquement et probablement présents eux-mêmes fussent exposés à des attaques diffamatoires sans mesure. Et il y eut un autre genre de comédie adopté par Kratês, — distinct de la veine ïambique ou veine d'Archiloque exploitée par Kratinos, — et dans lequel un incident comique était attaché à des caractères fictifs et mêlé à un récit, sans recours à des noms individuels réels ni à une personnalité directe. Cette espèce de comédie (analogue à celle qu'Epicharmos avait auparavant représentée à Syracuse) fut continuée par Pherekratês comme successeur de Kratês. Bien que pendant longtemps elle fût moins populaire et moins heureuse que l'aliment piquant servi par Kratinos et autres, elle finit par devenir prédominante après la fin de la guerre du Péloponèse, par la transition graduelle de ce qu'on appelle l'ancienne comédie à la moyenne et à la nouvelle.

Mais c'est dans Aristophane que le génie de l'ancienne comédie diffamatoire paraît à son plus haut point de perfection. Du moins nous avons sous les yeux assez de ses ouvrages pour pouvoir apprécier ses mérites; bien qu'il fût possible qu'on trouvât qu'Eupolis, Ameipsias, Phrynichos, Platon (le Comique) et autres qui luttaient contre lui aux fêtes, avec une alternative de victoire et de défaites, méritaient le même éloge, si nous possédions leurs compositions. Jamais probablement on ne verra présentée ainsi de nouveau la comédie dans sa force complète et dégagée d'entraves. Si nous n'avions pas actuellement Aristophane devant nous, il eût été impossible d'imaginer la licence illimitée et impitoyable d'attaque que l'ancienne comédie prenait à Athènes à l'égard des dieux, des institutions, des politiques, des philosophes, des poëtes, des simples citoyens nommés spécialement, — et même des femmes, dont la vie était entièrement domestique. Avec cette liberté universelle quant au sujet se combinent un piquant de dérision et de satire, une fécondité d'imagination et une variété de tours, et une richesse d'expression poétique, — qui ne peuvent être sur-

passés et qui expliquent pleinement l'admiration qu'exprime pour lui le philosophe Platon, qui, à d'autres égards, a dû le regarder avec une désapprobation incontestable. Ses comédies sont populaires dans le sens le plus large du mot, adressées au corps entier des citoyens mâles dans un jour consacré à la joie, et leur procurant des sujets d'amusement ou de moquerie auxquels ils se livraient entièrement et avec une sorte d'ivresse, sujets pris aux dépens de toutes les personnes et de toutes les choses qui sont en vue de quelque manière et sous l'œil du public. La première comédie d'Aristophane fut représentée en 427 avant J.-C., et sa muse continua de produire pendant longtemps, puisque deux des drames qui nous restent aujourd'hui appartiennent à une époque postérieure de onze ans aux Trente et au rétablissement de la démocratie, — vers 392 avant J.-C. Toutefois, après ce rétablissement (comme je l'ai fait remarquer auparavant), les attaques radicales et les personnalités diffamatoires de l'ancienne comédie diminuèrent graduellement : le chœur comique fut d'abord réduit, et plus tard supprimé, modification qui prépara ce qu'on appelle communément la comédie moyenne, sans chœur du tout. Le Plutus d'Aristophane indique quelque pas vers cette nouvelle phase ; mais dans ses comédies plus anciennes et plus nombreuses (à partir des Acharneis en 425 av. J.-C. jusqu'aux Grenouilles en 405 av. J.-C., seulement peu de mois avant la fatale bataille d'Ægospotami) coule d'une manière continue, avec la même abondance et la même violence, le courant ouvert pour la première fois par Kratinos.

Une telle abondance de poésie tant tragique que comique, chacune d'une qualité de premier ordre, forma un des traits marqués de la vie athénienne, et devint un puissant instrument servant à populariser de nouvelles combinaisons de pensée avec une expression variée et élégante. Si la muse tragique présenta l'avantage encore plus grand d'inspirer des sympathies élevées et bienveillantes, on perdit probablement plus qu'on ne gagna aux leçons de la muse comique, — qui non-seulement mettait en scène d'une manière mordante tout ce qui était réellement plaisant ou méprisable

dans les phénomènes du jour, mais qui produisait un rire dédaigneux, tout aussi souvent, aux dépens de ce qui était innocent ou même méritoire, aussi bien que de l'opprobre privé et sans limites. Toutefois les Chevaliers et les Guêpes d'Aristophane, pour ne pas mentionner d'autres pièces, sont une preuve durable d'une bonne qualité dans le caractère athénien ; c'est qu'il supportait avec une indulgence pleine de bonhomie la pleine effusion de ridicule et même de calomnie qui s'y mêlait, et qui était dirigée contre ces institutions démocratiques auxquelles il était sincèrement attaché. La démocratie était assez forte pour tolérer des langues ennemies soit au sérieux, soit en plaisanterie ; la réputation des hommes qui tenaient une place éminente dans la politique pouvait également, de tout côté, être considérée comme un but bon pour l'attaque, en tant que cette mesure de critique agressive, qui est tutélaire et indispensable, ne peut être permise, sans le mal, beaucoup plus petit comparativement, d'excès et d'injustice qui l'accompagne (1) ; bien que, même ici, nous puissions faire remarquer que l'excès de personnalités amères est au nombre des vices les plus saillants de la littérature athénienne en général. Mais la guerre que fit la comédie, représentée par Aristophane et par d'autres auteurs, à la littérature et à l'éloquence,— au nom de ces bons vieux temps d'ignorance « où un marin athénien ne savait que demander son gâteau d'orge, et crier ho ! ho ! (*ruppapæ*) (2) ; et l'esprit rétro-

---

(1) Aristophane se vante d'avoir été le premier auteur comique qui choisît des hommes grands et puissants pour en faire les objets de ses attaques : ses prédécesseurs (affirme-t-il) ne s'étaient occupés que de poux et de guenilles (ἐς τὰ ῥάκια σκώπτοντας ἀεὶ, καὶ τοῖς φθειρσὶν πυλεμοῦντας) (Pac. 724-736 ; Vesp. 1030).

Mais cela ne peut être vrai en réalité, puisque nous savons qu'aucun homme ne fut plus amèrement attaqué par les auteurs comiques de son temps que Periklês. On doit ajouter que, bien qu'Aristophane attaquât sans doute les hommes puissants, il ne laissa pas tranquilles les gens de condition moindre.

(2) Aristoph. Ran. 1067 (et Vesp. 1095). Æschyle reproche à Euripide :

Εἶτ' αὖ λαλίαν ἐπιτηδεῦσαι καὶ στω-
[μυλίαν ἐδίδαξας,
Ἡ' ξεκένωσεν τάς τε παλαίστρας, καὶ
[τὰς πυγὰς ἐνέτριψε
Τῶν μειρακίων στωμυλλομένων, καὶ
[τοὺς παράλους ἀνέπεισεν

grade qui les amène à montrer la turpitude morale, — comme la conséquence naturelle du progrès intellectuel de l'époque, — sont des circonstances qui servent à prouver l'influence funeste et dégradante de la comédie sur l'esprit athénien.

Quant à ce qui regarde les individus, et Sokratês en particulier (1), les Athéniens semblent avoir été défavorablement influencés par la fausse application de l'esprit et du génie d'Aristophane dans les Nuées, aidée par d'autres comédies d'Eupolis et d'Ameipsias; mais sur la marche générale de la politique, de la philosophie ou des lettres, ces auteurs eurent peu d'influence. Et ils ne furent jamais regardés à Athènes sous le jour sous lequel la critique moderne nous les présente, — comme des hommes doués d'une moralité élevée, d'un patriotisme austère et habiles à

Ἀνταγορεύειν τοῖς ἄρχουσιν. Καίτοι [τότε γ', ἡνίκ' ἐγὼ' ζῶν,
Οὐκ ἠπίσταντ' ἄλλ' ἢ μᾶζαν]καλέσαι καὶ ῥυππαπαὶ εἰπεῖν.

Τὸ ῥυππαπαὶ semble avoir été le cri particulier ou chœur des marins à bord lorsqu'il s'agissait de hisser ensemble ou de faire un effort commun. Cf. Vespæ, 909.

(I) Au sujet de l'effet que produisaient les comiques sur l'opinion qu'on avait de Sokratês, voir Ranke, Commentat. de Vitâ Aristophanis, p. CDXLI; Platon, Apol. Sokrat. p. 18-19.

Cf. aussi les remarques de Cicéron (De Repub. IV, 11; vol. IV, p. 476, éd. Orell.) sur l'ancienne comédie athénienne et sa licence effrénée. Les lois des Douze Tables à Rome condamnaient à mort quiconque composait et publiait des vers diffamatoires contre la réputation d'un autre citoyen.

Un des buts constants d'Aristophane et des autres poëtes comiques, fut le poëte dithyrambique Kinesias, sur lequel ils déchargèrent leur esprit et leur amertume, non-seulement parce qu'il était poëte médiocre, mais encore à cause de sa prétendue impiété, de sa constitution chétive et faible et de sa mauvaise santé. Nous voyons l'effet de ces dénonciations dans un discours de l'orateur Lysias, composé en faveur de Phanias, contre lequel Kinesias avait porté une accusation ou Graphê Paranomôn. Phanias traite ces abondantes satires comme si elles étaient une bonne preuve contre le caractère de Kinesias — Θαυμάζω δ' εἰ μὴ βαρέως φέρετε ὅτι Κινησίας ἐστιν ὁ τοῖς νόμοις βοηθὸς, ὃν ὑμεῖς πάντες ἐπίστασθε ἀσεβέστατον ἁπάντων καὶ παρανομώτατον γεγονέναι. Οὐχ οὗτός ἐστιν ὁ τοιαῦτα περὶ θεοὺς ἐξαμαρτάνων, ἃ τοῖς μὲν ἄλλοις αἰσχρόν ἐστι καὶ λέγειν, τῶν κωμῳδοδιδασκάλων δ' ἀκούετε καθ' ἕκαστον ἐνιαυτόν; V. Lysias, Fragm. 31, éd. Bekker; Athénée, XII, p. 551.

Le docteur Thirlwall estime, plus légèrement que je ne le fais, l'effet de ces abondantes diffamations de l'ancienne comédie : V. son examen de la tragédie et de la comédie Attiques dans un très-excellent chapitre de son « History of Greece, ch. 18, vol. III, p. 42.

discerner les véritables intérêts de leur pays; — comme animés de la pensée large et ferme d'améliorer leurs concitoyens, mais forcés, par suite de préjugés ou d'opposition, de déguiser une philosophie politique à longue portée sous le voile de la satire; — comme bons juges des points les plus contestables, tels que la question de la guerre ou de la paix, — et comme une excellente autorité pour nous guider à apprécier les mérites ou les démérites de leurs contemporains, en tant que les victimes de leurs sarcasmes sont habituellement considérées comme des hommes indignes (1). Il n'est pas

---

(1) L'idée que je combats ici est très-générale parmi les écrivains allemands, et pour preuve, je puis signaler trois de leurs plus habiles critiques récents qui se sont occupés de l'ancienne comédie — Bergk, Meineke et Ranke — tous auteurs très-utiles pour l'intelligence d'Aristophane.

Relativement à Kratinos, Bergk fait observer: —

« Erat enim Cratinus, *pariter atque ceteri principes antiquæ comœdiæ, vir egregie moratus*, idemque antiqui moris tenax... Cum Cratinus *quasi divinitus videret* ex hac libertate mox tanquam ex stirpe aliquâ nimiam licentiam existere et nasci, statim his initiis graviter adversatus est, videturque Cimonem tanquam exemplum boni et honesti civis proposuisse, » etc.

« Nam Cratinus cum esset magno ingenio et *eximiâ morum gravitate*, ægerrime tulit rempublicam præceps in perniciem ruere; omnem igitur operam atque omne studium eo contulit, ut *imagine ipsius vitæ ante oculos posita omnes et res divinæ et humanæ emendarentur, hominumque animi ad honestatem colendam incenderentur*. Hoc sibi primus et proposuit Cratinus, et propositum strenue persecutus est. *Sed si ipsam veritatem, cujus imago oculis obversabatur, oculis subjecisset, verendum erat ne tædio obrueret eos qui spectarent*, nihil que prorsus eorum, quæ summo studio persequebatur, obtineret. Quare eximiâ quâdam arte pulchram effigiem hilaremque formam finxit, ita tamen ut ad veritatem sublimemque ejus speciem referret omnia: sic cum ludicris miscet seria, ut et vulgus haberet quî delectaretur: et qui plus ingenio valerent, ipsam veritatem, quæ ex omnibus fabularum partibus perluceret, mente et cogitatione comprehenderent. »

« ... Jam vero Cratinum in fabulis componendis id *unice spectavisse quod esset verum*, ne veteres quidem latuit... Aristophanês autem *idem et secutus semper est* et sæpe professus (Bergk, De Reliquiis Comœd. Antiq, p. 1, 10, 20, 233, etc.).

La critique de Ranke (Commentatio de Vitâ Aristophanis, p. ccxli, cccxiv, cccxlii, ccclxix, ccclxxiii, cDxxxiv, etc.) adopte le même ton d'éloge quant aux desseins élevés et vertueux d'Aristophane. Cf. aussi l'éloge accordé par Meineke à la valeur de l'ancienne comédie comme avertissement (Historia Comic. Græc. p. 39, 50, 165 etc.), et des louanges semblables par Westermann — Geschichte der Beredsamkeit in Griechenland und Rom., s. 36.

Dans un des arguments mis en tête de la *Paix* d'Aristophane, l'auteur est tellement rempli de l'idée de ces poëtes comme maîtres ou conseillers publics, qu'il nous dit d'une manière assez absurde qu'on les appelait pour cette

possible de se faire une idée plus fausse de l'ancienne comédie que de la regarder à ce point de vue ; cependant il est étonnant combien d'écrivains subséquents (à partir de Dio-

raison διδάσκαλοι — οὐδὲν γὰρ συμβούλων διέφερον · ὅθεν αὐτοὺς καὶ διδασκάλους ὠνόμαζον · ὅτι πάντα τὰ πρόσφορα διὰ δραμάτων αὐτοὺς ἐδίδασκον (p. 244, éd. Bekk.).

« Eupolis, atque Cratinus, Aristophanesque poetæ,
Atque alii, quorum Comœdia prisca virorum est,
Si quis erat dignus describi, quod malus aut fur,
Aut mœchus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus, multâ cum libertate notabant. »

Tel est le premier jugement d'Horace (Sermon. I, 4, 1). Son opinion plus récente sur la *Fescennina licentia*, dont l'esprit était le même que l'ancienne comédie grecque, est bien plus judicieuse (Epistol. II, 1, 145) : cf. Art. Poétique, 224. Admettre que les personnes tournées en dérision ou vilipendées par ces auteurs comiques ont dû toujours mériter ce qui est dit d'elles, c'est dans le fait une preuve frappante de la valeur de la maxime — « Fortiter calumniare ; semper aliquid restat. » Sans doute leur diffamation aveugle blessait parfois un sujet qui le méritait : dans quelle proportion cela se rencontrait-il ? c'est ce que nous n'avons pas le moyen de déterminer ; mais la lecture attentive d'Aristophane tend à justifier les épithètes que Lucien met dans la bouche de *Dialogus* relativement à Aristophane et à Eupolis — et non à favoriser les opinions des auteurs que j'ai cités plus haut (Lucien, Jov. Accus. vol. II, p. 832). Il appelle Eupolis et Aristophane δεινοὺς ἄνδρας ἐπικερτομῆσαι τὰ σεμνὰ καὶ χλευάσαι τὰ καλῶς ἔχοντα.

Si nous remarquons ce qu'Aristophane dit lui-même relativement aux autres poëtes comiques, ses prédécesseurs et ses contemporains, nous trouverons que c'est loin d'appuyer la fonction censoriale élevée que Bergk et autres leur attribuent (V. la parabase des *Nuées*, 350 *seq.*, et dans la *Paix*, 723). Il semble particulièrement absurde de concevoir Kratinos avec ce caractère ; lui dont nous connaissons surtout l'habitude d'ivrognerie, et le blâme franc et nu auquel il s'abandonnait : V. les fragments et l'histoire de sa dernière pièce Πυτίνη (dans Meineke, vol. II, p. 116 ; et encore Meineke, vol. I, p. 48 *seq.*) :

Meineke copie (p. 46) sur Suidas un renseignement (Ἐπείου δειλότερος) qui nous apprend que Kratinos était ταξίαρχος τῆς Οἰνηΐδος φυλῆς. Il l'explique comme un fait réel : mais il n'y a guère lieu de douter que ce ne soit qu'une plaisanterie faite par les auteurs comiques de son temps sur son amour pour le vin, et non une des plus mauvaises parmi les nombreuses plaisanteries semblables qui semblent avoir été alors en circulation. Runkel également, autre éditeur des Fragments de Kratinos (Cratini Fragm., Leipz. 1827, p. 2-M. M. Runkel), explique ce ταξίαρχος τῆς Οἰνηΐδος φυλῆς comme si c'était une fonction sérieuse ; bien qu'il nous dise au sujet du caractère général de Kratinos — « De Vita ipsa et moribus pæne nihil dicere possumus : *hoc solum constat, Cratinum poculis et puerorum amori valde deditum fuisse.* »

Un grand nombre de plaisanteries aristophanesques ont été transcrites comme des faits sérieux, et ont trouvé place dans l'histoire grecque. Si l'on suit le chap. VII de la Griechische Staatsalterthümer de K. F. Hermann, contenant la *Innere Geschichte* (histoire intérieure) de la démocratie athénienne,

dore et de Plutarque jusqu'au jour actuel) se sont crus en droit de tirer des comédies d'Aristophane leurs faits d'histoire grecque, et leur appréciation des hommes, des événements et des institutions de la Grèce. Supérieur comme l'est ce dernier en génie comique, son point de vue n'en est que plus déterminé par les associations d'idées plaisantes suggérées à son imagination, de sorte qu'il ne s'en éloigne que davantage des conditions d'un témoin fidèle ou d'un critique sincère. Il se présente pour provoquer le rire joyeux ou rancunier dans la foule réunie à la fête en vue de satisfaire ces émotions, sans s'attendre à recevoir des impressions sérieuses ou raisonnables (1), et il ne cache pas du tout combien il est mortifié de ne pas réussir, comme le farceur de profession ou « bouffon » aux banquets des riches citoyens athéniens (2), — pendant d'Aristophane quant au but, bien qu'indigne de comparaison à tout autre égard.

Cette naissance et ce développement de la poésie dramatique en Grèce, — d'un génie si abondant, si varié et si riche, appartiennent au cinquième siècle avant J.-C. Elle n'avait été dans le siècle précédent rien de plus qu'une simple greffe sur le chœur primitif, et elle fut même dénoncée alors par Solôn (ou dans un mot qui lui est attribué) comme une nouveauté vicieuse, qui tendait, — en simulant un faux

---

l'on verra les assertions les plus absolues avancées contre les institutions démocratiques, sur l'autorité de passages d'Aristophane ; c'est la même chose pour plusieurs des autres manuels allemands les plus savants qui traitent des affaires grecques.

(1) Horace, de Art. Poetic. 212-224.

« Indoctus quid enim saperet, liberque laborum,
Rusticus urbano confusus, turpis honesto ?...
Illecebris erat et gratâ novitate morandus
Spectator, functusque sacris, et potus, et exlex. »

(2) V. la Parabasis d'Aristophane dans les *Nuées* (535 *seq.*) et dans les Guêpes (1015-1045).

Cf. aussi la description de Philippos, le γελωτοποιὸς ou bouffon, dans le Symposion de Xénophon; dont la plus grande partie est extrêmement Aristophanesque, II, 10, 14. Le point de vue comique est adopté d'un bout à l'autre de ce morceau ; et Sokratês est présenté dans une seule occasion comme s'excusant de l'intrusion d'une réflexion sérieuse (τὸ σπουδαιολογεῖν, VIII, 41). Il en est de même dans une grande partie du Symposion de Platon, bien que le plan et le but de ce dernier soient très-difficiles à suivre.

caractère et en épanchant des sentiments qui n'étaient ni vrais ni sincères, — à corrompre la pureté des relations humaines (1), accusation de corruption assez semblable à celle qu'Aristophane soulevait un siècle plus tard, dans ses Nuées, contre la physique, la rhétorique et la dialectique dans la personne de Sokratês. Mais les qualités de la greffe avaient dominé et subordonné celles de la tige primitive, de sorte que la poésie dramatique fut alors une forme distincte, sujette à des lois qui lui étaient propres, et brillant d'un éclat égal, sinon supérieur, à celui de la poésie élégiaque, chorique, lyrique et épique, dont se composait le fonds antérieur du monde grec.

Ces transformations de la poésie grecque, — ou, pour parler plus justement, de la littérature, car, avant l'année 500 avant J.-C., les deux expressions étaient équivalentes, — servirent à la fois à produire, à marquer et à aider l'expansion de l'esprit national. Notre intelligence s'est actuellement familiarisée avec les combinaisons dramatiques, qui ont cessé d'être particulières à une forme spéciale ou à des conditions de société politique. Mais, si nous comparons le cinquième siècle avant J.-C. avec celui qui le précédait, nous verrons que le drame récemment né fut une nouveauté très-importante et très-propre à produire de l'effet; et c'est assurément ainsi que l'aurait regardé Solôn, l'esprit le plus large de son temps, s'il avait pu revivre un siècle et quart après sa mort, pour voir l'Antigone de Sophokle, la Médée d'Euripide ou les Acharneis d'Aristophane.

Sa nouveauté ne consiste pas seulement dans l'ordre élevé d'imagination et de jugement nécessaire pour construire un drame à la fois régulier et réel. Ce n'est pas à la vérité une médiocre addition à la célébrité poétique grecque telle qu'elle existait du temps de Solôn, d'Alcée, de Sappho et de Stésichore; mais nous devons nous rappeler que la structure

---

(1) Plutarque, Solôn, c. 29. Cf. la même idée générale, exposée dans Platon, Leg. IV, p. 719 C. V. t. III, ch. 1, p. 24; t. V, ch. 11, p. 249 de cette Histoire.

épique de l'Odyssée, si ancienne et depuis si longtemps acquise au monde grec, implique un degré de talent architectonique tout à fait égal à celui que présente le drame le plus symétrique de Sophocle. La grande innovation des poëtes dramatiques consista dans l'esprit de rhétorique, de dialectique et de morale dont ils imprégnèrent leur poésie. Sans doute ce germe non développé existait dans la composition antérieure, épique, lyrique et gnomique; mais le drame se distingue d'elles trois en l'amenant à une grandeur remarquable et en en faisant le moyen indépendant d'effet. Au lieu de raconter des exploits accomplis ou des souffrances éprouvées par les héros, — au lieu d'épancher ses propres impressions isolées par rapport à quelque événement ou à quelque moment donné, — le poëte tragique produit les personnages mythiques eux-mêmes, pour qu'ils parlent, discutent, accusent, défendent, réfutent, se lamentent, menacent, conseillent, persuadent, apaisent, — tout cela entre eux, mais devant l'auditoire. Dans le *drame* (singulière erreur de nom), rien ne se fait réellement : tout est discours, admettant ce qui est fait, comme se passant ou comme s'étant passé ailleurs. Le poëte dramatique, qui parle continuellement, mais à chaque instant par la bouche d'un personnage différent, accomplit le dessein de chacun de ses caractères au moyen de mots calculés pour influencer les autres caractères et appropriés à chaque moment successif. Il y a là des exigences de rhétorique depuis le commencement jusqu'à la fin (1); tandis que, comme tout l'intérêt de la pièce repose sur quelque discussion ou sur quelque lutte soutenue à l'aide du discours, — que les débats, les consultations, les répliques ne cessent jamais, — que chaque personnage, bon ou mauvais, modéré ou violent, doit avoir à son service un langage approprié pour défendre ses actes, pour attaquer ou repousser des adversaires, et en général pour justifier l'im-

---

(1) Relativement au caractère de rhétorique que présente la tragédie, V. Platon, Gorgias, c. 57, p. 502 D. Platon désapprouve la tragédie pour les mêmes raisons que la rhétorique.

portance relative qui lui est attribuée, — là encore un talent de dialectique à un haut degré est indispensable.

Finalement la force et la variété du sentiment moral introduit dans la tragédie grecque sont au nombre des traits caractéristiques les plus remarquables qui la distinguent des formes antérieures de poésie. « Faire ou souffrir des choses terribles, » voilà ce qu'Aristote déclare être son sujet propre ; et la pensée et les motifs intimes de celui qui agit ou qui souffre, motifs auxquels s'attache l'intérêt moral, sont mis à découvert par les tragiques grecs avec une exactitude minutieuse et touchante, dont il n'était possible ni aux poëtes épiques ni aux lyriques d'offrir le pendant. De plus, le sujet approprié de la tragédie grecque est fécond non-seulement en sympathie morale, mais encore en discussion et en spéculation morales. Des caractères formés d'un mélange de bien et de mal, — des règles distinctes de devoir luttant entre elles, — une injustice faite et justifiée aux yeux de son auteur, sinon à ceux du spectateur, par une injustice subie antérieurement, — voilà les sujets favoris d'Æschyle et de ses deux grands successeurs. Klytæmnestra tue son mari Agamemnôn à son retour de Troie : elle dit, pour se défendre, qu'il avait mérité ce traitement de ses mains pour avoir sacrifié Iphigeneia, leur fille à tous deux. Son fils Orestês la tue, pleinement convaincu que son devoir est de venger son père, et même sous la sanction d'Apollon. Les Euménides vengeresses le poursuivent pour cet acte, et Æschyle amène toutes les parties devant la cour de l'Aréopage, avec Athênê comme présidente ; là, l'affaire est équitablement débattue : les Euménides accusent et Apollon défend le prisonnier ; le procès se termine par une égalité des votes de la cour : alors Athênê donne son vote prépondérant pour l'acquittement d'Orestês. Second exemple : qu'on remarque le conflit des obligations que Sophokle présente avec tant de force dans son beau drame d'Antigonê. Kreôn ordonne que le corps de Polyneikês, traître et envahisseur récent du pays, restera privé de sépulture : Antigonê, sœur de Polyneikês, dénonce cette défense comme impie, et elle la viole, sous l'empire de la persuasion qu'elle

remplit un devoir fraternel. Kreôn ayant donné l'ordre de l'enterrer vivante, son jeune fils Hæmôn, fiancé d'Antigonê, est plongé dans une lutte poignante entre l'horreur pour une telle cruauté, d'un côté, et la soumission à son père, de l'autre. Sophokle expose ces deux règles opposées de devoir dans une scène de dialogue soigneusement travaillée entre le père et le fils. Il y a là deux règles à la fois sacrées et respectables, mais dont on ne peut observer l'une sans violer l'autre. Puisqu'un choix doit être fait, à laquelle des deux devra obéir un homme vertueux? C'est un point que le grand poëte se plaît à laisser indécis. Mais, s'il est parmi l'auditoire quelqu'un chez lequel vive le moindre mouvement de spéculation intellectuelle, il ne le laissera pas ainsi, sans faire quelque effort d'esprit pour résoudre ce problème et pour découvrir un principe élevé et compréhensif d'où émanent toutes les règles morales, — principe tel qu'il puisse éclairer sa conscience dans ces cas en général qui se présentent assez fréquemment où deux obligations sont en lutte entre elles. Non-seulement le poëte tragique fait au sentiment moral un appel plus puissant que ne l'avait jamais fait la poésie auparavant, mais encore, en soulevant ces graves et touchantes questions, il adresse un stimulant et un défi à l'intelligence, qu'il pousse à la spéculation morale.

En réunissant tous ces points, nous voyons combien le cercle intellectuel de la tragédie était plus large et combien le progrès de l'esprit qu'il indique est plus considérable, si on la compare avec la poésie lyrique et la gnomique, ou avec les sept sages et leurs aphorismes dogmatiques, qui faisaient la gloire du siècle précédent et en marquaient la limite. A la place de résultats non développés ou de la simple communication d'un sentiment isolé, nous avons même dans Æschyle, le plus ancien des grands tragiques, une grande latitude de dissentiment et de débat, — un point de vue changeant, — un cas meilleur ou pire établi pour des parties distinctes et en lutte, — et une divination de l'avénement futur de la raison souveraine et éclairée. C'est par le degré intermédiaire de la tragédie que la littérature passa dans la

rhétorique, la dialectique et la spéculation morale, qui marquèrent le cinquième siècle avant J.-C.

D'autres causes simultanées, naissant directement des affaires de la vie réelle, contribuèrent à produire ces mêmes talents et ces mêmes études. Le cinquième siècle avant J.-C. est le premier siècle de la démocratie à Athènes, en Sicile et ailleurs; de plus, à cette époque, qui commence par la révolte ionienne et les invasions des Perses en Grèce, les relations politiques entre une cité grecque et une autre deviennent plus compliquées, aussi bien que plus continues; elles demandent une plus grande mesure de talent dans les hommes d'État qui les administrent. S'il n'avait quelque pouvoir de persuader ou de réfuter, — de se défendre contre une accusation, ou, en cas de besoin, d'accuser autrui, — il n'était possible à aucun homme de tenir une position élevée. Probablement il n'avait pas moins besoin de ce talent pour des entretiens privés, non officiels, afin de convaincre ses propres partisans politiques, que pour parler à l'assemblée publique convoquée formellement. Même en qualité de commandant d'une armée ou d'une flotte, sans lois de guerre ni habitudes de discipline de profession, son pouvoir d'entretenir la bonne humeur, la confiance et la prompte obéissance de ses hommes ne dépendait pas peu de sa facilité à parler (1). Ce n'était pas seulement aux chefs dans la vie politique qu'un tel talent était indispensable. Dans toutes les démocraties, — et probablement dans plusieurs gouvernements qui n'étaient pas des démocraties, mais des oligarchies d'un caractère ouvert, — les cours de justice étaient plus ou moins nombreuses et la procédure orale et publique : à Athènes en particulier, les dikasteria (dont nous avons expliqué la constitution dans un autre chapitre) étaient très-nombreux, et on payait les juges qui y assistaient. Tout citoyen devait paraître devant eux en personne, sans pouvoir envoyer un avocat payé à sa place, soit qu'il demandât

(1) V. le discours de Sokratês, insistant sur ce point, comme étant une partie des devoirs d'un commandant (Xén. Mem. III, 3, 11).

réparation pour un tort qu'il avait éprouvé, soit qu'il fût accusé d'injustice par un autre (1). Il n'y avait donc pas d'homme qui pût ne pas être convaincu ou condamné, ou échouer dans son procès, même avec le droit de son côté, — s'il ne possédait quelque talent de parole pour expliquer son affaire aux dikastes, aussi bien que pour réfuter les mensonges ou démêler les sophismes d'un adversaire. De plus, pour tout citoyen d'une famille et d'une position connues, c'était une humiliation qui n'était guère moins pénible que la perte de sa cause, quand il était là devant le dikasterion entouré de ses amis et de ses ennemis, de se trouver hors d'état de suivre le fil d'un discours sans s'arrêter ou faire confusion. Pour affronter de tels dangers, auxquels personne, ni riche ni pauvre, ne pouvait se soustraire, il ne devint pas moins essentiel d'être exercé à parler que de l'être à se servir d'armes. Sans l'un, un citoyen ne pouvait remplir son devoir comme hoplite dans les rangs pour la défense de son pays; sans l'autre, il ne pouvait sauver du danger sa fortune ou son honneur, ni échapper à l'humiliation aux yeux de ses amis, s'il était appelé devant un dikasterion, et de plus, il était hors d'état de prêter aide à aucun de ses amis qui pouvait se trouver dans la même nécessité.

Il y avait donc d'amples motifs, résultant d'une prudence pratique non moins que du stimulant de l'ambition, qui rendaient nécessaire de cultiver l'art de faire une harangue continue et d'argumenter avec concision ou d'interroger et de répondre (2) : nécessité pour tous d'acquérir une certaine

(1) Cette nécessité de quelque talent de rhétorique est recommandé non moins expressément par Aristote (Rhétorique, I, 1, 8) que par Kalliklês dans le Gorgias de Platon, c. 91, p. 486 B.

(2) V. la description que fait Cicéron de sa laborieuse éducation oratoire : — « Ego hoc tempore omni, noctes et dies, in omnium doctrinarum meditatione versabar. Eram cum stoico Diodoto, qui cum habitavisset apud me mecumque vixisset, nuper est domi meæ mortuus. A quo quum in aliis rebus, tum studiosissime in dialecticâ versabar; *quæ quasi contracta et astricta eloquentia putanda est ;* sine quâ etiam tu, Brute, judicavisti, te illam justam eloquentiam, quam *dialecticam dilatatam* esse putant, consequi non posse. Huic ego doctori, et ejus artibus variis et multis, ita eram tamen deditus, ut ab exercitationibus oratoriis nullus dies vacaret » (Ciceron, Brutus, 90, 309).

aptitude moyenne dans l'usage de ces armes, — et pour les quelques ambitieux, de consacrer à cette étude beaucoup de travail, afin de briller comme orateurs accomplis.

Ces motifs politiques et sociaux, il ne faut pas l'oublier, bien qu'ils agissent avec beaucoup de force à Athènes, n'étaient nullement particuliers à cette ville, mais dominaient plus ou moins dans une partie considérable des cités grecques, surtout en Sicile, où tous les gouvernements devinrent populaires après le renversement de la dynastie gélonienne. Et ce fut en Sicile et en Italie que l'on vit paraître pour la première fois des hommes qui acquirent un nom permanent, tant dans la rhétorique que dans la dialectique : Empedoklês d'Agrigente dans la première, — Zenôn d'Elea (en Italie) dans la seconde (1).

Ces deux hommes distingués jouèrent un rôle remarquable dans la politique, et tous deux du côté populaire : Empedoklês contre une oligarchie, Zenôn contre un despote. Mais tous deux aussi se distinguèrent encore plus comme philosophes; et le mouvement de dialectique dans Zenôn, sinon le mouvement de rhétorique dans Empedoklês, vint plutôt de sa philosophie que de sa politique. Empedoklês (vers 470 av. J.-C.) paraît avoir eu du moins des relations, sinon une communauté partielle de doctrine, avec les philosophes dispersés de la ligue pythagoricienne dont j'ai raconté dans un autre chapitre le renversement violent, à Krotôn et ailleurs (2). Il construisit un système de physique et de cosmogonie distingué, en ce qu'il émettait pour la première fois la doctrine des quatre éléments, et exposé dans un poëme composé par lui-même; en outre, il semble avoir eu beaucoup du ton mystique de Pythagoras et de ses prétentions au miracle. En effet, il faisait profession, non-seulement de guérir la peste et autres maladies, mais encore d'enseigner comment on pouvait détourner la vieillesse et rappeler les morts de Hadês, — de prophétiser, — et de

---

(1) Aristote, ap. Diog. Laërt. VIII, 57.

(2) V. tome VI, c. 6, p. 264 sqq. de cette Histoire.

soulever et de calmer les vents à son gré. Gorgias, son disciple, déclarait avoir assisté aux cérémonies magiques d'Empedoklês (1). Le caractère puissant de son poëme est suffisamment attesté par l'admiration de Lucrèce (2), et la rhétorique qui lui est attribuée peut avoir consisté principalement en enseignement oral ou exposition des mêmes doctrines. Tisias et Korax de Syracuse, que l'on mentionne également comme les premiers maîtres de rhétorique, — et les premiers qui firent connaître des préceptes sur la pratique de la rhétorique, — furent ses contemporains, tandis que le célèbre Gorgias fut son disciple.

Le mouvement de la dialectique émanait en même temps de l'école des philosophes éléatiques, — Zenôn et son contemporain le Samien Melissos (460-440), — sinon de leur maître commun Parmenidês. Melissos également, aussi bien que Zenôn et Empedoklês, était à la fois un citoyen distingué et un philosophe; il avait commandé la flotte samienne à l'époque de la révolte contre Athènes et avait en cette qualité remporté une victoire sur les Athéniens.

Tous les philosophes du cinquième siècle avant J.-C., antérieurs à Sokratês, héritant de leurs plus anciens prédécesseurs poétiques les problèmes vastes et illimités qui avaient jadis été résolus à l'aide de la supposition d'agents divins ou surhumains, considéraient le monde physique et moral tout en masse, et s'appliquaient à trouver quelque hypothèse qui leur donnât une explication de ce tout (3), ou

(1) Diogène Laërce, VIII, 58, 59, qui donne un extrait remarquable du poëme d'Empedoklês, attestant ces vastes prétentions.

V. Brandis, Handbuch der Gr. Roem. Philosoph. part. I, sect. 47, 48, p. 192; Sturz, ad Empedoclis Fragm. p. 36.

(2) De Rerum Naturâ, I, 719.

(3) Sextus Empiricus, adv. Mathem. VII, 115, a conservé quelques vers frappants d'Empedoklês, tendant à prouver que chaque homme individuellement traverse sa courte existence, sans connaître rien au delà de ce qui est compris dans sa sphère étroite d'observation et d'expérience : il lutte en vain pour comprendre et expliquer le tout; mais ni les yeux, ni les oreilles, ni la raison ne peuvent l'aider : —

Παῦρον δὲ ζωῆς ἀβίον μέρος ἀθρή-[σαντες,
Ὠκύμοροι, καπνοῖο δίκην ἀρθέντες, [ἀπέπταν
Αὐτὸ μόνον πεισθέντες, ὅτῳ προσέκυρ-[σεν ἕκαστος,

du moins qui apaisât la curiosité par quelque chose qui eût l'air d'une explication. Qu'étaient les éléments dont étaient faites les choses sensibles? Qu'était la cause première ou principe de ces changements qui apparaissaient à nos sens? Qu'est-ce que c'était qu'un changement? Était-ce une génération ou quelque chose d'intégralement nouveau et une destruction de quelque chose préexistant, — ou était-ce une décomposition et une nouvelle combinaison d'éléments durant encore? Les théories des divers philosophes ioniens et d'Empedoklês après eux, qui admettaient une, deux ou quatre substances élémentaires, avec l'Amitié et l'Inimitié pour servir de causes de mouvement ou de changement; — les Homœoméries d'Anaxagoras, avec le Nous ou Intelligence comme le principe qui anime et régularise; — les atomes et le vide de Leukippos et de Demokritos; — toutes ces théories étaient des hypothèses différentes répondant à une veine semblable de pensée. Bien qu'elles admissent toutes que les apparences sensibles des choses étaient illusoires et embarrassantes, néanmoins elles étaient empruntées plus ou moins directement de quelques-unes de ces apparences, qui étaient employées à expliquer et à éclairer toute la théorie, et servaient à la rendre plausible quand on l'exposait, aussi bien qu'à la défendre contre les attaques. Mais les philosophes de l'école éléatique, — d'abord Xenophanês, et après lui, Parmenidês, — suivirent une voie distincte et particulière. Pour trouver ce qui était réel, et ce qui était pour ainsi dire caché derrière ou sous les phénomènes illusoires des sens, ils avaient recours seulement à des abstractions intellectuelles. Ils supposaient une Substance ou Quelque chose que les sens ne pouvaient percevoir, mais que la raison seule pouvait comprendre ou concevoir ; un Un et Tout, continu et fini, qui était non-seulement réel et existait par lui-même, mais était la seule réalité, —

Πάντοσ' ἐλαυνόμενοι. Τὸ δὲ οὖλον [ἐπεύχεται εὑρεῖν
Αὔτως· οὔτ' ἐπιδερκτὰ τάδ' ἀνδράσιν, [οὔτ' ἐπακουστὰ,
Οὔτε νόῳ περιληπτά.

éternelle, immobile et invariable, et la seule chose qu'on pût connaître. Les phénomènes des sens, qui commençaient et finissaient les uns après les autres (pensaient-ils) étaient essentiellement trompeurs, incertains, contradictoires entre eux et sujets à une diversité infinie d'opinions (1). Néanmoins, ils exprimaient une opinion sur ces phénomènes : ils adoptaient deux éléments, — le chaud et le froid, — ou la lumière et les ténèbres.

Parmenidês exposa cette doctrine de l'Un et Tout dans un poëme dont il ne reste aujourd'hui que quelques fragments, de sorte que nous comprenons très-imparfaitement les arguments positifs employés pour la recommander. L'objet de la vérité et de la connaissance, tel qu'il l'admettait seul, était complétement éloigné des sens et dépouillé de propriétés sensibles, de manière à être conçu seulement comme un être de raison (ens rationis), et décrit et discuté seulement avec les termes les plus généraux du langage. L'exposition que fit Parmenidês dans son poëme (2), bien qu'elle reçût des compliments de Platon, fut vivement combattue par d'autres, qui y relevèrent maintes contradictions et absurdités. Comme partie de sa réplique, — et sans doute la partie la plus forte, — Parmenidês récriminait contre ses adversaires, exemple suivi par son disciple Zenôn, avec une finesse et un succès encore plus grands. Ceux qui discutaient sa théorie ontologique, — à savoir que la substance réelle, ultraphénoménale, était unique, — affirmaient qu'elle était non l'Unité, mais la Pluralité, divisible, mobile, variable, etc. Zenôn attaqua cette dernière théorie et prouva qu'elle menait à des contradictions et à des absurdités encore plus grandes que celles qui étaient comprises dans la

(1) V. Parmenidis Fragmenta, éd. Karsten, v. 30, 55, 60 ; et la Dissertation annexée par Karsten, sect. 3, 4, p. 148 *seq.*; sect. 19, p 221 *seq.*

Cf. aussi l'édition donnée par Mullach des mêmes Fragments, annexée à son édition du traité Aristotélicien, De Melisso, Xenophane et Gorgiâ, p. 144.

(2) Platon Parmenidês, p. 128 B. Σὺ μὲν (Parmenidês) γὰρ ἐν τοῖς ποιήμασιν ἓν φὴς εἶναι τὸ πᾶν, καὶ τούτων τεκμήρια παρέχεις καλῶς τε καὶ εὖ, etc.

proposition de Parmenidês (1). Il combattit le témoignage des sens, affirmant qu'il fournissait des prémisses pour des conclusions qui se contredisaient les unes les autres, et qu'il était indigne de confiance (2). Parmenidês (3) avait nié qu'il y eût rien qui ressemblât à un changement réel, soit de place, soit de couleur : Zenôn soutint que le changement de place ou mouvement était impossible et contradictoire en soi ; il proposa maintes difficultés logiques, tirées de la divisibilité infinie de la matière, contre quelques-unes des affirmations les plus évidentes relatives aux phénomènes sensibles. Melissos paraît avoir discuté dans une veine semblable à celle de Zenôn, bien qu'avec beaucoup moins de subtilité ; il démontrait indirectement la doctrine de Parmenidês en déduisant des conclusions impossibles de l'hypothèse contraire (4).

Zenôn publia un traité destiné à défendre la thèse présentée plus haut, qu'il soutint également par des conversations et des discussions personnelles, d'une manière sans doute plus efficace que son ouvrage, l'enseignement oral de ces anciens philosophes étant leur manifestation réellement efficace. Ses subtils arguments de dialectique suffirent non-seulement à occuper tous les philosophes de l'antiquité, qui s'appliquèrent à les réfuter plus ou moins heureusement ; mais ils sont même arrivés jusqu'aux temps modernes comme un feu non encore éteint (5). Le grand effet que produisirent

(1) V. le remarquable passage du Parmenidês de Platon, p. 128 B, C, D.

Ἔστι δὲ τό γε ἀληθὲς βοήθειά τις ταῦτα τὰ γράμματα τῷ Παρμενίδου λόγῳ πρὸς τοὺς ἐπιχειροῦντας αὐτὸν κωμῳδεῖν, ὡς εἰ ἕν ἐστι, πολλὰ καὶ γελοῖα συμβαίνει πάσχειν τῷ λόγῳ καὶ ἐνάντια αὐτῷ. Ἀντιλέγει δὴ οὖν τοῦτο τὸ γράμμα πρὸς τοὺς τὰ πολλὰ λέγοντας, καὶ ἀνταποδίδωσι ταῦτα καὶ πλείω, τοῦτο βουλόμενον δηλοῦν, ὡς ἔτι γελοιότερα πάσχοι ἂν αὐτῶν ἡ ὑπόθεσις — ἡ εἰ πολλά ἐστίν — ἢ ἡ τοῦ ἓν εἶναι, εἴ τις ἱκανῶς ἐπεξίοι.

(2) Platon, Phædre, c. 44, p. 261 D. V. les citations dans Brandis, Gesch. der Gr. Roem. Phil. part. I, p. 417 *seq.*

(3) Parmenid. Fragm. V, 101, éd. Mullach.

(4) V. les Fragments de Melissos réunis par Mullach, dans sa publication que mentionne une précédente note, p. 81 *seq.*

(5) Le lecteur verra ceci dans le

sur les esprits spéculatifs de la Grèce ses écrits et sa conversation est attesté par Platon et par Aristote. Il visita Athènes, donna des leçons à quelques Athéniens éminents, à un prix élevé, — et conversa, dit-on, avec Periklês et avec Sokratês, à une époque où ce dernier était encore très-jeune, probablement entre 450-440 avant J.-C. (1).

Son apparition constitue une ère remarquable dans la philosophie grecque, parce qu'il mit le premier en jeu la force extraordinaire agressive ou négative de la méthode propre à la dialectique. Dans cette discussion, relative à l'Unité et à la Pluralité, les raisons positives, d'un côté et de l'autre, étaient également chétives : chaque partie avait à présenter

---

dictionnaire de Bayle, article Zénon d'Elée.

Simplicius (dans son Commentaire sur la Phys. d'Arist. p. 255) dit que Zenôn composa d'abord des dialogues écrits — ce qu'on ne peut croire sans preuve plus certaine. Il particularise aussi une question embarrassante adressée par Zenôn à Protagoras. V. Brandis, Gesch. der Griech. Roem. Philos. I, p. 409. — Zenôn ἴδιον μὲν οὐδὲν ἐξέθετο (sc. περὶ τῶν πάντων ·), διηπόρησε δὲ περὶ τούτων ἐπὶ πλεῖον. Plut. ap. Eusebium, Præp. Evangel. I, 23 D.

(1) Cf. Plutarque, Periklês, c. 3; Platon, Parmenidês, p. 126, 127; Platon, Alkibiad. I, c. 14, p. 119 A.

Sokratês, dans sa jeunesse, avait conversé avec Parmenidês, — alors vieillard; c'est ce qui est avancé par Platon plus d'une fois, outre son dialogue appelé Parmenidês, qui déclare donner une conversation entre les deux personnages, aussi bien qu'avec Zenôn.

Je pense avec M. Fynes Clinton, Brandis et Karsten, — que c'est une preuve meilleure au sujet de la date de Parmenidês qu'aucune des vagues indications qui paraissent la contredire dans Diogène Laërce et ailleurs. Mais il ne sera guère convenable de placer la conversation entre Parmenidês et Sokratês (comme le fait M. Clinton, — Fast. H. vol. II, App. c. 21, p. 364) à un moment où Sokratês n'avait que quinze ans. Les idées que les anciens avaient au sujet de la convenance à observer par les jeunes gens ne lui permettaient pas de prendre part à une conversation avec un éminent philosophe, à un âge aussi tendre que celui de quinze ans, où il n'était pas encore inscrit sur le registre des citoyens, et n'avait aucune qualité pour la plus petite fonction, militaire ou civile. Je ne puis m'empêcher de croire que Sokratês a dû avoir plus de vingt ans quand il conversa ainsi avec Parmenidês.

Sokratês était né en 469 avant J.-C. (peut-être 468 av. J.-C.); il avait donc vingt ans en 449; en admettant que la visite de Parmenidês à Athènes fût en 448 avant J.-C., comme il avait alors soixante-cinq ans, il devait être né en 513 avant J.-C. On objecte que, si cette date est admise, Parmenidês n'a pu être disciple de Xenophanês; nous serions ainsi obligés d'admettre (ce qui peut-être est la vérité) qu'il apprit la doctrine de Xenophanês de seconde main.

les contradictions que l'on pouvait déduire de l'hypothèse opposée, et Zenôn faisait profession de prouver que celles de ses adversaires étaient les plus flagrantes. Nous voyons ainsi qu'avec la question et la réponse faites méthodiquement, ou méthode de la dialectique, employée dorénavant de plus en plus dans les recherches philosophiques, — paraît en même temps la tendance négative de la spéculation grecque, c'est-à-dire la force qui approfondit, éprouve et scrute. Le côté négatif de la spéculation grecque est tout à fait marqué d'une manière aussi saillante, et occupe une partie aussi considérable de la force intellectuelle de ces philosophes, que le côté positif. Ce n'est pas simplement pour arriver à une conclusion, appuyée par un certain nombre de prémisses plausibles, — et ensuite pour la proclamer comme un dogme péremptoire, réduisant au silence tous ceux qui font des objections ou les ravalant, — qu'aspire la spéculation grecque. Démasquer non-seulement un mensonge positif, mais même une affirmation sans preuve, une confiance exagérée dans ce qui n'était que douteux, et étalage de connaissance sans la réalité, — considérer un problème sous toutes ses faces, et exposer toutes les difficultés qui en accompagnent la solution, — tenir compte des déductions tirées d'une preuve affirmative, même dans le cas de conclusions acceptées comme vraies après examen ; tous ces procédés, comme on le verra, prédominent dans la marche des plus grands penseurs de la Grèce. Comme condition de toute philosophie progressive, il n'est pas moins essentiel que les motifs de négation soient exposés librement que les motifs d'affirmation. Nous verrons les deux veines aller de concert à partir de Zenôn en descendant le cours de notre histoire, et nous remarquerons, dans le fait, que la veine négative est la plus forte et la plus caractéristique des deux. Dans l'un des monuments les plus anciens qui servent à expliquer la dialectique grecque, — les phrases où Platon représente Parmenidès et Zenôn comme léguant leur manteau au jeune Sokratès, et lui donnant des instructions pour qu'il poursuive avec succès ces recherches qu'annonçaient ses dispositions marquées pour l'investigation, — ce point

de vue large et compréhensif est expressément inculqué. On lui conseille de considérer les deux côtés de toute hypothèse, et de suivre et la ligne négative et la ligne affirmative d'arguments, avec une égale persévérance et une égale liberté d'examen, sans se laisser vaincre par les opinions contraires qui l'entourent, ni détourner par les sarcasmes sur le temps qu'il perd en paroles inutiles ; vu que la multitude ne sait pas que, si l'on ne parcourt pas ainsi tous les côtés d'une question, on ne peut parvenir à aucune intelligence certaine de la vérité (1).

Nous nous trouvons ainsi, à partir de l'année 450 avant J.-C. et en descendant, en présence de deux importantes classes d'hommes de la Grèce, inconnues à Solôn ou même à Kleisthenês, — les Rhéteurs et les Dialecticiens, pour lesquels (comme nous l'avons montré) le terrain avait été graduellement préparé par la politique, la poésie et la spéculation de la période précédente.

Ces deux nouveautés, — comme la poésie et autres qualités de cette race mémorable, — provinrent de grossiers commencements indigènes, sous un stimulant naturel qui n'était pas emprunté du dehors et qui n'en recevait aucune aide. L'enseignement de la rhétorique fut une tentative faite pour assister les hommes et développer en eux la faculté de parler continûment en s'adressant à une foule réunie, telle que

(1) Platon, Parmenid. p. 135, 136. Parmenidês parle à Sokratês : — Καλὴ μὲν οὖν καὶ θεία, εὖ ἴσθι, ἡ ὁρμὴ, ἣν ὁρμᾷς ἐπὶ τοὺς λόγους · ἕλκυσον δὴ σαυτὸν καὶ γυμνάσαι μᾶλλον διὰ τῆς δοκούσης ἀχρήστου εἶναι καὶ καλουμένης ὑπὸ τῶν πολλῶν ἀδολεσχίας, ἕως ἔτι νέος εἶ · εἰ δὲ μὴ, σὲ διαφεύξεται ἡ ἀλήθεια. Τίς οὖν ὁ τρόπος, φάναι (τὸν Σωκράτη), ὦ Παρμενίδη, τῆς γυμνασίας; Οὗτος, εἰπεῖν (τὸν Παρμενίδην) ὅνπερ ἤκουσας Ζήνωνος... Χρὴ δὲ καὶ τόδε ἔτι πρὸς τούτῳ σκοπεῖν, μὴ μόνον, εἰ ἔστιν ἕκαστον, ὑποτιθέμενον, σκοπεῖν τὰ ξυμβαίνοντα ἐκ τῆς ὑποθέσεως — ἀλλὰ καὶ, εἰ μή ἐστι τὸ αὐτὸ τοῦτο, ὑποτίθεσθαι — εἰ βούλει μᾶλλον γυμνασθῆναι... Ἀγνοοῦσι γὰρ οἱ πολλοὶ ὅτι ἄνευ ταύτης τῆς διὰ πάντων διεξόδου καὶ πλάνης, ἀδύνατον ἐντυχόντα τῷ ἀληθεῖ νοῦν σχεῖν. V. aussi le Kratyle de Platon, p. 428 E, sur la nécessité pour l'investigateur de regarder devant et derrière — ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω.

V. également le Parmenidês, p. 130 E — dans lequel Sokratês est prévenu contre les ἀνθρώπων δοξάς — on l'engage à ne pas s'asservir aux opinions des hommes : Cf. Platon, Sophistês, p. 227 B, C.

l'assemblée ou le dikasterion; ce fut donc une sorte d'exercice recherché par des hommes d'occupations actives et d'ambition, afin de pouvoir soit réussir dans la vie publique, soit défendre leurs droits et leur dignité s'ils étaient appelés devant une cour de justice. D'autre part, le travail de la dialectique ne se rapportait directement ni à la vie publique, ni à la plaidoirie judiciaire, ni à un nombre considérable d'hommes assemblés. C'était un dialogue entre deux personnes qui disputaient, habituellement devant un petit nombre d'auditeurs, dans le dessein d'éclaircir quelque obscurité, de réduire celle qui répondait au silence et à la contradiction, d'exercer les deux parties à dominer le sujet, ou à examiner scrupuleusement les conséquences de quelque supposition problématique. C'était une conversation (1) spontanée, systématisée et dirigée dans une voie déterminée à l'avance, fournissant un stimulant à la pensée et un moyen de perfectionnement qu'on ne pouvait atteindre d'aucune autre manière, — procurant à quelques-uns aussi une source de profit ou de faste. Elle ouvrait une ligne de sérieuse occupation intellectuelle à des hommes d'un tour d'esprit spéculatif ou investigateur, qui manquaient de voix, de hardiesse, de mémoire continue pour parler en public, ou qui désiraient se tenir à l'écart des animosités politiques et judiciaires du moment.

Bien qu'il y eût beaucoup d'Athéniens qui combinassent, dans des proportions diverses, l'étude spéculative avec la pratique, toutefois, généralement parlant, les deux veines de mouvement intellectuel, — l'une dirigée vers les affaires publiques actives, l'autre vers un développement d'opinions et une aptitude plus grande pour la vérité spéculative, avec ses preuves, — continuèrent à être simultanées et séparées. Il exista entre elles une controverse polémique constante et un esprit de dénigrement mutuel. Si Platon mé-

(1) V. Aristote, de Sophist. Elench. c. 11, p. 172, éd. Bekker; et ses Topiques, IX, 5, p. 154; où les différents desseins des dialogues sont énumérés et distingués.

prisait les sophistes et les rhéteurs, Isokrate ne se croyait pas moins autorisé à ravaler ceux qui employaient leur temps à discuter sur l'unité ou la pluralité de la vertu (1). Même entre des maîtres différents, dans la même voie intellectuelle, il n'existait aussi que trop souvent un sentiment acrimonieux de rivalité personnelle, qui les exposait tous d'autant plus aux attaques de l'ennemi commun de tout progrès intellectuel, — sentiment de jalouse ignorance, stationnaire ou vivement rétrospectif, très-fort à Athènes, comme dans toute autre société, et naturellement confondu à Athènes avec le sentiment démocratique indigène. Ce dernier sentiment (2) d'antipathie à l'égard d'idées nouvelles, et de nouveaux talents intellectuels, avait gagné une importance factice due au génie comique d'Aristophane, — dont les auteurs modernes ont trop souvent accepté le point de vue, laissant ainsi quelques-uns des plus mauvais sentiments de l'antiquité grecque influencer leur manière de concevoir les faits. De plus, ils ont rarement fait une part à cette force d'antipathie littéraire et philosophique, qui n'était pas moins réelle et constante à Athènes que l'antipathie politique, et qui rendit les différentes classes littéraires ou les individus perpétuellement injustes les uns à l'égard des autres (3). Ç'a été le bonheur et la [illegible]

(1) V. Isokrate, Orat. X; Helenæ Encomium, s. 2-7; Cf. Orat. XV. De Permutatione, du même auteur, s. 90.

Je tiens pour certain que le premier de ces passages est une critique intentionnelle des dialogues de Platon (comme dans Or. V, ad Philip. s. 84), probablement le second passage également. Isokrate, évidemment homme prudent et timide, évite de mentionner les noms de contemporains, afin de pouvoir provoquer le moins possible d'animosité.

(2) Isokrate fait beaucoup allusion (Orat. XV) à ce sentiment, et aux hommes qui considéraient l'éducation gymnastique avec plus de faveur que la philosophie, De [illegible] 267 et seq. Une portion [illegible] ce discours est, en effet, une ré[illegible] à des accusations, [illegible] qui étaient portées [illegible] intellectuelle par le [illegible] dans les *Nuées* d'[illegible] — sujets favoris d[illegible] pugiles « aux oreilles [illegible] Gorgias, c. 71, p. 51[illegible] κατεαγότων).

(3) Il n'y a que trop d[illegible] de l'abondance de ces [illegible] antipathies pendant le[illegible] ton, d'Aristote et d'Isokrate; V. Stahr, Aristotelia, ch. 3, vo[illegible], 68.

Aristote était extrêmement jaloux

thènes que tout homme pût exprimer ses sentiments et ses critiques avec une liberté sans exemple dans le monde ancien et à peine sans pendant même dans le moderne, où un vaste corps de dissidents est et a toujours été condamné à un silence absolu. Mais cette latitude, bien connue, de censure, aurait dû imposer aux auteurs modernes une nécessité péremptoire de ne pas accepter aveuglément la critique de qui que ce soit, là où la partie inculpée n'avait pas laissé de défense ; tout au moins d'expliquer la critique rigoureusement, et de faire la part du point de vue dont elle procède. Par suite de négligence à l'égard de cette nécessité, presque toutes les choses et toutes les personnes de l'histoire grecque nous sont présentées du mauvais côté : les diffamations d'Aristophane, les sarcasmes de Platon et de Xénophon, même les généralités intéressées d'un défendeur ou d'un demandeur devant le dikasterion, — sont reçus sans examen contradictoire et approfondi comme matériaux authentiques propres à être employés pour l'histoire.

Si jamais il fut nécessaire d'invoquer ce rare sentiment d'impartialité, c'est quand nous en arrivons à discuter l'histoire des personnages appelés sophistes, qui paraissent actuellement pour la première fois comme personnages marquants ; les maîtres pratiques d'Athènes et de la Grèce, mal compris aussi bien que mésestimés.

L'éducation primitive à Athènes consistait en deux branches : la gymnastique, pour le corps ; — la musique, pour l'esprit. On ne doit pas prendre le mot *musique* dans la si-

---

des succès d'Isokrate, et il était lui-même fort attaqué par les disciples de ce dernier, Kephisodôros et autres, — aussi bien que par Dikæarque, Eubulidês, et par une nombreuse armée d'écrivains dans le même ton — στρατὸν ὅλον τῶν ἐπιθεμένων Ἀριστοτέλει : V. les Fragments de Dikæarque, v. II, p. 225, éd. Didot. — « De ingenio ejus (fait observer Cicéron par rapport à Epicure, de Finibus, II, 25, 80) in his disputationibus, non de moribus quæritur. Sit ista in Græcorum levitate perversitas, qui maledictis insectantur eos, a quibus de veritate dissentiunt. » C'est un fléau qui n'est nullement particulier à la controverse philosophique *grecque ;* mais il n'a été nulle part plus contagieux que parmi les Grecs, et les historiens modernes ne peuvent trop se tenir sur leurs gardes contre lui.

gnification limitée qu'il a actuellement. Elle comprenait dès le début tout ce qui dépendait du domaine des Neuf Muses ; — elle enseignait non-seulement à se servir de la lyre, ou à remplir un rôle dans un chœur, mais encore à écouter, à apprendre et à répéter des compositions poétiques, aussi bien qu'à pratiquer une prononciation exacte et élégante, — talent qui, dans une langue comme le grec, avec des longs mots, des syllabes mesurées et une grande diversité d'accentuation entre un mot et un autre, a dû être beaucoup plus difficile à acquérir qu'il ne l'est dans aucune langue européenne moderne. A mesure que le cercle des idées s'élargissait, les mots de *musique* et de maîtres de musique acquirent un sens étendu, de manière à comprendre des objets d'instruction à la fois plus amples et plus diversifiés. Dans le milieu du cinquième siècle avant J.-C., à Athènes, il arriva ainsi qu'on put trouver, parmi les maîtres de musique, des hommes doués de la supériorité et des qualités les plus distinguées, possédant toute l'instruction et tous les talents de l'époque, enseignant ce qu'on connaissait en astronomie, en géographie et en physique, et capables de soutenir des discussions de dialectique avec leurs disciples, sur tous les divers problèmes qu'agitaient alors les hommes adonnés aux choses de l'esprit. Tel était le rôle de Lampros, d'Agathoklês, de Pythokleidês, de Damôn, etc. Les deux derniers furent maîtres de Periklês ; et Damôn fut même rendu si impopulaire à Athènes, en partie par ses spéculations larges et libres, en partie par les ennemis politiques de son grand disciple, qu'il fut frappé d'ostracisme, ou du moins condamné au bannissement (1). Ces hommes étaient des compagnons compétents pour Anaxagoras et Zenôn, et occupés en partie aux mêmes études ; le champ de connaissance acquise n'étant pas alors assez large pour être divisé en

(1) V. Platon (Protagoras, c. 8, p. 316 D; Lachês, c. 3, p. 180 D; Menexène, c. 3, p. 236 A ; Alk. I, c. 14, p. 118 C); Plutarque, Periklês, c. 4. Periklês avait passé par la pratique de la dialectique dans sa jeunesse (Xénoph. Memor. I, 2, 46).

compartiments séparés et exclusifs. Tandis qu'Euripide fréquentait la compagnie d'Anaxagoras et se familiarisait avec ses opinions, — Iôn de Chios (son rival comme poëte tragique, aussi bien qu'ami de Kimôn), appliquait tellement son esprit à des sujets physiques, tels qu'on les concevait alors, qu'il exposa une théorie qui lui était propre, où il avançait la doctrine de trois éléments dans la nature (1), — l'air, le feu et la terre.

Or ces maîtres de musique, comme Damôn et autres, mentionnés plus haut, étaient des sophistes, non-seulement dans le sens grec naturel et propre de ce mot, mais, jusqu'à un certain point, même dans le sens spécial et restreint que Platon jugea plus tard convenable de lui donner (2). Un sophiste, dans le sens véritable du mot, était un homme sage, — un homme habile, — qui était remarquable aux yeux du public comme distingué par son intelligence ou par un talent de quelque espèce. C'est ainsi que Solôn et Pythagoras sont tous deux nommés sophistes : Thamyras, l'habile barde, est appelé sophiste (3) ; Sokratês l'est aussi, non-seulement par

(1) Isokrate, Or. XV, De Permutat. s. 287.

Cf. Brandis, Gesch. der Gr. Roem. Philos. part. I, s. 48, p. 196.

(2) Isokrate appelle et Anaxagoras et Damôn sophistes (Or. XV, de Perm. s. 251). Plutarque, Periklês, c. 4. Ὁ δὲ Δάμων ἔοικεν, ἄκρος ὢν σοφιστὴς, καταδύεσθαι μὲν εἰς τὸ τῆς μουσικῆς ὄνομα, ἐπικρυπτόμενος πρὸς τοὺς πολλοὺς τὴν δεινότητα.

C'est ainsi que Protagoras (dans le discours que Platon lui prête, Protag. c. 8, p. 316) dit aussi, avec beaucoup de vérité, qu'il y avait eu des sophistes depuis les temps les plus anciens de la Grèce. Mais il dit également (ce que dit Plutarque dans la citation que nous venons de faire plus haut) que ces hommes d'autrefois refusaient, avec intention et de propos délibéré, de s'appeler sophistes, par crainte de l'odieux attaché à ce nom, et que lui (Protagoras) fut le premier qui se nomma ouvertement sophiste.

Toutefois la dénomination sous laquelle un homme est connu dépend rarement de lui-même, mais du public en général, et de ses critiques, amis ou ennemis. L'esprit hostile de Platon fit beaucoup plus pour attacher le titre de sophiste particulièrement à ces maîtres, qu'aucune prétention de leur part.

(3) Hérodote, I, 29 ; II, 49; IV, 95. Diogenês d'Apollonia, contemporain d'Hérodote, appelait les philosophes ou physiologistes ioniens du nom de sophistes : V. Brandis, Geschichte der Griech. Roem. Philos. c. 57, note *O*. Au sujet de Thamyras, V. Welcker, Griech. Tragoed. Sophokle, p. 421 —

Εἶτ' οὖν σοφιστὴς καλὰ παραπαίων χέλυν, etc.

Le poëte comique Kratinos nommait tous les poëtes, en y comprenant

Aristophane, mais par Æschine (1) ; Aristote donne ce nom à Aristippos, et Xénophon à Antisthenês, tous deux disciples de Sokratês (2) ; Xénophon (3), en décrivant une collection de livres instructifs, les nomme « les écrits des anciens poëtes et des sophistes, » désignant par ce dernier mot les écrivains en prose en général : Platon est cité comme sophiste même par Isokrate (4) ; Æschine (le disciple de Sokratês, non l'orateur), était appelé ainsi par son contemporain Lysias (5) ; Isokrate lui-même fut durement critiqué comme sophiste, et il se défend lui et sa profession ; enfin Timôn (l'ami et l'admirateur de Pyrrhôn, vers 300-280 av. J.-C.), qui faisait une satire amère de tous les philosophes, les désignait tous, en y comprenant Platon et Aristote, par le nom général de sophistes (6). C'est dans ce sens large et compréhensif que le mot fut employé primitivement, et il continua toujours à être compris ainsi

---

Homère et Hésiode, σοφισταί : V. les fragments de son drame Ἀρχίλοχοι dans Meineke, Fragm. Comic. Græc. vol. II, p. 16.

(1) Æschine, Cont. Timarch. c. 34. Æschine appelle Démosthène également un sophiste, c. 27.

Nous voyons clairement par les termes du Politicus de Platon, c. 38, p. 299 B — μετεωρόλογον, ἀδολεσχήν τινα σοφιστήν — que Sokratês et Platon lui-même étaient désignés comme sophistes par le public athénien.

(2) Aristote, Metaph. III, 2, p. 996; Xenoph. Sympos. IV, 1.

On dit qu'Aristippos fut le premier des disciples de Sokratês qui prit de l'argent pour ses leçons (Diog. Laërt. II, 65).

(3) Xénoph. Memor. IV, 2, 1. Γράμματα πολλὰ συνειλεγμένον ποιητῶν τε καὶ σοφιστῶν τῶν εὐδοκιμωτάτων...

Le mot σοφιστῶν est employé ici justement dans le même sens que τοὺς θησαυροὺς τῶν πάλαι σοφῶν ἀνδρῶν, οὓς ἐκεῖνοι κατέλιπον ἐν βιβλίοις γράψαντες, etc. (Memorab. I, 6, 14). Il est employé avec un sens différent dans un autre passage (I, 1, 11), pour signifier des maîtres qui donnaient des leçons sur des sujets de physique et d'astronomie, ce que Sokratês et Xénophon désapprouvaient tous deux.

(4) Isokrate, Orat. V, ad Philipp. s. 14. V. une note de Heindorf sur l'Euthydème de Platon, p. 305 C, s. 79. Plutarque parle d'Isokrate comme d'un sophiste. Quæst. Sympos. I, 1, 1, p. 613.

(5) Athénée, XII, p. 612 F ; Lysias, Fragm. II, Bekk.

(6) Diogène Laërce, IX, 65. Ἔσπετε νῦν μοι, ὅσοι πολυπράγμονές ἐστε σοφισταί (Diog. Laërt. VIII, 74).

Demetrios de Trœzen comptait Empedoklês comme sophiste. Suivant les paroles d'Isokrate, Empedoklês, Iôn, Alkmæôn, Parmenidês, Melissos, Gorgias étaient tous οἱ παλαιοὶ σοφισταί — et tous avaient enseigné différentes περισσολογίας au sujet des éléments du monde physique (Isokrate, de Permut. s. 288).

dans le public en général. Mais avec cette idée, le titre de sophiste entraînait aussi avec lui ou contenait un certain sentiment d'envie. La disposition naturelle d'un peuple généralement ignorant à l'égard d'une intelligence supérieure, — cette même disposition qui conduisait à ces accusations de magie, si fréquentes dans le Moyen Age, — semble un mélange d'admiration avec quelque chose d'un sentiment défavorable (1). — éloignement ou appréhension, suivant le cas; si ce n'est là où le dernier élément a fini par être neutralisé par un respect habituel pour une profession ou une position établie. En tout cas, le sentiment hostile est si souvent intentionnel, qu'un substantif dans lequel il est impliqué, sans qu'il soit nécessaire d'y joindre aucune épithète, est bientôt trouvé commode. Timôn, qui haïssait les philosophes, jugea ainsi le mot sophiste exactement convenable par le sentiment, aussi bien que par la signification, au dessein qu'il avait eu en s'adressant à eux.

Or, lorsque (dans la période qui suivit 450 av. J.-C.) les maîtres de rhétorique et de musique en vinrent à paraître devant le public à Athènes, avec une supériorité ainsi agrandie naturellement, aussi bien que d'autres hommes célèbres sous le rapport intellectuel, ils furent désignés par le nom approprié de sophistes. Mais il y eut un signe caractéristique particulier à eux-mêmes, par lequel ils s'attirèrent une double mesure de ce sentiment d'envie qui s'attachait au nom. Ils enseignaient pour de l'argent : naturellement donc les plus éminents d'entre eux n'instruisaient que les riches, et gagnaient des sommes considérables; fait qui nécessairement provoquait l'envie, dans une certaine mesure, parmi le grand nombre qui ne profitait d'eux en

(1) Eurip. Med. 289.
Χρὴ δ' οὔποθ' ὅστις ἀρτίφρων πέφυκ' [ἀνὴρ
Παῖδας περισσῶς ἐκδιδάσκεσθαι σο- [φούς.
Χωρὶς γὰρ ἄλλης, ἧς ἔχουσιν, ἀρ- [γίας,
Φθόνον πρὸς ἀστῶν ἀλφάνουσι δυσ- [μενῆ.

Les mots ὁ περισσῶς σοφὸς semblent entraîner le même sentiment hostile que le mot σοφιστής.

rien, mais plus encore parmi les membres inférieurs de leur propre profession. Même de grands esprits, tels que Sokratês et Platon, bien que fort au-dessus d'une telle envie, nourrissaient à cette époque une vive et véritable répugnance contre l'idée de recevoir de l'argent pour enseigner. Nous lisons dans Xénophon (1) que Sokratês considérait un pareil marché comme n'étant rien moins qu'une servitude qui enlevait au maître tout libre choix quant aux personnes ou à sa manière d'enseigner, et qu'il assimilait le rapport entre maître et élève à celui qui existe entre deux amants ou deux amis intimes, rapport que l'intervention d'un payement en argent déshonorait complétement, privait de tout son charme et de toute sa réciprocité, et empêchait de produire sa légitime récompense d'attachement et de dévouement. Bien que peu en harmonie avec les idées modernes (2),

(1) Xénophon, Memor. I, 2, 6. Dans un autre passage, le sophiste Antiphôn (est-ce le célèbre Antiphôn du dême Rhamnos, cela est incertain; les commentateurs penchent pour la négative) est représenté comme conversant avec Sokratês, et disant que Sokratês devait s'imaginer que sa propre conversation n'avait aucune valeur, puisqu'il ne demandait aucun prix à ses élèves. A quoi Sokratês répond : —

Ὦ Ἀντιφῶν, παρ' ἡμῖν νομίζεται, τὴν ὥραν καὶ τὴν σοφίαν ὁμοίως μὲν καλὸν, ὁμοίως δὲ αἰσχρὸν, διατίθεσθαι εἶναι. Τήν τε γὰρ ὥραν, ἐὰν μέν τις ἀργυρίου πωλῇ τῷ βουλομένῳ, πόρνον αὐτὸν ἀποκαλοῦσιν · ἐὰν δέ τις, ὃν ἂν γνῷ καλόν τε κἀγαθὸν ἐραστὴν ὄντα, τοῦτον φίλον ἑαυτῷ ποιῆται, σώφρονα νομίζομεν. Καὶ τὴν σοφίαν ὡσαύτως τοὺς μὲν ἀργυρίου τῷ βουλομένῳ πωλοῦντας, σοφιστὰς ὥσπερ πόρνους ἀποκαλοῦσιν · ὅστις δὲ, ὃν ἂν γνῷ εὐφυᾶ ὄντα, διδάσκων ὅ τι ἂν ἔχῃ ἀγαθὸν, φίλον ποιεῖται, τοῦτον νομίζομεν, ἃ τῷ καλῷ κἀγαθῷ πολίτῃ προσήκει, ταῦτα ποιεῖν (Xénophon, Memor. I, 6, 13).

Comme preuve des habitudes et des sentiments de l'époque, ce passage est extrêmement remarquable. Diverses parties du discours d'Æschine contre Timarchos et le Symposion de Platon (p. 217, 218) en reçoivent de la lumière et lui en donnent.

Parmi les nombreux passages dans lesquels Platon exprime son éloignement et son mépris pour un enseignement salarié, V. son Sophiste, c. 9, p. 223. Platon en effet croyait qu'il était indigne d'un homme vertueux de recevoir un salaire pour l'accomplissement d'un devoir public quelconque : V. la République, I, 19, p. 347. Toutefois, l'auteur comique Ephippos (V. Athénée, XI, 509; Meineke, Fr. Com. Gr. III, p. 332) blâme les disciples de Platon et les élèves de l'Académie comme recevant une paye pour enseigner ; et il ne fait évidemment pas de différence entre eux et Thrasymachos sur ce point. Athénée explique ce blâme comme s'il comprenait Platon lui-même, ce qui va au delà du sens rigoureux des mots.

(2) Ovide, s'étendant sur la même

tel était le sentiment consciencieux de Sokratês et de Platon, qui, en conséquence, regardèrent le nom de sophiste, dénotant une célébrité intellectuelle combinée avec une association odieuse d'idées, comme excellemment convenable pour les principaux maîtres qui recevaient de l'argent. Le magnifique génie, l'influence durable et la polémique réitérée de Platon l'ont imprimé sur les hommes contre lesquels il écrivait comme s'il était leur désignation reconnue, légitime et particulière, bien qu'il soit certain que si, dans le milieu de la guerre du Péloponèse, on eût demandé à un Athénien quelconque : — « Quels sont les principaux sophistes de votre cité? » il eût nommé Sokratês parmi les premiers ; car Sokratês était à la fois éminent comme enseignant les choses de l'esprit, et personnellement impopulaire, — non pas qu'il reçût de l'argent, mais pour d'autres raisons qui seront signalées ci-après ; et c'était précisément la combinaison de qualités que le public en général exprimait naturellement par le nom de sophiste. De plus, non-seulement Platon enleva ce nom de la circulation générale, afin de l'attacher spécialement à ses adversaires, les maîtres payés; mais il y rattacha aussi des attributs déshonorants exprès, qui ne faisaient point partie de son sens primitif et reconnu, et étaient entièrement distincts du vague sentiment d'éloignement qui s'y associait, bien qu'ils fussent greffés sur lui. Aristote, suivant l'exemple de son maître, donna du mot de sophiste une définition semblable en sub-

analogie générale des relations entre amants (Amores, I, 10, 38), insiste sur ce qu'il y a de bas à accepter de l'argent comme récompense pour plaider en faveur de personnes citées en justice. « Turpe reos emptâ miseros defendere linguâ. » C'était l'idée générale et le sentiment dominant chez les Romains à l'époque de la République, et dans la première période de l'empire, qu'il était déshonorant de recevoir de l'argent pour une plaidoirie judiciaire. La loi Cincia (rendue vers 200 avant J.-C.) l'interdisait complétement. En pratique, comme nous pouvions nous y attendre, on en vint à éluder de plus en plus la défense, bien qu'il semble qu'elle ait été formellement renouvelée de temps en temps. Mais le sentiment, chez les Romains honorables, dura sans changement assurément jusqu'à l'époque de Tacite. V. Tacite, Ann. XI, 5-7 ; Tite-Live, XXXIV, 4. Un maximum limité d'honoraires fut permis pour la première fois sous Claude. V. Walter, Roem. Recht. s. 751.

stance à celle qu'il a dans les langues modernes (1), — « un imposteur qui prétend à la science, un homme qui emploie ce qu'il sait être un faux raisonnement, en vue de tromper et de gagner de l'argent. » Et il le fit à une époque où lui-même et son estimable contemporain Isokrate étaient considérés à Athènes comme tombant sous la désignation de sophistes, et étaient appelés ainsi par tous ceux qui n'aimaient ni leur profession ni leurs personnes (2).

De grands penseurs et de grands écrivains, tels que Platon et Aristote, ont plein droit pour définir et employer des mots dans un sens qui leur est propre, pourvu qu'ils en avertissent dûment. Mais il est essentiel que le lecteur se rappelle les conséquences d'un tel changement et ne prenne pas par erreur un mot employé dans un nouveau sens pour un fait ou un phénomène nouveau. L'époque dont nous nous occupons actuellement (la dernière moitié du cinquième siècle av. J.-C.) est communément distinguée dans l'histoire de la philosophie comme l'époque de Sokratês et des sophistes. On parle des sophistes comme d'une nouvelle classe d'hommes, ou quelquefois dans un langage qui implique une nouvelle secte ou école dogmatique, comme s'ils surgissaient alors en Grèce pour la première fois; — on les représente comme des imposteurs pleins de faste, qui flattaient et

(1) Aristote, Rhétorique, I, 1, 1 — où il explique que le sophiste est une personne qui a les mêmes moyens que le Dialecticien, mais qui en abuse dans de mauvaises vues — ἡ γὰρ σοφιστική, οὐκ ἐν τῇ δυνάμει, ἀλλ' ἐν τῇ προαιρέσει ..., Ἐκεῖ δὲ, σοφιστὴς μὲν, κατα τὴν προαίρεσιν, διαλεκτικὸς δὲ, οὐ κατὰ τὴν προαίρεσιν ἀλλὰ κατὰ τὴν δύναμιν. Et dans le premier chapitre du traité de Sophisticis Elenchis — ὁ σοφιστής, χρηματιστὴς ἀπὸ φαινομένης σοφίας, ἀλλ' οὐκ οὔσης, etc.

(2) Relativement à Isokrate, V. son Discours XV, De Permutatione, où il est évident qu'il n'était pas seulement rangé parmi les sophistes, mais considéré par lui-même comme tel, bien que le nom ne lui plût pas. Il se regarde comme tel, aussi bien que Gorgias — οἱ καλούμενοι σοφισταί — sect. 166, 169, 213, 231.

Au sujet d'Aristote, nous n'avons qu'à lire (non-seulement le passage de Timôn cité dans une note précédente, mais encore) l'amère calomnie de Timée, Fragm. 70, éd. Didot, Polybe, XII, 8, où il l'appelait σοφιστὴν ὀψιμαθῆ καὶ μισητὸν ὑπάρχοντα, καὶ τὸ πολυτίμητον ἰατρεῖον ἀρτίως ἀποκεκλεικότα, πρὸς δὲ τούτοις, εἰς πᾶσαν αὐλὴν καὶ σκηνὴν ἐμπεπηδηκότα· πρὸς δὲ γαστρίμαργον, ὀψαρτυτήν, ἐπὶ στόμα φερόμενον ἐν πᾶσι.

dupaient les riches jeunes gens pour leur profit personnel, minaient la moralité publique et privée d'Athènes, et encourageaient leurs élèves à poursuivre sans scrupule l'ambition et la cupidité. On affirme même qu'ils ont réussi à corrompre la moralité générale, de sorte qu'Athènes était devenue misérablement dégénérée et vicieuse dans les dernières années de la guerre du Péloponèse, en tant que comparée à ce qu'elle était du temps de Miltiadês et d'Aristeidês. Sokratês, au contraire, est représenté habituellement comme un saint homme qui combat et démasque ces faux prophètes, — et qui se pose comme le champion de la moralité contre leurs insidieux artifices (1). Or, bien que l'apparition d'un esprit aussi original que Sokratês fût un fait nouveau, d'une importance inexprimable, — celle des sophistes ne l'était pas; ce qui était nouveau, c'était l'usage particulier d'un ancien mot que Platon enleva à sa signification habituelle, et qu'il attacha aux éminents maîtres payés de l'époque socratique.

Les maîtres payés, avec lesquels, sous le nom de sophistes, il présente Sokratês en controverse, étaient Protagoras d'Abdera, Gorgias de Leontini, Polos d'Agrigente, Hippias d'Elis, Prodikos de Keos, Thrasymachos de Chalkêdôn, Euthydêmos et Dionysôdoros de Chios; auxquels Xénophon ajoute Antiphôn d'Athènes. Ces hommes, — que des écrivains modernes citent comme les sophistes et dénoncent comme la peste morale de leur époque, — n'étaient distingués de leurs prédécesseurs d'aucune manière marquante ou générique. Leur vocation était de préparer la jeunesse aux devoirs, aux occupations et aux succès de la vie active, tant privée que publique. D'autres l'avaient fait auparavant; mais ces maîtres apportaient, pour accomplir leur tâche, un cercle

(1) C'est sous le point de vue général décrit ici que les sophistes sont présentés par *Ritter*, Geschich. der Griech. Philosophie, vol. I, liv. VI, ch. 1-3, p. 577 *seq.*, 629 *seq.*; par *Brandis*, Gesch. der Gr. Roem. Philos., sect. LXXXIV-LXXXVII, v. I, p. 516 *seq.*; par *Zeller*, Geschichte der Philosophie, II, p. 65, 69, 165, etc. et dans le fait par presque tous ceux qui traitent des sophistes.

plus large de connaissance, avec une multiplicité plus grande de sujets scientifiques et autres, — non-seulement des moyens plus puissants de composition et de parole, servant comme exemple personnel à l'élève, mais encore la compréhension des éléments du beau langage, de manière à pouvoir lui donner les préceptes qui conduisent à ce talent (1), — trésor considérable de pensées accumulées sur des sujets moraux et politiques, calculés pour rendre leur conversation très-instructive, — et des discours tout prêts, sur des points généraux ou *lieux communs*, que leurs disciples devaient apprendre par cœur (2). Mais, bien que ce fût une extension très-importante, ce n'était rien de plus qu'une extension, qui différait seulement en degré de ce que Damôn et autres avaient fait avant eux. Sa source était le besoin plus grand, qui s'était fait sentir parmi la jeunesse athénienne, d'une mesure plus considérable d'éducation et d'autres talents, une élévation dans la règle de ce qui était nécessaire à tout citoyen aspirant à occuper une place qui attirât sur lui les regards de ses concitoyens. Protagoras, Gorgias et les autres subvinrent à ce besoin avec une habileté et un succès inconnus avant leur temps : par là ils obtinrent une distinction à laquelle n'était parvenu aucun de leurs prédécesseurs, furent estimés dans toute la Grèce, voyagèrent de ville en ville au milieu de l'admiration générale et gagnèrent un argent considérable. Si un pareil succès, parmi des hommes qui leur étaient personnellement étrangers, atteste sans équivoque leur talent et leur dignité personnelle, naturellement il les exposait aussi à un surcroît de jalousie, aussi bien de la part des maîtres inférieurs que des partisans de l'ignorance en général, cette jalousie se manifestant (comme je l'ai expliqué auparavant) par une disposition plus grande à les marquer du titre odieux de sophistes.

L'hostilité de Platon contre ces maîtres (car c'est lui et non Sokratês qui leur était particulièrement hostile, comme

(1) Cf. Isokrate, Orat. XIII, cont. Sophistas, s. 19-21.

(2) Aristote, Sophist. Elench. c. 33; Cicéron, Brutus, c. 12.

on peut le voir par l'absence d'une semblable opposition marquée dans les Memorabilia de Xénophon) peut être expliquée sans qu'on suppose en eux cette corruption que des écrivains modernes se sont tellement empressés non-seulement d'admettre, mais même de grossir. Elle provenait de la différence radicale qui existait entre son point de vue et le leur. Il était un grand réformateur et un grand théoricien : pour eux, ils entreprenaient de mettre les jeunes gens en état de se faire honneur et de rendre service à d'autres, dans la vie athénienne active. Non-seulement il y a place concurremment pour l'opération de ces deux veines de sentiment et d'action dans toute société progressive, mais le bagage intellectuel de la société ne peut jamais être complet sans l'une aussi bien que sans l'autre. Ç'a été la gloire d'Athènes que toutes les deux fussent suffisamment représentées, à l'époque à laquelle nous sommes actuellement parvenus. Quiconque lit l'ouvrage immortel de Platon, — la République, — verra qu'il s'écartait de la société, tant démocratique qu'oligarchique, sur quelques-uns des points les plus fondamentaux de la moralité publique et privée ; et d'un bout à l'autre de la plupart de ses dialogues, il a querelle non moins avec les hommes d'État, passés aussi bien que présents, qu'avec les maîtres payés d'Athènes. Outre cet ardent désir d'une réforme radicale de l'État, sur des principes qui lui sont particuliers, distincts de tout parti ou de tout symbole politique reconnu, — Platon était également sans rival comme génie spéculatif et comme dialecticien, double talent qu'il déploya pour développer et expliquer la théorie et la méthode morales créées pour la première fois par Sokratês, aussi bien que pour établir les généralités compréhensives des siennes propres.

Or, ses tendances à réformer aussi bien qu'à produire des théories le jetèrent dans une controverse polémique avec les principaux agents qui faisaient les affaires de la vie pratique à Athènes. Tant que Protagoras ou Gorgias parlait le langage de la théorie, ils étaient sans doute fort inférieurs à Platon, et leurs doctrines n'étaient pas de nature à tenir contre sa subtile dialectique. Mais ce n'était ni leur devoir,

ni leur occupation de réformer l'État ou de découvrir et de défendre la meilleure théorie de morale. Ils faisaient profession de préparer les jeunes Athéniens à une vie active et honorable, privée aussi bien que publique, *dans Athènes* (ou dans toute autre cité donnée); ils leur apprenaient « à penser, à parler et à agir », *dans Athènes;* naturellement, ils acceptaient, comme base de leur enseignement, ce type de caractère que présentaient des hommes estimables et qu'approuvait le public, *dans Athènes,* — entreprenant non de refondre ce type, mais de l'armer de nouveaux talents et de l'orner de nouvelles qualités. Ils s'occupaient directement de précepte moral, non de théorie morale; tout ce qu'on exigeait d'eux quant à la dernière, c'était que leur théorie fût suffisamment pure pour conduire à ces préceptes pratiques qui étaient regardés comme vertueux par la société la plus estimable *d'Athènes.* Il ne faut jamais oublier que ceux qui donnaient des leçons pour la vie active étaient obligés par les conditions mêmes de leur profession à s'adapter au lieu et à la société tels qu'ils étaient. Pour le théoricien Platon, non-seulement il n'existait pas d'obligation pareille, mais la grandeur et le caractère instructif de ses spéculations ne se réalisaient que s'il s'en éloignait et s'il se plaçait sur un point plus élevé d'observation, tandis que lui-même (1) non-seulement admet, mais même exagère l'inaptitude et la répugnance d'hommes instruits à son école pour la vie et les devoirs pratiques (2).

(1) V. un passage frappant dans Platon, Théætète, c. 24, p. 173, 174.

(2) Le professeur Maurice, dans son Histoire de la Philosophie morale et métaphysique (VI, 2, 1, 6), fait les remarques suivantes : « Nous acceptons à la fois la définition que M. Grote donne du sophiste comme la définition platonique et la seule vraie. Il était le maître de sagesse; il enseignait aux hommes à penser, à parler et à agir. Nous ne demandons pas qu'on nous le dépeigne autrement ni d'une manière pire. Si des auteurs modernes ont jeté quelques ombres plus fortes dans leur tableau, nous croyons qu'ils lui ont fait plutôt du bien que du tort. Leur exagération maladroite cache la *laideur essentielle* que la flatteuse esquisse de M. Grote met en plein relief. »

La *laideur essentielle* mentionnée ici est décrite par le professeur Maurice comme consistant dans le fait que — « chacun considérait l'acquisition du *pouvoir politique comme un prix à obtenir.* C'était le point commun sur

Pour comprendre la différence essentielle qui existe entre le point de vue théorique et le point de vue pratique, nous n'avons qu'à considérer Isokrate, le disciple de Gorgias et

---

lequel on s'accordait : il est possible qu'il n'y en eût pas d'autre. Les jeunes Athéniens avaient besoin de savoir penser, agir et parler sur tous les sujets, *afin de pouvoir guider le peuple à leur gré*. Dans ce dessein ils cherchaient l'aide d'un sophiste ou professeur » (s. 9, p. 108). « Par la nécessité de son état, le sophiste qui enseignait à penser, à agir et à parler, en venait à regarder la dernière partie de sa profession comme celle qui renfermait les deux autres. Il devenait rhéteur et maître de rhétorique. Si son objet était d'influencer l'esprit d'une foule, il était du moins dans le grand danger d'amener ses disciples à donner au mot *sophismes* cette force avec laquelle nous sommes le plus familiers » p. 109.

Ce que le professeur Maurice appelle la « *laideur essentielle* » réside (suivant son propre exposé), non dans les sophistes, mais dans les jeunes Athéniens que les sophistes instruisaient. Ces jeunes gens désiraient le pouvoir politique. Satisfaire leur ambition était leur fin et leur but. Mais c'était une fin dont les sophistes ne donnaient pas l'idée. Ils la trouvaient préexistante, reçue d'autres côtés ; et ils avaient à la traiter comme un fait. Lisons ce que dit Xénophon au sujet de Proxenos et de Gorgias. « Proxenos le Bœôtien, même dans sa première jeunesse, désirait devenir un homme capable d'accomplir de grandes choses ; et poussé par ce désir, il donna de l'argent à Gorgias le Léontin. Après avoir fréquenté sa société, Proxenos crut être devenu ainsi en état de commander, de s'allier avec les premiers hommes de son temps, et de les payer de tous les bons services qu'ils pourraient lui rendre » (Πρόξενος δὲ ὁ Βοιώτιος εὐθὺς μὲν μειράκιον ὢν ἐπεθύμει γενέσθαι ἀνὴρ τὰ μέγαλα πράττειν ἱκανός · καὶ διὰ ταύτην τὴν ἐπιθυμίαν ἔδωκεν ἀργύριον Γοργίᾳ τῷ Λεοντίνῳ. Ἐπεὶ δὲ συνεγένετο ἐκείνῳ, ἱκανὸς ἤδη νομίσας εἶναι καὶ ἄρχειν, καὶ φίλος ὢν τοῖς πρώτοις, μὴ ἡττᾶσθαι εὐεργετῶν) etc., (Anabasis, II, 6, 16). De même encore dans le Protagoras de Platon, Sokratês présente Hippokratês à Protagoras avec ces mots : — « Cet Hippokratês est un jeune homme de l'une de nos grandes et opulentes familles athéniennes, et il ne le cède en talents à aucun de ses contemporains. Il désire acquérir du renom dans la cité (ἐλλόγιμος γενέσθαι ἐν τῇ πόλει) et il pense qu'il sera tout à fait dans le cas d'atteindre cet objet, grâce à ta société » (Platon, Protagor. c. 19, p. 163 A).

Ici nous voyons que ce n'était pas le sophiste qui indiquait cette fin et ce but à ses élèves, mais les élèves qui se les posaient à eux-mêmes, précisément comme les fins que se proposaient Alkibiadês et Kritias, quand ils recherchaient la société de Sokratês. Et c'est la fin que le professeur Maurice regarde comme le grand vice et la cause première du mal.

Toutefois, pour les moyens, bien que non pas pour la fin, le sophiste est à bon droit responsable. Quels étaient les moyens qu'il communiquait ? Le pouvoir de persuader, avec son fonds approprié de connaissance, l'aptitude à se souvenir et la facilité à se servir des mots, sujet au contrôle de la discussion publique libre ou de la contre-persuasion de la part d'autrui. Appeler cette acquisition un mal, ne peut avoir cours que par la supposition insoutenable qui représente la parole comme une pure organisation destinée à tromper ; supposition contre laquelle

sophiste lui-même. Bien qu'il n'eût pas des talents supérieurs, Isokrate était un des hommes les plus estimables de l'antiquité grecque. Il enseignait pour de l'argent et apprenait

---

je n'ai rien à ajouter à la protestation d'Aristote et de Quintilien.

Que la parole puisse être employée pour le bien ou pour le mal, cela est incontestable : la parole sous toutes ses formes, non moins l'entretien de Sokratês que l'éloquence de Demosthène, la parole non moins dans la bouche d'un grossier Spartiate (qui était aussi grand trompeur qu'homme de Grèce) que dans celle d'un Athénien accompli ; bien plus, non-seulement la parole, mais les écrits, qui ne sont qu'une autre manière d'arriver au sentiment du public et de le convaincre. L'homme ambitieux peut abuser de toutes ces armes en vue de ses desseins, et il le fera. Il n'y a qu'un moyen de diminuer la proportion du mal qui leur est propre. C'est d'assurer pleine liberté à ceux qui voudraient persuader des desseins meilleurs ; de multiplier le nombre des orateurs compétents, avec les occasions de discussion ; et ainsi de créer un public d'auditeurs et de juges capables. Nulle part on n'approcha autant de cet objet qu'à Athènes, et il n'y eut pas d'autres personnes qui y contribuèrent plus directement que les sophistes. Car non-seulement ils augmentèrent le nombre des orateurs capables d'éveiller l'attention du public, et de rendre ainsi la discussion agréable aux auditeurs ; mais même quant à l'emploi des sophismes oratoires, leurs nombreux élèves se tenaient mutuellement en échec. S'ils enseignaient à un homme ambitieux à tromper, ils enseignaient également à un autre à dévoiler sa tromperie, et à un troisième à aborder le sujet d'un côté différent, de manière à détourner l'attention, et à prévenir la prédominance exclusive d'une tromperie quelconque.

Le professeur Maurice prétendra probablement que les contentions personnelles de rivaux politiques ambitieux sont un appareil misérable pour la conduite de la société. En accordant que ce soit vrai, c'est encore une prodigieuse amélioration (dont nous sommes redevables complétement à la Grèce, et surtout à Athènes, avec les sophistes comme auxiliaires) d'avoir amené ces rivaux ambitieux à lutter avec la langue seulement, et non avec l'épée. Mais si la remarque est vraie, elle n'est pas moins applicable à la politique anglaise qu'à la politique athénienne ; à toute contrée où pleine liberté est laissée à l'énergie humaine. Par quelle autre chose l'Angleterre a-t-elle été gouvernée pendant le dernier siècle et demi, que par ces luttes de partis rivaux et de politiques ambitieux ? Si Platon dénigrait les débats de l'assemblée et du dikasterion d'Athènes, aurait-il eu une plus grande estime pour ceux de la Chambre des Lords et de celle des Communes ? S'il se croyait en droit de mépriser toute la classe des hommes d'Etat athéniens, y compris Themistoklês et Periklês, comme « de simples serviteurs de la cité (διακόνους τῆς πόλεως) — (Platon, Gorgias, c. 154, p. 152 A, 155 A), donnant à Athènes des docks, des ports, des murs et des folies pareilles, mais ne pourvoyant pas à l'amélioration morale des citoyens, » — son jugement eût-il été plus favorable sur Walpole et Pulteney — sur Pitt et Fox — sur Peel et Russell — sur le *Times* et le *Chronicle* ?

Quand nous jugeons Athènes par la règle idéale de Sokratês et de Platon, nous devons en bonne justice appliquer la même critique à d'autres sociétés également, qui se trouveront justement aussi peu capables de soutenir l'examen. Et

aux jeunes gens à « penser, à parler et à agir », le tout en vue de la vie honorable d'un citoyen actif; il ne cachait

---

ceux qui, comme le professeur Maurice, supposent que la faculté intellectuelle et persuasive dans les mains d'un homme ambitieux est un instrument de mal — ce qui est impliqué dans l'assertion que le sophiste, auquel il doit le développement de cette faculté, enseigne le mal — ceux-là, dis-je, verront qu'ils prononcent condamnation contre les hommes principaux de la Chambre des Lords et de celle des Communes, non moins que contre les premiers hommes politiques d'Athènes. Dans les deux se trouve la « laideur essentielle » — si c'est là le nom qu'elle mérite — qui consiste à se mettre en état de penser, de parler et d'agir, afin de gagner ou de conserver « le pouvoir politique comme prix », et de pouvoir « guider le peuple à son gré ».

On dira probablement que cela n'est pas absolument vrai de tous les politiques anglais, mais seulement de quelques-uns; que d'autres parmi eux, plus ou moins, ont consacré leur savoir et leur éloquence à persuader des projets pleins de l'esprit public, et avec des résultats salutaires. Ces réserves, si on les fait pour l'Angleterre, doivent être faites pour Athènes également; ce qui est tout à fait suffisant comme réponse à la critique prononcée par le professeur Maurice contre le sophiste. Le sophiste donnait une force intellectuelle et persuasive aux politiques animés de l'esprit public, aussi bien qu'aux ambitieux. Pour ces élèves qui combinaient dans des proportions différentes l'une et l'autre classe de motifs (comme cela a dû arriver très-fréquemment), son enseignement tendait à favoriser la meilleure plutôt que la plus mauvaise. Les sujets mêmes sur lesquels il parlait assuraient une telle tendance : les matières, qui doivent servir à produire la persuasion, doivent avoir, pour la plupart, une portée élevée, salutaire, et qui respire l'esprit public — bien qu'un parleur ambitieux puisse vouloir en abuser pour son désir personnel du pouvoir.

Quant à l'influence des motifs ambitieux chez les politiques, quand ils sont soumis à la nécessité de persuader et au contrôle d'une libre discussion — bien que je n'adopte pas la censure absolue du professeur Maurice, j'admets qu'elle est en partie mauvaise aussi bien que bonne, et qu'elle mène rarement à une amélioration grande ou essentielle, au delà de l'état actuel de société que trouve l'homme ambitieux. Mais le sophiste ne représente pas l'ambition. Il représente la force intellectuelle et persuasive, réfléchie et réglée de manière à opérer sur l'esprit de libres auditeurs, toutefois dans la liberté complète d'opposition : persuasion contre l'homme ambitieux, aussi bien que par lui ou pour lui. C'est ce que je soutiens ici contre le professeur Maurice, comme non-seulement n'étant pas un mal, mais (à mon avis) comme étant une des grandes sources de bien dans Athènes, et essentiel au perfectionnement humain partout ailleurs. Il n'y a que deux manières de gouverner une société, soit par la persuasion, soit par la coercition. Discréditez les arguments du sophiste autant que vous le pouvez par d'autres arguments d'une tendance opposée; mais quand vous discréditez son arme, sa force intellectuelle et persuasive, comme si elle n'était rien de plus que fourberie et imposture, fabriquée et vendue pour l'usage des hommes ambitieux — vous ne laissez libre aucun autre ascendant sur l'esprit des hommes, si ce n'est le moyen écrasant d'une coercition étrangère avec une prétendue infaillibilité.

pas son mépris marqué (1) pour l'étude et le débat spéculatifs, tels que les dialogues de Platon et les exercices de la dialectique en général. Il défend sa profession tout à fait de

(1) Isokrate, Orat. V (ad Philipp.) s. 14; Orat. X (Enc. Hel.) s. 2; Orat. XIII, adv. Sophist. s. 9 (cf. une note de Heindorf, ad Platon. Euthyd. s. 79); Orat. XII (Panath.) s. 126; Orat. XV (Perm.) s. 90.

Isokrate, au commencement de son discours X, Encom. Helenæ, blâme tous les maîtres spéculatifs — d'abord Antisthenês et Platon (sans les nommer, mais en les identifiant suffisamment par leurs doctrines), ensuite Protagoras, Gorgias, Melissos, Zenôn, etc., par leurs noms, pour avoir perdu leur temps et leur enseignement dans des paradoxes et une controverse sans profit. Il insiste sur la nécessité d'enseigner en vue de la vie politique et de la marche des événements publics actuels — en renonçant à ces études inutiles (s. 6).

Il est remarquable que ce qu'Isokrate recommande est précisément ce que Protagoras et Gorgias sont représentés comme faisant réellement (chacun sans doute à sa manière) dans les Dialogues de Platon : ce dernier les blâme d'être trop pratiques, tandis qu'Isokrate, qui les commente d'après diverses publications qu'ils laissèrent, les considère seulement comme des maîtres de spéculations inutiles.

Dans le discours De Permutatione, composé quand il avait quatre-vingt-deux ans (s. 10 — les discours cités plus haut sont des compositions antérieures, en particulier le discours XIII contre les sophistes, V, s. 206), Isokrate se tient sur la défensive, et défend sa profession contre des calomnies de toute sorte. C'est un discours très-intéressant comme justification des maîtres d'Athènes en général, et il servirait parfaitement bien comme apologie de l'enseignement de Protagoras, de Gorgias, d'Hippias, etc., contre les reproches de Platon.

Ce discours se lirait, ne serait-ce que pour comprendre le vrai sens athénien du mot sophiste, en tant que distingué du sens technique que Platon et Aristote y attachent. Le mot est employé ici dans son sens le plus large, en tant que distingué de ἰδιώταις (s. 159) : il signifiait des littérateurs ou des philosophes en général, mais surtout les maîtres de profession; toutefois il entraînait un sens odieux, et était conséquemment employé aussi peu que possible par eux-mêmes — autant que possible par ceux qui ne les aimaient pas.

Isokrate, bien qu'il ne se donne pas volontiers à lui-même ce nom déplaisant, est obligé cependant de se reconnaître sans restriction comme étant du métier, dans la même catégorie que Gorgias (s. 165, 179, 211, 213, 231, 256), et il défend le corps en général aussi bien que lui-même; naturellement il se distingue des membres mauvais de la profession — de ceux qui prétendaient être sophistes, mais se consacraient à quelque chose de différent en réalité (s. 230).

Cet enseignement de profession et les maîtres sont désignés indistinctement par ces mots — οἱ σοφισταί — οἱ περὶ τὴν φιλοσοφίαν διατρίβοντες — τὴν φιλοσοφίαν ἀδίκως διαβεβλημένην (s. 44, 157, 159, 179, 211, 217, 219) — ἡ τῶν λόγων παιδεία — ἡ τῶν λόγων μελέτη — ἡ φιλοσοφία — ἡ τῆς φρονήσεως ἄσκησις — τῆς ἐμῆς, εἴτε βούλεσθε καλεῖν δυνάμεως, εἴτε φιλοσοφίας, εἴτε διατριβῆς (s. 53, 187, 189, 193, 196). Toutes ces expressions signifient le même procédé d'exercice — c'est-à-dire l'exercice intellectuel général, en tant qu'opposé à l'exercice corporel.

la même manière que son maître Gorgias ou Protagoras l'aurait défendue, si nous avions sous les yeux des justifications composées par eux. Isokrate, à Athènes, et Quintilien, homme également estimé à Rome, sont, dans leur type général de caractère et de devoir de profession, l'exacte contre-partie de ceux que Platon accuse comme sophistes.

Nous connaissons ces derniers surtout par le témoignage de Platon, leur ennemi déclaré : toutefois on verra que même son témoignage, expliqué impartialement et pris en général, ne justifie pas les accusations d'enseignement corrompu et immoral, de faux semblant de connaissance, etc., que les écrivains modernes lancent en chœur et bruyamment contre eux. Je connais peu de caractères dans l'histoire qui aient été aussi sévèrement traités que ces sophistes, comme on les appelle. Ils portent la peine de leur nom, dans son sens moderne, trompeuse association d'idées dont peu d'écrivains modernes prennent la peine d'affranchir soit eux-mêmes, soit leurs lecteurs, — bien que le mot anglais ou français de sophiste soit absolument inapplicable à Protagoras ou à Gorgias, qu'on devrait appeler plutôt « professeurs ou maîtres publics ». Il est réellement surprenant d'examiner les arguments mis en avant par des savants tels que Stallbaum et autres, en tête des dialogues platoniques intitulés Pratagoras, Gorgias, Euthydêmos, Theætêtos, etc., où Platon introduit Sokratês, soit en controverse personnelle avec l'un ou avec l'autre de ces sophistes, ou comme discu-

---

(s. 194, 199), et destiné à cultiver les moyens de penser, de parler et d'agir — πρὸς τὸ λέγειν καὶ φρονεῖν — τοῦ φρονεῖν εὖ καὶ λέγειν — τὸ λέγειν καὶ πράττειν (s. 221, 261, 285, 296, 330). De même encore dans Busiris, Isokrate représente Polykratês comme un σοφιστὴς, se faisant un revenu par la φιλοσοφία ou par ἡ περὶ τοὺς λόγους παίδευσις, s. 1, 2, 44, 45, 50, 51.

Isokrate n'admet aucune distinction semblable entre le philosophe et le dialecticien d'un côté — et le sophiste de l'autre — comme Platon et Aristote l'affirment. Il n'aime pas les exercices de la dialectique ; cependant il reconnaît qu'ils sont utiles à la jeunesse, comme partie de l'éducation intellectuelle, à condition que toutes ces spéculations seront abandonnées quand les jeunes gens arriveront à la vie active (s. 280, 287).

C'est le même langage que celui de Kalliklês dans le Gorgias de Platon, c. 40, p. 484.

tant leurs opinions. Nous lisons continuellement écrites par le commentateur des remarques telles que celle-ci : — « Remarquez comment Platon accable le futile et misérable sophiste ; » — la réflexion évidente que c'est Platon lui-même qui joue un double jeu sur l'échiquier, étant complétement négligée. Et encore : — « Cet argument-ci ou cet argument-là, mis dans la bouche de Sokratês, ne doit pas être regardé comme l'opinion réelle de Platon ; il ne l'adopte et n'y insiste en ce moment que pour embarrasser et humilier un adversaire plein de faste et qui fait le savant (1) ; » remarque qui transforme Platon en interlocuteur peu sincère et en sophiste dans le sens moderne, au moment même où le commentateur exalte sa moralité pure et élevée comme un antidote contre la prétendue corruption de Gorgias et de Protagoras.

Platon a consacré un long et intéressant dialogue à cette

---

(1) Stallbaum, Proleg. ad Platon. Protagor. p. 23 : « Hoc vero ejus judicio ita utitur Socrates, ut eum dehinc dialectica subtilitate in summam consilii inopiam conjiciat. Colligit enim inde *satis captiose* rebus ita comparatis justitiam, quippe quæ a sanctitate diversa sit, plane nihil sanctitatis habituram, ac vicissim sanctitati nihil fore commune cum justitia. Respondet quidem ad hæc Protagoras, justitiam ac sanctitatem non per omnia sibi similes esse, nec tamen etiam prorsus dissimiles videri. Sed etsi *verissima est hæc ejus sententia*, tamen comparatione illa a partibus faciei repetita, in fraudem inductus, et quid sit, in quo omnis virtutis natura contineatur, ignarus, sese ex his difficultatibus adeo non potest expedire, » etc.

Et p. 24 : « Itaque Socrates, missa hujus rei disputatione, *repente ad alia progreditur*, scilicet *similibus laqueis hominem deinceps denuo irretiturus.* » ..... « Nemini facile obscurum erit, hoc quoque loco, Protagoram *argutis conclusiunculis deludi atque callide eo promoveri,* » etc. ..... p. 25 : « Quanquam nemo erit, quin videat *callide deludi Protagoram,* » etc. ..... p. 34 : « Quod si autem ea, quæ in Protagora Sophistæ *ridendi causa* e vulgi atque sophistarum ratione disputantur, in Gorgia ex ipsius philosophi mente et sententia vel brevius proponuntur vel copiosius disputantur, » etc.

Cf. de semblables observations de Stallbaum, dans ses Prolegom. ad Theætet. p. 12, 22 ; ad Menon. p. 16 ; ad Euthydemum, p. 26, 30 ; ad Lachetem, p. 11 ; ad Lysidem, p. 79, 80, 87 ; ad Hippiam Major. p. 154-156.

« Facile apparet Socratem *arguta,* quæ verbo φαίνεσθαι inest, *dilogia interlocutorem* (Hippiam Sophistam) *in fraudem inducere.* » ..... « Illud quidem pro certo et explorato habemus, non serio sed *ridendi vexandique Sophistæ gratia gravissimam illam sententiam in dubitationem vocari,* ideoque iis conclusiunculis labefactari, quas quilibet paulo attentior facile intelligat non ad fidem faciendam, sed ad lusum jocumque, esse comparatas. »

question : Qu'est-ce qu'un sophiste (1)? et il est curieux d'observer que la définition qu'il finit par donner convient à Sokratês lui-même, au point de vue intellectuel, mieux qu'à tout autre que nous connaissions. Suivant Cicéron, le sophiste est un homme qui poursuit la philosophie en vue de l'ostentation ou du gain (2), définition qui, si on doit la prendre pour un reproche, portera fortement sur le grand corps des maîtres modernes, qui sont déterminés à embrasser leur profession et à en remplir les importants devoirs, comme les gens d'autres professions, par la perspective soit d'en tirer un revenu, soit d'y faire figure, soit par les deux motifs, — qu'ils aient ou non un goût particulier pour cette occupation. Mais des écrivains modernes, en décrivant Protagoras ou Gorgias, tandis qu'ils adoptent le langage moqueur de Platon contre l'enseignement payé, contre des desseins bas, contre des tours pour attraper de l'argent aux riches, etc., — emploient des termes qui portent le lecteur à croire qu'il y avait dans ces sophistes quelque chose de particulièrement avide, exorbitant et rampant, quelque chose qui dépasse le simple fait de demander et de recevoir une rémunération. Or, non-seulement rien ne prouve que quelqu'un d'entre eux (en parlant de ceux qui se faisaient remarquer dans cette profession) fût ainsi déshonnête et eût des prétentions exorbitantes; mais, dans le cas de Protagoras, son ennemi Platon même fournit une preuve qu'il n'était pas tel. Dans le dialogue de Platon appelé Protagoras, ce sophiste est présenté comme décrivant la manière dont il procédait relativement à une rémunération à recevoir de ses

(1) Platon, Sophistês, c. 52, p. 268.

(2) Cicéron, Academ. IV, 23. Xénophon, à la fin de son traité De Venatione (c. 13), dirige une censure amère contre les sophistes, avec bien peu de chose qui soit spécial ou distinct. Il les accuse d'apprendre à se servir des mots avec artifice, au lieu de communiquer des maximes utiles, — de parler dans des desseins de tromperie, ou pour leur propre profit, et de s'adresser à des élèves riches pour en avoir de l'argent, — tandis que le *philosophe* donne ses leçons à tout le monde gratuitement, sans distinction de personnes. C'est la même différence que celle qu'établissent Sokratês et Platon, entre le sophiste et le philosophe, cf. Xénophon, De Vectigal. V, 4.

élèves : « Je ne fais pas de stipulation à l'avance; quand un élève me quitte, je lui demande la somme que, suivant moi, autorisent le temps et les circonstances, et j'ajoute que, s'il juge la demande trop grande, il n'a qu'à reconnaître en lui-même le montant de progrès que lui a procuré ma compagnie et quelle somme il considère comme en étant l'équivalent. Je me contente d'accepter la somme désignée ainsi par lui-même, me bornant à lui demander d'aller dans un temple et de jurer que c'est son opinion sincère (1). » Il est difficile d'imaginer une plus noble manière d'agir que celle-ci et qui atteste plus complétement une honorable confiance dans la conscience intime du disciple, dans le sentiment reconnaissant de perfectionnement réalisé, qui pour tout maître constitue une récompense à peine inférieure au payement qui en résulte, et qui (dans l'opinion de Sokratês) formait la seule récompense légitime. Telle n'est pas la manière dont opèrent les corrupteurs de l'humanité.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans l'enseignement de Gorgias et des autres sophistes, c'est qu'ils cultivaient et développaient dans leurs disciples la faculté de parler en public, un des talents les plus essentiels à tout Athénien de considération. Pour ce point aussi, ils ont été dénoncés par Ritter, par Brandis et par d'autres savants historiens de la philosophie, comme corrompus et immoraux. « En enseignant la rhétorique à leurs disciples (a-t-on dit), ils les mettent seulement en état de seconder d'injustes desseins, de donner aux plus mauvaises raisons la couleur des meilleures

(1) Platon, Protagoras, c. 16, p. 328 B. Diogène Laërce (IX, 58) dit que Protagoras demandait cent mines pour payement; on ne doit pas s'appuyer beaucoup sur cette assertion, et il n'est pas possible qu'il ait pu avoir un seul et même taux fixe de payement. L'histoire racontée par Aulu-Gelle (V, 10) au sujet du procès entre Protagoras et son disciple Euathlos, est du moins amusante et ingénieuse. Cf. l'histoire du rhéteur Skopelianus, dans Philostrate, Vit. Sophist. I, 21, 4.

Isokrate (Orat. XX, de Perm. s. 166) affirme que les gains faits par Gorgias ou par l'un des sophistes éminents n'avaient jamais été très-élevés; qu'ils avaient été grandement et méchamment exagérés; qu'ils étaient très-inférieurs à ceux des grands acteurs dramatiques (s. 168).

et de tromper leurs auditeurs, par ruse et par artifice, en les persuadant faussement et en faisant parade d'un savoir sans réalité. La rhétorique (dit Platon, dans le dialogue appelé Gorgias) n'est nullement un art, mais une pure dextérité non scientifique, asservie aux préjugés dominants; ce n'est rien de plus qu'une trompeuse parodie du véritable art politique. » Or, bien qu'Aristote, suivant la veine platonique, appelle ce pouvoir de donner aux plus mauvaises raisons l'apparence des meilleures « la promesse de Protagoras (1) », — l'on ne devrait jamais insister sur l'accusation comme si elle s'appliquait spécialement aux maîtres de l'époque sokratique. C'est un argument contre l'enseignement de la rhétorique en général, contre tous les maîtres les plus distingués qui préparent des disciples à la vie active, dans tout le monde ancien, depuis Protagoras, Gorgias, Isokrate, etc., jusqu'à Quintilien. Non-seulement l'argument s'applique également à tous, mais il a été réellement avancé contre tous. Isokrate (2) et Quintilien se défendent tous deux contre lui; on l'employa contre Aristote (3), qui prépare une défense au commencement de son traité de Rhétorique ; et il n'y eut dans le fait aucun homme contre lequel il ait été avancé avec une plus grande amertume de calomnie que contre Sokratês, — par Aristophane, dans sa comédie des « Nuées », aussi bien que par d'autres auteurs

(1) Aristote, Rhétorique, II, 26. Ritter (p. 582) et Brandis (p. 521) citent très-injustement le témoignage des « Nuées » d'Aristophane, comme établissant cette accusation, et celle d'enseignement corrompu en général, contre les sophistes comme corps. Si Aristophane est témoin contre quelqu'un, il l'est contre Sokratês, qui est la personne désignée pour une attaque dans les « Nuées ». Mais ces auteurs, qui n'admettent pas Aristophane comme preuve contre Sokratês *qu'il attaque*, le citent néanmoins comme preuve contre des hommes comme Protagoras et Gorgias *qu'il n'attaque pas*.

(2) Isokrate, Or. XV (De Permut.), s. 16. Νῦν δὲ λέγει μὲν (l'accusateur) ὡς ἐγὼ τοὺς ἥττους λόγους κρείττους δύναμαι ποιεῖν, etc.

Ibid. s. 32. Πειρᾶταί με διαβάλλειν, ὡς διαφθείρω τοὺς νεωτέρους, λέγειν διδάσκων καὶ παρὰ τὸ δίκαιον ἐν τοῖς ἀγῶσι πλεονεκτεῖν, etc.

Et s. 59, 65, 95, 98, 187 (où il se représente, à l'instar de Sokratês dans sa justification, comme défendant la philosophie en général contre l'accusation de corrompre la jeunesse), 233, 256.

(3) Plutarque, Alexandre, c. 74.

comiques. Sokratês s'en plaint dans sa défense devant les juges (1); il caractérise ces accusations à leur véritable point de vue, comme étant « le fonds de reproches contre tous ceux qui s'occupent de philosophie ». Elles ne sont en effet qu'une des manifestations, variant toujours dans la forme bien que les mêmes en esprit, de l'antipathie de l'ignorance contre une innovation dissidente ou contre des talents intellectuels supérieurs, antipathie que des hommes intelligents eux-mêmes, si elle se trouve être de leur côté dans une controverse, ne sont que trop disposés à invoquer. En considérant que nous avons ici les matériaux de la défense aussi bien que de l'attaque, fournis par Sokratês et par Platon, on se serait attendu que des écrivains modernes se seraient abstenus d'employer un tel argument pour discréditer Gorgias ou Protagoras, d'autant plus qu'ils ont sous leurs yeux, dans tous les pays de l'Europe moderne, la profession des légistes et des avocats, qui prêtent leur puissante éloquence sans distinction à la cause de la justice ou de l'injustice, et qui, loin d'être regardés comme les corrupteurs de la société, sont habituellement considérés, pour cette même raison entre autres, comme d'indispensables auxiliaires d'une administration équitable de la justice.

Bien qu'écrire fût moins l'affaire de ces sophistes que l'enseignement personnel, plusieurs d'entre eux publièrent des traités. Thrasymachos et Theodôros firent paraître tous deux des préceptes écrits sur l'art de la rhétorique (2), préceptes qui ne nous sont point parvenus, mais qui semblent

(1) Platon, Sok. Apolog. c. 10, p. 23 D. Τὰ κατὰ πάντων τῶν φιλοσοφούντων πρόχειρα ταῦτα λέγουσιν, ὅτι τὰ μετέωρα καὶ τὰ ὑπὸ γῆς, καὶ θεοὺς μὴ νομίζειν, καὶ τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιεῖν (διδάσκω). Cf. une expression semblable dans Xénophon, Memorab. 1, 2, 31. Τὸ κοινῇ τοῖς φιλοσόφοις ὑπὸ τῶν πολλῶν ἐπιτιμώμενον, etc.

La même injustice, consistant à diriger ce point contre les sophistes exclusivement, se trouve dans Westermann, Geschichte der Griech. Beredsamkeit, sect. 30, 64.

(2) V. le dernier chapitre d'Aristote, De Sophisticis Elenchis. Il mentionne également ces anciens maîtres de rhéthorique dans diverses parties de son traité de Rhétorique.

Cependant Quintilien jugeait les préceptes de Theodôros et de Thrasymachos dignes de son attention (Inst. Orat. III, 3).

avoir été étroits et spéciaux et se rapporter surtout aux parties constitutives propres d'un discours. Aristote, qui avait atteint cette vue large et compréhensive de la théorie de la rhétorique qui reste encore pour nous instruire dans son magnifique traité, jugeait peu importantes les idées de Thrasymachos, qui ne lui servaient que comme allusions et matériaux. Mais leur effet a dû être très-différent quand elles parurent pour la première fois, et que pour la première fois des jeunes gens furent mis en état d'analyser les parties d'une harangue, pour en comprendre la dépendance mutuelle et les appeler de leurs noms appropriés, le tout expliqué, rappelons-nous-le, par une exposition orale de la part du maître, ce qui était la partie de l'ensemble qui faisait le plus d'impression.

Prodikos également publia un ou plusieurs traités destinés à élucider les ambiguïtés des mots et à distinguer les différentes significations de termes équivalents en apparence, mais non en réalité. A ce sujet, Platon le tourne souvent en ridicule, et les historiens modernes de la philosophie en général croient juste d'adopter le même ton. Que l'exécution de l'ouvrage répondît entièrement à son but, c'est ce que nous n'avons pas le moyen de juger; mais assurément le but était supérieurement calculé pour aider les penseurs et les dialecticiens grecs; car personne ne peut étudier leur philosophie sans voir combien ils étaient tristement embarrassés par l'asservissement à la phraséologie populaire et par des déductions fondées sur une pure analogie verbale. A une époque où il n'existait ni dictionnaire ni grammaire, un maître qui prenait soin, même avec un scrupule poussé à l'extrême, de fixer le sens des mots importants de son discours, — doit être considéré comme guidant les esprits de ses auditeurs dans une direction salutaire; salutaire, pouvons-nous ajouter, même pour Platon, dont les spéculations auraient assurément beaucoup gagné à des conseils reçus par occasion d'un pareil conseiller.

Protagoras aussi fut, dit-on, le premier qui distingua les divers modes et les diverses formes du discours, et leur donna des noms, — analyse bien faite pour aider ses leçons

sur l'art de bien parler (1) ; il paraît également avoir été le premier qui distingua les trois genres de noms. Nous entendons parler en outre d'un traité qu'il écrivit sur la lutte, — ou très-probablement sur la gymnastique en général, aussi bien qu'un recueil de dialogues polémiques (2). Mais son traité le plus célèbre était un traité intitulé « Vérité », vraisemblablement sur la philosophie en général. Nous ne savons même pas le but ou l'objet général de cet ouvrage. Dans un de ses traités, il confessait son impuissance à se convaincre de l'existence des dieux, en ces termes (3) : — « Relativement aux dieux, je ne sais ni s'ils existent, ni quels sont leurs attributs ; l'incertitude du sujet, la brièveté de la vie humaine et mille autres causes m'interdisent cette connaissance. » Que le public croyant d'Athènes ait été sérieusement indigné de ce passage, et qu'il ait fait menacer l'auteur de poursuites et l'ait forcé de quitter la ville, — c'est ce que nous pouvons parfaitement comprendre, bien que le récit qui rapporte qu'il se noya dans son voyage pour l'étranger ne semble pas suffisamment prouvé. Mais que des historiens modernes de la philosophie, qui considèrent les dieux du paganisme comme des fictions et la religion comme répugnante à tout esprit raisonnable, s'accordent à dénoncer Protagoras sur ce motif comme un homme corrompu, c'est ce que je comprends moins. Xenophanès (4) et probablement beaucoup d'autres philosophes avaient dit la même chose avant lui. Et il n'était pas facile de voir ce que devait faire un homme supérieur qui ne pouvait ajuster sa règle de

---

(1) Quintilien, Inst. Orat. III, 4, 10 ; Aristot. Rhetor. III, 5, V, les passages cités dans Preller, Histor. Philos. ch. IV, p. 132, note *d*, qui affirme relativement à Protagoras, — « alia inani grammaticorum principiorum ostentatione novare conabantur, » — ce que ne prouvent pas les passages cités.

(2) Isokrate, Or. X. Encom. Helen. s. 3 ; Diogène Laërce, IX, 54.

(3) Diogène Laërce, IX, 51 ; Sext. Empir. adv. Math. IX, 56. Περὶ μὲν θεῶν οὐκ ἔχω εἰπεῖν, οὔτε εἰ εἰσιν, οὐθ' ὁποίοι τινές εἰσι· πολλὰ γὰρ τὰ κωλύοντα εἰδέναι, ἥ τε ἀδηλότης, καὶ βραχὺς ὢν ὁ βίος τοῦ ἀνθρώπου.

Je donne les mots en partie de Diogène, en partie de Sextus, tels qu'ils ont été prononcés très-probablement, à mon avis.

(4) Xenophanês ap. Sext. Emp. adv. Mathem. VII, 49.

croyance à de telles fictions, — ou ce qu'il pouvait dire, s'il disait quelque chose, de moins que les paroles de Protagoras citées plus haut, paroles qui, autant que nous pouvons les apprécier sans le contexte, sont une brève mention, en phrases modestes et circonspectes, de la raison pour laquelle il ne disait rien au sujet des dieux, dans un traité où le lecteur s'attendait à trouver beaucoup de choses sur ce sujet (1). Il est certain que, dans le dialogue de Platon appelé « Protagoras », ce sophiste est présenté parlant des dieux exactement de la même manière que pouvait naturellement adopter un païen orthodoxe quelconque.

L'autre fragment conservé de Protagoras a rapport à son idée du procédé cognitif, et de la vérité en général. Il enseignait que « l'homme est la mesure de toute chose, tant de ce qui existe que de ce qui n'existe pas, » doctrine discutée et combattue par Platon, qui représente que Protagoras affirmait que la connaissance consiste dans la sensation, et considérait les sensations de chaque homme individuellement comme étant pour lui la règle et la mesure de la vérité. Nous savons à peine quelque chose des élucidations ou des restrictions dont Protagoras peut avoir accompagné son principe général : et si même Platon, qui avait de bons moyens pour les connaître, trouvait peu généreux d'insulter une doctrine orpheline, dont le père était mort récemment et ne pouvait plus la défendre (2), à bien plus

(1) L'auteur satirique Timôn (ap. Sext. Emp. IX, 57), qui parle de Protagoras en termes très-respectueux, mentionne particulièrement le langage mesuré qu'il employait dans cette phrase au sujet des dieux; bien que cette précaution ne lui permît pas d'éviter la nécessité de fuir, Protagoras disait :

Πᾶσαν ἔχων φυλακὴν ἐπιει- [κείης · τὰ μὲν οὔ οἱ
Χραίσμησ', ἀλλὰ φυγῆς ἐπεμαίετο, [ὄφρα μὴ οὕτως
Σωκρατικὸν πίνων ψυχρὸν πότον Αἴδα [δύῃ.

(2) Platon, Theætet. 18, p. 164 E. Οὔτι ἄν, οἶμαι, ὦ φίλε, εἴπερ γε ὁ πατὴρ τοῦ ἑτέρου λόγου ἔζη — ἀλλὰ πολλὰ ἂν ἤμυνε · νῦν δὲ ὄρφανον αὐτὸν ὄντα ἡμεῖς προπηλακίζομεν... ἀλλὰ δὴ αὐτοὶ κινδυνεύσομεν τοῦ δικαίου ἕνεκ' αὐτῷ βοηθεῖν.

Cette théorie de Protagoras est discutée dans le dialogue appelé Theætête, p. 152 *seq.*, d'une manière longue, mais sans suite.

V. Sextus Empiric. Pyrrhonic. Hypot. I, 216-219, et contre Mathemat. VII, 60-64. L'explication que donne Sextus de la doctrine de Protagoras,

forte raison des auteurs modernes, qui parlent en n'ayant sous les yeux que des fragments de preuves, doivent-ils être prudents sur la manière dont ils accablent la même doctrine d'insultes, qui dépassent de beaucoup celles que Platon admet. Autant que nous pouvons prétendre comprendre la théorie, elle n'était certainement pas plus inexacte que plusieurs autres alors en vogue, de l'école éléatique et d'autres philosophes; tandis qu'elle avait le mérite de mettre en un frappant relief la nature essentiellement relative de la cognition (1), — relative, non pas il est vrai à la faculté sensitive seule, mais à cette faculté fortifiée et guidée par les autres facultés de l'homme, la mémoire et le raisonnement. Et si elle eût été même plus inexacte qu'elle ne l'est

---

dans le premier passage, ne peut être tirée du traité de Protagoras lui-même, puisqu'il se sert du mot ὕλη dans le sens philosophique, qui n'était pas adopté avant l'époque de Platon et d'Aristote.

Il est difficile de reconnaître ce qu'avance Diogène Laërce au sujet d'autres principes de Protagoras, et de les concilier avec la doctrine de « l'homme qui est la mesure de toute chose, » telle qu'elle est expliquée par Platon (Diog. Laërt. IX, 51, 37).

(1) Aristote (dans un des passages de la Métaphysique, — où il discute la doctrine de Protagoras, — X, 1, p. 1053 B) avance qu'elle en revient à dire que l'homme, en tant que connaissant ou en tant que percevant, est la mesure de toutes choses; en d'autres termes, que la connaissance ou la perception est la mesure de toutes choses. Cette doctrine, dit Aristote, est triviale et de nulle valeur, bien qu'elle ait l'air de quelque chose d'important. — Πρωταγόρας δ' ἄνθρωπόν φησι πάντων εἶναι μέτρον, ὥσπερ ἂν εἰ τὸν ἐπιστήμονα εἰπὼν ἢ τὸν αἰσθανόμενον · τούτους δ' ὅτι ἔχουσιν ὁ μὲν αἴσθησιν ὁ δὲ ἐπιστήμην · ἅ φαμεν εἶναι μέτρα τῶν ὑποκειμένων. Οὐθὲν δὴ λέγων περιττὸν φαίνεταί τι λέγειν.

Il me semble qu'insister sur la nature relative essentielle de la vérité connaissable, ce n'était pas une doctrine triviale ni sans importance, comme le déclare Aristote, surtout quand nous la comparons avec les conceptions sans mesure des objets et des méthodes de recherche scientifique, qui étaient si communes à l'époque de Protagoras.

Cf. Metaphys. III, 5, p. 1008, 1009, où l'on verra combien d'autres penseurs de ce temps poussaient vraisemblablement la même doctrine plus loin que Protagoras.

Protagoras faisait remarquer que les mouvements observés des corps célestes ne coïncidaient pas avec ceux que représentaient les astronomes, et auxquels ils appliquaient leurs raisonnements mathématiques. Cette remarque était une critique des astronomes mathématiciens de son temps, — ἐλέγχων τοὺς γεωμέτρας (Aristot. Metaph. III, 2, p. 998 A). Nous savons trop peu dans quelle mesure sa critique a pu être méritée, pour donner notre assentiment aux observations critiques générales de Ritter, Gesch. der Phil. vol. I, p. 633.

en réalité, elle n'aurait pas autorisé ces imputations que des auteurs modernes fondent sur elle contre la moralité de Protagoras. Ces imputations ne sont pas encouragées dans la discussion que Platon consacre à cette doctrine ; en effet, si la justification qu'il présente contre lui-même au nom de Protagoras peut être réellement attribuée à ce sophiste, elle donnerait une importance exagérée à la distinction entre le bien et le mal, en laquelle peut se résoudre, suivant le Protagoras de Platon, la distinction entre la vérité et le mensonge. Les théories subséquentes de Platon et d'Aristote relativement à la cognition furent beaucoup plus systématiques et plus élaborées ; c'était l'œuvre d'hommes bien supérieurs à Protagoras en génie spéculatif : mais elles n'auraient pas été ce qu'elles furent, si Protagoras, aussi bien que d'autres, ne les avait pas précédés, avec des suggestions plus partielles et plus imparfaites.

Il reste de Gorgias un court essai, conservé dans un des traités aristotéliciens ou pseudo-aristotéliciens (1), sur une thèse métaphysique. Il déclare démontrer que rien n'existe ; que, si quelque chose existe, on ne peut le connaître, et, en admettant que même il existe, et que quelqu'un puisse le connaître, il ne pourrait jamais le communiquer à d'autres. Les historiens modernes de la philosophie préfèrent ici la tâche plus facile de dénoncer le scepticisme du sophiste, au lieu de remplir le devoir qui leur est imposé d'expliquer sa thèse dans une suite immédiate avec les spéculations qui la précédaient. Dans le sens que nous attachons aux mots, c'est un monstrueux paradoxe : mais en les expliquant dans leur filiation légitime avec les philosophes éléatiques qui existaient immédiatement avant lui, c'est une déduction plausible, sinon concluante, de principes qu'ils auraient reconnus (2). Le mot existence, tel qu'ils le comprenaient, ne

(1) V. le traité intitulé De Melisso, Xenophane, et Gorgia dans l'édition des œuvres d'Aristote de Bekker, vol. I, p. 979 *seq.;* et le même traité avec une bonne préface et de bons commentaires par Mullach, p. 62 *seq.;* cf. Sextus Emp. adv. Mathemat. VII, 65, 87.

(2) V. la note de Mullach sur le traité mentionné dans la note précédente, p. 72. Il montre que Gorgias

signifiait pas l'existence phénoménale, mais ultra-phénoménale. Ils considéraient les phénomènes des sens comme allant et venant sans cesse, — comme une chose essentiellement transitoire, flottante, non susceptible d'être sûrement connue et ne fournissant tout au plus que des motifs de conjectures. Ils cherchaient par la réflexion ce qu'ils présumaient être la chose ou substance existant réellement, — le noumenon, pour employer une locution de Kant, — placé derrière ou dessous les phénomènes, noumenon qu'ils reconnaissaient comme l'unique objet approprié de connaissance. Ils discutaient beaucoup (comme je l'ai fait remarquer auparavant) pour savoir si c'était l'unité ou la pluralité, — noumenon au singulier, ou noumena au pluriel. Or la thèse de Gorgias se rapportait à cette existence ultra-phénoménale, et portait étroitement sur les arguments de Zenôn et de Melissos, les raisonneurs éléatiques parmi ses contemporains d'un certain âge. Il niait que quelque chose d'ultra-phénoménal pareil, ou noumenon, existât, ou pût être connu, ou pût être décrit. De cette thèse tripartite, la première négation n'était ni plus ni moins insoutenable que celle de ces philosophes qui, avant lui, avaient soutenu l'affirmative : sur les deux derniers points, ses conclusions n'étaient ni paradoxales ni abusivement sceptiques, mais parfaitement justes, — et elles ont été ratifiées par l'abandon graduel, soit avoué, soit implicite, de ces recherches ultra-phénoménales parmi la majeure partie des philosophes. On peut présumer à bon droit que Gorgias insista sur ces doctrines dans le dessein de détourner ses disciples d'études qu'il considérait comme ingrates et sans fruit, précisément comme nous verrons son disciple Isokrate appuyer plus tard sur la même idée, décourager des spéculations de cette nature, et recommander l'exercice de la rhétorique comme une préparation aux devoirs d'un citoyen actif (1).

---

suivait les traces de Zenôn et de Melissos.

(1) Isokrate, De Permutatione, Or. XV, s. 267; Xénophon, Memorab. I, 1, 4.

Et nous ne devons pas oublier que Sokratês lui-même découragea les spéculations physiques, même plus décidément qu'Isokrate ou que Gorgias.

Si les censures lancées contre le prétendu scepticisme de Gorgias et de Protagoras sont en partie sans garantie suffisante, en partie sans garantie aucune, — à plus forte raison la même remarque peut-elle être faite relativement aux plus graves reproches accumulés sur leur enseignement sous le rapport d'immoralité ou de corruption. Ç'a été la mode chez les récents historiens allemands de la philosophie d'emprunter de Platon et d'invoquer un fantôme appelé « Die Sophistik » (*la sophistique*),—qui, assurent-ils, a empoisonné et démoralisé, par un enseignement corrompu, le caractère moral athénien, de sorte qu'il finit par dégénérer à l'issue de la guerre du Péloponèse, comparé avec ce qu'il avait été du temps de Miltiadês et d'Aristeidês.

Or, en premier lieu, pour que l'abstraction « Die Sophistik » ait un sens défini quelconque, nous devrions avoir une preuve qui constatât que les personnes nommées sophistes avaient des doctrines, des principes ou une méthode à la fois communs à elles toutes et les distinguant les unes des autres. Mais cette supposition n'est pas vraie ; ils n'avaient en commun ni doctrines, ni principes, ni méthodes qui leur appartinssent. Le nom même par lequel ils sont connus ne leur appartenait point, pas plus qu'à Sokratês et à d'autres ; ils n'avaient rien en commun, si ce n'est leur profession, comme maîtres payés, mettant des jeunes gens en état « de penser, de parler et d'agir » (tels sont les termes d'Isokrate, et il serait difficile d'en trouver de meilleurs), avec honneur pour eux-mêmes comme citoyens. De plus, cette communauté de profession n'impliquait pas à cette époque autant d'analogie de caractère qu'elle le fait aujourd'hui, où le sentier de l'enseignement a été battu, et est devenu une route large et ouverte, avec des distances mesurées et des intervalles marqués : Protagoras et Gorgias trouvèrent des prédécesseurs, il est vrai, mais pas de précédents obligatoires à copier ; de sorte que chacun, plus ou moins, se fraya sa propre route. Et, conséquemment,

nous voyons Platon, dans son dialogue appelé « Protagoras, » où Protagoras, Prodikos et Hippias sont tous introduits, — donner un type de caractère et une méthode distincts à chacun, non sans un fort mélange de jalousie réciproque entre eux; tandis que Thrasymachos, dans la République, et Euthydêmos, dans le dialogue appelé ainsi, sont encore peints avec des couleurs particulières, et diffèrent de tous les trois mentionnés plus haut. Nous ne savons pas jusqu'à quel point Gorgias adoptait l'opinion de Protagoras : « L'homme est la mesure de toutes choses; » et nous pouvons induire même de Platon que Protagoras aurait combattu les idées exprimées par Thrasymachos dans le premier livre de la République. Il est donc impossible d'affirmer quelque chose relativement à des doctrines, à des méthodes ou à des tendances communes et particulières à tous les sophistes. Il n'y en avait aucune; et le mot abstrait — « Die Sophistik » — n'a aucun sens réel, si ce n'est les qualités (quelles qu'elles puissent être) qui sont inséparables de la profession ou de l'occupation de l'enseignement public. Et si aujourd'hui tout critique sincère doit rougir de jeter en masse des calomnies sur le corps entier des maîtres de profession, — à plus forte raison une telle censure est-elle déplacée par rapport aux anciens sophistes, qui se distinguaient les uns des autres par de plus fortes particularités individuelles.

Si donc il était vrai que, dans l'intervalle entre 480 avant J.-C. et la fin de la guerre du Péloponèse, il se fût opéré une grande détérioration morale à Athènes et dans la Grèce en général, nous aurions à rechercher quelque cause autre que l'abstraction imaginaire appelée *la sophistique*. Mais, — et c'est le second point,—le fait allégué ici est aussi faux que la cause alléguée est peu réelle. Athènes, à la fin de la guerre du Péloponèse, n'était pas plus corrompue qu'Athènes à l'époque de Miltiadês et d'Aristeidês. Si nous retournons à cette ancienne période, nous verrons qu'il n'y a guère d'actes du peuple athénien qui lui aient attiré un blâme plus vif (à mon avis immérité) que la manière dont ils traitèrent ces deux hommes d'État mêmes, la condamnation de Miltiadês et

l'ostracisme d'Aristeidês. En écrivant mon histoire de cette époque, loin de trouver les historiens antérieurs disposés à faire honneur aux Athéniens d'une vertu publique, j'ai été obligé de lutter contre un corps de critique contraire, qui leur impute l'ingratitude et l'injustice les plus grandes. Ainsi les contemporains de Miltiadês et d'Aristeidês, quand on les décrit comme sujet de l'histoire actuelle, sont présentés sous des couleurs qui ne sont rien moius que flatteuses, excepté leur valeur à Marathôn et à Salamis, qui ne trouve qu'une voix unanime d'éloge. Mais quand ces mêmes hommes ont pris place parmi les souvenirs et les imaginations mêlés qui appartiennent au passé, — quand une génération future vient à être présente, avec son fonds approprié de plaintes et de dénonciations, — c'est alors que des hommes trouvent plaisir à orner les vertus du passé, comme chef dans l'accusation portée contre leurs propres contemporains. Aristophane (1), qui écrivait pendant la guerre du Péloponèse, dénonçait le dêmos de son temps comme dégénéré de la vertu de ce Dêmos qui avait entouré Miltiadês et Aristeidês; tandis qu'Isokrate (2), qui écrivait à un âge avancé entre 350-340 avant J.-C., se plaint de la même manière de son époque, en disant combien l'état d'Athènes avait été meilleur dans sa jeunesse : période de la jeunesse qui tombait exactement pendant la vie d'Aristophane, dans la dernière moitié de la guerre du Péloponèse.

On ne devrait pas se laisser aller à de pareilles illusions sans une comparaison soigneuse des faits; et très-certainement cette comparaison ne sera pas à l'appui de l'allégation d'un progrès de corruption et de dégénération entre l'époque de Miltiadês et la fin de la guerre du Péloponèse. D'un bout à l'autre de l'histoire athénienne, il n'y a pas d'actes qui attestent une si large mesure de vertu et de jugement répandus dans tout le peuple, que sa conduite après les Quatre Cents et après les Trente. Et je ne crois pas que les contemporains

(1) Aristophane, Equit. 1316-1321.

(2) Isokrate, Or. XV, De Permutat. s. 170.

de Miltiadês eussent été capables d'un pareil héroïsme, car ce nom n'est nullement trop grand pour le cas. Je doute qu'ils eussent eu une abnégation assez ferme pour tenir en réserve une somme considérable pendant le temps de la paix, tant avant la guerre du Péloponèse qu'après la paix de Nikias, — ou pour garder le fond réservé de mille talents, tandis qu'ils étaient forcés, année par année, de payer des taxes pour soutenir la guerre (1), — ou pour suivre la politique prudente, bien que pleine d'épreuves pénibles, recommandée par Periklês, de manière à supporter une invasion annuelle sans sortir pour combattre, ni acheter la paix au prix de concessions ignominieuses. Si des actes blâmables tels qu'Athènes en commit pendant les dernières années de la guerre, par exemple le massacre de la population mélienne, ne furent pas accomplis également par les contemporains de Miltiadês, cela ne résulta pas de quelque humanité ou de quelque principe supérieur qui leur fût particulier, mais du fait qu'ils ne furent pas exposés à la même tentation, que leur fournit la possession d'un pouvoir souverain. La condamnation des six généraux, après la bataille des Arginusæ, si nous supposons qu'ils eussent tenu la même conduite en 490 avant J.-C., aurait été décrétée plus rapidement et avec moins de formes qu'elle ne le fut effectivement en 406 avant J.-C. Car, à cette date ancienne, il n'existait ni psêphisma de Kannônos, entouré d'un respect fondé sur la prescription, —ni graphê paranomôn,—ni de pareilles habitudes de déférence établie à l'égard d'un dikasterion solennellement assermenté, avec notification entière pour les défendeurs, et un temps complet accordé à la défense et mesuré par la clepsydre, — ni aucune de ces garanties qu'une longue carrière

(1) Deux années avant l'invasion de Xerxês, les Athéniens renoncèrent en effet à un dividende qui provenait des mines d'argent de Laureion et était sur le point d'être distribué à chacun des citoyens, et ils firent cet abandon afin que l'argent fût appliqué à la construction de trirèmes. Ce fut honorable pour eux à tous égards; mais ce n'est nullement comparable, pour l'abnégation et l'appréciation des chances futures, à l'effort de payer plus d'une fois de l'argent de leurs poches, afin de pouvoir laisser intact le fonds public de mille talents.

de démocratie avait fait entrer dans la moralité publique de tout Athénien, et qui (comme nous l'avons vu dans un précédent chapitre) opposaient une barrière sérieuse à l'impulsion du moment, bien qu'elle fût finalement renversée par la violence de la passion. Une impulsion bien moins violente aurait suffi pour produire le même mal en 490 avant J.-C., quand il n'existait pas de barrières semblables. Enfin, s'il nous faut une mesure du sentiment d'appréciation dans le public athénien, à l'égard d'une moralité stricte et bienséante dans le sens étroit, au milieu de la guerre du Péloponèse, nous n'avons qu'à considérer la manière dont ils agirent avec Nikias. J'ai démontré, en décrivant l'expédition de Sicile, l'erreur la plus grave que les Athéniens aient jamais commise; celle qui détruisit à la fois leur armement à Syracuse et leur pouvoir à l'intérieur, résulta de leur estime sans bornes pour le pieux et respectable Nikias, sentiment qui leur fit fermer les yeux sur les défauts les plus grossiers de son commandement et de sa conduite publique. Quelque désastreux qu'ait été ce faux jugement, il sert du moins à prouver que la corruption morale, que l'on prétend s'être opérée dans leur caractère, est une pure fiction. Et l'on ne doit pas supposer que la vigueur et la résolution qui animaient jadis les combattants de Marathôn et de Salamis, eussent disparu dans les dernières années de la guerre du Péloponèse. Au contraire, la lutte énergique et prolongée d'Athènes, après l'irréparable calamité éprouvée à Syracuse, forme un digne pendant à sa résistance du temps de Xerxès, et conserva intact cet attribut distinctif que Periklês avait présenté comme le principal fondement de sa gloire, — à savoir de ne jamais céder au malheur (1). Sans ravaler en rien l'armement à Salamis, nous pouvons faire remarquer que le patriotisme de la flotte à Samos, qui délivra Athènes des Quatre Cents, était également dévoué et plus intelligent, et que l'explosion d'effort, qui envoya une flotte subséquente

(1) Thucyd. II, 64. — Γνῶτε δ' ὄνομα μέγιστον αὐτὴν (τὴν πόλιν) ἔχουσαν ἐν πᾶσιν ἀνθρώποις, διὰ τὸ ταῖς ξυμφοραῖς μὴ εἴκειν.

pour triompher aux Arginusæ, fut tout à fait aussi courageuse.

Si donc nous examinons les quatre-vingt-sept années de l'histoire athénienne, entre la bataille de Marathôn et le rétablissement de la démocratie après les Trente, nous ne trouverons aucun fondement à l'assertion, si souvent avancée, d'une corruption morale et politique accrue et croissante. Mon opinion est que le peuple était devenu meilleur et moralement et politiquement, et que sa démocratie avait contribué à son amélioration. La remarque faite par Thucydide, à l'occasion de l'effusion de sang à Korkyra, — sur les violentes et insouciantes antipathies politiques, nées du concours de la guerre étrangère et des querelles intestines de parti (1), — si elle peut trouver son application partout ailleurs, ne se rapporte en rien à Athènes : la conduite qu'elle tint après les Quatre Cents et après les Trente prouve le contraire. Et tandis qu'elle peut être justifiée ainsi sous le rapport moral, il est incontestable que sa population avait acquis une quantité beaucoup plus considérable d'idées et de talents qu'elle n'en possédait à l'époque de la bataille de Marathôn. C'est, effectivement, le fait même que déplore Aristophane, et qu'admettent ces écrivains qui, tout en dénonçant les sophistes, rattachent ce cercle agrandi d'idées à la dissémination du prétendu poison sophistique. A mon avis, non-seulement l'accusation dirigée contre les sophistes comme empoisonneurs, mais même l'existence d'un tel poison dans le système athénien, ne méritent qu'une énergique dénégation.

---

(1) Thucydide (III, 82) spécifie très-distinctement la cause à laquelle il attribue les mauvaises conséquences qu'il dépeint. Il ne fait allusion ni à des sophistes ni à un enseignement sophistique, bien que Brandis (Gesch. der Gr. Roem. Philos. I, p. 518, note *f*) y fasse entrer de force « l'esprit sophistique des hommes d'État de ce temps, » comme s'il était la cause du malheur, et qu'on dût le trouver dans les discours de Thucydide, I, 76; V, 105.

Il ne peut y avoir d'assertion moins autorisée, et un savant comme Brandis ne peut pas ignorer que des mots tels que « l'esprit sophistique » (Der sophistiche Geist) sont compris par un lecteur moderne dans un sens totalement différent de leur vrai sens athénien.

Examinons ensuite les noms de ces maîtres de profession, en commençant par Prodikos, l'un des plus renommés. Qui n'a pas lu l'apologue bien connu appelé « le Choix d'Hercule, » qu'on trouve dans tout livre qui déclare réunir des exemples touchants de morale élémentaire? Qui ne sait que son but formel est d'allumer l'imagination de la jeunesse en faveur d'une vie de travail pour de nobles objets, et contre une vie de mollesse? Tel était le thème favori des leçons de Prodikos, qui lui attira l'auditoire le plus considérable (1). S'il est d'une simplicité et d'un effet frappants même pour un lecteur moderne, combien a-t-il dû agir plus puissamment sur l'auditoire aux croyances. duquel il était spécialement adapté, quand il était exposé avec les développements oraux de son auteur! Xénophon s'étonnait que les dikastes athéniens traitassent Sokratês comme un corrupteur de la jeunesse : Isokrate s'étonnait qu'une portion du public commît la même méprise à son sujet; et j'avoue que mon étonnement n'est pas moindre, quand je vois non-seulement Aristophane (2), mais même les écrivains modernes qui traitent de la philosophie grecque, ranger Prodikos dans le même catalogue si peu à envier (3). C'est la seule compo-

---

(1) Xénophon, Memorab. II, 1, 21-34. — Καὶ Πρόδικος δὲ ὁ σοφὸς ἐν τῷ συγγράμματι τῷ περὶ Ἡρακλέους, ὅπερ δὴ καὶ πλείστοις ἐπιδείκνυται, ὡσαύτως περὶ τῆς ἀρετῆς ἀποφαίνεται, etc.

Xénophon présente ici Sokratês lui-même comme accordant beaucoup d'éloges à l'enseignement moral de Prodikos.

(2) V. Fragm. III des Ταγηνισταὶ d'Aristophane, — Meineke, Fragm. Aristoph. p. 1140.

(3) Au sujet de Prodikos et de son apologue appelé le « Choix d'Hercule, » le prof. Maurice fait les remarques suivantes (Moral and Metaphysical Philosophy, IV, 2; I, 11, p. 109) : — « L'effet de la leçon qu'il inculque est bon ou mauvais, suivant l'objet que se propose le lecteur. S'il désire acquérir le pouvoir de dessécher des marais et de tuer des animaux malfaisants, tous doivent le bénir pour ne pas céder à la voix de la déesse du Plaisir. S'il vise seulement à être le plus fort des hommes, en résistant à l'enchanteresse, il aurait mieux valu, pour le monde et pour lui-même, qu'il cédât à ses séductions. Il n'est pas probable que M. Grote ait oublié le célèbre paradoxe de Gibbon relatif au clergé, — à savoir que ses vertus sont plus dangereuses à la société que ses vices. Sur l'hypothèse qu'adoptait sans doute Gibbon, que cet ordre se partage entre ceux qui font abnégation d'eux-mêmes en vue d'obtenir la domination sur leurs concitoyens, et ceux qui cèdent au plaisir animal, — son mot peut

sition qui reste de lui (1), — et, dans le fait, la seule composition qui reste d'un des sophistes, en exceptant la thèse de Gorgias mentionnée plus haut. Elle sert non-seulement à justifier Prodikos d'un pareil reproche, mais encore à mettre

---

être facilement admis. Le moine qui restreint ses appétits afin de pouvoir être plus suivi et plus idolâtré comme confesseur, fait plus de mal aux autres, et est probablement plus mauvais en lui-même que le brillant abbé qui est tout à ses faucons et à ses chiens. Le principe est d'une application universelle. Il nous faut savoir si Prodikos s'écartait de la règle générale de la classe des professeurs, en ne proposant pas le pouvoir politique comme prix, — avant de pouvoir le déclarer un maître utile, parce qu'il enseignait à ses disciples le moyen de pouvoir obtenir la force et la vigueur d'Hercule. »

Avec la seule réserve de ce que le prof. Maurice appelle « la règle générale de la classe des professeurs », assertion contre laquelle j'ai fait valoir mes motifs dans une note antérieure, — j'admets pleinement non-seulement la justesse, mais l'importance de sa remarque générale transcrite ci-dessus. Je ne reconnais aucun mérite à l'abnégation, si ce n'est en tant que la personne qui s'oublie devient par là l'instrument d'une sécurité et d'un bonheur plus grands pour d'autres ou pour elle-même, — ou à moins qu'elle ne contribue à former un caractère dont le résultat général est tel. Et relativement à Prodikos lui-même, j'accepte volontiers le défi. Il indique, de la manière la plus distincte et la plus expresse, l'accomplissement du bien pour les autres, et l'acquisition de leur estime, comme allant ensemble, et comme constituant par leur combinaison le prix pour lequel le jeune Hêraklês est engagé à lutter, — εἴτε ὑπὸ φίλων ἐθέλεις ἀγαπᾶσθαι, τοὺς φίλους εὐεργετητέον · εἴτε ὑπό τινος πόλεως ἐπιθυμεῖς τιμᾶσθαι, τὴν πόλιν ὠφελητέον · εἴτε ὑπὸ τῆς Ἑλλάδος πάσης αξιοῖς ἐπ' ἀρετῇ θαυμάζεσθαι, τὴν Ἑλλάδα πειρατέον εὖ ποιεῖν, etc. (Xénoph. Mem. II, 1, 28). Je choisis ce peu de mots; mais toute la teneur et l'esprit de l'apologue sont semblables.

Dans le fait, le choix même d'Hêraklês comme idéal à suivre est de lui-même une preuve que le sophiste n'avait pas l'intention de désigner l'acquisition d'une domination et d'une prééminence personnelles, si ce n'est en tant qu'elles résultaient naturellement de services rendus, comme le grand prix pour lequel ses disciples devaient lutter. Car Hêraklês est, dans la conception grecque, le type de ceux qui travaillent pour les autres : — il est condamné par sa destinée à accomplir des exploits grands, difficiles, et sans récompense, sur l'ordre d'un autre (Suidas et Diogenianus, VI, 7, aux mots τετράδι γέγονας — ἐπὶ τῶν ἄλλοις πονούντων, etc.).

(1) Xénophon ne donne que la substance de la leçon de Prodikos, et non ses expressions exactes, mais il donne ce qu'on peut appeler toute la substance; de sorte que nous pouvons apprécier le but de l'auteur aussi bien que sa manière de traiter la question. Nous ne pouvons pas dire la même chose d'un extrait donné (dans le dialogue pseudo-platonique Axiochus, c. 7, 8) d'une leçon faite, dit on, par Prodikos — relativement aux misères de la vie humaine qui traversent toutes les diverses professions et tous les différents états. Il est impossible de reconnaître distinctement soit ce qui appartient réellement à Prodikos, soit quels étaient son but et son dessein, si une telle leçon fut réellement faite.

en garde contre une confiance aveugle dans les remarques sarcastiques de Platon, — qui comprennent Prodikos aussi bien que les autres sophistes, — et dans les doctrines qu'il prête aux sophistes en général, afin que Sokratês puisse les réfuter. L'impartialité la plus ordinaire doit nous apprendre que, si un auteur polémique de dialogue se plaît à mettre une doctrine insoutenable dans la bouche de l'adversaire, nous devons être circonspects à condamner ce dernier sur une preuve aussi douteuse.

Welcker et d'autres auteurs modernes regardent Prodikos comme « le plus innocent » des sophistes, et l'exceptent de la sentence qu'ils rendent contre la classe en général. Voyons donc ce que dit Platon lui-même au sujet des autres, et d'abord au sujet de Protagoras. Si ce n'était pas un usage établi chez les lecteurs de Platon de condamner Protagoras à l'avance, et de donner à tout passage qui se rapporte à lui non-seulement un sens aussi mauvais qu'il peut avoir, mais un sens bien pire qu'il ne peut avoir en bonne justice, — ils tireraient probablement des conclusions très-différentes du dialogue de Platon, appelé du nom de ce sophiste, et dans lequel on lui fait jouer un rôle important. Ce dialogue suffit seul pour prouver que Platon ne se représentait pas Protagoras comme un maître corrompu, ou indigne, ou incapable. Le cours du dialogue le présente comme ne possédant pas la théorie de la morale, et comme hors d'état de résoudre diverses difficultés avec lesquelles on s'attend à ce que cette théorie soit aux prises; de plus, comme inférieur à Sokratês sous le rapport de la dialectique, que Platon considérait comme la seule méthode efficace d'investigation philosophique. En tant donc qu'une connaissance imparfaite de la science ou de la théorie sur laquelle reposent les règles de l'art, ou les préceptes qui ont pour objet la pratique, rend un maître inhabile à donner des leçons de cet art ou de cette pratique, — c'est dans cette mesure que Protagoras est représenté comme insuffisant. Et si un dialecticien expérimenté, comme Platon, avait fait subir à Isokrate ou à Quintilien, ou à la grande majorité des maîtres passés ou présents, un semblable inter-

rogatoire contradictoire sur la théorie de leur enseignement, — une ignorance non moins manifeste que celle de Protagoras eût été révélée. L'opposition que Platon établit, dans un si grand nombre de ses dialogues, entre le précepte ou la pratique, accompagné de la connaissance complète des principes scientifiques d'où il doit être tiré, si l'on conteste sa justesse, — et la pratique non scientifique, sans aucun pouvoir semblable de déduction ni de défense, — cette opposition, dis-je, est une des parties les plus importantes de ses spéculations : il épuise son génie à la rendre évidente de mille manières indirectes, et à amener ses lecteurs par la honte, s'il est possible, dans la voie plus élevée et plus rationnelle de la pensée. Mais c'est une chose de dire d'un homme qu'il ne connaît pas la théorie de ce qu'il enseigne ou de la manière dont il enseigne; c'est une autre chose de dire qu'il enseigne réellement ce que la théorie scientifique ne prescrirait pas comme le meilleur; c'est une troisième chose, plus grave que les deux autres, de dire que son enseignement est non-seulement au-dessous des exigences de la science, mais qu'il est même corrompu et propre à démoraliser. Or, de tous ces points, c'est le premier seulement que Platon, dans son dialogue, établit contre Protagoras; pour le second, il ne l'affirme ni ne l'insinue; et quant au troisième, non-seulement il n'y fait pas allusion, même indirectement, mais toute la tendance de son discours suggère une conclusion directement contraire. Comme s'il sentait que, quand un adversaire éminent devait être dépeint comme embarrassé et irrité par une dialectique supérieure, — ce n'était qu'une équité ordinaire d'exposer également ses mérites distinctifs, — Platon met une fable et une harangue explicative dans la bouche de Protagoras (1), sur la question

(1) Platon, Protagoras, p. 320 D, c. 11 et *seq.*, surtout p. 322 D, où Protagoras pose qu'aucun homme n'est propre à être membre d'une communauté sociale s'il n'a dans son cœur et δίκη et αἰδώς, — c'est-à-dire un sentiment d'obligations et de droits réciproques entre lui-même et les autres, — et une disposition à sentir l'estime ou le reproche des autres. Il pose ces at-

de savoir si la vertu est susceptible d'être enseignée. Cette harangue est, à mon sens, très-frappante et très-instructive, et elle aurait sans doute été regardée comme telle, si les commentateurs ne l'avaient pas lue avec la persuasion préétablie que tout ce qui tombait des lèvres des sophistes devait être ou ridicule ou immoral (1). C'est la seule partie des œuvres de Platon où il soit rendu un compte quelconque de l'origine de ce corps d'opinion flottant, non certifié, se propageant lui-même, sur lequel on fait porter l'analyse de Sokratês sous forme d'interrogatoire contradictoire, — comme on le verra dans le chapitre suivant.

Protagoras fait profession d'enseigner à ses élèves le « bon conseil » dans leurs relations domestiques et de famille, aussi bien que la manière de parler et d'agir de la façon la plus efficace pour le bien de la cité. Comme cette doctrine vient de Protagoras, les commentateurs de Platon déclarent que c'est une morale misérable ; mais elle coïncide presqu'à la lettre avec celle qu'Isocrate enseigne, une génération après, comme il le dit lui-même, et en substance même avec celle qu'enseignait Sokratês, ainsi que le dit Xénophon ; et il n'est pas facile de présenter en quelques mots un plan plus large de devoir pratique (2). Et si la me-

---

tributs fondamentaux comme ce qu'une bonne théorie morale doit supposer ou exiger dans tout homme.

(1) Quant à la dureté et au mépris injustes avec lesquels les commentateurs de Platon traitent les sophistes, on peut en voir un spécimen dans Ast, Ueber Platon's Leben und Schriften, p. 70, 71, — où il commente Protagoras et cette fable.

(2) Protagoras dit : — Τὸ δὲ μάθημά ἐστιν, εὐβουλία περί τε τῶν οἰκείων ὅπως ἂν ἄριστα τὴν αὑτοῦ οἰκίαν διοικοῖ, καὶ περὶ τῶν τῆς πόλεως, ὅπως τὰ τῆς πόλεως δυνατώτατος εἴη καὶ πράττειν καὶ λέγειν. (Platon, Protagoras, c. 9, p. 318 E.)

Une description semblable de l'enseignement moral de Protagoras et des autres sophistes, comprenant toutefois un cercle plus étendu de devoirs à l'égard des parents, des amis et des concitoyens dans leurs qualités privées, — est donnée dans Platon, Menon, p. 91 B, E.

Isokrate décrit presque dans les mêmes termes l'éducation qu'il désirait donner : — Τοὺς τὰ τοιαῦτα μανθάνοντας καὶ μελετῶντας ἐξ ὧν καὶ τὸν ἴδιον οἶκον καὶ τὰ κοινὰ τὰ τῆς πόλεως καλῶς διοικήσουσιν, ὧνπερ ἕνεκα καὶ πονητέον καὶ φιλοσοφητέον καὶ πάντα πρακτέον ἐστί (Or. XV, De Permutat. s. 304 : cf. 289).

Xénophon décrit également, presque avec les mêmes expressions, l'ensei-

sure du devoir pratique, à l'enseignement duquel se consacrait Protagoras, était ainsi sérieuse et étendue, la fraction même de théorie qui lui est attribuée dans sa harangue renferme quelques points meilleurs que celle de Platon lui-même; car Platon semble avoir conçu la fin morale, pour chaque individu, comme ne comprenant rien de plus que son propre bonheur permanent et sa santé morale; et dans ce même dialogue, il introduit Sokratês, qui soutient que la vertu consiste seulement dans un juste calcul du bonheur et du malheur personnels d'un homme. Mais ici nous voyons Protagoras parler d'une manière qui implique une appréciation plus large, et, à mon avis, plus juste de la fin morale, comme renfermant non-seulement un rapport avec le bonheur particulier d'un homme, mais encore des obligations à l'égard du bonheur des autres. Sans admettre les termes sévères de blâme que divers critiques prononcent sur cette théorie que

gnement de Sokratês. Kritôn et autres recherchaient la société de Sokratês, οὐχ ἵνα δημηγορικοὶ ἢ δικανικοὶ γένοιντο, ἀλλ' ἵνα καλοί τε κἀγαθοὶ γενόμενοι, καὶ οἴκῳ καὶ οἰκέταις καὶ οἰκείοις καὶ φίλοις καὶ πόλει καὶ πολίταις δύναιντο καλῶς χρῆσθαι (Memor. I, 2, 48). Et I, 2, 64 : — Φανερὸς ἦν Σωκράτης τῶν συνόντων τοὺς πονηρὰς ἐπιθυμίας ἔχοντας, τούτων μὲν παύων, τῆς δὲ καλλίστης καὶ μεγαλοπρεπεστάτης ἀρετῆς, ᾗ πόλεις τε καὶ οἶκοι εὖ οἰκοῦσι, προτρέπων ἐπιθυμεῖν. Cf. aussi I, 6, 15; II, 1, 19; IV, 1, 2; IV, 5, 10.

Quand nous voyons combien Xénophon établit d'analogie — en ce qui regarde le précepte pratique, à part la théorie ou méthode — entre Sokratês, Protagoras, Prodikos, etc., il est difficile de justifier la manière dont les commentateurs représentent les sophistes : V. Stallbaum, Prolegom. ad Platon. Menon. p. 8 : « Etenim virtutis nomen, cum propter ambitus magnitudinem valde esset ambiguum et obscurum, sophistæ interpretabantur sic, ut, missa veræ honestatis et probitatis vi, unice de prudentia civili ac domestica cogitari vellent, eoque modo totam virtutem *ad callidum quoddam utilitatis vel privatim vel publice consequendæ artificium* revocarent. » ..... Pervidit hanc *opinionis istius perversitatem, ejusque turpitudinem* intimo sensit pectore, vir sanctissimi animi, Socrates, » etc. Stallbaum parle dans le même sens dans ses Prolégomènes mis en tête du Protagoras, p. 10, 11; et dans ceux qui précèdent l'Euthydème, p. 21, 22.

Ceux qui, à l'instar de ces censeurs des sophistes, regardent comme *bas* de recommander une vertueuse conduite en vue de la sécurité et du bien-être mutuels qu'elle procure à tout le monde, doivent se préparer à condamner pour la même raison une partie considérable de ce qui est dit par Sokratês d'un bout à l'autre des Memorabilia de Xénophon : Μὴ καταφρόνει τῶν οἰκονομικῶν ἀνδρῶν, etc, (III, 4, 12); V. aussi ses Œconomic. XI, 10.

l'on fait exposer à Sokratês dans le Protagoras de Platon, je considère sa conception de la fin morale comme essentiellement étroite et imparfaite, non susceptible d'être prise comme base pour en déduire les meilleurs préceptes moraux. Cependant le préjugé sous l'influence duquel a été écrite l'histoire des sophistes est tel que les commentateurs de Platon accusent les sophistes d'avoir créé ce qu'ils appellent par ignorance « la basse théorie de l'utilité », exposée ici par Sokratês lui-même, en faisant compliment à ce dernier d'avoir présenté ces vues plus larges qui, dans le dialogue, n'appartiennent qu'à Protagoras (1).

---

(1) Stallbaum, Prolegomena ad Platonis Menonem, p. 9 : « Etenim sophistæ, quum virtutis exercitationem et ad utilitates externas referrent, et facultate quadam et consuetudine ejus, quod utile videretur, reperiendi, absolvi statuerent, — Socrates ipse, rejecta *utilitatis turpitudine*, vim naturamque virtutis unice ad id quod bonum honestumque est, revocavit; voluit que esse in eo, ut quis recti bonique sensu de scientia pelleret, ad quam tanquam ad certissimam normam atque regulam actiones suas omnes dirigeret atque poneret. »

Si l'on compare cette critique avec le Protagoras de Platon, c. 36, 37, — surtout p. 357 B, — où Sokratês identifie le bien avec le plaisir et le mal avec la peine, et où il juge qu'une conduite droite consiste à calculer avec justesse les diverses sommes de plaisir et de peine en les balançant les unes par les autres, — ἡ μετρητικὴ τέχνη, — on sera étonné qu'un critique de Platon ait pu écrire ce qui est cité ci-dessus. Je sais qu'il y a d'autres parties des dialogues de Platon où il soutient une doctrine différente de celle à laquelle il vient d'être fait allusion. En conséquence, Stallbaum (dans ses Prolegomènes du Protagoras, p. 30) prétend que Platon expose ici une doctrine qui n'est pas la sienne, mais qu'il raisonne sur les principes de Protagoras, dans le dessein de le prendre au piége et de le confondre : — « Quæ hic de fortitudine disseruntur, ea item cavendum est ne protinus pro decretis mere Platonicis habeantur. Disputat enim Socrates pleraque omnia ad mentem ipsius Protagoræ, ita quidem ut eum per suam ipsius rationem in fraudem et errorem inducat. »

Je suis heureux de pouvoir défendre Platon contre la honte d'un esprit d'argumentation si peu honnête que celui que Stallbaum lui attribue. Très-certainement Platon ne raisonne pas d'après les doctrines ou les principes de Protagoras; car ce dernier commence par nier positivement la doctrine, et il n'est amené à l'admettre que d'une manière très-restreinte, — c. 35, p. 351 D. Il dit en réponse à la question de Sokratês : — Οὐκ οἶδα ἁπλῶς οὕτως, ὡς σὺ ἐρωτᾷς, εἰ ἐμοὶ ἀποκριτέον ἐστὶν, ὡς τὰ ἡδέα τε ἀγαθά ἐστιν ἅπαντα καὶ τὰ ἀνιαρὰ κακά· ἀλλά μοι δοκεῖ οὐ μόνον πρὸς τὴν νῦν ἀπόκρισιν ἐμοὶ ἀσφαλέστερον εἶναι ἀποκρίνασθαι, ἀλλὰ καὶ πρὸς πάντα τὸν ἄλλον βίον τὸν ἐμὸν, ὅτι ἐστὶ μὲν ἃ τῶν ἡδέων οὐκ ἔστιν ἀγαθὰ, ἐστὶ δὲ αὖ καὶ ἃ τῶν ἀνιαρῶν οὐκ ἔστι κακὰ, ἐστὶ δὲ ἅ ἐστι, καὶ τρίτον ἃ οὐδέτερα, οὔτε κακὰ οὔτ' ἀγαθά.

Il y a quelque chose de particulière-

Conséquemment, en ce qui concerne Protagoras, le témoignage de Platon lui-même peut être produit pour prouver qu'il n'était pas un maître corrompu, mais qu'il était digne du commerce de Prodikos, digne également de ce dont il jouit, comme nous le savons, — de la société et de la conversation de Periklês. Examinons maintenant ce que dit Platon d'un troisième sophiste, — Hippias d'Elis, qui figure et dans le dialogue appelé « Protagoras », et dans deux dialogues distincts connus sous les titres de « Hippias Major et Minor ». Hippias est représenté comme remarquable par le large cercle de ses talents, dont il se vante avec faste dans ces dialogues. Il pouvait enseigner l'astronomie, la géométrie et l'arithmétique, — et Protagoras le blâmait de trop insister sur ces sujets auprès de ses disciples, si peu les sophistes s'accordaient sur un seul point de doctrine ou d'éducation. En outre, il était poëte, musicien, commentateur de poëtes et professeur avec un fonds considérable de matières toutes prêtes, — sur des sujets moraux, politiques et même légendaires, — mises en réserve dans une mémoire très-fidèle. C'était un citoyen fort employé comme ambassadeur par ses concitoyens. Pour couronner le tout, sa dextérité manuelle était telle qu'il déclarait avoir fait de ses propres mains les vêtements et ornements qu'il portait sur lui. Si, comme c'est assez probable, c'était un homme vain et fastueux, — défauts qui n'excluent pas une carrière utile et honorable, — nous devons en même temps lui faire honneur d'une variété d'acquisitions telle qu'elle explique une cer-

ment frappant dans cet appel fait par Protagoras à toute sa vie passée, comme lui rendant impossible d'admettre « ce qu'il regardait évidemment comme une *basse doctrine*, ainsi que Stallbaum l'appelle. Cependant ce dernier se permet réellement de l'enlever à Sokratês, qui non-seulement l'expose avec confiance, mais la soutient avec force et clarté, — et de l'attacher à Protagoras, qui d'abord la repousse et ne l'admet ensuite que sous réserve! Je nie que la théorie soit *basse*, bien que je la croie une théorie imparfaite de morale. Mais Stallbaum, qui l'appelle ainsi, était obligé d'être doublement attentif à examiner sa preuve avant de l'attribuer à quelqu'un. Ce qui rend la chose pire, c'est qu'il l'attache non-seulement à Protagoras, mais aux sophistes collectivement, d'après cette monstrueuse fiction qui les regarde comme une secte dogmatique.

taine mesure de vanité (1). La manière dont Platon traite Hippias est très-différente de celle dont il traite Protagoras. Elle est pleine de railleries sarcastiques et méprisantes, au point que Stallbaum (2) lui-même, après avoir répété bien des fois que c'était un vil sophiste, qui ne méritait pas un meilleur traitement, est forcé de reconnaître que la pétulance est portée un peu trop loin et d'insinuer que le dialogue a dû être une œuvre de la jeunesse de Platon. Quoi qu'il en soit, au milieu de dispositions si hostiles, non-seulement nous ne trouvons aucune imputation dirigée contre Hippias comme ayant prêché une morale basse ou corrompue, mais Platon insère ce qui fournit une bonne preuve, quoique indirecte, du contraire; car il fait dire à Hippias qu'il avait déjà fait et qu'il était sur le point de faire encore une leçon composée par lui-même avec un grand soin, où il insistait sur les buts et les occupations qu'un jeune homme devait poursuivre. Le plan de son discours était qu'après la prise de Troie le jeune Neoptolemos était présenté comme demandant l'avis de Nestor au sujet de sa conduite future; en réponse à sa question, Nestor lui expose quel était le plan de vie obligatoire pour un jeune homme d'honorables aspirations et lui explique tous les détails d'une conduite vertueuse et réglée par laquelle ce plan devait être exécuté. Le choix de ces deux noms, parmi les plus vénérés de la légende grecque, comme conseiller et disciple, est une marque attestant clairement la veine de sentiment qui animait la composition. Il se pouvait bien que la morale prêchée par Nestor pour l'édification de Neoptolemos fût trop élevée pour être mise en pratique par les Athéniens; mais très-certainement elle ne s'égarait pas du côté de la corruption, de l'égoïsme ou d'un trop grand relâchement moral. Nous pouvons présumer à bon droit que ce discours, composé par Hippias, n'était pas indigne, pour l'esprit et le dessein, d'être placé à côté du

(1) V. au sujet d'Hippias, Platon, Protagoras, c. 9, p. 318 E; Stallbaum, Prolegom. ad Platon. Hipp. Maj. p. 147 *seq.*; Cicéron, De Oratore, III, 33; Platon, Hipp. Minor, c. 10, p. 368 B.

(2) Stallbaum, Proleg. ad Plat. Hipp. Maj. p. 150.

« Choix d'Hercule », ni son auteur à côté de Prodikos comme maître de morale.

Le dialogue intitulé « Gorgias » dans Platon est conduit par Sokratês avec trois personnes différentes, l'une après l'autre, — Gorgias, Pôlos et Kalliklês. Gorgias (de Leontini en Sicile), comme maître de rhétorique, acquit une célébrité plus grande qu'aucun homme de son temps, pendant la guerre du Péloponèse : ses moyens abondants d'explication, ses ornements fleuris, sa structure artificielle de phrases distribuées en fractions exactement antithétiques, — tout cela répandit dans l'art de parler une nouvelle mode, qui, pour le moment, fut très-populaire, mais qui dans la suite finit par tomber en discrédit. Si l'on pouvait clairement tirer la ligne de démarcation entre les rhéteurs et les sophistes, Gorgias devrait plutôt être rangé parmi les premiers (1). Dans l'entretien avec Gorgias, Sokratês expose la fausseté et l'imposture de la rhétorique et de son enseignement, comme trompant un auditoire ignorant jusqu'à le persuader sans l'instruire, et comme faite pour satisfaire le caprice passager du peuple, sans aucun égard pour son amélioration et son bien-être permanents. Quelque inculpation réelle que puissent renfermer ces arguments contre un maître de rhétorique, Gorgias doit la supporter en commun avec Isokrate et Quintilien et sous le bouclier d'Aristote. Mais, à l'exception de l'enseignement de la rhétorique, Platon ne l'accuse pas d'avoir répandu une morale corrompue : dans le fait, il le traite avec un degré de respect qui surprend les commentateurs (2).

Le ton du dialogue change considérablement quand il passe à Pôlos et à Kalliklês, dont le premier est représenté comme ayant écrit sur la rhétorique et probablement comme maître de cet art également (3). Il y a beaucoup d'insolence dans Pôlos et pas mal d'âpreté dans Sokratês. Cependant le

(1) Platon, Menôn, p. 95 A; Foss, De Gorgiâ Leontino, p. 27 *seq.*

(2) V. les observations de Groen van Prinsterer et de Stallbaum, — Stallbaum ad Platon Gorg. c. 1.

(3) Platon, Gorgias, c. 17, p. 462 B.

premier ne soutient pas d'arguments qui justifient l'accusation d'immoralité contre lui-même ou contre ceux qui enseignent comme lui. Il défend les goûts et les sentiments communs à tout homme en Grèce et partagés même par les Athéniens les plus estimables, — Periklês, Nikias et Aristokratês (1), tandis que Sokratês se vante d'être absolument seul et de n'avoir pour tout appui que son irrésistible dialectique, à l'aide de laquelle il est sûr d'arracher à son adversaire un aveu forcé. Jusqu'à quel point Sokratês peut-il avoir raison? c'est ce que je ne recherche pas actuellement; il suffit que Pôlos, se trouvant comme il est au milieu d'une compagnie aussi nombreuse et aussi irréprochable, ne puisse être équitablement dénoncé comme empoisonneur de l'esprit de la jeunesse.

Pôlos transmet bientôt le dialogue à Kalliklês, qui est ici représenté sans doute comme exposant des doctrines ouvertement et franchement antisociales. Il distingue entre la lo de nature et la loi (tant écrite que non écrite, car le mot grec renferme les deux en substance) de la société. Suivant la loi de nature (dit Kalliklês), l'homme fort, — l'homme meilleur ou plus capable, — déploie sa force tout entière pour son propre avantage, sans limite ni entraves; il triomphe de la résistance que peuvent faire des hommes plus faibles, et il prend pour lui-même autant qu'il veut les objets de jouissance. Il n'a pas occasion de restreindre aucun de ses appétits ou de ses désirs; plus ils sont nombreux et pressants, mieux cela vaut pour lui, — puisque son pouvoir lui fournit les moyens de les rassasier tous. Le grand nombre, qui a le malheur d'être faible, doit se contenter de ce qu'il lui laisse et se soumettre de son mieux. Voilà (dit Kalliklês)

(1) Platon, Gorgias, c. 27, p. 472 A. Καὶ νῦν (dit Sokratês) περὶ ὧν σὺ λέγεις ὀλίγου σοι πάντες συμφήσουσι ταῦτα Ἀθηναῖοι καὶ ξένοι — μαρτυρήσουσί σοι, ἐὰν μὲν βούλῃ, Νικίας ὁ Νικηράτου καὶ οἱ ἀδελφοὶ μετ' αὐτοῦ — ἐὰν δὲ βούλῃ, Ἀριστοκράτης ὁ Σκελλίου — ἐὰν δὲ βούλῃ, ἡ Περικλέους ὅλη οἰκία, ἢ ἄλλη συγγένεια, ἥντινα ἂν βούλῃ τῶν ἐνθάδε ἐκλέξασθαι. Ἀλλ' ἐγώ σοι εἷς ὢν οὐχ ὁμολογῶ ...:. Ἐγὼ δὲ ἂν μὴ σε αὐτὸν ἕνα ὄντα μάρτυρα παράσχωμαι ὁμολογοῦντα περὶ ὧν λέγω, οὐδὲν οἶμαι ἄξιον λόγου μοι πεπεράνθαι περὶ ὧν ἂν ἡμῖν ὁ λόγος ᾖ.

ce qui arrive réellement dans l'état de nature ; c'est ce qui est regardé comme juste, ainsi que le prouve la pratique de communautés indépendantes, non renfermées dans une seule société politique commune, à l'égard les unes des autres; c'est la *justice* naturelle ou selon la loi de nature. Mais quand les hommes se réunissent en société, tout cela est renversé. La majorité des individus sait très-bien qu'elle est faible et que sa seule chance de sécurité ou de bien-être consiste à établir des lois pour entraver l'homme fort, renforcées par une sanction morale d'éloge et de blâme consacrée à la même fin générale. Elle le prend comme un lionceau, tandis que son esprit est encore tendre; elle le fascine par la parole et par l'éducation et l'amène à une disposition conforme à cette mesure et à cette égalité que la loi prescrit. C'est alors la justice suivant la loi de la société, système factice construit par le grand nombre pour s'assurer une protection et le bonheur, et renversant la loi de nature, qui arme l'homme fort d'un droit à l'empiétement et à la licence. Qu'une bonne occasion se présente, et l'on verra le favori de la nature regimber et rejeter son harnais, fouler les lois aux pieds, traverser le cercle magique d'opinion qui l'entoure, et se présenter de nouveau comme seigneur et maître de la multitude, regagnant cette glorieuse position que la nature lui a assignée comme son droit. La justice par nature — et la justice par la loi et la société — sont ainsi, suivant Kalliklês, non-seulement distinctes, mais mutuellement contradictoires. Il accuse Sokratês de les avoir confondues toutes deux dans son argumentation (1).

Ce raisonnement antisocial (assez vrai, en tant qu'il avance un simple fait et une simple probabilité (2) ; — immoral, en tant qu'il érige en un droit le pouvoir de l'homme fort, et provoquant bien des commentaires si je pouvais trouver un endroit convenable pour les placer), ce raisonnement, dis-je, représente, à ce qu'ont prétendu beaucoup d'auteurs,

(1) Cette doctrine affirmée par Kalliklês se trouve dans Platon, Gorgias, c. 39, 40, p. 483, 484.

(2) V. le même fait avancé avec force par Sokratês dans les Memorab. de Xénophon, II, 1, 13.

la morale communément et publiquement enseignée par les personnes appelées sophistes à Athènes (1). Je nie expressément cette assertion. Quand même je n'aurais pas d'autre témoignage pour appuyer ma dénégation que ce qui a été déjà extrait des écrits hostiles de Platon lui-même, relativement à Protagoras et à Hippias, — avec ce que nous savons de Xénophon au sujet de Prodikos, — je regarderais ma thèse comme suffisamment établie pour justifier les sophistes en général d'une telle accusation. S'il était nécessaire que la doctrine de Kalliklês fût réfutée, elle le serait tout aussi efficacement par Prodikos et Protagoras que par Sokratês et Platon.

---

(1) Schleiermacher (dans ses Prolégomènes mis en tête de sa traduction du Theætète, p. 183) représente que Platon avait l'intention de réfuter Aristippos dans la personne de Kalliklês, supposition qu'il appuie en faisant remarquer qu'Aristippos affirmait qu'il n'y avait pas de *justice naturelle*, mais seulement une justice légale et conventionnelle. Mais l'affirmation de Kalliklês est directement le contraire de ce que Schleiermacher attribue à Aristippos. Kalliklês non-seulement ne nie pas la justice naturelle, mais il l'affirme de la manière la plus directe, — il explique ce qu'elle est, il dit qu'elle consiste dans le droit de l'homme le plus fort à faire usage de sa force sans aucun égard pour les autres, — et il la place au-dessus de la justice de la loi et de la société, sous le rapport de l'autorité.

Ritter et Brandis sont encore plus inexacts dans leurs accusations contre les sophistes, fondées sur cette même doctrine. Le premier dit (p. 581) : — « Voici ce qui est affirmé comme un principe commun des sophistes, — il n'y a pas de droit de nature, mais seulement par convention. » Cf. Brandis, p. 521. Les passages mêmes auxquels ces écrivains s'en réfèrent, en tant qu'ils prouvent quelque chose, prouvent le contraire de ce qu'ils affirment; et Preller va jusqu'à imputer aux sophistes les principes contraires (Histor. Philosoph. c. 4, p. 130, Hamburg, 1838) avec tout aussi peu d'autorité. Ritter et Brandis accusent tous deux les sophistes de méchanceté pour ce prétendu principe; — ils leur reprochent de nier qu'il y ait aucun droit de nature, et de n'admettre de droit que par convention, doctrine qui avait été soutenue avant eux par Archelaos (Diogen. Laërt. II, 16). Or Platon (Leg. X, p. 889), auquel ces écrivains s'en réfèrent, accuse certains sages — σοφοὺς ἰδιώτας τε καὶ ποιητάς (il ne mentionne pas les sophistes) — de méchanceté, mais pour le motif directement opposé, parce qu'*ils reconnaissaient un droit* de nature, *ayant une autorité plus grande que le droit établi par* le législateur; qu'ils encourageaient des disciples à suivre ce droit supposé de nature, en désobéissant à la loi; et qu'ils interprétaient le droit de nature comme Kalliklês le fait dans le Gorgias.

Des maîtres sont ainsi stigmatisés comme méchants par Ritter et Brandis pour la doctrine négative, et par Platon (s'il veut parler ici des sophistes) pour la doctrine affirmative.

Mais ce n'est pas la partie la plus forte de la justification. En premier lieu, Kalliklês lui-même n'est pas un sophiste et il n'est pas représenté comme tel par Platon. C'est un jeune citoyen athénien, d'un rang et d'une position élevés, appartenant au dême Acharnæ; il est intime avec d'autres jeunes gens de condition dans la cité; il est récemment entré dans la vie politique active, et il y applique toute son âme; il ravale la philosophie et parle des sophistes avec le plus grand mépris (1). Si donc il était même juste (ce que je n'admets pas) de conclure d'opinions mises dans la bouche d'un sophiste que les mêmes opinions étaient soutenues par un autre ou par tous, — il n'en serait pas moins injuste de tirer la même conclusion d'opinions professées par un homme qui n'est pas sophiste et qui méprise toute la profession.

En second lieu, si quelque lecteur suit attentivement la marche du dialogue, il verra que la doctrine de Kalliklès est telle que personne n'osait l'exposer publiquement. C'est ainsi qu'elle est comprise tant par Kalliklês lui-même que par Sokratês. Le premier reprend l'entretien en disant que son prédécesseur Pôlos avait fini par être embarrassé dans une contradiction, parce qu'il n'avait pas assez de courage pour annoncer ouvertement une doctrine impopulaire et odieuse; mais lui (Kalliklês) était moins timide, et il exposait hardiment cette doctrine que d'autres gardaient pour eux par crainte de choquer les auditeurs. « Assurément (lui dit Sokratês) ton audace est abondamment prouvée par la doctrine que tu viens de présenter; — tu exposes franchement ce que d'autres pensent, mais n'osent pas exprimer (2). »

---

(1) Platon, Gorgias, c. 37, p. 481 D; c. 41, p. 485 B, D; c. 42, p. 487 C; c. 50, p. 495 B; c. 70, p. 515 A. Σὺ μὲν αὐτὸς ἄρτι ἄρχει πράττειν τὰ τῆς πόλεως πράγματα : cf. c. 55, p. 500 C. Son mépris pour les sophistes, c. 75, p. 519 E, avec la note de Heindorf.

(2) Platon, Gorgias, c. 38, p. 482 E. Ἐκ ταύτης γὰρ ἂν τῆς ὁμολογίας αὐτὸς ὑπὸ σοῦ συμποδισθεὶς ἐν τοῖς λόγοις ἐπεστομίσθη (Pôlos), αἰσχυνθεὶς ἃ ἐνόει εἰπεῖν · σὺ γὰρ τῷ ὄντι, ὦ Σώκρατες, εἰς τοιαῦτα ἄγεις φορτικὰ καὶ δημηγορικὰ, φάσκων τὴν ἀλήθειαν διώκειν... ἐὰν οὖν τις αἰσχύνηται καὶ μὴ τολμᾷ λέγειν ἅπερ νοεῖ, ἀναγκάζεται ἐνάντια λέγειν.

Καὶ μὴν (dit Sokratês à Kalliklês,

Or, des opinions dont Pôlos, jeune homme insolent, craignait de se déclarer le champion, ont dû être effectivement révoltantes pour les sentiments d'auditeurs. Comment donc un homme raisonnable peut-il croire que de telles opinions fussent non-seulement exposées ouvertement, mais sérieusement inculquées par les sophistes à des auditoires composés de jeunes gens? Nous savons que leur enseignement était public au plus haut degré; la publicité leur plaisait autant qu'elle leur était profitable; parmi les épithètes méprisantes dont on les accable, le faste et la vanité sont deux des plus saillantes. Tout ce qu'ils enseignaient, ils l'enseignaient publiquement; et je prétends, c'est mon entière conviction, que, même eussent-ils partagé cette opinion avec Kalliklês, ils n'auraient pu être ni assez audacieux, ni assez ennemis d'eux-mêmes pour en faire une partie de leur enseignement public; mais qu'ils auraient agi comme Pôlos et gardé pour eux cette doctrine.

En troisième lieu, cette dernière conclusion deviendra doublement certaine, si nous considérons de quelle cité nous parlons actuellement. De tous les endroits du monde, la démocratique Athènes est le dernier où il eût été possible que la doctrine avancée par Kalliklês fût professée par un maître public ou par Kalliklês lui-même, dans une réunion publique quelconque. Il n'est pas nécessaire de rappeler au lecteur combien le sentiment et la moralité des Athéniens étaient profondément démocratiques, — combien ils aimaient leurs lois, leur constitution et leur égalité politique, — combien jalouse était leur appréhension de tout despotisme naissant ou menaçant. Tout cela n'est pas seulement admis, c'est même exagéré par M. Mitford, Wachsmuth et d'autres écrivains antidémocratiques, qui en tirent souvent des ma-

---

c. 42, p. 487 D) ὅτι γε οἷος εἶ παῤῥησιάζεσθαι καὶ μὴ αἰσχύνεσθαι, αὐτός τε φῄς, καὶ ὁ λόγος, ὅν ὀλίγον πρότερον ἔλεγες, ὁμολογεῖ σοι. Et c. 47, p. 492 D. Οὐκ ἀγεννῶς γε, ὦ Καλλίκλεῖς, ἐπεξέρχει τῷ λόγῳ παῤῥησιαζόμενος· σαφῶς γὰρ σὺ νῦν λέγεις ἃ οἱ ἄλλοι διανοοῦνται μὲν, λέγειν δὲ οὐκ ἐθέλουσι.

Et de Kalliklês — ὃ ἐγώ σοι νῦν παῤῥησιαζόμενος λέγω — c. 46, p. 491 E.

tières pour leurs abondantes critiques. Or, le point même que Sokratês (dans ce dialogue appelé « Gorgias ») cherche à établir contre Kalliklês, contre les rhéteurs et contre les sophistes, — c'est qu'ils courtisaient et flattaient le sentiment du peuple athénien et se courbaient devant lui, avec une soumission dégradante; qu'ils ne songeaient qu'à la satisfaction immédiate du peuple et non à son amélioration morale permanente; — qu'ils n'avaient pas le courage de lui adresser des vérités désagréables, bien que salutaires; mais qu'ils changeaient et modifiaient leurs opinions de toute manière, afin d'éviter d'offenser (1); — qu'un homme qui se mettait en avant d'une manière saillante à Athènes, n'avait aucune chance de succès, s'il ne finissait par se mouler sur le peuple et sur son type de sentiment, et par s'y assimiler complétement (2). En admettant que ces accusations soient vraies, comment peut-on concevoir qu'un sophiste ou un rhéteur quelconque pût oser insister devant un auditoire athénien sur la doctrine avancée par Kalliklês? Dire à un tel auditoire : — « Vos lois et vos institutions sont toutes des violations de la loi de nature, arrangées pour enlever à un Alkibiadês ou à un Napoléon parmi vous son droit naturel de devenir votre maître et de vous traiter, hommes chétifs, comme ses esclaves. Toutes vos précautions contre nature et votre langage conventionnel, en faveur de

(1) Cette qualité est imputée par Sokratês à Kalliklês dans un remarquable passage du Gorgias, c. 37, p. 481 D, E, dont la substance est donnée ainsi par Stallbaum dans sa note : — « Carpit Socrates Calliclis levitatem, mobili populi turbæ nunquam non blandientis et adulantis. »

C'est un des points principaux de Sokratês dans le dialogue d'établir que la pratique (car il ne veut pas l'appeler un art) des sophistes, aussi bien que des rhéteurs, ne vise qu'à faire plaisir immédiatement au peuple, sans aucun égard pour son avantage définitif ou durable, — que ce sont des branches de l'adresse généralement répandue avec laquelle on flattait le public (Gorgias, c. 19, p. 464 D; c. 20, p. 465 C; c. 56, p. 501 C; c. 75, p. 510 B).

(2) Platon, Gorgias, c. 68, p. 513. Οὐ γὰρ μιμητὴν δεῖ εἶναι, ἀλλ' αὐτοφυῶς ὅμοιον τούτοις, εἰ μέλλεις τι γνήσιον ἀπεργάζεσθαι εἰς φιλίαν τῷ Ἀθηναίων δήμῳ... Ὅστις οὖν σε τούτοις ὁμοιότατον ἀπεργάσεται, οὗτός σε ποιήσει, ὡς ἐπιθυμεῖς πολιτικὸς εἶναι, πολιτικόν καὶ ῥητορικόν · τῷ αὐτῶν γὰρ ἤθει λεγομένων τῶν λόγων ἕκαστοι χαίρουσι, τῷ δὲ ἀλλοτρίῳ ἄχθονται.

la légalité et d'un traitement égal, n'aboutiront à rien de mieux qu'à une pitoyable impuissance (1), aussitôt qu'*il* trouvera une bonne occasion de déployer toute sa force et toute son énergie, de manière à vous remettre à votre place et à vous montrer quels privilèges la nature réserve à ses favoris! » Imaginez une telle doctrine exposée par un maître parlant à des Athéniens assemblés! doctrine tout aussi révoltante pour Nikias que pour Kleôn, et qu'Alkibiadês lui-même serait forcé d'affecter de désapprouver, vu qu'elle n'est pas simplement antipopulaire, — ni simplement despotique, — mais que c'est l'ivresse extravagante du despotisme. Le grand homme, tel que le dépeint Kalliklês, est dans le même rapport à l'égard des mortels ordinaires que Jonathan Wild le Grand, dans l'admirable parodie de Fielding.

Que les sophistes, que Platon accuse de flatter servilement l'oreille démocratique, l'insultassent gratuitement en lui proposant de tels principes, — c'est une assertion non-seulement fausse, mais complétement absurde. Même en ce qui regarde Sokratês, nous savons par Xénophon combien les Athéniens furent fâchés contre lui, et combien les accusateurs insistèrent dans son procès sur ce fait que, dans ses conversations, il avait l'habitude de citer avec une prédilection particulière la description (dans le second livre de l'Iliade) d'Odysseus, qui suit la foule des Grecs quand ils se précipitent hors de l'Agora pour aller s'embarquer, et qui les détermine à revenir, — en adressant aux chefs d'aimables paroles et en donnant au vulgaire des coups de son bâton, accompagnés d'une réprimande méprisante. La preuve indirecte fournie ainsi, établissant que Sokratês approuvait l'inégalité de conduite et de traitement à l'égard du grand nombre, lui nuisit beaucoup dans l'esprit des dikastes. Qu'auraient-ils donc senti à l'égard d'un sophiste qui eût

(1) Platon, Gorgias, c. 46, p. 492 C (les paroles de Kalliklês). Τὰ δὲ ἄλλα ταῦτ' ἐστὶ τὰ καλλωπίσματα, τὰ παρὰ φύσιν ξυνθήματα, ἀνθρώπων φλυαρία καὶ οὐδενὸς ἄξια.

professé publiquement la morale politique de Kalliklês? Voici la vérité : non-seulement il était impossible qu'une morale semblable ou quelque chose de semblable, même fort affaibli, pût se faire jour dans les leçons d'éducation des maîtres à Athènes, — mais la crainte était dans le sens contraire. Si le sophiste s'égarait de l'une ou l'autre manière, c'était en ce que lui impute Sokratês, — en donnant à ses leçons une couleur démocratique exagérée. Bien plus, si nous supposons qu'une occasion se fût présentée de discuter la doctrine de Kalliklês, il eût difficilement négligé de flatter les oreilles des démocrates qui l'entouraient, en exaltant les résultats salutaires de la légalité et d'un traitement égal pour tous, et en dénonçant ce « despote naturel » ou Napoléon caché, comme un homme qui devait ou prendre sa place avec de telles entraves ou trouver une place dans quelque autre cité.

J'ai démontré ainsi, même d'après Platon, que la doctrine attribuée à Kalliklês n'entra pas et n'aurait pu entrer dans les leçons d'un sophiste ou maître de profession. On peut soutenir la même conclusion relativement à la doctrine de Thrasymachos, dans le premier livre de la « République ». Thrasymachos était un maître de rhétorique, qui avait inventé des préceptes relativement à la construction d'un discours et à la manière d'apprendre aux jeunes gens à parler en public. Il est très-probable qu'il se renfermait, comme Gorgias, dans son domaine et qu'il ne faisait pas profession de donner des leçons de morale, comme Protagoras et Prodikos. Mais, en admettant qu'il en ait donné, il ne devait pas parler sur la justice de la manière dont Platon le fait parler, s'il désirait causer quelque plaisir à un auditoire athénien. La pure brutalité et la froide impudence de conduite, poussées même jusqu'à l'exagération, dont Platon le revêt, — sont à elles seules une forte preuve que la doctrine, présentée avec une telle préface, n'était pas celle d'un maître populaire et agréable, gagnant la faveur d'auditoires publics. Il définit la justice « l'intérêt du pouvoir supérieur; cette règle que, dans toute société, le pouvoir dominant prescrit, comme étant pour son propre avantage ». Un homme est

juste (dit-il) pour l'avantage d'un autre et non pour le sien propre; il est faible, ne peut se tirer d'affaire et doit se soumettre à ce qu'ordonne l'autorité plus forte, que ce soit un despote, une oligarchie ou une république.

Cette théorie est essentiellement différente de la doctrine de Kalliklês, telle qu'elle est présentée quelques pages plus haut; car Thrasymachos ne sort pas de la société pour insister sur des droits antérieurs datant d'un état supposé de nature: — il prend les sociétés comme il les trouve, en reconnaissant l'autorité de chacune dominant actuellement, comme la règle et l'élément constitutif de la justice ou de l'injustice. Stallbaum et d'autres écrivains ont, sans précaution, considéré les deux théories comme si elles n'en faisaient qu'une, et même avec quelque chose de pire qu'un manque de précaution; tandis qu'ils déclarent que la théorie de Thrasymachos est odieusement immorale, ils annoncent qu'elle fut exposée non par lui seul, mais par *les sophistes*, — les traitant ainsi, à leur manière habituelle, comme s'ils étaient une école, une secte ou une association, avec une responsabilité mutuelle. Quiconque a suivi les preuves que j'ai produites relativement à Protagoras et à Prodikos reconnaîtra combien ces derniers traitaient différemment la question de la justice.

Mais la vérité est que la théorie de Thrasymachos, bien qu'inexacte et défectueuse, n'est pas aussi détestable que ces écrivains la représentent. Ce qui lui donne un air détestable, c'est le style et la manière dont on la lui fait exposer, qui font paraître l'homme juste petit et méprisable, tandis que l'homme injuste est entouré d'attributs dignes d'envie. Or, c'est là précisément la circonstance qui révolte les sentiments communs de l'humanité, comme elle révolte aussi les critiques qui lisent ce qui est dit par Thrasymachos. Les sentiments moraux existent dans les esprits des hommes en groupes complexes et puissants, associés à quelques grands mots et à quelques formes expressives de langage. Un auditoire ordinaire se donnera rarement la peine de considérer avec attention si une théorie morale satisfait aux exigences de la raison, ou si elle domine tous les phénomènes et y

répond; mais ce qu'il exige impérieusement, — et ce qui est indispensable pour donner à la théorie quelque chance de succès, c'est qu'elle présente à leurs sentiments l'homme juste comme respectable et honoré, et l'homme injuste comme odieux et repoussant. Or, ce qui blesse dans le langage attribué à Thrasymachos, c'est non-seulement l'absence, mais le renversement de cette condition, — l'homme juste présenté comme faible et sot, et l'injustice dans tout le « *prestige* » du triomphe et de la dignité. Et c'est pour cette raison même que je me hasarde à conclure que jamais une telle théorie ne fut exposée par Thrasymachos à aucun auditoire public, sous la forme que nous trouvons dans Platon. Car Thrasymachos était un rhéteur qui avait étudié les principes de son art : or, nous savons que ces sentiments communs d'un auditoire étaient précisément ce que les rhéteurs comprenaient le mieux, et qu'ils tâchaient toujours de se concilier. Même dès le temps de Gorgias, ils commencèrent à composer à l'avance des déclamations sur les chefs généraux de la morale, toutes prêtes à être introduites dans des discours réels quand l'occasion s'en présentait, et dans lesquelles il était fait appel aux sentiments moraux que l'on savait d'avance être communs, avec plus ou moins de modification, à toutes les assemblées grecques. Le Thrasymachos réel, parlant à un auditoire quelconque à Athènes, n'aurait jamais choqué ces sentiments, comme on le fait faire au Thrasymachos de Platon dans la « République ». Encore bien moins l'aurait-il fait, s'il est vrai de lui, comme Platon l'affirme des rhéteurs et des sophistes en général, qu'ils ne songeaient qu'à rechercher la popularité, sans aucune sincérité de conviction.

Bien que Platon juge à propos de faire connaître l'opinion de Thrasymachos avec des accessoires inutilement choquants et de rehausser ainsi le triomphe de dialectique de Sokratês par la manière brutale de son adversaire, il savait bien qu'il n'avait pas rendu justice à l'opinion elle-même, loin de l'avoir réfutée. La preuve en est que, dans le second livre de la « République », après que Thrasymachos a disparu, précisément la même opinion est re-

prise par Glaukôn et Adeimantos et présentée par tous les deux (bien qu'ils nient qu'elle leur appartienne en propre), comme suggérant des doutes et des difficultés graves, qu'ils désirent entendre lever par Sokratês. En lisant avec attention les discours de Glaukôn et d'Adeimantos, on verra que l'opinion réelle attribuée à Thrasymachos, à part la brutalité avec laquelle on la lui fait avancer, n'appuie même pas l'enseignement immoral contre *lui*, — encore bien moins contre les sophistes en général. Il n'y a guère dans les compositions de Platon quelque chose de plus puissant que ces discours. Ils présentent d'une manière claire et forte quelques-unes des difficultés les plus sérieuses avec lesquelles la théorie morale est appelée à lutter. Et Platon n'y peut répondre que d'une seule manière, — en mettant la société en pièces et en la reconstruisant sous la forme de sa république imaginaire. Les discours de Glaukôn et d'Adeimantos sont la préface immédiate de la description frappante et élaborée qu'il fait de son nouvel état de société, et ils ne reçoivent pas d'autre réponse que ce qui est impliqué dans cette description. Platon avoue indirectement qu'il ne peut y répondre, en admettant que les institutions sociales demeurent sans être réformées; et sa réforme est suffisamment fondamentale (1).

---

(1) J'oubliais de mentionner le dialogue de Platon intitulé Euthydêmos, dans lequel nous voyons Sokratês en conversation avec les deux personnages appelés sophistes, Euthydêmos et Dionysodôros, qui sont représentés comme avançant une quantité d'arguties verbales, d'assertions à double sens, résultant d'une syntaxe ou d'une grammaire équivoque, — sophismes de pure diction, sans la moindre plausibilité quant au sens, — spécimens de bons mots et de mystifications (p. 278 B). Ils sont décrits comme pleins d'une suffisance extravagante, tandis que Sokratês est dépeint avec son affectation habituelle de déférence et de modestie. Lui-même, pendant une partie du dialogue, poursuit une conversation avec le jeune Kleinias en faisant usage de son procédé de dialectique, et Kleinias est alors remis à Euthydêmos et à Dionysodôros pour qu'il reçoive leurs leçons; de sorte que le contraste entre leur manière de questionner, et celle de Socratês, est présenté avec force.

Établir ce contraste me paraît être le principal but du dialogue, — comme Socher et autres l'ont déjà fait remarquer (V. Stallbaum, Prolegom. ad Euthydem. p. 15-65); mais sa construction, son genre et son résultat (avant la conversation finale entre Sokratês et Kritôn séparément) sont si complète-

J'appelle particulièrement l'attention sur cette circonstance, sans laquelle nous ne pouvons équitablement apprécier les sophistes, ou maîtres pratiques à Athènes, face à

---

ment comiques, qu'Ast, sur ce motif entre autres, le rejette comme apocryphe et indigne de Platon (V. Ast, Ueber Platon's Leben und Schriften, p. 414-418).

Sans adopter la conclusion d'Ast, je reconnais la violence de la caricature que Platon a présentée ici sous les caractères d'Euthydêmos et de Dionysodôros. Et c'est pour cette raison, entre beaucoup d'autres, que je proteste d'autant plus énergiquement contre l'injustice de Stallbaum et des commentateurs en général, qui considèrent ces deux personnages comme des disciples de Protagoras, et des échantillons de ce qu'on appelle « sophistica » la pratique sophistique, — les sophistes en général. Il n'y a pas la plus petite raison pour considérer ces deux hommes comme disciples de Protagoras, qui nous est présenté, même par Platon, sous un aspect différent d'eux aussi totalement qu'il est possible de l'imaginer. Euthydêmos et Dionysodôros sont dépeints, par Platon lui-même dans ce même dialogue, comme deux vieillards qui avaient été des maîtres d'escrime, et qui ne s'étaient appliqués que pendant les deux dernières années au dialogue éristique ou de controverse (Euthyd. c. 1, p. 272 C, c. 3, p. 273 E). Schleiermacher lui-même regarde leur importance personnelle comme si chétive, qu'il croit que Platon n'a pu avoir l'intention de les attaquer, mais qu'il voulait attaquer Anthisthenês et l'école des philosophes de Megara (Prolegom. ad Euthyd. vol. III, p. 403, 404 de sa traduction de Platon). Platon les juge tellement dignes de mépris, que Kritôn blâme Sokratês pour s'être dégradé au point d'être vu parler avec eux devant beaucoup de monde (p. 305 B, c. 30).

Le nom de Protagoras ne se rencontre qu'une fois dans le dialogue, à propos de la doctrine émise par Euthydêmos, que des propositions fausses ou des propositions contradictoires étaient impossibles, parce que personne ne pouvait ni penser à *ce qui n'était pas* ou au *non-être*, ni en parler (p. 284 A ; 286 C). Sokratês dit que « Protagoras et des hommes encore plus anciens que lui » avaient beaucoup parlé de cette doctrine. Il est oiseux de conclure de ce passage une connexion ou une analogie quelconque entre ces hommes et Protagoras, comme Stallbaum travaille à le faire d'un bout à l'autre de ses Prolégomènes, affirmant (dans sa note sur p. 286 C) très-inexactement que Protagoras soutenait cette doctrine au sujet du τὸ μὴ ὄν, c'est-à-dire du non-existant, parce qu'il avait une *trop grande foi* dans le témoignage des sens, — tandis que nous savons par Platon qu'elle avait pour auteur Parmenidês, qui rejetait entièrement le témoignage des sens (V. Platon, Sophist. 24. p. 237 A, avec les notes de Heindorf et de Stallbaum). Diogène Laërce (IX, 8, 53) affirme faussement que Protagoras fut le *premier* à émettre la doctrine, et il cite même comme son témoin Platon dans l'Euthydème, où il est dit exactement le contraire. Quel que fût celui qui l'émit pour la première fois, — c'était une doctrine qui résultait d'une manière plausible du Réalisme admis alors, et Platon fut longtemps embarrassé avant de pouvoir résoudre la difficulté à sa propre satisfaction (Theætet. p. 187 D).

Je ne doute pas qu'il n'y eût à Athènes des personnes qui abusaient de l'exercice de la dialectique pour poser des difficultés frivoles, et Platon eut bien raison de composer un dia-

face avec leur accusateur général, — Platon. C'était un grand et systématique théoricien, dont les opinions sur la morale, la politique, la cognition, la religion, etc., étaient toutes mises en harmonie par son esprit, et marquées de cette particularité qui est le signe d'une intelligence originale. Un si magnifique effort du génie spéculatif est au nombre des merveilles du monde grec. Son éloignement pour toutes les sociétés qu'il voyait autour de lui, non-seulement démocratiques, mais encore oligarchiques et despotiques, fut du caractère le plus profond et le plus radical. Et il ne s'abusa pas par la pensée qu'une réforme partielle quelconque de ce qui l'entourait pourrait amener le résultat qu'il désirait : il ne songea à rien moins qu'à une nouvelle création de l'homme et du citoyen, avec des institutions calculées dès le principe pour produire la mesure complète de perfectibilité. Sa féconde imagination scientifique réalisa cette idée dans la « République. » Mais ce caractère très-systématique et très-original, qui donne tant de valeur et de charme aux spéculations indépendantes de Platon, diminuent la confiance qu'il mérite comme critique ou comme témoin, par rapport aux agents vivants qu'il voyait à l'œuvre à Athènes et dans d'autres cités, en qualité d'hommes d'État, de généraux ou de maîtres. Ses critiques sont dictées par sa propre manière de voir, suivant laquelle la société entière était corrompue, et tous les instruments qui en accomplissaient les fonctions étaient d'un métal essentiellement vil. Quiconque lira soit « le Gorgias, » soit la « République, » verra quelle sentence de condamnation absolue et universelle il rend. Non-seulement tous les sophistes et tous les rhéteurs (1), — mais tous les musiciens et tous les poëtes dithyrambiques ou tragiques, — tous les hommes d'État, passés aussi bien que présents, sans en excepter même le

---

logue présentant le contraste entre ces hommes et Sokratês. Mais considérer Euthydêmos et Dionysodôros comme des échantillons des « Sophistes », c'est une idée entièrement gratuite.

(1) Platon, Gorgias, c. 57, 58, p. 502, 503.

grand Periklês, — reçoivent de ses mains une marque commune de déshonneur. Tous ces hommes sont placés par Platon dans la grande catégorie des flatteurs, qui servent à satisfaire immédiatement les désirs du peuple, sans s'occuper de son amélioration permanente ni le rendre moralement meilleur. « Periklês et Kimôn (dit Sokratês dans le « Gorgias ») ne sont que des serviteurs ou des ministres qui satisfont les appétits et les goûts immédiats du peuple ; précisément comme le font le boulanger et le confiseur dans leurs états respectifs, sans savoir si la nourriture fera un bien réel ou sans s'en inquiéter, — point que le médecin seul peut déterminer. Comme ministres, ils sont assez habiles : ils ont pourvu amplement la cité de tributs, de murs, d'arsenaux, de vaisseaux et *d'autres folies pareilles ;* mais moi (Sokratês), je suis le seul homme d'Athènes qui vise, autant que ma force le permet, au vrai but de la politique, — l'amélioration intellectuelle du peuple (1). » Une pareille condamnation en masse se trahit comme le produit, et le produit logique, d'un point de vue particulier et systématique, — préjugé d'un grand et habile esprit.

Il ne serait pas moins injuste d'apprécier les sophistes ou les hommes d'État d'Athènes du point de vue de Platon, que les maîtres et les politiques d'Angleterre ou de France de celui de M. Owen ou de Fourier. L'une et l'autre classe

(1) Platon, Gorgias, c. 72, 73, p. 517 (Sokratês parle). Ἀληθεῖς ἄρα οἱ ἔμπροσθεν λόγοι ἦσαν, ὅτι οὐδένα ἡμεῖς ἴσμεν ἄνδρα ἀγαθὸν γεγονότα τὰ πολιτικὰ ἐν τῇδε τῇ πόλει.

Ὦ δαιμόνιε. οὐδ' ἐγὼ ψέγω τούτους (Periklês et Kimôn) ὥς γε διακόνους εἶναι πόλεως, ἀλλά μοι δοκοῦσι τῶν γε νῦν διακωνικώτεροι γεγονέναι καὶ μᾶλλον οἷοί τε ἐκπορίζειν τῇ πόλει ὧν ἐπεθύμει. Ἀλλὰ γὰρ μεταβιβάζειν τὰς ἐπιθυμίας καὶ μὴ ἐπιτρέπειν, πείθοντες καὶ βιαζόμενοι ἐπὶ τοῦτο, ὅθεν ἔμελλον ἀμείνους ἔσεσθαι οἱ πολῖται, ὡς ἔπος εἰπεῖν, οὐδὲν τούτων διέφερον ἐκεῖνοι · ὅπερ μόνον ἔργον ἐστὶν ἀγαθοῦ πολίτου.

Ἄνευ γὰρ σωφροσύνης καὶ δικαιοσύνης, λιμένων καὶ τείχων καὶ νεωρίων καὶ φόρων καὶ τοιούτων φλυαριῶν ἐμπεπλήκασι τὴν πόλιν (c 75, p. 519 A).

Θἶμαι (dit Sokratês, c. 77, p. 521 D) μετ' ὀλίγων Ἀθηναίων, ἵνα μὴ εἴπω μόνος, ἐπιχειρεῖν τῇ ὡς ἀληθῶς πολιτικῇ τέχνῃ καὶ πράττειν τὰ πολιτικὰ μόνος τῶν νῦν, ἅτε οὖν οὐ πρὸς χάριν λέγων τοὺς λόγους οὓς λέγω ἑκάστοτε, ἀλλὰ πρὸς τὸ βέλτιστον, οὐ πρὸς τὸ ἥδιστον, etc.

travaillaient pour la société telle qu'elle était à Athènes : les hommes d'État se chargeaient de la politique pratique, le sophiste préparait la jeunesse à la vie pratique dans toutes ses parties, comme membres d'une famille, comme citoyens et chefs, — à obéir aussi bien qu'à commander. Toutes deux, elles acceptaient le système tel qu'il était, sans songer à la possibilité que la société naquît de nouveau ; toutes deux se prêtaient à certaines exigences, s'arrêtaient à certains sentiments et se pliaient à une certaine morale, dominant actuellement parmi les hommes vivants qui les entouraient. Ce que dit Platon des hommes d'État d'Athènes est parfaitement vrai, — à savoir qu'ils n'étaient que les serviteurs ou les ministres du peuple. Lui, qui jugeait le peuple et la société entière par comparaison avec une règle imaginaire qui lui était propre, pouvait croire indignes tous ces ministres en masse, comme poursuivant un système trop mauvais pour être amélioré ; mais néanmoins la différence entre un ministre capable et un ministre incapable, — entre Periklês et Nikias, — était d'une importance inexprimable pour la sécurité et le bonheur des Athéniens. Ce que les sophistes, de leur côté, entreprenaient, c'était d'élever les jeunes gens de manière à les rendre plus aptes à devenir hommes d'États ou ministres ; et Protagoras aurait regardé comme un honneur suffisant pour lui-même, — aussi bien que comme un avantage suffisant pour Athènes, ce qui n'aurait pas manqué d'être, — s'il avait pu inspirer à un jeune Athénien quelconque les sentiments et les talents de son ami et compagnon Periklês.

Platon est si éloigné de considérer les sophistes comme les corrupteurs de la moralité athénienne, qu'il proteste distinctement contre cette supposition dans un passage remarquable de la « République. » C'est (dit-il) le peuple entier, ou la société, avec sa moralité, son intelligence, et le ton de sentiment établis, qui est intrinsèquement vicieux ; les maîtres d'une telle société doivent être vicieux également, autrement leur enseignement ne serait pas reçu ; et quelque bon que fût leur enseignement privé, son effet serait détruit, excepté dans quelques natures privilégiées, par le dé-

luge accablant des pernicieuses influences sociales (1). Qu'on ne s'imagine pas (comme des lecteurs modernes ne sont que trop disposés à le comprendre) que cette mordante censure soit destinée à Athènes en tant que démocratie. Platon n'était pas homme à prêcher le culte d'un roi ou de la richesse, comme remède social ou politique : il déclare expressément qu'aucune des sociétés qui existaient alors n'était telle qu'une nature véritablement philosophique pût y remplir des fonctions actives (2). Ces passages suffiraient seuls pour repousser les assertions de ceux qui dénoncent les sophistes comme empoisonneurs de la moralité athénienne, sur la prétendue autorité de Platon.

Et il n'est pas plus vrai que ce fussent des hommes qui n'enseignaient que des mots, et ne rendaient pas leurs disciples meilleurs, — accusation portée précisément aussi vivement contre Sokratês que contre les sophistes, — et par la même classe d'ennemis, tels qu'Anytos (3), Aristophane, Eupolis, etc. C'était principalement des sophistes tels qu'Hippias que la jeunesse athénienne apprenait ce qu'elle savait de géométrie, d'astronomie et d'arithmétique; mais le cercle de ce qu'on appelle science spéciale, possédée même par le maître, était très-limité à cette époque ; et la matière d'instruction communiquée était exprimée par le titre général de « Mots ou Discours, » qui étaient toujours en-

(1) Ce passage se trouve dans la Républ. VI, 6, p. 492 *seq.* Je donne les premiers mots du passage (qui est trop long pour être cité, mais qui mérite grandement d'être lu en entier) dans la traduction qu'en fait Stallbaum dans sa note.

Sokratês dit à Adeimantos : — « An tu quoque putas esse quidem sophistas, homines privatos, qui corrumpunt juventutem in quacunque re mentione digna; nec illud tamen animadvertisti et tibi persuasisti, quod multo magis debebas, ipsos Athenienses turpissimos esse aliorum corruptores? »

Cependant le commentateur qui traduit ce passage ne se fait pas scrupule d'accumuler sur les sophistes des accusations aggravées, comme étant les corrupteurs réels de la moralité athénienne.

(2) Platon, Republ. VI, 11, p. 497 B. Μηδεμίαν ἀξίαν εἶναι τῶν νῦν καταστάσιν τῆς φιλοσόφου φύσεως, etc.

Cf. Platon, Epistol. VII, p. 325 A.

(3) Anytos fut l'accusateur de Sokratês : on peut voir dans Platon son inimitié à l'égard des sophistes, Menon, p. 91 C.

seignés par les sophistes conjointement avec la pensée et par rapport à un usage pratique. Les talents de pensée, de parole et d'action, — sont conçus comme liés entre eux par les Grecs en général, et par des maîtres tels qu'Isokrate et Quintilien en particulier; et quand des jeunes gens en Grèce, comme le Bœôtien Proxenos, se faisaient les disciples de Gorgias ou de tout autre sophiste, c'était en vue de se rendre aptes non-seulement à parler, mais à agir (1).

La plupart des disciples des sophistes (comme de Sokratês (2) lui-même) étaient des jeunes gens opulents; fait qui provoque le rire de Platon, et d'autres à son exemple, comme s'il prouvait qu'ils ne songeaient qu'à un salaire élevé. Mais je n'hésite pas à me ranger du côté d'Isokrate (3), et à soutenir que le sophiste lui-même avait beaucoup à perdre en corrompant ses élèves (argument employé par Sokratês dans sa défense devant le dikasterion, et juste aussi fort pour défendre Protagoras ou Prodikos) (4), et un grand intérêt personnel à les renvoyer accomplis et vertueux, — que les jeunes gens les plus instruits étaient décidément les plus exempts de crime et les plus portés au bien; — que, parmi les bonnes idées et les bons sentiments qu'un jeune Athénien avait dans l'esprit, aussi bien qu'au milieu des honnêtes occupations qu'il poursuivait, ce qu'il apprenait des sophistes était presque regardé comme le meilleur; —

---

(1) Xénophon, Anabas. II, 6. Πρόξενος — εὐθὺς μειράκιον ὢν ἐπεθύμει γενέσθαι ἀνὴρ τὰ μέγαλα πράττειν ἱκανός· καὶ διὰ ταύτην τὴν ἐπιθυμίαν ἔδωκε Γοργίᾳ ἀργύριον τῷ Λεοντίνῳ ..... Τοσούτων δ' ἐπιθυμῶν, σφόδρα ἔνδηλον αὖ καὶ τοῦτο εἶχεν, ὅτι τούτων οὐδὲν ἂν θέλοι κτᾶσθαι μετὰ ἀδικίας, ἀλλὰ σὺν τῷ δικαίῳ καὶ καλῷ ᾤετο δεῖν τούτων τυγχάνειν, ἄνευ δὲ τούτων μή.

Proxenos, tel qu'il est dépeint par son ami Xénophon, était certainement un homme qui ne déshonorait pas l'enseignement moral de Gorgias.

Le rapport entre la pensée, la parole et l'action se voit même dans les plaisanteries d'Aristophane sur les desseins de Sokratês et des sophistes : — Νικᾷν πράττων καὶ βουλεύων καὶ τῇ γλώττῃ πολεμίζων (Nubes, 418).

(2) Platon, Apol. Sokr. c. 10, p. 23 C; Protagoras, p. 328 C.

(3) V. Isokrate, Or. XV, De Perm. c. 218, 233, 235, 245, 254, 257.

(4) Platon, Apol. Sokrat. c. 13, p. 25 D.

que, s'il en eût été autrement, des pères n'auraient pas continué ainsi à envoyer leurs fils vers eux et à les payer. La raison en était que ces maîtres non-seulement contrebalançaient en partie les tentatives de jouissances dissipées, mais encore qu'ils n'étaient pas intéressés dans les calomnies acrimonieuses et les luttes de parti de la ville natale de leur élève ; — que les sujets avec lesquels ils le familiarisaient étaient les intérêts et les devoirs généraux de l'homme et du citoyen ; — qu'ils développaient les germes de moralité que renfermaient les anciennes légendes (comme l'apologue de Prodikos) et augmentaient dans son esprit tout le groupe indéfini d'associations d'idées qui se rattachaient aux grands mots de la morale ; — qu'ils vivifiaient en lui le sentiment d'une fraternité panhellénique, — et qu'en lui enseignant l'art de la persuasion (1), ils ne pouvaient que lui faire sentir la dépendance dans laquelle il se trouvait à l'égard de ceux qu'il fallait persuader, en même temps que la nécessité dans laquelle il était de se conduire de manière à se concilier leur bon vouloir.

Les déclarations indirectes que fait Platon de la réception enthousiaste que Protagoras, Prodikos et d'autres sophistes (2) rencontraient dans diverses villes, — la description que nous lisons (dans le dialogue appelé Protagoras) de l'impatience du jeune Hippokratês en apprenant l'arrivée de ce sophiste, au point qu'il éveille Sokratês avant l'aurore, afin d'obtenir une introduction pour le nouveau venu et de profiter de son enseignement ; — l'empressement de tant de jeunes gens riches à donner de l'argent, et à consacrer du temps et de la peine, en vue d'acquérir une supériorité personnelle séparément de leur fortune et de leur position ; — l'ardeur avec laquelle Kallias est représenté comme em-

---

(1) V. ces points présentés d'une manière frappante par Isokrate — dans le Discours XV, De Permutatione, d'un bout à l'autre, en particulier dans les sect. 294, 297, 305, 307 — et ncore par Xénophon, Memorab. I, 2, 10, par rapport à l'enseignement de Sokratês.

(2) V. un passage frappant dans la République de Platon, X, c. 4, p. 600 C.

ployant sa maison pour faire aux sophistes un accueil hospitalier, et sa fortune pour les aider ; — toutes ces circonstances font sur mon esprit une impression directement contraire à celle de la phraséologie ironique et méprisante avec laquelle Platon les présente. Ces sophistes n'avaient, pour les recommander, qu'un savoir supérieur et une force intellectuelle, combinés avec une personnalité imposante, qui se faisait sentir dans leurs leçons et dans leur conversation. C'est là ce qui provoquait l'admiration ; et le fait qu'elle se manifestait ainsi offre aux regards les meilleurs attributs de l'esprit grec, et en particulier de l'esprit athénien. Il présente ces qualités que Périklês vantait expressément dans sa célèbre oraison funèbre (1), — le discours public conçu comme une chose pratique, et non pas destiné à servir d'excuse à l'inaction, mais combiné avec une action énergique, et la mettant à profit au moyen d'une discussion antérieure complète et libre, — une profonde sensibilité au charme des manifestations de l'intelligence, qui toutefois n'affaiblit ni les moyens d'exécution ni la force de souffrir. Assurément un homme tel que Protagoras, arrivant dans une ville avec tout le cortége d'admiration qui le précède, aurait bien peu connu son intérêt ou sa position, s'il se fût mis à prêcher une morale basse ou corrompue. S'il est vrai en général, comme Voltaire l'a fait remarquer, que « tout homme qui viendrait prêcher une morale relâchée serait maltraité, » à plus forte raison serait-il vrai d'un sophiste comme Protagoras, arrivant dans une ville étrangère avec tout le prestige d'un grand renom intellectuel, quand les imaginations des jeunes gens brûlent de l'entendre et de converser avec lui, — qu'une doctrine semblable détruirait sa réputation sur-le-champ. Foule de maîtres se sont fait connaître en inculquant un ascétisme exagéré ; il sera

(1) Thucydide, II, 40. Φιλοσοφοῦμεν ἄνευ μαλακίας — οὐ τοὺς λόγους τοῖς ἔργοις βλαβὴν ἡγούμενοι — διαφερόντως δὲ καὶ τόδε ἔχομεν, ὥστε τολμᾶν τε οἱ αὐτοὶ μάλιστα καὶ περὶ ὧν ἐπιχειρήσομεν ἐκλογίζεσθαι.

difficile de trouver un exemple de succès dans la veine opposée (1).

---

(1) Dans une habile et intéressante critique de mon ouvrage (qui se trouve dans la « Quarterly Review, » n° clxxv, art. II, p. 52), le but général de mes remarques sur les sophistes est présenté de la manière claire et nette qui suit :

Il suffit ici d'exposer, aussi brièvement que possible, le contraste entre l'idée de M. Grote et la façon dont les sophistes sont habituellement représentés. Suivant la notion ordinaire, ils formaient une secte; suivant lui, ils étaient une classe ou une profession. Suivant l'idée ordinaire, ils étaient les propagateurs de doctrines propres à démoraliser, et de ce qui, d'après eux, est appelé l'argumentation « sophistique ». Suivant M. Grote, ils étaient les maîtres réguliers de la morale grecque, ni au-dessus ni au-dessous de la règle de l'époque. Suivant l'idée ordinaire, Socrate fut grand adversaire des sophistes, et Platon son successeur naturel dans le même combat. Suivant M. Grote, Socrate fut le grand représentant des sophistes, distingué d'eux seulement par sa distinction plus haute et par la particularité de sa vie et de son enseignement. Suivant l'idée ordinaire, Platon et ses successeurs furent les maîtres autorisés, le clergé établi de la nation grecque, — et les sophistes les dissidents. Suivant M. Grote, les sophistes furent le clergé établi, et Platon fut le dissident, — le socialiste qui attaqua les sophistes (comme il attaquait les poëtes et les hommes d'État) non comme une secte particulière, mais comme un des ordres existants de la société. »

CHAPITRE IV

SOKRATÊS

Esprit différent montré à l'égard de Sokratês et à l'égard des sophistes. — Naissance et famille de Sokratês. — Ses qualités physiques et morales. — Xénophon et Platon comme témoins. — Leurs portraits de Sokratês s'accordent en général. — Habitudes de Sokratês. — Particularités principales de Sokratês. — Publicité constante de sa vie et ses conversations avec tout le monde indistinctement. — Raison pour laquelle Sokratês fut mis sur la scène par Aristophane. — Sa conviction d'une mission religieuse spéciale. — Son démon ou génie; autres inspirations. — Oracle de Delphes déclarant qu'il n'y avait pas d'homme plus sage que lui. — Sa mission pour reconnaître la fausse idée de sagesse dans les autres. — Concours du motif religieux avec le mouvement scrutateur et intellectuel dans son esprit; nombreux ennemis qu'il se fait. — Sokratês, missionnaire religieux, faisant l'œuvre de la philosophie. — Particularités intellectuelles de Sokratês. — Il ouvrit la morale comme nouveau sujet de discussion scientifique. — Circonstances qui tournèrent l'esprit de Sokratês vers les spéculations morales. — Limites de l'étude scientifique telles que les pose Sokratês. — Il borne l'étude aux affaires humaines, en tant que distinguées des affaires divines, à l'homme et à la société. — Importance de l'innovation; multitude de phénomènes nouveaux et accessibles soumis à la discussion. — Innovations de Sokratês quant à la méthode; méthode de dialectique; discours procédant par induction; définitions. — Commencement d'une connaissance analytique des opérations de l'esprit; genres et espèces. — Sokratês comparé avec les philosophes antérieurs. — Pas considérable que fait Sokratês en posant le fondement d'une logique formelle, développée plus tard par Platon et systématisée par Aristote. — Procédé de dialectique employé par Sokratês; connexion essentielle entre la méthode et le sujet. — Connexion essentielle également entre le procédé de dialectique et la distribution logique du sujet; l'Unité dans la Pluralité et la Pluralité dans l'Unité. — Conviction qu'a Sokratês d'une mission religieuse et qui le pousse à étendre à des hommes remarquables son examen dialogué et procédant d'une manière contradictoire. — Cet interrogatoire ne se bornait pas à des hommes de marque, mais il était d'une application universelle. — Idées principales qui dirigeaient l'examen de Sokratês. — Contraste entre les professions spéciales et les devoirs généraux de la vie sociale. — Dialogues platoniques; discussion sur la question de savoir si l'on peut enseigner la vertu. —

Idée présomptueuse que les hommes ont de leur savoir sans posséder le savoir réel; empire universel de cette idée. — Cette persuasion pleine de confiance, sans science, se rapportait dans ce temps à l'astronomie et à la physique, aussi bien qu'aux sujets relatifs à l'homme et à la société; elle est actuellement bornée aux derniers. — Sokratês pose le premier l'idée de la science morale, comprenant la fin morale appropriée avec théorie et préceptes. — Ardeur avec laquelle Sokratês inculquait l'examen de soi-même; effet de sa conversation sur les autres. — Exhortation de Sokratês, positive et sous forme de préceptes, présentée surtout par Xénophon. — Ce n'était pas le trait particulier de Sokratês; sa puissante méthode de réveiller les facultés analytiques. — L'examen négatif et indirect de Sokratês produisait un vif désir et d'actifs efforts en vue d'arriver à la vérité positive. — Procédé d'examen par voie d'induction, et esprit Baconien, de Sokratês. — La méthode sokratique tend à créer des esprits capables de former des conclusions par eux-mêmes; non de fournir des conclusions toutes prêtes. — Dialectique grecque; sa manière variée de traiter les sujets; force de l'arme négative. — Les sujets auxquels on l'appliquait, l'homme et la société, avaient besoin essentiellement d'être traités ainsi; raison de cette circonstance. — Différence et désaccord réel entre Sokratês et les sophistes. — Efficacité prodigieuse de Sokratês à former de nouveaux esprits philosophiques. — Théorie générale de Sokratês sur la morale; il réduisait la vertu au savoir ou sagesse. — Cette doctrine défectueuse en ce qu'elle donne une partie pour le tout. — Il fut amené à cette doctrine générale par l'analogie des professions spéciales. — Sokratês s'en réfère constamment aux devoirs de la pratique et du détail. — Les raisonnements dérivés de Sokratês étaient d'une étendue plus grande que sa doctrine générale. — Opinions politiques de Sokratês. — Longue période pendant laquelle Sokratês exerça sa vocation comme causeur en public. — Accusation portée contre lui par Melêtos, Anytos et Lykôn. — Le sujet réel de surprise, c'est que cette accusation n'ait pas été portée auparavant. — Impopularité inévitable encourue par Sokratês dans sa mission. — Ce ne fut que la tolérance générale de la démocratie et de la population athénienne qui lui permit de la poursuivre si longtemps. — Circonstances particulières qui amenèrent le procès de Sokratês; grief particulier d'Anytos. — Impopularité résultant pour Sokratês de sa liaison avec Kritias et Alkibiadês. — Inimitié des poëtes et des rhéteurs contre Sokratês. — Accusation; motifs des accusateurs; effet des Nuées d'Aristophane, en créant un préjugé contre Sokratês. — L'accusation de corrompre en enseignant était fondée en partie sur des motifs politiques. — Perversion des poëtes alléguée contre lui. — Remarques de Xénophon sur ces accusations. — Les charges touchent le point défectueux de la doctrine morale sokratique. — Ses critiques politiques. — Le verdict rendu contre Sokratês le fut en partie par son propre concours. — Faible majorité par laquelle il fut condamné. — Sokratês se défendit comme un homme qui ne se souciait pas d'être acquitté. — « L'Apologie platonique. » — Sentiment de Sokratês au sujet de la mort. — Effet de sa défense sur les Dikastes. — Xénophon affirme que Sokratês aurait pu être acquitté s'il l'eût voulu. — La sentence; comment elle était rendue dans la procédure athénienne. — Sokratês est invité à proposer une contre-peine contre lui-même; sa conduite. — Aggravation de sentiment contre lui chez les Dikastes par suite de sa conduite. — Sentence de mort; attachement résolu de Sokratês à ses convictions. — Sokratês est satisfait de la sentence, d'après une conviction réfléchie. — Sokratês en prison pendant trente jours; il refuse d'accepter le moyen de s'échapper; sa mort sereine. — Originalité de Sokratês. — Idées qu'on se

fait de Sokratês comme prédicateur moral et comme sceptique; la première insuffisante; la seconde inexacte. — Sokratês, positif et pratique dans sa fin, négatif seulement dans ses moyens. — Deux points sur lesquels Sokratês est négatif systématiquement. — Méthode de Sokratês, d'une application universelle. — Condamnation de Sokratês; un des méfaits de l'intolérance. — Circonstances atténuantes; principe de l'autorité orthodoxe reconnu généralement dans l'antiquité. — Nombreux ennemis personnels que se fit Sokratês. — Sokratês s'attira sa condamnation. — Les Athéniens ne s'en repentirent pas.

Que les maîtres de profession appelés sophistes en Grèce fussent des corrupteurs de l'intelligence et de la morale, — et que leur enseignement corrompît beaucoup l'esprit athénien, — ce sont des assertions communes dont je me suis efforcé de démontrer la fausseté. A ces assertions en correspond une autre, qui représente Sokratês comme un homme dont le mérite spécial fut d'avoir délivré l'esprit athénien de ces influences propres à le démoraliser, — réputation qu'il ne mérite ni ne réclame. En général, l'interprétation favorable des preuves qui ont été produites en faveur de Sokratês n'a guère été moins marquée que la rigueur de présomption contre les sophistes. Toutefois, récemment quelques auteurs ont traité son histoire dans un esprit différent, et ont manifesté une disposition à le rabaisser à ce qu'ils regardent comme le niveau sophistique. Le traité de M. Forchhammer : — « Les Athéniens et Sokratês, ou conduite légitime contre une révolution, » — va même plus loin, et soutient avec confiance que Sokratês fut très-justement condamné comme hérétique, traître et corrupteur de la jeunesse. Son livre, dont je rejette complétement les conclusions, est une sorte de réparation faite aux sophistes, en ce qu'il étend à leur prétendu adversaire le même esprit amer et injuste que celui dont ils ont si longtemps souffert injustement. Mais si nous considérons les preuves avec impartialité, nous verrons que Sokratês mérite notre admiration et notre estime, non pas, il est vrai, comme un ennemi des sophistes, mais comme combinant avec les qualités d'un homme bon une force de caractère et une originalité de spéculation aussi bien que de méthode, et une puissance pour agir par l'esprit sur les autres, — différentes

quant au genre de celles de tout maître de profession, — sans pendant soit parmi ses contemporains, soit parmi ses successeurs.

La vie de Sokratês comprend soixante-dix années, de 469 à 399 avant J.-C. Comme son père Sophroniskos était sculpteur, le fils commença par suivre la même profession, dans laquelle il fit assez de progrès pour qu'il ait exécuté divers ouvrages; en particulier un groupe des Charites ou Grâces, vêtues de draperies, consacré dans l'akropolis, et montré comme son œuvre jusqu'à l'époque de Pausanias (1). Sa mère Phænaretê était sage-femme, et il avait un frère utérin nommé Patroklês (2). Quant à sa femme Xanthippê et à ses trois filles, tout ce qui est devenu historique, c'est le naturel violent de la première, et la patience de son mari à l'endurer. La position et la famille de Sokratês, sans être absolument pauvres, étaient humbles et de peu d'importance ; mais il était de véritable race athénienne, appartenant à l'ancienne gens des Dædalidæ, qui prit son nom de Dædalos, l'artiste mythique comme premier père.

D'autre part, les qualités personnelles de Sokratês, tant au physique qu'au moral, étaient marquées et le faisaient distinguer. Sa constitution physique était saine, robuste et susceptible d'endurer la souffrance à un degré extraordinaire. Il était non-seulement fort et actif comme hoplite dans le service militaire, mais encore capable de supporter la fatigue ou la peine physique, et indifférent au froid ou à la chaleur dans une mesure qui étonnait tous ses compagnons. Il allait nu-pieds dans toutes les saisons de l'année, même pendant la campagne d'hiver à Potidæa, au milieu des rigoureux frimas de la Thrace, et le même vêtement commun lui suffisait pour l'hiver aussi bien que pour l'été. Bien que son régime fût habituellement simple aussi bien que sobre, cependant il y avait des occasions de fêtes religieuses ou de félicitations amicales, dans lesquelles tout Grec con-

(1) Pausanias, I, 22, 8; IX, 35, 2.

(2) Platon, Euthydem. c. 24, p. 297 D.

sidérait la gaieté et le plaisir comme convenables. Dans de telles occasions, Sokratês pouvait boire du vin plus qu'aucune autre personne présente, sans toutefois être pris de vin ni enivré (1). Il s'abstenait, par principe, de tout exercice gymnastique extrême, qui exigeait, comme condition nécessaire, une abondance extraordinaire de nourriture (2). Son dessein déclaré était de limiter, autant que possible, le nombre de ses besoins, afin de se rapprocher de la perfection des dieux, qui n'avaient besoin de rien ; de contrôler ceux qui étaient naturels, et de prévenir la multiplication de tous ceux qui étaient artificiels (3). Son admirable tempérament physique contribuait considérablement à faciliter un tel dessein et à l'aider à conserver son empire sur lui-même, à savoir se contenter, se passer des autres, et à rester indépendant de leur faveur (4) aussi bien que de leur inimitié, — conditions qui étaient essentielles à son plan de vie intellectuelle. Ses amis, qui nous font connaître sa grande vigueur corporelle et sa force à endurer la souffrance, abondent en même temps en plaisanteries sur la laideur de sa physionomie, — sur son

---

(1) V. le Symposion de Platon aussi bien que celui de Xénophon, qui tous deux déclarent dépeindre Sokratês dans un de ces joyeux moments. Platon, Symposion, c. 31, p. 214 A ; c. 35, etc., 39 *ad finem* ; Xénoph. Symp. II, 26, — où Sokratês demande que le vin circule à la ronde dans de petites coupes, mais qu'elles se succèdent rapidement, comme des gouttes de pluie dans une averse. Cf. Athénée, XI, p. 504 F.

L'idée que Platon se fait de l'effet du vin, comme fournissant une sorte de preuve de l'empire comparatif des individus sur eux-mêmes, et mesurant la facilité avec laquelle un homme peut être jeté dans la folie et l'extravagance — et la règle à laquelle il propose de soumettre la pratique — peuvent se voir dans son traité De Legibus, I, p. 649 ; II, p. 671-674. Cf. Xénophon, Memorab. I, 2, 1 ; I, 6, 10.

(2) Xénophon, Memorab. I, 2, 4. Τὸ μὲν ὑπερεσθίοντα ὑπερπονεῖν ἀπεδοκίμαζε, etc.

(3) Xénophon. Mem. I, 6, 10. Même Antisthenês (disciple de Sokratês et le créateur de ce qu'on appela la philosophie cynique), tout en déclarant que la vertu était suffisante par elle-même pour donner le bonheur, était obligé d'ajouter que la force et la vigueur de Sokratês étaient nécessaires comme condition nouvelle, — αὐτάρκη τὴν ἀρετὴν πρὸς εὐδαιμονίαν, μηδενὸς προσδεομένην ὅτι μὴ τῆς Σωκρατικῆς ἰσχυος, — Winckelmann, Antisthen. Fragm: p. 47 ; Diogen. Laërt. VI, 11.

(4) V. sa réponse à l'invitation d'Archelaos, roi de Macédoine, indiquant sa répugnance à accepter des faveurs qu'il ne pouvait pas rendre (Aristote, Rhétor. II, 24).

nez aplati, sur ses lèvres épaisses et sur ses yeux saillants, comme ceux d'un Satyre ou d'un Silène (1). Nous ne pouvons pas ajouter une foi aveugle au témoignage de tels témoins pleins d'admiration, quand ils nous disent que le philosophe était exempt de faiblesses de caractère; car il paraît bien prouvé qu'il était par tempérament naturel violemment irascible, — défaut qu'il tenait en général sous un contrôle sévère, mais qui, par occasion, le jetait dans de grandes inconvenances de langage et de conduite (2).

De ces amis, les mieux connus de nous sont Xénophon et Platon, bien qu'il existât dans l'antiquité divers dialogues composés, et des notes réunies, par d'autres auditeurs de Sokratês, relativement à ses entretiens et à son enseignement, morceaux qui aujourd'hui sont tous perdus (3). Les « Memorabilia » de Xénophon déclarent rapporter des conversations réelles tenues par Sokratês, et sont préparés avec le dessein annoncé de le défendre contre les accusations de Melêtos et

(1) Platon, Sympos. c. 32, p. 215 A; Xénoph. Sympos. c. 5; Platon, Theætet. p. 143 D.

(2) C'est une des traditions qu'Aristoxenos, disciple d'Aristote, apprit de son père Spintharos, qui avait été en communication personnelle avec Sokratês. V. les Fragments d'Aristoxenos, Fragm. 21, 28; ap. Frag. Hist. Græc. p. 280, éd. Didot.

Il me semble que le Fragm. 28 contient l'exposé de ce qu'Aristoxenos disait réellement au sujet de l'irascibilité de Sokratês, tandis que les expressions du Fragm. 27, attribuées à cet auteur par Plutarque, sont sans mesure.

Le Fragm. 28 contredit aussi en substance le Fragm. 26, dans lequel Diogène affirme, sur l'autorité d'Aristoxenos, — ce qu'il ne faut pas croire, même si Aristoxenos l'avait affirmé, — que Sokratês faisait un commerce régulier de son enseignement, et recueillait de perpétuelles contributions : V. Xénoph. Memorab. I, 2, 6; I, 5, 6. Je ne vois pas de raison à la méfiance avec laquelle Preller (Hist. Philosophiæ, c. 5, p. 139) et Ritter (Geschich. d. Philos. vol. II, ch. 2, p. 19) regardent le témoignage général d'Aristoxenos sur Sokratês.

(3) Xénophon (Memor. I, 4, 1) fait allusion à plusieurs autres biographes semblables, ou compilateurs d'anecdotes au sujet de Sokratês. Cependant il semblerait que la plupart de ces *Socratici viri* (Cicer. ad Attic. XIV. 9, 1) ne rassemblaient pas d'anecdotes ou de conversations du maître, à la manière de Xénophon, mais qu'ils composaient des dialogues montrant plus ou moins de sa méthode et de son ἦθος, d'après le type de Platon. Simon le Corroyeur cependant prit des notes sur les conversations tenues par Sokratês dans sa boutique, et il publia plusieurs dialogues prétendant être tels (Diog. Laërt. II, 123). Les *Socratici viri* sont en général loués par Cicéron (Tusc. D. II, 3, 8) pour l'élégance de leur style.

de ses autres accusateurs en justice, aussi bien que contre des opinions défavorables, qui probablement circulaient beaucoup, relativement à son caractère et à ses vues. Nous avons ainsi dans ce livre une sorte de biographie partiale, sujette par les témoignages qu'elle présente à toutes les déductions qui peuvent prouver l'imperfection de la mémoire de l'écrivain, son intention d'embellir le portrait, et enfin sa partialité. D'autre part, le dessein de Platon dans les nombreux dialogues où il introduit Sokratês, n'est pas aussi clair, — et est expliqué très-différemment par différents commentateurs. Platon était un grand génie spéculatif, qui en vint à se former des opinions particulières, distinctes de celles de Sokratês, et qui employa le nom de ce dernier comme organe de ces opinions dans divers dialogues. Quelles parties du Sokratês de Platon peuvent sans danger être acceptées soit comme peinture de l'homme, soit comme exposé fidèle de ses opinions; — quelles parties, d'un autre côté, doivent être considérées comme platonisme, — ou dans quelle proportion les deux éléments sont-ils mêlés, — c'est un point que l'on ne peut décider avec certitude ni rigueur. « L'Apologie de Sokratês, » le « Kritôn » et le « Phædôn » (en tant qu'on y trouve une peinture de morale séparément des doctrines qui y sont défendues) paraissent appartenir à la première catégorie; tandis que les vues politiques et sociales de la « République, » les théories cosmiques du « Timée » et l'hypothèse des Idées, comme existences réelles à part du monde phénoménal, dans les divers dialogues où elle est exposée, — appartiennent certainement à la seconde. Des dialogues moraux, on peut admettre probablement que beaucoup représentent Sokratês plus ou moins platonisé.

Mais bien que les opinions mises par Platon dans la bouche de Sokratês soient sujettes à autant d'incertitude, nous voyons, à notre grande satisfaction, que les portraits que Platon et Xénophon donnent de leur commun maître s'accordent en général; ils ne diffèrent qu'en ce qu'ils sont faits d'après le même original par deux auteurs qui diffèrent radicalement d'esprit et de caractère. Xénophon, l'homme d'ac-

tion, expose au long ces conversations de Sokratês, qui se rapportaient à une conduite pratique et étaient calculées pour corriger le vice ou la faiblesse dans les individus en particulier ; tel étant le sujet qui servait son dessein comme apologiste, en même temps qu'il convenait à son goût intellectuel. Mais il donne à entendre néanmoins très-clairement que la conversation de Sokratês avait souvent, et même habituellement, une tendance plutôt à la négation, à l'analyse et à la généralisation (1) ; qu'elle n'était pas destinée à combattre un défaut positif ou spécial, mais à éveiller les facultés investigatrices, et à conduire à la compréhension rationnelle du vice et de la vertu comme pouvant se rapporter à la détermination de principes généraux. Or ce dernier côté de la physionomie du maître, que Xénophon expose distinctement, bien que sans l'accentuer fortement ni le développer, acquiert une proéminence presque exclusive dans le portrait de Platon. Ce philosophe abandonne le Sokratês pratique, et se consacre au Sokratês théorique, auquel il enlève en partie son identité, afin de l'enrôler comme principal orateur dans certaines vues théoriques plus larges qui lui sont propres. Ainsi les deux portraits ne se contredisent pas l'un l'autre, mais suppléent mutuellement à leurs défauts, et souffrent qu'on les mêle pour en faire un tout homogène. Et quant à la méthode de Sokratês, — point plus caractéristique que soit ses préceptes, soit sa théorie, — aussi bien que relativement à l'effet de cette méthode sur les esprits des auditeurs, — Xénophon et Platon sont tous deux des témoins à l'unisson en substance ; bien que, ici encore, ce dernier se soit approprié la méthode, qu'il l'ait développée sur une échelle d'agrandissement et de perfectionnement, et qu'il lui ait donné une permanence qu'elle

(1) Xénophon, Memorab, I, 1, 6. αὐτὸς δὲ περὶ τῶν ἀνθρωπείων ἀεὶ διελέγετο, σκοπῶν, τί εὐσεβὲς, τί ἀσεβές · τί καλὸν, τί αἰσχρόν · τί δίκαιον · τί ἄδικον · τί ἀνδρία, τί δειλιά · τί σωφροσύνη, τί μανία · τί πόλις, τί πολιτικός · τί ἀρχὴ · ἀνθρώπων, τί ἀρχικὸς ἀνθρώπων, etc.

Cf. I, 2, 50; III, 8, 3, 4; IV, 4, 5; IV, 6, 1. Σκοπῶν σὺν τοῖς συνοῦσι, τί ἕκαστον εἴη τῶν ὄντων, οὐδέποτ' ἔληγε.

n'aurait jamais pu recevoir de son premier auteur, qui parlait seulement et n'écrivait jamais. Il est heureux que nos deux principaux témoins à son sujet, tous deux parlant d'après une connaissance personnelle, s'accordent dans une si grande mesure.

Tous deux décrivent de la même manière sa vie et ses habitudes privées; sa pauvreté, au sein de laquelle il vivait content, sa justice, sa tempérance dans le sens le plus large du mot et son indépendance de caractère qui se suffisait à elle-même. Sur la plupart de ces points également, Aristophane et les autres auteurs comiques, autant que leur témoignage compte pour quelque chose, paraissent comme témoins à l'appui; car ils abondent en plaisanteries sur la chère grossière, le costume râpé et mesquin, les pieds nus, la face pâle, la vie pauvre et triste de Sokratês (1). Les circonstances de sa vie nous sont presque totalement inconnues. Il servit comme hoplite à Potidæa, à Dêlion et à Amphipolis, avec honneur apparemment partout, bien que des éloges exagérés de la part de ses amis provoquassent un scepticisme également exagéré de la part d'Athénée et d'autres. Il semble n'avoir jamais rempli de charge politique avant l'année (406 av. J.-C.) de la bataille des Arginusæ, année dans laquelle il fut membre du sénat des Cinq Cents, et l'un des prytanes en ce jour mémorable où la proposition de Kallixenos contre les six généraux fut soumise à l'assemblée publique. Nous avons déjà raconté son refus déterminé, malgré tout le danger qu'il courait personnellement, de mettre aux voix une question inconstitutionnelle. Ce qui prouve que pendant sa longue vie il a strictement obéi aux lois (2), c'est le fait qu'aucun de ses nombreux

---

(1) Aristoph. Nubes, 105, 121, 362, 414; Aves, 1282; Eupolis, Fragm. Incert. IX, X, XI, ap. Meineke, p. 552; Ameipsias, Fragmenta, Konnus, p. 703, Meineke — Diogen. Laërt. II, 28.

Les auteurs comiques plus récents ridiculisaient les pythagoriciens, aussi bien que Zenôn le stoïcien, sur des motifs tout à fait semblables : V. Diogène Laërce, VII, 1, 24.

(2) Platon, Apol. Sokr. c. 1. Νῦν ἐγὼ πρῶτον ἐπὶ δικαστήριον ἀναβέβηκα, ἔτη γεγονὼς πλείω ἑβδομήκοντα.

ennemis ne le cita jamais devant une cour de justice ; on peut également affirmer avec confiance qu'il accomplit tous les devoirs d'un homme droit et d'un citoyen brave aussi bien que pieux. Ses amis insistaient particulièrement sur sa piété, c'est-à-dire sur son exactitude à remplir tous les devoirs religieux que l'on considérait comme obligatoires pour un Athénien (1).

Bien qu'il soit nécessaire d'établir ces points, afin que nous puissions expliquer convenablement le caractère de Sokratês, — ce n'est pas à eux qu'il a dû sa place éminente dans l'histoire. Trois particularités distinguent l'homme : 1° sa longue vie passée dans une pauvreté dont il se contentait, et en public consacrée à l'apostolat et à la dialectique ; 2° sa forte conviction religieuse ou croyance qu'il agissait en vertu d'une mission et de signes divins, en particulier son démon ou génie, qui le prenait souvent pour le sujet d'un avertissement religieux spécial, à ce qu'il croyait ; 3° sa grande originalité intellectuelle, sous le rapport tant du sujet que de la méthode, et son pouvoir de faire naître de force le germe des recherches et du raisonnement dans les autres. Bien que ces trois signes caractéristiques fussent si mêlés dans Sokratês qu'il n'est pas aisé de les considérer séparément, — cependant, sous le rapport de chacun d'eux, il se distingua de tous les philosophes grecs qui l'avaient précédé ou qui le suivirent.

A quelle époque Sokratês renonça-t-il à sa profession de statuaire, c'est ce que nous ignorons ; mais il est certain que tout le milieu et toute la dernière partie de sa vie, au moins, furent consacrés exclusivement à la tâche d'enseigner, qu'il s'imposa lui-même, excluant toute autre affaire, publique ou privée, et amenant à l'oubli de tout moyen de fortune. Nous pouvons difficilement éviter de parler de lui comme maître, bien que lui-même désavoue cette dénomination (2) : son

---

(1) Xénoph. Memorab. I, 1, 2-20 ; I, 3, 1-3.

(2) Platon, Apol. Sokr. c. 21, p. 33 A. Ἐγὼ δὲ διδάσκαλος μὲν οὐδενός πώποτε ἐγενόμην : Cf. c. 4, p. 19 E. Xénophon, Memorab. III, 11, 16.

habitude était de parler ou de converser, — *de babiller ou de bavarder* (1), si nous traduisons le terme dérisoire dont se servaient les ennemis de la philosophie pour décrire une conversation tenue à l'aide de la dialectique. Le matin de bonne heure il fréquentait les promenades publiques, les gymnases destinés aux exercices corporels et les écoles où les jeunes gens recevaient l'instruction. On le voyait sur la place du marché à l'heure où il y avait le plus de monde, au milieu des baraques et des tables où les marchandises étaient exposées pour la vente : toute sa journée se passait habituellement ainsi en public (2). Il parlait avec tout homme, jeune ou vieux, riche ou pauvre, qui cherchait à causer avec lui, entendu de tous ceux auxquels il plaisait de rester auprès de lui. Non-seulement il ne demandait jamais ni ne recevait de récompense, mais il ne faisait aucune distinction de personnes; jamais il ne refusait de converser avec personne, et jamais il ne parlait à tous sur les mêmes sujets généraux. Il causait avec des politiques, des sophistes, des militaires, des artisans, des jeunes gens ambitieux ou studieux, etc. Il visitait toutes les personnes jouissant de crédit dans la ville, de l'un ou de l'autre sexe : sa liaison d'amitié avec Aspasia est bien connue, et l'un des chapitres les plus intéressants des Memorabilia de Xénophon (3) raconte sa visite à Theodotê, — belle hetæra ou courtisane, — et son dialogue avec elle. Sa conversation était au plus haut degré publique; elle était perpétuelle et ne faisait aucune distinction de personnes. Mais, comme elle était séduisante, curieuse et instructive à entendre, certaines personnes prirent l'habitude de le suivre en public comme compagnons et auditeurs. Ces hommes, troupe flottante, étaient communément connus comme ses

---

Sokratês — ἐπισκώπτων τὴν ἑαυτοῦ ἀπραγμοσύνην — Plat. Ap. Sok. c. 18, p. 31 B.

(1) Ἀδολεσχεῖν. — V. les Animadversiones de Ruhnken in Xenoph. Memor. p. 293, de l'édition de ce traité donnée par Schneider. Cf. Platon, Sophistês, c. 23, p. 225 E.

(2) Xénophon, Memor. I, 1, 10; Platon, Apol. Sokr. I, p. 17 D; 18, p. 31 A. Οἷον δή μοι δοκεῖ ὁ θεὸς ἐμὲ τῇ πόλει προστεθεικέναι τοιοῦτόν τινα, ὃς ὑμᾶς ἐγείρων καὶ πείθων. καὶ ὀνειδίζων ἕνα ἕκαστον, οὐδὲν παύομαι τὴν ἡμέραν ὅλην πανταχοῦ προσκαθίζων.

(3) Xénophon, Memorab. III, 11.

disciples ou ses élèves, bien que ni lui ni ses amis personnels n'employassent jamais les termes de *maître* et de *disciple* pour exprimer la relation qui existait entre eux (1). Beaucoup d'entre eux vinrent, attirés par sa réputation, pendant les dernières années de sa vie, d'autres villes grecques, de Megara, de Thêbes, d'Elis, de Kyrênê, etc.

Or, aucune autre personne, à Athènes, ni dans aucune autre cité grecque, ne paraît jamais s'être fait connaître dans ce rôle constant de causeur public répandant l'instruction et ne faisant pas de distinction entre ses auditeurs. Tous les maîtres ou prenaient de l'argent pour leurs leçons ou du moins les donnaient séparément de la multitude, dans une maison ou dans un jardin privé, à des élèves spéciaux, qu'ils admettaient ou rejetaient à leur gré. Grâce au genre particulier de vie que menait Sokratês, non-seulement sa conversation arrivait à un cercle beaucoup plus large d'auditeurs, mais il devenait beaucoup plus connu personnellement. Tout en acquérant quelques amis et quelques admirateurs dévoués et en faisant naître un certain intérêt intellectuel chez d'autres, il provoquait en même temps un nombre considérable d'ennemis personnels. Ce fut probablement la raison pour laquelle Aristophane et les autres auteurs comiques le choisirent comme but de leurs attaques en qualité de représen-

(1) Xénophon, dans ses Memorabilia, parle toujours des *compagnons* de Sokratês, non de ses *disciples*, — οἱ συνόντες αὐτῷ — οἱ συνουσίασται (I, 6, 1) — οἱ συνδιατρίβοντες — οἱ συγγιγνόμενοι — οἱ ἑταῖροι — οἱ ὁμιλοῦντες αὐτῷ — οἱ συνήθεις (IV, 8, 2) — οἱ μεθ' αὐτοῦ (IV, 2, 1) — οἱ ἐπιθύμηται (I, 2, 60). Aristippos également, en parlant à Platon, désignait Sokratês comme ὁ ἑταῖρος ἡμῶν — Aristote, Rhétor. II, 24. Ses ennemis parlaient de ses *disciples* dans un sens odieux, — Platon, Apol. Sokr. c. 21, p. 33 A.

Il ne faut pas croire qu'aucun des compagnons de Sokratês n'ait pu lui faire de fréquentes visites à Athènes, en venant soit de Megara, soit de Thêbes, pendant les dernières années de la guerre, avant la prise d'Athènes en 404 avant J.-C. Et, au fait, le passage du Théætète de Platon représente Eukleidês de Megara comme faisant allusion à ses conversations avec Sokratês seulement peu de temps avant la mort de ce dernier (Platon, Théætète, c. 2, p. 142 E). L'histoire donnée par Aulu-Gelle — qu'Eukleidês venait de Megara à Athènes visiter Sokratês pendant la nuit en costume de femme — me semble une absurdité, bien que Deycks (De Megaricorum Doctrinâ, p. 5) penche à le croire.

tant général de l'enseignement de la rhétorique et de la philosophie, d'autant plus que sa physionomie marquée et repoussante comportait également bien qu'on l'imitât sur le masque que portait l'acteur. L'auditoire au théâtre devait plus facilement reconnaître la figure particulière qu'il était accoutumé à voir tous les jours dans la place du marché que si Prodikos ou Protagoras, que la plupart des citoyens ne connaissaient que de vue, eût été mis sur la scène. Il importait peu, soit à eux, soit à Aristophane, que Sokratês fût représenté comme enseignant ce qu'il enseignait réellement, ou quelque chose de complétement différent.

Cette extrême publicité de vie et de conversation était l'un des traits caractéristiques de Sokratês, qui le distinguaient de tous les maîtres, soit avant, soit après lui. En second lieu, il y avait sa conviction d'une mission religieuse spéciale, d'empêchements, d'impulsions, de communications, qu'il recevait des dieux. A prendre la croyance en cette intervention surnaturelle en général, elle n'était dans le fait nullement particulière à Sokratês : c'était la foi ordinaire de l'ancien monde, au point que les tentatives faites pour résoudre les phénomènes en lois générales étaient regardées avec une certaine désapprobation, comme écartant indirectement cette foi. Aussi Xénophon (1) se prévaut-il de ce fait général, en répondant à l'accusation d'innovation religieuse dont son maître fut déclaré coupable, pour affirmer que ce dernier ne prétendait à rien au delà de ce qui était compris dans la croyance de tout homme pieux. Mais ce n'est pas un exposé exact de la chose en question ; car il glisse au moins, s'il ne la nie pas, sur cette spécialité d'inspiration divine à laquelle ajoutaient foi ceux qui conversaient avec Sokratês (comme nous l'apprenons même par Xénophon) et dont Sokratês lui-même était convaincu également (2). Très-

(1) Xénophon, Memor. I, 1, 2, 3.

(2) V. la conversation de Sokratês (rapportée par Xénophon, Mem. I, 4, 15) avec Aristodêmos, relativement aux dieux : — « Qu'est-ce qui *sera* suffisant pour te persuader (demande Sokratês) que les dieux s'occupent de toi ? » — « C'est s'ils *m'envoient des con-*

différente est la manière dont il l'expose lui-même, comme il le fit dans sa défense devant le dikasterion. Il avait été accoutumé à entendre constamment, même depuis son enfance, une voix divine, qui intervenait, à des moments où il était sur le point d'agir, pour le retenir, mais jamais pour le pousser en avant. Cet avertissement prohibitif avait coutume de lui arriver très-fréquemment, non-seulement dans de grandes occasions, mais même dans des occasions peu importantes, et arrêtait ce qu'il était sur le point de faire ou de dire (1). Bien que des écrivains postérieurs en parlent

---

seillers spéciaux, comme tu dis qu'ils le font pour toi (répond Aristodêmos) pour me dire ce que je dois faire et ce que je ne dois pas faire. » A quoi Sokratês répliqua que les dieux répondent aux questions des Athéniens par la voix de l'oracle, et qu'ils envoient des prodiges (τέρατα) en manière d'information aux Grecs en général. Il conseille en outre à Aristodêmos de faire une cour assidue (θεραπεύειν) aux dieux, afin de voir s'ils ne *lui* enverront pas d'information pour l'avertir au sujet d'événements douteux (I, 4, 18).

De même encore dans sa conversation avec Euthydêmos, ce dernier lui dit : — Σοὶ δὲ, ὦ Σώκρατες, ἐοίκασιν ἔτι φιλικώτερον ἢ τοῖς ἄλλοις χρῆσθαι, οἵγε μηδὲ ἐπερωτώμενοι ὑπὸ σοῦ προσημαίνουσιν, ἅτε χρὴ ποιεῖν καὶ ἃ μὴ (IV, 3, 12).

Cf. I, 1, 19, et IV, 8, 11, — où le fait d'une communication perpétuelle avec les dieux et d'avis constants de leur part est employé comme preuve pour démontrer la piété supérieure de Sokratês.

(1) Platon, Apol. Sokr. c. 19, p. 31 D. Τούτου δὲ αἴτιόν ἐστιν (c'est-à-dire la raison pour laquelle Sokratês n'était jamais entré dans la vie publique) ὃ ὑμεῖς ἐμοῦ πολλάκις ἀκηκόατε πολλαχοῦ λέγοντος, ὅτι μοι θεῖόν τι καὶ δαιμόνιον γίγνεται, ὃ δὴ καὶ ἐν τῇ γραφῇ ἐπικωμῳδῶν Μέλητος ἐγράψατο. Ἐμοὶ δὲ τοῦτ' ἐστὶν ἐκ παιδὸς ἀρξάμενον, φωνή τις γιγνομένη, ἣ ὅταν γένηται, ἀεὶ ἀποτρέπει με τούτου ὃ ἂν μέλλω πράττειν, προτρέπει δὲ οὔποτε. Τοῦτ' ἐστὶν ὅ μοι ἐναντιοῦται τὰ πολιτικὰ πράττειν.

Et c. 31, p. 40 A, il dit aux Dikastes, après sa condamnation : — Ἡ γὰρ εἰωθυῖά μοι μαντικὴ ἡ τοῦ δαιμονίου ἐν μὲν τῷ πρόσθεν χρόνῳ παντὶ πάνυ πυκνὴ ἀεὶ ἦν καὶ πάνυ ἐπὶ σμικροῖς ἐναντιουμένη, εἴ τι μέλλοιμι μὴ ὀρθῶς πράξειν. Νυνὶ δὲ ξυμβέβηκέ μοι, ἅπερ ὁρᾶτε καὶ αὐτοὶ, ταυτὶ, ἅ γε δὴ οἰηθείη ἄν τις καὶ νομίζεται ἔσχατα κακῶν εἶναι. Ἐμοὶ δὲ οὔτε ἐξίοντι ἕωθεν οἴκοθεν ἠναντιώθη τὸ τοῦ θεοῦ σημεῖον, οὔτε ἡνίκα ἀνέβαινον ἐνταυθοῖ ἐπὶ τὸ δικαστήριον, οὔτ' ἐν τῷ λόγῳ μέλλοντί τι ἐρεῖν · καίτοι ἐν ἄλλοις λόγοις πολλαχοῦ δή με ἐπέσχε λέγοντα μεταξύ.

Il arrive à conclure que sa ligne de défense a été convenable, mais que sa condamnation, loin d'être un malheur pour lui, est un bienfait, — en voyant que ce signe ne s'est pas manifesté.

Je partage l'opinion de Schleiermacher (dans la préface de la traduction de l'Apologie de Sokratês, part. I, vol. 2, p. 185 de sa traduction générale des œuvres de Platon), qui pense que l'on peut raisonnablement prendre cette défense pour une reproduction

comme du démon ou génie de Sokratès, il ne le personnifie pas lui-même ; mais il le traite simplement de « signe divin, de voix prophétique ou surnaturelle (1) ». Il était accoutumé non-seulement à lui obéir aveuglément, mais à en parler publiquement et familièrement à d'autres, de sorte que le fait était bien connu, tant de ses amis que de ses ennemis. Cette voix lui avait toujours défendu d'entrer dans la vie publique : elle lui défendit, quand il fut sous le coup d'une accusation, de songer à une défense préparée (2); et il marchait si complétement avec la conscience de ce frein dans sa bouche que, quand il n'éprouvait pas d'opposition, il supposait que la décision qu'il était sur le point de prendre était la seule bonne. Bien que sa conviction sur ce sujet fût incontestablement sincère et son obéissance incontestable, — cependant il n'insista jamais lui-même sur ce point comme sur quelque chose de grand ou d'imposant, ou comme lui donnant droit à une déférence particulière; mais il en parlait souvent avec son ton habituel de badinage. Pour ses amis en général, cette particularité semble avoir constitué un de ses titres au respect, bien que ni Xénophon ni Platon ne se fassent scrupule d'en parler de cette manière plaisante que sans aucun doute ils lui prenaient à lui-même (3). Mais, pour ses ennemis et pour le public athénien, elle paraissait sous le jour d'une hérésie blessante; on la considérait comme une innovation impie dans la croyance orthodoxe et comme un abandon des dieux reconnus d'Athènes.

---

faite par Platon de ce que Sokratès dit réellement aux dikastes dans son procès. Outre les raisons données par Schleiermacher, il y en a une qu'on peut signaler. Sokratès prédit aux dikastes que, s'ils le condamnent à mort, un grand nombre de jeunes gens se mettront sur-le-champ en avant pour reprendre sa vocation d'interroger contradictoirement, et qu'ils leur causeront plus d'embarras qu'il ne l'a jamais fait (Plat. Apol. Sok. c. 30, p. 39 D). Or il n'y a pas lieu de croire que cette prédiction se réalisa. Si donc Platon met une prophétie erronée dans la bouche de Sokratès, c'est probablement parce que Sokratès en fit une réellement.

(1) Les mots de Sokratès indiquent ce sens évidemment : V. aussi une bonne note de Schleiermacher — annexée à la traduction de l'Apologie platonique — Platons Werke, part. I, vol. 2, p. 432.

(2) Xénoph. Memor. IV, 8, 5.

(3) Xénophon, Sympos. VIII, 5; Platon, Euthydem. c. 5, p. 272 E.

Tel était le Démon ou le Génie de Sokratês, comme il est décrit par lui-même et comme il est conçu dans les dialogues authentiques de Platon, voix toujours prohibitive et se rapportant exclusivement à sa conduite personnelle (1). Ce que Plutarque et autres admirateurs de Sokratês concevaient comme un démon ou être intermédiaire entre les dieux et les hommes était considéré par les Pères de l'Église comme un diable, — par Le Clerc comme un ange déchu, — par quelques autres commentateurs modernes, comme une pure phraséologie ironique de la part de Sokratês lui-même (2). Sans oser décider la question soulevée dans les premières hypothèses, je crois que la dernière est fausse et que la conviction de Sokratês sur ce point était tout à fait sincère. Une circonstance à laquelle on a fait peu d'attention, mais qui mérite d'être signalée particulièrement, et qu'il avance lui-même, — c'est que la voix prohibitive commença quand il était enfant et continua même jusqu'à la fin de sa vie : c'était devenu ainsi une persuasion établie, avant le commencement de ses habitudes philosophiques. Mais, bien que cette forme particulière d'inspiration lui appartînt exclusivement, il y avait encore d'autres voies par lesquelles il croyait lui-même avoir reçu les mandats spéciaux des dieux, qui ne

(1) V. Platon (Théætèt. c. 7, p. 151 A; Phædre, c. 20, p. 242 C; République, VI, 10, p. 496 C), — outre les citations de l'Apologie faites plus haut.

Le passage de l'Eutyphrôn (c. 2, p. 3 B) particularise un peu moins. Le dialogue pseudo-platonique Theagês conserve l'attribut rigoureusement prohibitif de la voix, en ce qu'elle ne pousse en avant dans aucun cas; mais il étend le cercle de l'avertissement, comme s'il était entendu dans des cas non pas seulement personnels à Sokratês lui-même, mais se rapportant aussi à la conduite de ses amis (Theagês, c. 11, 12, p. 128, 129).

Xénophon néglige également les attributs particuliers, et conçoit la voix en général comme une communication divine avec instruction et avis donnés à Sokratês, de sorte qu'il faisait souvent des prophéties à ses amis, et avait toujours raison (Memor. I, 1, 2-4; IV, 8, 1).

(2) V. une note de Forster sur l'Euthyphrôn de Platon, c. 2, p. 3.

Le traité de Plutarque (De Genio Socratis) est plein de réflexions sur ce sujet, mais il ne contient rien qui puisse compter comme fait réel. Il y a divers récits relatifs à des prophéties faites par Sokratês, et vérifiées par l'événement, c. 11, p. 582.

V. aussi cette question discutée, avec d'abondants exemples, dans Zeller, Philosophie der Griechen, V, II, p. 25-28.

l'arrêtaient pas seulement quand il était sur le point de prendre une mauvaise marche, mais qui le poussaient en avant, le dirigeaient et exigeaient péremptoirement de lui une conduite positive. Cette mission distincte lui avait été imposée par des rêves, par des avis de l'oracle et par tous les autres moyens que les dieux employaient pour signifier leur volonté spéciale (1).

Parmi ces avis de l'oracle, il en spécifie un particulièrement, donné en réponse à une question posée à Delphes par son ami intime et son admirateur enthousiaste, Chærephôn. La question posée était celle-ci : Est-il un autre homme plus sage que Sokratês ; à quoi la pythie répondit qu'il n'y avait pas d'autre homme plus sage (2). Sokratês affirme qu'il fut fort embarrassé en apprenant cette déclaration d'une autorité si infaillible, — vu qu'il avait la conscience de ne posséder aucune sagesse sur un sujet quelconque, grand ou petit. Enfin, après beaucoup de réflexion et une lutte pénible d'esprit, il résolut d'éprouver l'exactitude de l'infaillible prêtresse, en mesurant la sagesse d'autres hommes en tant que comparée avec la sienne. Choisissant un politique éminent, jugé sage par d'autres et par lui-même, il se mit à converser avec lui et à lui poser des questions pour le sonder ; les réponses faites à ces questions le convainquirent que la sagesse supposée de cet homme n'était réellement pas de la sagesse. Après avoir fait cette découverte, Sokratês essaya ensuite de démontrer au politique lui-même combien il était loin d'être sage ; mais ce fut impossible : ce dernier resta encore aussi pleinement convaincu de sa propre sagesse qu'auparavant. « Le résultat que j'acquis (dit Sokratês) fut que j'étais plus sage que lui ; car ni lui ni moi ne connais-

---

(1) Platon, Apol. Sokr. c. 22, p. 33 C. Ἐμοὶ δὲ τοῦτο, ὡς ἐγώ φημι, προστέτακται ὑπὸ τοῦ θεοῦ πράττειν καὶ ἐκ μαντειῶν καὶ ἐξ ἐνυπνίων, καὶ παντὶ τρόπῳ ᾧπέρ τίς ποτε καὶ ἄλλη θεία μοῖρα ἀνθρώπῳ καὶ ὁτιοῦν προσέταξε πράττειν.

(2) Platon, Apol. Sokr. c. 5, p. 21 A. Sokratês offre de produire le témoignage du frère de Chærephôn (ce dernier lui-même étant mort) pour attester la réalité de cette question et de cette réponse.

sions rien de ce qui était vraiment bon et honorable ; mais la différence entre nous était qu'il s'imaginait le connaître, tandis que j'avais pleine conscience de mon ignorance, j'étais ainsi plus sage que lui, en ce que j'étais exempt de cette erreur capitale. » C'est donc dans cette mesure que l'oracle se trouva avoir raison. Sokratês répéta successivement la même expérience sur un grand nombre de personnes différentes, en particulier sur celles qui étaient en renom pour des talents distingués : d'abord sur des hommes politiques et sur des rhéteurs, puis sur des poëtes de toute sorte et sur des artistes aussi bien que sur des artisans. Le résultat de son épreuve fut en substance le même dans tous les cas. Les poëtes, en effet, composaient des vers magnifiques; mais, quand on les interrogeait même sur les termes, le sujet et le but de leurs propres compositions, ils ne pouvaient donner d'explications logiques ni satisfaisantes, de sorte qu'il devenait évident qu'ils parlaient ou écrivaient à l'instar des prophètes, comme sujets inconscients, sous le souffle de l'inspiration. De plus, leurs succès comme poëtes les remplissaient d'une haute opinion de leur propre sagesse sur d'autres points également. Il en fut de même avec les artistes et les artisans, qui, tout en étant fort instruits et en faisant des réponses satisfaisantes, chacun dans sa propre spécialité, n'en étaient pour cela que plus convaincus qu'eux aussi connaissaient bien d'autres sujets grands et nobles. Cette grave erreur générale contre-balançait et au delà leurs talents spéciaux, et les laissait en général moins sages que Sokratês (1).

« Cette recherche et cet examen (dit Sokratês dans sa défense) m'ont occupé longtemps et m'occupent encore. J'interroge tout homme en renom : je lui prouve qu'il manque de sagesse; mais je ne puis le prouver de manière à le lui faire sentir. En remplissant la mission qui m'est imposée, j'ai établi ainsi la véracité du dieu, qui entendait déclarer que la sagesse humaine avait peu de profondeur et de valeur,

(1) Platon, Apol. Sokr. c. 7, 8, p. 22.

et que celui qui, comme Sokratês, était le plus convaincu de sa propre indignité, quant à la sagesse, était réellement le plus sage des hommes (1). Le service du dieu m'a non-seulement forcé de vivre dans une pauvreté constante (2) et de négliger l'estime politique, mais il a attiré sur moi une armée d'ennemis acharnés dans ceux que j'ai examinés et fait connaître ; tandis que les personnes présentes parlent de moi comme d'un homme sage, parce qu'elles me croient tel relativement à tous les points sur lesquels roule la censure que je fais des autres. » — « Quels que soient le danger et les calomnies auxquels je puis être exposé, il serait monstrueux qu'après avoir tenu ma place dans les rangs comme hoplite, sous vos généraux, à Dêlion et à Potidæa, j'allasse maintenant, par crainte de la mort ou de quelque autre chose, désobéir à l'oracle et abandonner le poste que le dieu m'a assigné, — le devoir de vivre pour la philosophie et d'examiner et moi-même et les autres (3). Et dussiez-vous même m'offrir aujourd'hui de m'acquitter, à condition que je renonçasse à ce devoir, — je vous dirais, avec tout respect et toute affection, que j'obéirai au dieu plutôt qu'à vous, et que je continuerai jusqu'au jour de ma mort à vous interroger, à faire connaître votre manque de sagesse et de vertu, et à vous le reprocher jusqu'à ce que vous y ayez apporté remède (4). Ma mission en qualité de votre conseiller est une marque de la faveur spéciale du dieu à votre égard ; et si vous me condamnez, c'est vous qui y perdrez ; car vous ne trouverez personne autre tel que moi (5). Peut-être me

---

(1) Platon, Apol. Sokr. c. 9, p. 23. Je donne ici le sens plutôt que les mots exacts — Οὗτος ὑμῶν σοφώτατός ἐστιν, ὅστις ὥσπερ Σωκράτης ἔγνωκεν ὅτι οὐδενὸς ἄξιός ἐστι τῇ ἀληθείᾳ πρὸς σοφίαν.

Ταῦτ' ἐγὼ μὲν ἔτι καὶ νῦν περιϊὼν ζητῶ καὶ ἐρευνῶ κατὰ τὸν θεὸν, καὶ τῶν ἀστῶν καὶ τῶν ξένων ἄν τινα οἴωμαι σοφὸν εἶναι, καὶ ἐπειδάν μοι μὴ δοκῇ, τῷ θεῷ βοηθῶν ἐνδείκνυμαι ὅτι οὐκ ἔστι σοφός.

(2) Platon, Apol. Sok. c. 9, p. 23 A-C. ... Ἐν πενίᾳ μυρίᾳ εἰμὶ, διὰ τὴν τοῦ θεοῦ λάτρειαν.

(3) Platon, Apol. Sok. c. 17, p. 29. Τοῦ δὲ θεοῦ τάττοντος, ὡς ἐγὼ ᾠήθην καὶ ὑπέλαβον, φιλοσοφοῦντά με δεῖν ζῆν, καὶ ἐξετάζοντα ἐμαυτὸν καὶ τοὺς ἄλλους, ἐνταῦθα δὲ φοβηθεὶς ἢ θάνατον ἢ ἄλλο ὁτιοῦν πρᾶγμα λίποιμι τὴν τάξιν.

(4) Platon, Apol. Sok. c. 17, p. 29 C.

(5) Platon, Apol. Sok. c. 18, p. 30 D.

demanderez-vous : Pourquoi ne peux-tu pas t'en aller, Sokratês, et vivre parmi nous en paix et en silence? C'est de toutes les questions celle à laquelle il m'est le plus difficile de répondre à votre satisfaction. Si je vous dis que me taire, ce serait désobéir au dieu, vous supposerez que je plaisante, et vous ne me croirez pas. Vous me croirez encore moins si je vous dis que le plus grand bonheur qui puisse arriver à un homme, c'est de poursuivre des discussions tous les jours sur la vertu et ces autres questions que vous m'entendez traiter quand je m'examine moi-même, aussi bien que les autres, — et que vivre sans faire un tel examen, ce n'est pas vivre du tout. Néanmoins tel est le fait, quelque incroyable qu'il puisse vous paraître (1). »

J'ai donné des extraits un peu amples de l'Apologie platonique, parce que l'on ne peut bien comprendre le caractère de Sokratês si l'on n'entre point dans l'esprit de ce touchant discours. Nous y voyons une preuve évidente d'une mission surnaturelle marquée, qu'il croyait lui-même exécuter et qui ne lui permettait ni de s'arrêter ni de se livrer à d'autres occupations. La réponse de l'oracle apportée de Delphes par Chærephôn fut un fait bien plus important dans son histoire que ce qu'on appelle le démon, dont il a été beaucoup plus parlé. Cette réponse, en même temps que les rêves et autres ordres divins concourant à la même fin, lui arriva au milieu de sa vie, quand l'homme intellectuel était déjà formé et qu'il avait déjà acquis une réputation de sagesse parmi ceux qui le connaissaient. Elle fournit un stimulant qui amena à l'action la plus prononcée un procédé préexistant de dialectique, de généralisation et de négation éléatique, — veine intellectuelle avec laquelle l'impulsion religieuse concourt

(1) Platon, Apol. Sok. c. 28, p. 38 A. Ἐάν τε γὰρ λέγω, ὅτι τῷ θεῷ ἀπειθεῖν τοῦτ' ἐστὶ, καὶ διὰ τοῦτ' ἀδύνατον ἡσυχίαν ἄγειν, οὐ πείσεσθέ μοι ὡς εἰρωνευομένῳ · ἐάν τ' αὖ λέγω ὅτι καὶ τυγχάνει μέγιστον ἀγαθὸν ὂν ἀνθρώπῳ τοῦτο, ἑκάστης ἡμέρας περὶ ἀρετῆς τοὺς λόγους ποιεῖσθαι καὶ τῶν ἄλλων, περὶ ὧν ὑμεῖς ἐμοῦ ἀκούετε διαλεγομένου καὶ ἐμαυτὸν καὶ ἄλλους ἐξετάζοντος — ὁ δὲ ἀνεξεταστὸς βίος οὐ βιωτὸς ἀνθρώπῳ (ces derniers mots si frappants sont choisis par le docteur Hutcheson comme devise de sa « Synopsis Philosophiæ Moralis) » — ταῦτα δὲ ἔτι ἧττον πείσεσθέ μοι λέγοντι.

rarement. Sans un pareil motif, auquel son esprit était particulièrement sensible, sa conversation aurait probablement pris le même tour général ; mais assurément elle aurait été resserrée dans des limites plus étroites et plus prudentes. Car rien ne pouvait être plus impopulaire et plus odieux que la tâche qu'il prit d'examiner, par des questions contradictoires, et de convaincre d'ignorance tout homme distingué qu'il pouvait approcher. En effet, l'inimitié qu'il provoqua par occasion fut si violente qu'il y eut des cas (nous dit-on) dans lesquels il fut frappé ou maltraité (1) et très-souvent bafoué. Bien qu'il fût fort admiré par des auditeurs, en particulier jeunes — et par un petit nombre d'adhérents dévoués, — cependant le motif philosophique seul n'aurait pas suffi pour le porter à cette sorte d'examen systématique et même importun qu'il adopta comme l'affaire de sa vie.

Telle est donc la seconde particularité qui distingue Sokratês, outre l'extrême publicité de sa vie et de sa conversation avec tout le monde indistinctement. Ce n'était pas simplement un philosophe, mais un missionnaire religieux faisant l'œuvre de la philosophie, — « un dieu élenchtique ou examinant par des questions contradictoires (pour employer une expression que Platon met dans sa bouche relativement à un philosophe éléatique), entreprenant d'examiner et de convaincre les faibles sous le rapport de la raison (2). » Parmenidês et Anaxagoras avant lui, Platon et Aristote après lui, n'eurent rien de ce caractère. Pythagoras et Empedoklês, il est vrai, élevèrent une prétention à des communications surnaturelles, mêlées à leur enseignement philosophique. Mais qu'il y ait ainsi une analogie générale entre eux et Sokratês, les modes de manifestation furent si complétement différents qu'on ne peut justement établir de comparaison.

---

(1) Diogène Laërt. II, 21.

(2) Platon, Sophistês, c. I, p. 216 — l'expression est appliquée à l'étranger Eléatique qui joue le principal rôle dans ce dialogue — Τάχ' ἂν οὖν καὶ σοί τις οὗτος τῶν κρειττόνων συνέποιτο, φαύλους ἡμᾶς ὄντας ἐν τοῖς λόγοις ἐποψόμενος καὶ ἐλέγξων, θεὸς ὢν τις ἐλεγκτικός.

Le troisième trait caractéristique de Sokratês et le plus important, — celui auquel le premier et le second durent leur effet, fut sa particularité intellectuelle. Son influence sur l'esprit spéculatif de son époque fut marquée et importante quant au sujet, quant à la méthode et quant à la doctrine.

Il fut le premier qui tourna distinctement ses pensées et ses discussions vers le sujet de la morale. Les philosophes qui le précédèrent avaient pris pour objet d'examen la Nature ou le Kosmos (1), comme un tout indistinct, mêlant ensemble la cosmogonie, l'astronomie, la géométrie, la physique, la métaphysique, etc. Les philosophes ioniens, aussi bien que les philosophes éléatiques, Pythagoras aussi bien qu'Empedoklês, se posèrent tous ce problème vaste et illimité, chacun créant un système approprié à sa veine particulière d'imagination, religieuse, poétique, scientifique ou sceptique. Toutefois, grâce à cet honorable désir d'un savoir agrandi, désir qui marqua le siècle suivant immédiatement, 480 avant J.-C., et dont les hommes de profession appelés sophistes furent à la fois les produits et les instruments, — l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie, autant qu'on les connaissait alors, devinrent des sciences assez détachées pour être enseignées séparément à la jeunesse. Tel paraît avoir été l'état de la science quand Sokratês reçut son éducation. Il reçut au moins la somme ordinaire d'éducation en toutes choses (2); il se consacra comme jeune homme à la société et aux leçons du physicien Archelaos (3) (disciple d'Anaxa-

(1) Xénoph. Memor. I, 1, 11. Οὐδὲ γὰρ περὶ τῆς τῶν πάντων φύσεως, ᾗπερ τῶν ἄλλων οἱ πλεῖστοι, διελέγετο, σκοπῶν ὅπως ὁ καλούμενος ὑπὸ τῶν σοφιστῶν Κόσμος ἔχει, etc.

Platon, Phædôn. c. 45, p. 96 B. Ταύτης τῆς σοφίας ἣν δὴ καλοῦσι περὶ φύσεως ἱστορίαν.

(2) Xénoph. Memor. IV, 7, 3-5.

(3) Iôn, Chius, Fragm. 9, ap. Didot. Fragm. Historic. Græc. Diogen. Laërt. II, 16-19.

Ritter (Gesch. der Philos. vol. II, ch. 2, p. 19) révoque en doute l'assertion que Sokratês reçut des leçons d'Archelaos; à mon avis, sans la moindre raison, vu que Iôn de Chios est un bon témoin contemporain. Il nie même que Sokratês ait reçu des leçons de philosophie quelconques, sur l'autorité d'un passage du Symposion de Xénophon, où l'on fait dire à Socrate parlant de lui-même — ἡμᾶς δὲ ὁρᾷς αὐτούργους τινας τῆς φιλοσοφίας

goras), qu'il accompagna d'Athènes à Samos ; et il y a même lieu de croire que, pendant la première partie de sa vie, il se livra beaucoup à ce que l'on comprenait alors comme l'étude générale de la nature (1). Il était naturel qu'un homme d'une intelligence ardente et active comme la sienne manifestât d'abord sa curiosité comme élève « pour courir après les divers discours des autres et les suivre à la piste, comme un chien de chasse laconien », si nous pouvons emprunter une expression que Platon lui applique (2), — avant qu'il produisît des nouveautés qui lui fussent propres. Et dans un dialogue de Platon appelé « Parmenidês », Sokratês paraît comme un jeune homme plein d'ardeur pour discuter la théorie de ce philosophe, le considérant ainsi que Zenôn avec respect, et recevant d'eux des leçons dans l'emploi du procédé d'investigation à l'aide de la dialectique. J'ai déjà signalé dans le chapitre précédent (3) la teneur de ce dialogue, en ce qu'il explique la manière dont la philosophie grecque se présente, même à la première aube de la dialec-

---

ὄντας (1, 5). Mais il me semble que cette expression n'implique rien de plus qu'une opposition railleuse (si fréquente et dans Platon et dans Xénophon) aux coûteuses leçons données par Protagoras, Gorgias et Prodikos. On ne peut la comprendre comme niant l'instruction donnée à Sokratês dans la première partie de sa vie.

(1) Je pense que l'expression du Phædôn de Platon, c. 102, p. 96 A, s'applique à Sokratês lui-même, et non à Platon — τά γε ἐμὰ πάθη — signifie les tendances intellectuelles de Sokratês quand il était jeune.

Relativement aux études physiques probablement recherchées et cultivées par Sokratês dans les premières années de sa vie, V. l'instructive Dissertation de Tychsen — Ueber den Prozess der Sokratês — dans la « Bibliothek der Alten Literatur und Kunst » — Erstes Stück, p. 43.

(2) Platon, Parmen. p. 128 C. Καίτοι ὥσπερ γε αἱ Λάκαιναι σκύλακες, εὖ μεταθεῖς καὶ ἰχνεύεις τὰ λεχθέντα, etc.

Peut-on dire, à proprement parler, que Sokratês fût le *disciple* d'Anaxagoras et d'Archelaos? c'est une question de peu d'importance, qui ne méritait guère le scepticisme de Bayle (Anaxagoras, note R; Archelaos, note A; cf. Schaubach, Anaxagoræ Fragmenta, p. 23, 27). Qu'il cherchât à connaître leurs doctrines, et à se perfectionner en communiquant personnellement avec eux, c'est une chose si probable, que le plus faible témoignage suffit pour nous le faire croire. De plus, comme je l'ai fait remarquer auparavant, nous avons ici un bon témoin contemporain, Iôn de Chios, pour le fait de son intimité avec Archelaos. C'est dans ce seul sens qu'on pouvait dire d'un homme comme Sokratês qu'il était le *disciple* de quelqu'un.

(3) V. le chapitre qui précède celui-ci immédiatement.

tique, comme à la fois négative et positive, en reconnaissant la première branche de méthode non moins que la seconde comme essentielle pour atteindre la vérité. Je l'explique comme une indication relative à la première phase de l'esprit de Sokratês, qui reçoit cette conviction du vieux Parmenidês et de Zenôn déjà mûr et exercé, — et qui s'impose comme condition d'assentiment à donner à une hypothèse ou à une doctrine quelconque, l'obligation de présenter consciencieusement tant les conclusions positives que les conclusions négatives qu'on en pouvait tirer, quelque laborieux qu'un pareil procédé pût être et quelque peu apprécié qu'il fût par la multitude (1). Bien que nous connaissions peu les circonstances qui contribuèrent à former le remarquable esprit de Sokratês, nous pouvons conclure de ce dialogue qu'il doit en partie sa puissante veine négative de dialectique à Zenôn, « à la double langue et censeur de toute chose (2) ».

Pour un esprit quelque peu exigeant sous le rapport des preuves, la science physique telle qu'elle était traitée à cette époque était dans le fait de nature à paraître non-seulement peu satisfaisante, mais désespérée; et Sokratês, dans son âge mûr, l'abandonna complétement. Les hypothèses contradictoires qu'il entendait et la confusion impénétrable qui dominait le sujet, l'amenèrent même à la conviction que les dieux voulaient que le mécanisme au moyen duquel ils produisaient des résultats astronomiques et physiques restât inconnu, et qu'il était impie, aussi bien qu'inutile, de fouiller dans leurs secrets (3). Son maître Archelaos, bien qu'occupé

---

(1) V. le passage remarquable dans le Parmenidês de Platon, p. 135 C à 136 E, dont j'ai déjà cité une partie dans une des notes du chapitre précédent, à laquelle s'en réfère la note ci-dessus.

(2) Timôn le Sillographe, ap. Diogen. Laërt. IX, 25.

Ἀμφοτερογλώσσου δὲ μέγα σθένος [οὐκ ἀλαπαδνὸν
Ζήνωνος, πάντων ἐπιλήπτορος, etc.

(3) Xénoph. Memor. IV, 7, 6. Ὅλως δὲ τῶν οὐρανίων, ᾗ ἕκαστα ὁ θεὸς μηχανᾶται, φροντιστὴν γίγνεσθαι ἀπέτρεπεν · οὔτε γὰρ εὑρετὰ ἀνθρώποις αὐτὰ ἐνόμιζεν εἶναι, οὔτε χαρίζεσθαι θεοῖς ἂν ἡγεῖτο τὸν ζητοῦντα, ἃ ἐκεῖνοι σαφηνίσαι οὐκ ἐβουλήθησαν. Κινδυνεῦσαι δ' ἂν ἔφη καὶ παραφρονῆσαι τὸν ταῦτα μεριμνῶντα, οὐδὲν ἧττον ἢ Ἀναξαγόρας παρεφρόνησεν, ὁ τὰ μέγιστα φρονήσας ἐπὶ τῷ τὰς τῶν θεῶν μηχανὰς ἐξηγεῖσθαι.

principalement de physique, méditait aussi plus ou moins sur des sujets moraux, — sur la justice et l'injustice, les lois, etc., et l'on dit qu'il soutenait ce principe que la justice et l'injustice étaient déterminées par la loi ou convention, et non par la nature. Il se peut que ce soit par lui que Sokratês ait été amené à tourner son esprit dans cette direction; mais, pour un homme qui avait éprouvé un désappointement du côté de la physique et qui avait dans son cœur vers la dialectique une impulsion puissante, sans emploi et sans repos, — les seules réalités de la vie athénienne, même sans Archelaos, devaient lui présenter les relations, les devoirs, les actions et les souffrances des hommes comme les matières les plus intéressantes d'examen et de discours. Sokratês ne pouvait entrer dans l'assemblée publique, dans le dikasterion ou même dans le théâtre — sans entendre des discussions sur ce qui est juste et injuste, honorable ou vil, avantageux ou nuisible, etc., ni sans que son esprit fût amené à rechercher quel était le sens de ces grands mots que des adversaires dans leurs disputes indiquaient avec la même confiance respectueuse. Avec la dialectique et la puissance de généralisation qui distinguaient Sokratês et formaient son lien de connexion avec des esprits tels que Platon, — il y avait en même temps une vigoureuse nature pratique, un fonds considérable d'expérience athénienne positive, pour lesquels Xénophon avait beaucoup de sympathie, et qu'il a fait connaître dans ses « Memorabilia ». C'est de ces deux tendances intellectuelles, combinées avec un profond sentiment religieux, qu'est composé le caractère de Sokratês, et les unes et l'autre trouvèrent à la fois leur satisfaction quand il se consacra à interroger et à avertir sur les règles et les buts de la vie humaine, occupation dont il pouvait d'autant moins être détourné qu'il n'avait ni talent ni goût pour parler en public.

« L'étude propre de l'humanité, c'est l'homme (1). » —

(1) Xénoph. Memor. I, 1, 16. Αὐτὸς δὲ περὶ τῶν ἀνθρωπείων ἀεὶ διελέγετο, etc. Ct. l'ensemble de ce chapitre.

Voilà ce que Sokratès fut le premier à proclamer. Il reconnaissait la sécurité et le bonheur de l'homme à la fois comme la seule fin de cette étude et comme le principe limitatif qui devait servir à la circonscrire. Dans l'état actuel auquel est arrivée la science, rien n'est plus curieux que de jeter un regard rétrospectif sur les règles que posa cet homme éminent. L'astronomie, — qui aujourd'hui présente le maximum de perfection, avec le pouvoir le plus vaste et le plus exact de prédire les phénomènes futurs, que la science humaine ait jamais atteint, — il déclara qu'elle était au nombre des mystères divins qu'il était impossible de comprendre et insensé de rechercher, — comme Anaxagoras avait follement prétendu le faire. Il admettait, à la vérité, qu'il était avantageux d'avoir une connaissance des mouvements des corps célestes suffisante pour servir à indiquer le changement des saisons, et à guider, dans les voyages, les marches par terre ou les veilles de nuit. Mais cette connaissance (disait-il) pouvait bien facilement s'obtenir des pilotes et des gardes de nuit, tandis que tout ce qui allait au delà faisait seulement perdre un temps précieux, en épuisant cet effort d'esprit qu'on devait employer à des acquisitions profitables. Il réduisait la géométrie à son sens littéral, c'est-à-dire à l'opération de mesurer la terre, nécessaire en tant qu'elle mettait en état de procéder exactement dans l'acquisition, la vente ou le partage d'un terrain, ce que tout homme d'attention ordinaire pouvait faire presque sans maître, — mais niaise et indigne si on la poussait plus loin, jusqu'à l'étude de diagrammes compliqués (1). Relativement à l'arithmétique, il donnait la même permission restreinte d'étude ; mais, quant à la physique générale ou étude de la nature, il la bannissait complétement. « Ces investigateurs (disait-il) pensent-ils qu'ils connaissent déjà assez bien les *affaires humaines*, qu'ils se mettent ainsi à s'occuper des *divines ?* Pensent-ils qu'ils pourront exciter ou calmer les vents et la pluie à leur gré, ou n'ont-ils d'autre dessein que de satisfaire une vaine curio-

(1) Xénoph. Memor. IV, 7, 5.

sité? Assurément ils doivent voir que de telles choses dépassent le champ de l'investigation humaine. Qu'ils se rappellent seulement combien les plus grands hommes, qui ont essayé cette recherche, diffèrent dans leurs prétendus résultats, en soutenant des opinions extrêmes et opposées les unes aux autres, comme celles de fous ! » Telle était l'idée que Sokratês se faisait de la science physique et de son avenir (1). C'est précisément le même scepticisme en substance et poussé encore plus loin, bien que revêtu ici d'une couleur religieuse, — pour lequel Ritter et autres dénoncent si sévèrement Gorgias. Mais, à considérer les choses telles qu'elles étaient en 440-430 avant J.-C., on ne doit pas le regarder même comme surprenant et encore bien moins comme blâmable. On peut bien concevoir que la science physique telle qu'elle était étudiée alors n'ait promis aucun résultat à un homme de cette époque doué d'un esprit pénétrant, et que même elle ait semblé pire que stérile, si (comme Sokratês) il comprenait avec perspicacité quelle quantité de bonheur humain faisaient perdre l'immoralité et une ignorance corrigible, — et combien on pouvait gagner en consacrant la même somme d'étude sérieuse à ce dernier objet. Et nous ne devons pas négliger de faire remarquer que l'objection de Sokratês : — « Vous pouvez juger de l'inutilité de ces études, en observant combien ceux qui les étudient diffèrent entre eux, » — reste en grande faveur jusqu'au jour actuel et peut constamment être employée contre des hommes de théorie ou contre des arguments théoriques dans tous les genres.

Sokratês désirait borner les études de ses auditeurs aux choses *humaines*, en tant que distinguées des choses *divines*, ces dernières comprenant l'astronomie et la physique. Il considérait toute connaissance du point de vue de la pratique humaine, qui avait été assignée par les dieux à l'homme

(1) Xénoph. Memorab. I, 1, 12-15. Platon avait des idées beaucoup plus larges au sujet des études physiques et astronomiques que Sokratês ou Xénophon : V. Platon, Phædre, c. 120, p. 270 A; et République, VII, c. 6-11, p. 522 *seq*.

Son traité De Legibus, toutefois, écrit dans sa vieillesse, tombe audessous de ce ton.

comme son propre sujet d'étude et d'instruction, et en vue de laquelle, par conséquent, ils réglaient tous les phénomènes courants sur les principes d'une suite constante et intelligible, — de sorte que quiconque voulait s'instruire le pouvait, — tandis que ceux qui ne prenaient pas cette peine avaient à souffrir de leur négligence. Toutefois, même dans ces questions, l'étude la plus attentive n'était pas complétement suffisante par elle-même; car les dieux ne condescendaient pas à soumettre *tous* les phénomènes à une règle constante de priorité et de suite, mais se réservaient les occasions et les circonstances capitales pour prononcer à cet égard une sentence (1). Cependant ici encore, si un homme s'était appliqué à apprendre tout ce que les dieux permettaient d'apprendre, — et si, en outre, il était assidu à leur faire une cour pieuse et à solliciter une information spéciale par voie de prophétie, — ils étaient bienveillants pour lui, au point de signifier à l'avance comment ils avaient l'intention d'agir en mettant la dernière main au problème et en en résolvant les portions indéchiffrables (2). La bonté que montraient les dieux, en répondant par leurs oracles ou en envoyant des renseignements par des signes dans les sacrifices ou par les prodiges, dans des cas de difficulté grave, — était, aux yeux de Sokratês, une des preuves les plus signalées de leur intérêt pour la race humaine (3). Chercher un accès à ces prophéties ou indications d'une intervention

(1) Xénoph. Memorab. I, 1, 7. Καὶ τοὺς μέλλοντας οἴκους τε καὶ πόλεις καλῶς οἰκήσειν, μαντικῆς ἔφη προσδεῖσθαι. Τεκτονικὸν μὲν γὰρ ἢ χαλκευτικὸν, ἢ γεωργικὸν, ἢ ἀνθρώπων ἀρχικὸν, ἢ τῶν τοιούτων ἔργων ἐξεταστικὸν, ἢ λογιστικὸν, ἢ οἰκονομικὸν, ἢ στρατηγικὸν γενέσθαι — πάντα τὰ τοιαῦτα μαθήματα καὶ ἀνθρώπου γνώμῃ αἱρετέα ἐνόμιζεν εἶναι. Τὰ δὲ μέγιστα τῶν ἐν τούτοις ἔφη τοὺς θεοὺς ἑαυτοῖς καταλείπεσθαι, ὧν οὐδὲν δῆλον εἶναι τοῖς ἀνθρώποις, etc.

(2) Xénoph. Memor. I, 1, 9-19. Ἔφη δὲ δεῖν, ἃ μὲν μαθόντας ποιεῖν ἔδωκαν οἱ θεοὶ, μανθάνειν · ἃ δὲ μὴ δῆλα τοῖς ἀνθρώποις ἐστι, πειρᾶσθαι διὰ μαντικῆς παρὰ τῶν θεῶν πυνθάνεσθαι · τοὺς γὰρ θεοὺς, οἷς ἂν ἵλεῳ ὦσι, σημαίνειν.

(3) Xénoph. Memor. I, 4, 15; IV, 3, 12. Quand Xénophon hésitait s'il devait prendre du service militaire sous Cyrus le Jeune, il consulta Sokratês, qui lui conseilla d'aller à Delphes et de soumettre le cas à l'oracle (Xénoph. Anab. III, 1, 5).

divine et spéciale à venir, c'était la propre affaire supplémentaire de quiconque avait fait par lui-même tout ce que l'on peut faire au moyen d'une étude patiente (1); car il y avait folie à un homme de solliciter une information spéciale auprès des dieux sur des choses qu'ils lui permettaient d'apprendre par ses propres soins, — comme il n'était pas moins insensé à lui de chercher à apprendre ce qu'ils voulaient réserver pour leur volonté spéciale (2).

Telle fut l'innovation capitale faite par Sokratês quant au sujet d'étude pour les Athéniens, innovation qui (pour employer l'expression de Cicéron) (3) fit descendre la philosophie des cieux sur la terre; et telle fut sa tentative pour tirer la ligne de démarcation entre ce que l'on pouvait et ce que l'on ne pouvait pas découvrir scientifiquement, tentative remarquable, en ce qu'elle montre sa conviction que le point de vue scientifique et le point de vue religieux s'excluaient mutuellement l'un l'autre, de sorte que là où commençait le dernier, le premier finissait. Ce fut une innovation inestimable, eu égard au nouvel objet qu'elle introduisait; de peu d'importance quant à ce qu'elle déclarait exclure. Car, en réalité, la science physique, bien que découragée en partie, ne fut jamais exclue absolument, par une influence quelconque de cette désapprobation systématique qu'il nourrissait en commun avec la multitude de son temps. Si elle finit par être comparativement négligée, cela résulta plutôt de la plus grande popularité et de la matière plus abondante et plus accessible de ce qu'il introduisait. La science physique ou astronomique était bornée en résultats; elle n'était connue que d'un petit nombre d'hommes; mais, même parmi ce petit nombre, elle ne souffrait pas d'être développée, vivifiée et mise à grand profit par la discussion. Mais les phénomènes moraux et politiques, sur lesquels Sokratês tourna la lumière de la spéculation, étaient abondants, variés, familiers et intéressants pour tout le monde; ils comprenaient

(1) Xénoph. Memor. IV, 7, 10.
(2) Xénoph. Memor. I, 1, 9; IV, 7, 6.
(3) Cicéron, Tusc. Disp. V, 4, 10.

(pour traduire un vers grec qu'il aimait à citer) « tout le bien et tout le mal qui t'est arrivé dans ta maison (1) » ; ils se rattachaient aussi, non-seulement aux réalités du présent, mais encore à la littérature du passé, par les poëtes gnomiques et autres.

Les motifs qui déterminèrent cette importante innovation, quant à l'objet d'étude, présentent Sokratês surtout comme un homme religieux et comme un maître pratique, un philanthrope, — le héros de Xénophon. Ses innovations, non moins importantes quant à la méthode et à la doctrine, placent sous nos yeux le philosophe et le dialecticien, — l'autre côté de son caractère, ou le héros de Platon, faiblement tracé dans le fait, cependant reconnu encore et identifié par Xénophon.

« Sokratês (dit ce dernier) (2) continuait à discuter incessamment les affaires *humaines* (on comprendra le sens de ce mot par ce qui a été dit plus haut, p. 260) en étudiant les questions suivantes : — Qu'est-ce que la piété? Qu'est-ce que l'impiété? Qu'est-ce que l'honorable et le vil? Qu'est-ce que le juste et l'injuste? Qu'est-ce que la tempérance ou un esprit malade? Qu'est-ce que le courage ou la lâcheté? Qu'est-ce qu'une cité? Quel est le caractère bon pour un citoyen? Qu'est-ce que l'autorité sur les hommes? Quel est le caractère qui convient à l'exercice d'une telle autorité? et autres questions semblables. Les hommes qui connaissaient ces matières, il les considérait comme bons et honorables; ceux qui les ignoraient, il les comparait à des esclaves. »

Suivant Sokratês (dit encore Xénophon dans un autre passage) le *procédé de dialectique* consistait à se réunir et à prendre conseil en commun pour distinguer les choses et les distribuer en Genres ou Familles, de manière à apprendre ce qu'était en réalité chaque chose séparément. Appliquer ce procédé avec soin était chose indispensable, comme le seul moyen de mettre un homme en état de régler sa

---

(1) Ὅττι τοι ἐν μεγάροισι κακόν τ' ἀγαθόν τε τέτυκται.

(2) Xénoph. Memor. I, 1, 16.

conduite, en visant à de bons objets et en en évitant de mauvais. Être assez exercé pour pouvoir le faire sans peine était essentiel pour qu'un homme sût bien conduire ou bien conseiller les autres. Tout homme qui avait appliqué le procédé, et était parvenu à savoir ce qu'était chaque chose, pouvait naturellement aussi la définir et l'expliquer aux autres; mais, s'il ne le savait pas, il n'était pas étonnant qu'il se trompât lui-même et qu'il égarât les autres en outre (1). De plus, Aristote dit : « Il y a deux nouveautés que nous pouvons incontestablement attribuer à Sokratês, — les discours procédant par induction, — et les définitions de termes généraux (2). »

---

(1) Xénoph. Memor. IV, 5, 11, 12. Ἀλλὰ τοῖς ἐγκράτεσι μόνοις ἔξεστι σκοπεῖν τὰ κράτιστα τῶν πραγμάτων, καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ διαλέγοντας κατὰ γένη, τὰ μὲν ἀγαθὰ προαιρεῖσθαι, τῶν δὲ κακῶν ἀπέχεσθαι. Καὶ οὕτως ἔφη ἀρίστους τε καὶ εὐδαιμονεστάτους ἄνδρας γίγνεσθαι, καὶ διαλέγεσθαι δυνατωτάτους. Ἔφη δὲ καὶ τὸ διαλέγεσθαι ὀνομασθῆναι, ἐκ τοῦ συνιόντας κοινῇ βουλεύεσθαι διαλέγοντας κατὰ γένη τὰ πράγματα · δεῖν οὖν πειρᾶσθαι ὅτι μάλιστα πρὸς τοῦτο ἕτοιμον ἑαυτὸν παρασκευάζειν, καὶ τούτου μάλιστα ἐπιμελεῖσθαι · ἐκ τούτου γὰρ γίγνεσθαι ἄνδρας ἀρίστους τε καὶ ἡγεμονικωτάτους καὶ διαλεκτικωτάτους.

Assurément l'étymologie donnée ici par Xénophon ou Sokratês du mot διαλέγεσθαι, ne peut être considérée comme satisfaisante.

Et, IV, 6, 1. Σωκράτης δὲ τοὺς μὲν εἰδότας τί ἕκαστον εἴη τῶν ὄντων, ἐνόμιζε καὶ τοῖς ἄλλοις ἂν ἐξηγεῖσθαι δύνασθαι · τοὺς δὲ μὴ εἰδότας, οὐδὲν ἔφη θαυμαστὸν εἶναι, αὐτοὺς δὲ σφάλλεσθαι καὶ ἄλλους σφάλλειν. Ὧν ἕνεκα σκοπῶν σὺν τοῖς συνοῦσι, τί ἕκαστον εἴη τῶν ὄντων, οὐδέποτ' ἔληγε · πάντα μὲν οὖν, ᾗ διωρίζετο, πολὺ ἂν ἔργον εἴη διεξελθεῖν · ἐν ὅσοις δὲ καὶ τὸν τρόπον τῆς ἐπισκέψεως δηλώσειν οἶμαι, τοσαῦτα λέξω.

(2) Aristote, Metaph. 1, 6, 3, p. 387 b. Σωκράτους δὲ περὶ μὲν τὰ ἠθικὰ πραγματευομένου, περὶ δὲ τῆς ὅλης φύσεως οὐδὲν — ἐν μέντοι τούτοις τὸ καθόλου ζητοῦντος καὶ περὶ ὁρισμῶν ἐπιστήσαντος πρώτου τὴν διάνοιαν, etc.

Et, XIII, 4, 6-8, p. 1078 *b*. Δύο γάρ ἐστιν ἅ τις ἂν ἀποδοίη Σωκράτει δικαίως, τούς τ' ἐπακτικοὺς λόγους καὶ τὸ ὁρίζεσθαι καθόλου : Cf. XIII, 9, 35, p. 1086 b.; Cicéron, Topic. X, 42.

Ces deux attributs des discussions menées par Sokratês, expliquent l'épithète que Timôn le Sillographe attache à son nom, à savoir, qu'il fut le chef et le créateur de ces *parleurs exacts* ou *rigoristes*.

Ἐκ δ' ἄρα τῶν ἀπέκλινε λιθοξόος, ἐν-
[νομολέσχης,
Ἑλλήνων ἐπαοιδὸς ἀκριβολόγους
[ἀποφήνας,
Μυκτὴρ, ῥητορόμυκτος, ὑπαττικὸς,
[εἰρωνεύτης.

(ap. Diog. Laërt. II, 19).

Aux yeux d'une proportion considérable d'auditeurs de cette époque (comme d'autres temps), *penser et parler exactement* paraissait mesquin et de mauvais goût — ἡ ἀκριβολογία μι-

J'emprunte ici avec intention à Xénophon de préférence à Platon ; vu que le premier, qui décrit terre à terre un procédé qu'il appréciait imparfaitement, l'identifie d'autant plus complétement avec le Sokratês réel, — et qu'il est ainsi un témoin meilleur que Platon, dont le génie non-seulement le comprenait, mais l'étendait beaucoup dans des vues didactiques qui lui étaient propres. Dans l'état actuel des connaissances, il faut un certain effort d'esprit pour voir quelque chose d'important dans les mots de Xénophon ; tellement toute personne qui étudie est devenue familière avec les termes et les gradations ordinaires de logique et de classification, — tels que genre, — définition, — choses individuelles en tant que comprises dans un genre, — ce qu'est chaque chose et à quel genre elle appartient, etc. Mais quelque familiers que ces mots soient devenus aujourd'hui, ils indiquent un progrès intellectuel, dont, en 440-430 avant J.-C., peu d'hommes autres que Sokratês avaient un sentiment conscient. Naturellement les hommes concevaient et représentaient les choses en classes, comme c'est impliqué dans la forme et le langage mêmes, et dans l'union habituelle d'épithètes avec des sujets dans le discours ordinaire. Ils expliquaient leur pensée d'une manière claire et forte dans des cas particuliers : ils posaient des maximes, discutaient des questions, avançaient des prémisses, et tiraient des conclusions, dans les procès devant le dikastêrion, ou dans les débats de l'assemblée ; ils avaient une abondante littérature poétique, qui faisait appel aux émotions de toute sorte ; ils se mettaient à compiler des récits historiques, mêlés de réflexions et de critique. Mais bien que tout cela se fît, et souvent admirablement bien, il y manquait cette connaissance de l'analyse qui aurait mis quelqu'un en état de décrire, d'expliquer ou de défendre ce qu'il faisait. Les idées des hommes, — orateurs aussi bien qu'auditeurs,

---

χροπρεπές (Aristote, Ethic. Nikomach. IV, 4, p. 1122 b.; et Aristote, Metaph. II, 3, p. 995 a). Platon lui-même se croit obligé de s'en justifier en quelque sorte (Théætète, c. 102, p. 184 C). Sans doute Timôn employait le mot ἀκριβολόγους dans un sens moqueur.

les esprits qui créaient ces idées aussi bien que la multitude qui les recevait, — étaient associés en groupes favorables plutôt à des résultats d'émotion, ou à un effet poétique, oratoire, narratif et descriptif, qu'à une généralisation méthodique, à une conception scientifique, ou à des preuves soit par induction, soit par déduction. Cet acte réfléchi d'attention qui permet aux hommes de comprendre, de comparer et de rectifier la marche de leur esprit, ne faisait précisément que de commencer. C'était une nouveauté récente due aux maîtres de rhétorique, d'analyser les parties constitutives d'une harangue publique, et de proposer quelques préceptes propres à former des orateurs passables. Protagoras exposait précisément diverses distinctions grammaticales, tandis que Prodikos distinguait les significations des mots presque équivalents et susceptibles d'être confondus. Tous ces procédés paraissaient alors si nouveaux (1), qu'ils provoquaient les railleries même de Platon; cependant c'étaient des branches de cette même tendance analytique que Sokratês transformait alors en une recherche scientifique. On peut douter que quelqu'un avant lui ait jamais employé les mots genre et espèce (signifiant dans l'origine famille et forme) dans le sens philosophique qui, à ce moment, fut attaché exclusivement à eux. Il n'existait alors aucun de ces nombreux noms (appelés par les logiciens *noms de la seconde intention*), qui impliquent une attention distincte à diverses parties du procédé logique, et nous permettent de l'examiner et de le critiquer en détail. Tous sortirent des écoles de Platon, d'Aristote et des philosophes subséquents, de sorte que nous pouvons les faire remonter ainsi, pour leur origine, à leur source et à leur père commun — Sokratês.

(1) L'analyse grammaticale ne fit que des progrès très-lents chez les Grecs, et il se passa bien du temps avant qu'ils acquissent des idées qui sont aujourd'hui élémentaires dans l'esprit de tout homme instruit — c'est ce qu'on peut voir dans Graefenhahn, Geschichte der Klassischen Philologie im Alterthum, s. 89-92; etc. A cet égard, ces sophistes semblent avoir décidément été en avance sur leur époque.

Pour comprendre toute la valeur des améliorations imaginées par Sokratês, nous n'avons qu'à examiner les sentiers intellectuels suivis par ses prédécesseurs ou par ses contemporains. Il se posa des problèmes distincts et spécifiques : — « Qu'est-ce que la justice? Qu'est-ce que la piété, le courage, le gouvernement politique? Quel est la chose qu'indiquent réellement ces noms grands et importants, qui se rapportent à la conduite ou au bonheur de l'homme? » Or nous avons fait remarquer qu'Anaxagoras, Empedoklês, Demokritos, les Pythagoriciens avaient tous encore présents à l'esprit ces problèmes vastes et non divisés qui avaient été transmis depuis les anciens poëtes, qu'ils s'appliquaient à inventer quelque système qui les expliquât tous à la fois, ou qui aidât l'imagination à concevoir, et comment le Kosmos commença d'abord à se mouvoir, et comment il continua à le faire (1). La morale et la physique, l'homme et la nature, étaient tous confondus ensemble; et les Pythagoriciens,

(1) Cette même tendance à s'arracher au vague agrégat conçu alors comme physique, peut se reconnaître dans les traités hippokratiques, et même dans le traité « de Antiquâ Medicinâ, » que M. Littré place le premier dans son édition, et qu'il considère comme la production d'Hippokratês lui-même, auquel cas il serait contemporain de Sokratês. Toutefois, sur cette question de savoir quel est le véritable auteur, d'autres critiques ne sont pas d'accord avec lui : V. la question examinée dans son vol. I, ch. 12, p. 295 *seq.*

Hippokratês (s'il en est l'auteur) commence par repousser la tentative faite pour rattacher l'étude de la médecine à une hypothèse physique ou astronomique (c. 2), et de plus il proteste contre le procédé de divers écrivains médicaux et de divers sophistes, ou philosophes, qui s'appliquent à établir « ce qu'était l'homme dès le principe, de quelle façon il commença d'abord à exister, et de quelle manière il fut construit » (c. 20). Cela, dit-il, n'appartient pas à la médecine, qui devrait, à la vérité, être étudiée comme un tout compréhensif, mais comme un tout déterminé par sa propre fin et s'y rapportant : « Vous devez étudier la nature de l'homme, ce qu'il est par rapport à ce qu'il mange et à ce qu'il boit, et à toutes ses autres occupations et habitudes, et aux conséquences qui résultent de chacune d'elles » — ὅ, τι ἐστιν ἄνθρωπος πρὸς τὰ ἐσθιόμενα καὶ πινόμενα, και ὅ, τι πρὸς τὰ ἄλλα ἐπιτηδεύματα, καὶ ὅ, τι ἀφ' ἑκάστου ἑκάστῳ ξυμβήσεται.

L'esprit dans lequel Hippokratês aborde ici l'étude de la médecine, ressemble extrêmement à celui qui dicta l'innovation de Sokratês par rapport à l'étude de la morale. Le même caractère domine dans le traité, De Aere, Locis et Aquis — champ de recherche défini et déterminé à l'avance — et dans les traités hippokratiques en général.

qui expliquaient toute la nature par des nombres et des rapports numériques, appliquaient la même explication aux attributs moraux, considérant la justice comme symbolisée par une équation parfaite, c'est-à-dire par quatre, le premier de tous les nombres carrés (1). Ces anciens philosophes s'efforçaient de découvrir les principes, les éléments constitutifs, la cause ou les causes motrices des choses dans le tout (2) ; mais la distribution logique en genres, en espèces et en individus, ne semble pas s'être présentée à eux, ni avoir été prise comme sujet d'attention distincte par personne avant Sokratês. Étudier la morale, ou les dipositions et les fins humaines, séparément du monde physique, et selon la théorie qui leur fût propre, se rapportant au bien et au bonheur de l'homme comme à la fin souveraine et compréhensive (3) ; considérer chacun des grands mots familiers

(1) Aristote, Metaph. I, 5, p. 985, 986. Τὸ μὲν τοιόνδε τῶν ἀριθμῶν πάθος δικαιοσύνη, τό τε τοιόνδε ψυχὴ καὶ νοῦς ἕτερον δὲ καιρὸς, etc. Ethica Magna, I, 1. ἡ δικαιοσύνη ἀριθμὸς ἰσάκις ἴσος : V. Brandis, Gesch. der Gr. Roem. Philosoph. lxxxii, lxxxiii, p. 492.

(2) Aristote, Metaph. III. 3, p. 998 A. Οἷον Ἐμπεδοκλῆς πῦρ καὶ ὕδωρ καὶ τὰ μετὰ τούτων, στοιχεῖά φησιν εἶναι ἐξ ὧν ἐστὶ τὰ ὄντα ἐνυπαρχόντων, ἀλλ' οὐχ ὡς γένη λέγει ταῦτα τῶν ὄντων. Cette division et cette subdivision en genres étaient inconnues ou non pratiquées par ces anciens philosophes ; Platon l'indique (Soph. c. 114, p. 267 D).

Aristote pense que les Pythagoriciens avaient une notion faible et obscure du genre logique — περὶ τοῦ τί ἐστιν ἤρξαντο μὲν λέγειν καὶ ὁρίζεσθαι, λίαν δὲ ἁπλῶς ἐπραγματεύθησαν (Metaphys. I, 5, 29, p. 986 B). Mais nous voyons, en comparant deux autres passages de ce traité (XIII, 4, 6, p. 1078 b, avec I, 5, 2, p. 985 b) que les définitions pythagoriciennes de καιρὸς, τὸ δίκαιον, etc., n'étaient rien de plus que certaines imaginations numériques ; de sorte que l'on ne peut pas dire justement que ces mots aient désigné, dans leur pensée, les *genera* logiques. Et l'on ne peut pas non plus appeler de ce nom les dix συστοιχίαι pythagoriciennes, ou séries parallèles de contraires, arrangées pour satisfaire une imagination quant à la perfection du nombre dix, imagination qui semble plus tard avoir passé à Aristote lui-même, quand il formait ses dix catégories.

V. un bon Excursus sur les expressions aristotéliciennes τί ἐστι — τί ἦν εἶναι, etc., annexées à l'édition de la Métaphysique d'Aristote due à Schwegler, vol. II, p. 369, 378.

Au sujet du petit nombre de définitions imparfaites qu'Aristote semble aussi attribuer à Demokritos, V. Trendelenburg, Comment. ad Aristot. De Animâ, p. 212.

(3) Aristote fait remarquer au sujet des Pythagoriciens, qu'ils rapportaient les vertus au nombre et aux relations numériques, — sans donner d'elles une théorie qui leur fût propre — τὰς γὰρ ἀρετὰς εἰς τοὺς ἀριθμοὺς ἀνάγων οὐχ

désignant des attributs moraux comme des agrégats logiques comprenant maints jugements dans des cas particuliers, et renfermant une certaine harmonie ou accord de dessein parmi les jugements séparés; comparer un grand nombre de ces derniers, par un procédé minutieux de dialectique, de manière à éprouver le caractère constant et complet de l'agrégat logique ou notion générale, tel qu'il existait dans l'esprit de chaque homme : — toutes ces opérations étaient des parties du même mouvement progressif dont Sokratês fut l'auteur.

Ce fut à cette époque un grand progrès de briser la lourde masse que les anciens philosophes concevaient comme science, et d'étudier la morale à part, en s'en référant, plus ou moins distinctement, à sa fin appropriée. Bien plus, nous voyons (si nous pouvons nous fier au « Phædôn » de Platon) (1) que Sokratês, avant de se décider pour cette séparation prononcée, avait essayé de construire, ou du moins avait appelé de ses vœux, un système non divisé et réformé comprenant également la physique soumise à la fin morale; plan d'une physique optimiste, appliquant l'idée générale de « ce qui était le meilleur » comme le principe dominant d'où l'on devait tirer les explications physiques; ce qu'il espérait trouver, mais qu'il ne trouva pas, dans Anaxagoras. Mais ce fut un pas plus grand encore de saisir et de faire ressortir dans une application consciente les traits essentiels de ce procédé logique, dont l'emploi exact forme en grande partie notre garantie pour la vérité en général. Les notions de genres, de genres subordonnés, et d'individus en tant que compris dans ces genres (nous n'avons pas besoin de signaler ici les points sur lesquels Platon et Aristote différaient l'un de l'autre, et des conceptions modernes sur ce sujet) étaient à cette époque mises nouvellement à la portée de l'esprit humain d'une manière claire. L'emploi abondant de la division logique que fait Platon dans quelques-uns de

---

οἰκείαν τῶν ἀρετῶν τὴν θεωρίαν ἐποιεῖτο (Ethic. Magn. I, 1).

(1) Platon, Phædon, ch. 102 *seq.* p. 96, 97.

ses dialogues, tels que le Sophistês et le Politikos, semble pouvoir être rapporté en partie à son désir de familiariser les auditeurs avec ce qui était alors une nouveauté, aussi bien que d'augmenter son développement, et de diversifier son mode d'application. Il saisit de nombreuses occasions indirectes de la placer en pleine lumière, en mettant dans la bouche de ses interlocuteurs des réponses qui impliquent une complète indifférence de leur part sur ce point, indifférence que Sokratês relève ensuite dans le cours du dialogue (1). Ce qui fut commencé alors par Sokratês, et perfectionné par Platon, le génie d'Aristote l'incorpora comme partie dans un système compréhensif de logique formelle; système qui avait non-seulement une valeur extraordinaire par rapport aux procédés et aux controverses de son temps, mais qui aussi, ayant insensiblement pénétré dans les esprits des hommes instruits, a contribué beaucoup à former ce que les habitudes de la pensée moderne ont d'exact. Bien qu'il ait été agrandi et refondu aujourd'hui par quelques auteurs modernes (en particulier par M. John Stuart Mill, dans son admirable « System of Logic »), et qu'il ait reçu une structure proportionnée à la vaste augmentation de connaissances et à la grande extension de méthode positive qui appartiennent au temps actuel, — nous devons nous rappeler que la distance entre la meilleure logique moderne et

---

(1) Comme spécimen entre beaucoup d'autres, V. Platon, Théætèt. ch. 11, p. 146 C. Brandis, et en partie C. Heyder (V. Heyder, Kritische Darstellung und Vergleichung der Aristotelischen und Hegelschen Dialektik, part. I, p. 85, 129) soutiennent qu'on ne doit pas considérer le procédé logique, appelé division, comme ayant été employé par Sokratês en même temps que la définition, mais qu'il commence avec Platon : pour preuve, ils font remarquer que dans les deux dialogues platoniques appelés Sophistês et Politicus, où ce procédé est très-abondamment employé, Sokratês ne dirige pas la conversation. Il ne faut pas, je crois, insister beaucoup sur cette circonstance; et les termes dans lesquels Xénophon décrit la méthode de Sokratês (διαλέγοντας κατὰ γένη τὰ πράγματα, Mem. IV, 5, 12) semblent impliquer un procédé aussi bien que l'autre : en effet, il n'était guère possible de les tenir séparés, avec un causeur aussi abondant que Sokratês. Platon sans doute agrandit à la fois et systématisa la méthode de toute manière, et surtout il fit un plus grand usage du procédé de division, parce qu'il poussa le dialogue dans une recherche scientifique positive plus loin que Sokratês.

celle d'Aristote est à peine aussi grande que celle qui existe entre Aristote et ceux qui le précédaient d'un siècle, — Empedoklês, Anaxagoras et les Pythagoriciens, et que le mouvement qui dépasse ces derniers commence avec Sokratês.

Xénophon, Platon et Aristote représentent le développement et l'usage habituel de classification logique comme concourant avec la dialectique et en dépendant. Dans cette discussion réduite en méthode, si bien en harmonie avec la sociabilité marquée du caractère grec, le prompt retour d'une question brève et d'une courte réponse était nécessaire pour stimuler l'attention, à une époque où l'habitude d'une réflexion suivie et exacte sur des sujets abstraits avait été si peu cultivée. Mais la dialectique de Sokratês eut des particularités beaucoup plus grandes et plus importantes que celle-ci. Nous devons toujours considérer sa méthode conjointement avec les sujets auxquels il l'appliquait. Comme ces sujets n'étaient ni abstrus ni spéciaux, mais se rapportaient à la vie pratique de la maison, de la place du marché, de la cité, du dikasterion, du gymnase ou du temple, avec lesquels tout le monde était familier, — Sokratês ne se présenta jamais comme maître, ni comme un homme ayant des connaissances nouvelles à communiquer. Au contraire, il désavoua de telles prétentions, d'une manière uniforme et même avec insistance. Les sujets sur lesquels il parlait étaient précisément ceux que chacun déclarait connaître parfaitement et complétement, et sur lesquels chacun se croyait en état d'instruire les autres, plutôt que de demander à être instruit lui-même. Sur des questions telles que celles-ci : — Qu'est-ce que la justice? — Qu'est-ce que la piété? — Qu'est-ce qu'une démocratie? — Qu'est-ce qu'une loi? — tout homme s'imaginait pouvoir donner une opinion avec confiance, et même s'étonnait qu'une autre personne pût éprouver une difficulté. Quand Sokratês, faisant profession d'ignorance, posait une question pareille, il obtenait facilement une réponse, faite sur-le-champ et avec très-peu de réflexion. Cette réflexion prétendait être l'explication ou la définition d'un terme, — familier, il est

vrai, mais d'un sens large et compréhensif, — donnée par quelqu'un qui n'avait jamais essayé de se rendre compte de sa signification. Après avoir obtenu cette réponse, Sokratês posait de nouvelles questions s'appliquant à des cas particuliers, questions auxquelles l'interlocuteur était forcé de faire des réponses incompatibles avec la première, prouvant ainsi que la définition était ou trop étroite, ou trop large, ou défectueuse sous quelque rapport essentiel. Alors l'interlocuteur corrigeait sa réponse ; mais c'était le prélude d'autres questions auxquelles il ne pouvait être répondu que par des moyens incompatibles avec la correction ; et l'interlocuteur, après maints efforts pour se tirer d'embarras, était obligé de s'avouer coupable de contradictions, en reconnaissant qu'il ne pouvait faire de réponse satisfaisante à la question primitive, qui avait paru d'abord si aisée et si familière. Ou, s'il ne le reconnaissait pas lui-même, les auditeurs du moins le sentaient fortement. Le dialogue, tel qu'il nous est donné, aboutit communément à un résultat purement négatif, prouvant que l'interlocuteur était incapable de répondre à la question qui lui était proposée, d'une manière logique et satisfaisante même pour lui. De même que Sokratês déclarait dès le commencement ne pas avoir de théorie positive à soutenir, de même il garde jusqu'à la fin le même air d'un homme qui s'instruit, qui serait content de résoudre la difficulté s'il le pouvait, mais qui regrette d'éprouver lui-même un désappointement quant à l'instruction que l'interlocuteur avait promise.

Nous voyons par cette description de la voie d'interrogatoire contradictoire que suivait cet homme remarquable, combien était intime le lien de connexion entre la méthode de dialectique et la distribution logique des détails en espèces et en genres. La discusssion soulevée d'abord par Sokratês roule sur le sens de quelque terme étendu et générique : les questions à l'aide desquelles il la poursuit mettent la réponse faite en collision avec divers détails qu'elle ne devait pas comprendre, mais qu'elle comprend, — ou avec d'autres qu'elle devait comprendre, mais qu'elle ne comprend pas. C'est de cette manière que le groupe latent

et indéfini d'associations d'idées, qui s'était formé autour d'un terme familier, est pour ainsi dire pénétré par un levain qui fermente, le force à s'épanouir en parties apparentes, et amène la fonction appropriée, que ce terme devait remplir, à devenir le sujet d'une connaissance distincte. Les contradictions auxquelles l'auditeur est entraîné dans ses diverses réponses lui prouvent qu'il n'a pas encore acquis quelque chose qui ressemble à une conception claire et entière de l'attribut commun qui unit ensemble les divers détails compris dans quelque terme qui est toujours sur ses lèvres, — ou peut-être le mettent à même de découvrir un fait différent, non moins important, c'est qu'il n'existe pas d'attribut commun pareil, et que la généralisation est purement nominale et illusoire. Dans l'un ou dans l'autre cas, il est mis sur la suite de pensées qui mène à corriger la généralisation, et l'éclaire pour arriver à ce que Platon (1) appelle voir l'Unité dans la Pluralité et la Pluralité dans l'Unité. Sans avoir de prédécesseur à copier, Sokratês tomba pour ainsi dire instinctivement dans ce qu'Aristote (2) décrit comme la double voie du procédé de dialectique, — briser l'unité pour en former la pluralité, et recombiner la pluralité pour en faire l'unité. Le premier devoir, à la fois le premier et le plus essentiel, Sokratês le remplissait directement au moyen de sa série analytique de questions; — quand au second, ou procédé synthétique, c'était un devoir dont il ne se chargea pas souvent directement, mais il s'efforça d'armer et de stimuler l'esprit de l'auditeur, de manière à lui permettre de le faire par lui-même. Cette unité et cette pluralité désignent la distribution logique d'un sujet d'une grande diversité en termes génériques, avec une intelligence claire des attributs

(1) Platon, Phædre, c. 196, p. 265 D; Sophistês, c. 88, p. 258 E.

(2) Aristote, Topic. VIII, 14, p. 164, 6, 2. Ἐστὶ μὲν γὰρ ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν διαλεκτικὸς ὁ προτατικὸς καὶ ἐνστατικός. Ἐστὶ δὲ τὸ μὲν προτείνεσθαι, ἓν ποιεῖν τὰ πλείω (δεῖ γὰρ ἓν ὅλως ληφθῆναι πρὸς ὃ ὁ λόγος) τὸ δ' ἐνίστασθαι, τὸ ἓν πολλά· ἢ γὰρ διαιρεῖ ἢ ἀναιρεῖ τὸ μὲν διδοὺς, τὸ δ' οὔ, τῶν προτεινομένων.

C'est à Sokratês que le talent de dialectique dut sa grande extension et son grand développement (Aristote, Metaphys. XIII, 4, p. 1078, 6).

impliqués ou compris dans chaque terme, de manière à distinguer ces détails auxquels il s'applique réellement. A un moment où cette distribution logique était encore nouvelle comme sujet de connaissance, elle eût difficilement pu être approfondie et arrangée dans l'esprit par un procédé quelconque moins rigoureux que celui de la dialectique de Sokratês reposant sur un interrogatoire contradictoire, et appliqué à l'analyse de quelques essais de définition faits à la hâte par des interlocuteurs; procédé qui consiste dans ce « discours procédant par induction et dans cette recherche de (notions générales claires ou) définitions de termes généraux, » qu'Aristote signale avec tant de justesse comme son innovation particulière.

J'ai déjà appelé l'attention sur la conviction d'une mission religieuse sous l'empire de laquelle Sokratês agissait en poursuivant ce système de conversation et d'interrogation. Il le commença probablement en manière d'essai (1), sur une modeste échelle, et sous la pression d'un embarras logique qui pesait sur son propre esprit. Mais à mesure qu'il avançait, et qu'il voyait qu'il réussissait et qu'il acquérait de la réputation dans un certain cercle d'amis, son âme ardente se pénétra de plus en plus de dévouement pour ce qu'il regardait comme un devoir. Ce fut à cette époque probablement que son ami Chærephôn revint avec la réponse de l'oracle de Delphes (mentionnée quelques pages plus haut) à laquelle Sokratês lui-même faisait allusion comme l'ayant poussé à étendre le cercle de sa conversation, et à questionner une classe de personnes qu'il n'avait pas osé approcher auparavant, — les politiques, les poëtes et les artisans en renom. Il les trouva plus confiants dans leur propre sagesse que des individus plus humbles, mais tout aussi incapables de répondre à ses questions sans être jetés dans des répliques contradictoires.

(1) Ce que Platon fait dire à Sokratês dans l'Eutyphrôn, ch. 12, p. 11 D — Ἄκων εἰμὶ σοφός, etc., peut être regardé comme vrai, du moins au commencement de la carrière active de Sokratês : cf. l'Hippias Minor. ch. 18, p. 376 B; Lachês, c. 32, p. 200 E.

Cet examen des hommes remarquables d'Athènes est mis en relief dans « l'Apologie platonique », parce qu'il fut la principale cause de cette impopularité que Sokratês déplore à la fois et expose devant les dikastes. Ce fut la partie de sa conduite qui fit le plus d'impression, aux yeux tant de ses ennemis que de ses admirateurs, aussi bien que la plus flatteuse pour ses dispositions naturelles. Néanmoins, ce serait une erreur de présenter cette partie du dessein général de Sokratês, — ou de sa mission divine, si nous adoptons son propre langage, — comme si c'était le tout, et de le dépeindre comme un homme se mettant en avant uniquement pour démasquer l'élite des principaux personnages, politiques, sophistes, poëtes ou autres, qui avaient acquis une réputation non méritée, et étaient enflés d'une folle opinion de leurs talents, quand ils étaient en réalité superficiels et incapables. Se faire une telle idée de Sokratês, c'est à la fois insuffisant et erroné. Sa conversation (comme je l'ai fait remarquer auparavant) était absolument universelle, et il s'adressait à tous sans distinction; tandis que le défaut intellectuel qu'il s'efforçait de corriger n'était pas du tout particulier aux principaux personnages, mais qu'il leur était commun avec la masse de l'humanité, — bien qu'il semble exagéré en eux, en partie parce qu'on attend d'eux davantage, en partie parce que le sentiment général d'estime de soi-même est à un niveau plus élevé, naturellement et avec raison, dans leurs cœurs, que dans ceux des personnes ordinaires. Ce défaut était « l'apparence et l'opinion du savoir sans la réalité, » sur la vie humaine avec ses devoirs, ses buts et ses conditions, — dont la connaissance était appelée expressément par Sokratês « l'humaine sagesse, » et regardée par lui comme essentielle à la dignité d'un citoyen; tandis qu'il considérait les autres branches de la science comme au-dessus du niveau de l'homme (1), et

(1) Xénoph. Memor. I, 1, 12-16. Πότερόν ποτε νομίσαντες ἱκανῶς ἤδη τἀνθρώπεια εἰδέναι ἔρχονται (les physiciens) ἐπὶ τὸ περὶ τῶν τοιούτων φροντίζειν · ἢ τὰ μὲν ἀνθρώπεια παρέντες, τὰ δὲ δαιμονία σκοποῦντες, ἡγοῦνται τὰ προσήκοντα πράττειν ... Αὐτὸς δὲ περὶ τῶν ἀνθρωπείων ἀεὶ διελέγετο,

comme un effort de curiosité non-seulement superflu, mais répréhensible. La guerre qu'il fit à cette fausse conviction de posséder le savoir, dans un homme aussi bien que dans un autre, sur ces sujets (car chez lui, je le répète, nous ne devons jamais séparer la méthode des sujets), — marquée clairement même dans Xénophon, reçut une lumière abondante et frappante du génie de Platon, et constitua le véritable plan de mission qui remplit la dernière moitié de sa longue existence : plan beaucoup plus compréhensif, aussi bien que plus généreux, que ces luttes contre les sophistes qui lui sont attribuées par tant d'auteurs comme son objet principal (1).

En suivant le fil de son examen, il n'y avait pas de question sur laquelle Sokratês insistât plus fréquemment que sur le contraste entre l'état de connaissance des hommes sur les sujets généraux de l'homme et de la société, — et celui que les artistes ou gens de profession possédaient respectivement dans leurs arts spéciaux. Il reproduisait si constamment cette comparaison que ses ennemis l'accusaient de

---

σκοπῶν, τί εὐσεβὲς, τί ἀσεβὲς, καὶ περὶ τῶν ἄλλων, ἃ τοὺς μὲν εἰδότας ἡγεῖτο καλοὺς κἀγαθοὺς εἶναι, τοὺς δὲ ἀγνοοῦντας ἀνδραποδώδεις ἂν δικαίως κεκλῆσθαι.

Platon, Apol. Sokr. ch. 5, p. 20 C. Ἥπερ ἐστὶν ἴσως ἀνθρωπίνη σοφία· τῷ ὄντι γὰρ κινδυνεύω ταύτην εἶναι σοφός· οὗτοι δὲ τάχ' ἂν, οὓς ἄρτι ἔλεγον, μείζω τινὰ ἢ κατ' ἄνθρωπον σοφίαν σοφοὶ εἶεν, etc. Cf. c. 9, p. 23 A.

(1) C'est le dessein étroit que Plutarque attribue à Sokratês, Quæstiones Platonicæ, p. 999 E : cf. aussi Tennemann, Geschicht. der Philos. part. II, art. 1, vol. II, p. 81.

Au milieu de l'effusion habituelle de censures sans fondement contre les sophistes, que nous trouvons ici dans Tennemann, une assertion est remarquable. Il nous dit qu'il fut d'autant plus facile à Sokratês d'abattre les sophistes, que leur esprit superficiel et de peu de valeur, après une courte période de vogue, avait déjà été découvert par des hommes intelligents et était en train de tomber en discrédit.

Il est étrange de voir faire une telle assertion pour une période qui s'écoule entre 420 et 399 avant J.-C., l'ère où Protagoras, Prodikos, Hippias, etc., atteignirent la plus haute célébrité.

Et que devons-nous dire de l'assertion, que Sokratês abattit les sophistes, quand nous nous rappelons que l'école mégarique et Antisthenês, — émanant tous deux de Sokratês, — sont plus fréquemment attaqués que toute autre école dans les dialogues de Platon, comme ayant tous ces penchants sceptiques et disputeurs que l'on reproche aux sophistes ?

l'user jusqu'à la corde (1). Prenez un homme d'une vocation spéciale, un charpentier, un dinandier, un pilote, un musicien, un chirurgien, — et examinez-le sur l'état de ses connaissances dans sa profession, — vous le trouverez capable d'indiquer les personnes de qui il les tient, et les pas par lesquels il les a acquises d'abord : il peut vous décrire son but général, avec les moyens particuliers qu'il y emploie pour l'atteindre, aussi bien que la raison pour laquelle il faut employer de tels moyens et prendre des précautions afin de combattre tels et tels obstacles particuliers : il peut enseigner sa profession à d'autres ; dans les questions relatives à son métier, il compte comme autorité, de sorte qu'aucune personne en dehors de la profession ne songe à contester la décision d'un chirurgien dans un cas de maladie, ni celle d'un pilote en mer. Mais s'il en est ainsi pour tout art spécial, combien le contraste est grand par rapport à l'art de mener une vie droite, sociale et utile, qui forme, ou devrait former, l'affaire commune également importante pour chacun et pour tous ! A ce sujet, Sokratês faisait remarquer (2) que chacun se croyait parfaitement bien ins-

(1) Platon, Gorg. ch. 101, p. 491 A. Kalliklês. Ὡς ἀεὶ ταὐτὰ λέγεις, ὦ Σώκρατες. Sokratês. Οὐ μόνον γε, ὦ Καλλικλεῖς, ἀλλὰ περὶ τῶν αὐτῶν. Kalliklês. Νὴ τοὺς θεοὺς, ἀτεχνῶς γε ἀεὶ σκυτέας καὶ κναφέας καὶ μαγείρους λέγων καὶ ἰατροὺς, οὐδὲν παύῃ. Cf. Platon, Sympos. p. 221 E ; et Xénophon, Memorab. I, 2, 37 ; IV, 5, 5.

(2) Il n'est pas aisé de s'en référer à des passages particuliers comme exemples du contraste exposé dans le texte, contraste qu'on retrouve toutefois dans des portions considérables de maints dialogues platoniques, sous une forme ou sous une autre. V. le Menôn, c. 27-33, p. 90-94 ; Protagoras, c. 28, 29, p. 319, 320 ; Politicus, c. 38, p. 299 D ; Lachês, c. 11, 12, p. 185, 186 ; Gorgias, c. 121, p. 501 A ; Alkibiadês, I, c. 12-14, p. 108, 109, 110 ; c. 20, p. 113 C, D.

Xénophon, Memor. III, 5, 21, 22 ; IV, 2, 20-23 ; IV, 4, 5 ; IV, 6, I. De ces passages, IV, 2, 20, 23 est un des plus remarquables.

Il est à remarquer que Sokratês (dans l'Apologie Platonique, ch. 7, p. 22), quand il décrit les détours (πλάνην) qu'il fait pour éprouver un savoir supposé, d'abord chez les hommes d'Etat, ensuite chez les poëtes, enfin chez les artisans et les gens de métier, est satisfait des réponses seulement qu'il reçoit de ces derniers sur des choses relatives à leurs commerces ou à leurs métiers respectifs. Ils auraient été des hommes sages, n'eût-ce été cette circonstance, que comme ils connaissaient ces choses particulières, ils s'imaginaient savoir aussi d'autres choses.

truit, et était plein de confiance dans ses propres connaissances, — sans savoir de qui il les tenait, ni par quels pas successifs il les avait acquises : personne n'avait jamais consacré de réflexion spéciale ni aux buts, ni aux moyens, ni aux obstacles; personne ne pouvait expliquer les notions qu'il possédait dans son esprit, ni en rendre un compte logique, quand on lui posait des questions convenables; personne ne pouvait instruire un autre homme, comme on pouvait le conclure (pensait-il) du fait qu'il n'y avait pas de maîtres de profession, et que les fils des hommes les meilleurs étaient souvent dépourvus de mérite : chacun savait pour lui-même, et avançait avec assurance des propositions générales, sans considérer aucun autre homme comme plus instruit que lui, — cependant on ne voyait pas finir les dissentiments et les disputes sur des cas particuliers (1).

Tel était le contraste général que Sokratês cherchait à graver dans l'esprit de ses auditeurs par une variété de questions qui s'y rapportaient, directement ou indirectement. Une manière de le présenter, à laquelle Platon consacra une grande part de son génie pour la développer en dialogue, était de discuter la question de savoir si l'on peut réellement enseigner la vertu : comment il se faisait que des hommes supérieurs tels qu'Aristeidês et Periklês (2) acquissent les qualités éminentes essentielles pour guider et gouverner Athènes, — puisqu'ils ne les avaient jamais apprises sous aucun maître connu, comme ils avaient étudié la musique et la gymnastique, — et qu'ils ne pouvaient assurer les mêmes mérites à leurs fils, soit par leur action personnelle, soit par celle d'un maître quelconque. N'était-ce pas plutôt que la vertu, qui n'était jamais enseignée expressément, ne pouvait l'être en réalité; mais qu'elle était accordée ou retenue selon la volonté et la grâce spéciales des dieux? Si un homme a un jeune cheval à dompter ou à dresser, il trouve facilement un dresseur de profession, entièrement

(1) Platon, Eutyphrôn, c. 8, p. 7 D; Xénoph. Memor. IV, 4, 8.

(2) Xénoph. Memor. IV, 2, 2. Platon, Menôn, c. 33, p. 94.

familier avec les habitudes de la race (1), pour communiquer à l'animal la qualité requise; mais qui peut-il trouver pour enseigner la vertu à ses fils, avec les mêmes connaissances préliminaires et le même résultat assuré? Bien plus, comment quelqu'un peut-il enseigner la vertu, ou affirmer que la vertu peut être enseignée, s'il n'est prêt à expliquer ce que c'est que la vertu, et quels sont les points d'analogie et de différence entre ses diverses branches, — la justice, la tempérance, le courage, la prudence, etc.? Dans plusieurs des dialogues de Platon, la discussion roule sur l'analyse de ces mots mentionnés en dernier, — le « Lachês » et le « Protagoras » sur le courage, le « Charmidês » sur la tempérance, et « l'Eutyphrôn » sur la sainteté.

C'est par ces discussions, et d'autres semblables, que Sokratês, et Platon enchérissant sur son maître, soulevaient indirectement toutes les questions importantes relatives à la société, aux aspirations et aux devoirs de l'homme, et aux principales qualités morales qu'on regardait comme vertueuses dans des individus. Comme les termes généraux, sur lesquels roulait sa conversation, étaient au nombre des plus courants et des plus familiers de la langue, de même aussi les abondants exemples de détails, à l'aide desquels il éprouvait la compréhension rationnelle de l'auditeur et l'application logique qu'il faisait de ces grands mots, étaient choisis dans les phénomènes les mieux connus de la vie journalière (2); faisant sentir la contradiction, s'il en existait, d'une manière évidente pour chacun. Les réponses qui lui étaient faites, — non-seulement par des citoyens ordinaires, mais par des hommes de talent et de génie, tels que les poëtes ou les rhéteurs, quand une explication leur était demandée sur les expressions et sur les idées morales présen-

(1) Cf. Platon, Apol. Sokr. ch. 4, p. 20 A; Xénoph. Memor. IV, 2, 25.

(2) Xénoph. Mem. IV, 6, 15. Ὅποτε δὲ αὐτός τι τῷ λόγῳ διεξίοι, διὰ τῶν μάλιστα ὁμολογουμένων ἐπορεύετο, νομίζων ταύτην τὴν ἀσφάλειαν εἶναι λόγου · τοιγαροῦν πολὺ μάλιστα ὧν ἐγὼ οἶδα, ὅτε λέγοι, τοὺς ἀκούοντας ὁμολογοῦντας παρεῖχε.

tées dans leurs compositions (1), — révélaient également cet état d'esprit contre lequel était dirigée sa croisade, ordonnée et consacrée par l'oracle de Delphes, — l'apparence et l'idée présomptueuse de posséder le savoir sans un savoir réel. Elles attestaient une conviction confiante, ferme sur les questions les plus grandes et les plus graves relatives à l'homme et à la société, dans l'esprit de personnes qui ne leur avaient jamais consacré assez de réflexions pour savoir qu'elles renfermaient quelque difficulté. Cette conviction s'était formée d'une manière graduelle et inconsciente, en partie par une communication dogmatique, en partie par une inspiration insensible venue des autres; procédé commençant antérieurement à la raison en tant que faculté, — se continuant avec peu d'aide et sans contrôle de la part de la raison, — et n'étant jamais revu finalement. Avec les grands termes et les propositions courantes concernant la vie et la société humaines, un corps complexe d'associations d'idées s'était accumulé, composé de détails sans nombre, chacun d'eux trivial séparément et perdu pour la mémoire, — liés ensemble par un sentiment puissant, et puisés pour ainsi dire par chaque homme dans l'atmosphère d'autorité et d'exemple qui l'entourait. C'est sur cette base que reposait réellement le savoir imaginaire; et la raison, quand on l'invoquait, était appelée simplement pour aider, exposer ou défendre le sentiment préexistant; comme un accessoire après le fait, et non comme un criterium de vérification. Tout homme trouvait ces convictions dans son propre esprit, sans savoir comment elles s'y étaient établies; et les voyait dans les autres, comme faisant partie d'un fonds général de lieux communs et de croyances non vérifiées. Comme les mots avaient à la fois une large signification, qu'ils étaient compris dans des procédés intellectuels anciens et familiers, et entourés d'un corps puissant de sentiment, — les assertions générales dans lesquelles ils étaient compris paraissaient évidentes par elles-mêmes et impo-

(1) Platon, Apol. Sokr. c. 7, p. 22 C: Cf. Platon, Iôn, p. 533, 534.

santes pour tous : de sorte que, malgré des disputes continuelles dans des cas particuliers, aucun homme ne se croyait obligé d'analyser les propositions générales elles-mêmes, ni de réfléchir s'il avait vérifié leur signification, et s'il pouvait les appliquer d'une manière rationnelle et logique (1).

Le phénomène signalé ici est trop évident, même dans le temps actuel, pour avoir besoin de plus d'élucidation comme fait. En morale, en politique, en économie politique, sur tous les sujets relatifs à l'homme et à la société, — on voit dominer assez la même conviction confiante de posséder le savoir sans la réalité; la même génération et la même propagation, par l'autorité et l'exemple, de convictions non vérifiées, reposant sur un sentiment fort, sans connaissance de la marche ou des conditions de leur développement; le même enrôlement de la raison comme avocat exclusif d'un sentiment préétabli ; la même illusion qui fait croire que, comme tout homme est familier avec la langue, il est maître des faits, des jugements et des tendances complexes, compris dans sa signification, — et qu'il est capable à la fois d'appliquer des mots compréhensifs et de soutenir la vérité ou le mensonge de vastes propositions, sans analyse ni étude spéciale (2).

Il y a toutefois une différence importante à signaler entre notre époque et celle de Sokratês. De son temps, les impressions relatives, non-seulement à l'homme et à la société, mais encore au monde physique, étaient également dépourvues de caractère scientifique ; elles se produisaient et se propageaient elles-mêmes. L'astronomie populaire de l'épo-

(1) Ἀλλὰ ταῦτα μὲν (dit Sokratês à Euthydêmos) ἴσως, διὰ τὸ σφόδρα πιστεύειν εἰδέναι, οὐδ' ἐσκέψω (Xénophon, Memor. IV, 2, 36) : Cf. Platon, Alkib. I, ch. 14, p. 110 A.

(2) « Moins une science est avancée, moins elle a été bien traitée, et plus elle a besoin d'être enseignée. C'est ce qui me fait beaucoup désirer qu'on ne renonce pas en France à l'enseignement des sciences idéologiques, morales et politiques, qui, après tout, sont des sciences comme les autres, — *à la différence près que ceux qui ne les ont pas étudiées sont persuadés de si bonne foi de les savoir, qu'ils se croient en état d'en décider* » (Destutt de Tracy, Eléments d'Idéologie, Préface, p. 34, éd. Paris, 1827).

que sokratique était un agrégat d'observations superficielles et de conclusions imaginaires primitives, passant sans examen des hommes plus âgés aux plus jeunes, accepté avec une foi aveugle et consacré par un sentiment intense. Non-seulement des hommes tels que Nikias ou Anytos et Melêtos, mais Sokratês lui-même, protestaient contre l'impudence d'Anaxagoras, quand il dégradait le divin Hêlios et la divine Selênê en faisant d'eux un soleil et une lune de mouvements et de grandeur calculables. Mais aujourd'hui le développement du point de vue scientifique, avec l'immense accroissement de connaissances physiques et mathématiques fondées sur la méthode, a appris à tout le monde que ces convictions astronomiques et physiques n'étaient rien de plus qu'une « illusion de posséder le savoir sans la réalité (1) ». Chacun y renonce sans hésitation, cherche ses conclusions auprès d'un maître versé dans la science et ne songe qu'aux preuves seules comme garantie. Un homme qui n'a jamais fait de l'astronomie une étude spéciale sait qu'il l'ignore : s'imaginer la connaître, sans une telle préparation, serait regardé comme une absurdité de sa part. Si le point de vue scientifique a acquis une prépondérance complète par rapport au monde physique, il a fait peu de chemin comparativement sur les sujets qui regardent l'homme et la société, — dans lesquels « l'illusion de posséder le savoir sans réalité » continue à régner, non sans critique et opposition, toutefois

(1) « Il n'y a pas de science qui, plus que l'astronomie, ait besoin d'autant de préparation, ou qui fasse un appel plus large à cette libéralité intellectuelle qui est prête à adopter tout ce qui est démontré, ou à concéder tout ce qui est rendu grandement probable, quelque nouveaux et rares que puissent être les points de vue dans lesquels les objets les plus familiers peuvent par là être placés. Presque toutes *ses conclusions sont en contradiction ouverte et frappante avec celles de l'observation superficielle et vulgaire*, et avec ce qui paraît à chacun le *témoignage le plus positif de ses sens*, jusqu'à ce qu'il ait compris et pesé les preuves du contraire. Ainsi la terre sur laquelle il se tient, et qui a servi pendant des siècles de fondement inébranlable aux plus solides créations soit de l'art, soit de la nature, l'astronome la dépouille de son attribut de fixité, et la conçoit comme tournant rapidement sur son axe, et en même temps comme s'avançant dans l'espace avec une grande célérité, etc. (Sir John Herschel, Astronomy, Introduction, sect. 2).

encore comme une force considérable. Et si un nouveau Sokratês devait poser la même question dans la place du marché à des hommes de tout rang et de toute profession, il trouverait la même persuasion confiante, le même dogmatisme naïf, quant aux généralités, — le même aveuglement hésitant et les mêmes contradictions, au moment de l'épreuve par les détails d'un examen contradictoire.

A l'époque de Sokratês, cette dernière comparaison n'était pas à faire, puisqu'il n'existait, dans aucun genre, de corps de doctrine scientifiquement constitué ; mais la comparaison qu'il fit réellement, empruntée aux commerces et aux métiers spéciaux, lui fournit un résultat important. Il fut le premier à voir (et cette idée traverse toutes ses spéculations) que, de même que dans chaque art ou profession il y a une fin à atteindre, — une théorie, qui pose les moyens et les conditions par lesquels on peut l'atteindre, — et des préceptes, tirés de cette théorie, — préceptes qui, pris collectivement, dominent et couvrent presque tout le champ de la pratique, mais dont chacun, pris séparément, est sujet à lutter avec d'autres, et est conséquemment sujet à des cas d'exception ; de même tout cela n'est pas moins vrai et n'admet pas moins la possibilité d'être réalisé, relativement à l'art général de la vie et de la société humaines. Il y a une fin grande et qui embrasse tout, — la sécurité et le bonheur, en tant que praticables, de tous les membres de la société et de chacun d'eux (1) : il peut y avoir une théorie

(1) Xénoph. Memor. IV, 1, 2. Ἐτεκμαίρετο (Sokratês) δὲ τὰς ἀγαθὰς φύσεις, ἐκ τοῦ ταχύ τε μανθάνειν οἷς προσέχοιεν, καὶ μνημονεύειν ἃ ἂν μάθοιεν, καὶ ἐπιθυμεῖν τῶν μαθημάτων πάντων, δι' ὧν ἐστὶν οἰκίαν τε καλῶς οἰκεῖν καὶ πόλιν, καὶ τὸ ὅλον ἀνθρώποις τε καὶ ἀνθρωπίνοις πράγμασιν εὖ χρῆσθαι. Τοὺς γὰρ τοιούτους ἡγεῖτο παιδευθέντας οὐκ ἂν μόνον αὐτούς τε εὐδαίμονας εἶναι καὶ τοὺς ἑαυτῶν οἴκους καλῶς οἰκεῖν, ἀλλὰ καὶ ἄλλους ἀνθρώπους καὶ πόλεις δύνασθαι εὐδαίμονας ποιῆσαι.

Ib. III, 2, 4. Καὶ οὕτως ἐπισκοπῶν, τίς εἴη ἀγαθοῦ ἡγεμόνος ἀρετὴ, τὰ μὲν ἄλλα περιῄρει, κατέλειπε δὲ, τὸ εὐδαίμονας ποιεῖν, ὧν ἂν ἡγῆται.

Ib. III, 8, 3, 4, 5; IV, 6, 8. Il explique que τὸ ἀγαθὸν signifie τὸ ὠφέλιμον — μέχρι δὲ τοῦ ὠφελίμου πάντα καὶ αὐτὸς συνεπεσκόπει καὶ συνδιεξῄει τοῖς συνοῦσι (IV, 7, 8). Cf. Platon, Gorgias, ch. 66, 67, p. 474 D, 475 A.

qui pose ces moyens et ces conditions en vertu desquels on peut approcher de cette fin le plus possible ; il peut y avoir également des préceptes, prescrivant à tout homme la conduite et le caractère qui lui permettraient le mieux de se faire auxiliaire pour arriver à ce but, et le détournant impé-

---

Les choses sont appelées ἀγαθὰ καὶ καλὰ d'une part, et κακὰ καὶ αἰσχρὰ de l'autre, par rapport chacune à sa fin distincte, qui est de détourner ou de mitiger, dans un cas — de pousser ou d'augmenter dans l'autre — différents modes de la souffrance humaine. De même encore, III, 9, 4, nous trouvons les phrases — ἃ δεῖ πράττειν — ὀρθῶς πράττειν — τὰ συμφορώτατα αὐτοῖς πράττειν — toutes employées comme équivalentes.

Platon, Symposion, p. 205 A. Κτήσει γὰρ ἀγαθῶν εὐδαίμονες ἔσονται — καὶ οὐκέτι προσδεῖ ἐρέσθαι, ἵνατι δὲ βούλεται εὐδαίμων εἶναι ; ἀλλὰ τέλος δοκεῖ ἔχειν ἡ ἀπόκρισις ; cf. Euthydêm. c. 20, p. 279 A ; c. 25, p. 281 D.

Platon, Alkibiadês, II, ch. 13, p. 145 C. Ὅστις ἄρα τι τῶν τοιούτων οἶδεν, ἐὰν μὲν παρέπηται αὐτῷ ἡ τοῦ βελτίστου ἐπιστήμη — αὐτὴ δ' ἦν ἡ αὐτὴ δήπου ἥπερ καὶ ἡ τοῦ ὠφελίμου — φρόνιμόν γε αὐτὸν φήσομεν καὶ ἀποχρῶντα ξύμβουλον, καὶ τῇ πόλει καὶ αὐτὸν ἑαυτῷ · τὸν δὲ μὴ ποιοῦντα, τἀνάντια τούτων. Cf. Platon, Republ. VI, p. 504 E. Le fait que ce dialogue, appelé Alkibiadês II, était considéré par quelques-uns comme appartenant non à Platon, mais à Xénophon ou à Æschinês le socratique, ne lui enlève rien de son importance comme preuve au sujet des spéculations de Sokratês (V. Diog. Laërt. II, 61, 62 ; Athénée, V, p. 220).

Platon, Apol. Sokr. c. 17, p. 30 A. Οὐδὲν γὰρ ἄλλο πράττων περιέρχομαι, ἢ πείθων ὑμῶν καὶ νεωτέρους καὶ πρεσβυτέρους, μήτε σωμάτων ἐπιμελεῖσθαι μήτε χρημάτων πρότερον μήτε οὕτω σφόδρα, ὡς τῆς ψυχῆς, ὅπως ἂν ἀρίστη ἔσται · λέγων ὅτι οὐκ ἐκ χρημάτων ἀρετὴ γίγνεται, ἀλλ' ἐξ ἀρετῆς χρήματα καὶ τἄλλα ἀγαθὰ τοῖς ἀνθρώποις ἅπαντα καὶ ἰδίᾳ καὶ δημοσίᾳ.

Zeller (Die Philosophie der Griech. vol. II, p. 61-64) admet comme un fait ce rapport de la morale socratique à la sécurité et au bonheur de l'humanité comme sa fin ; tandis que Brandis (Gesch. der Gr. Roem. Philosoph. II, p. 40 *seq.*) a recours à des suppositions inadmissibles, afin d'éviter de l'admettre et de faire disparaître par des explications le témoignage direct de Xénophon. Ces deux auteurs considèrent cette doctrine comme une grande tache dans le caractère philosophique de Sokratês. Zeller dit même, ce qui dans sa pensée est un fort blâme, que « la base eudæmonistique (du bonheur) de la morale sokratique diffère de *la philosophie morale sophistique,* non en principe, mais seulement en résultat » (p. 61).

Je proteste contre cette allusion à une *philosophie morale sophistique*, et j'ai donné les raisons de ma protestation dans le chapitre précédent. Il n'y avait rien qui ressemblât à une *philosophie morale sophistique.* Non-seulement les sophistes n'étaient ni une secte ni une école, mais en outre — aucun d'eux ne visa jamais (autant que nous le savons) à établir une théorie morale quelconque : ce fut la grande innovation de Sokratês. Mais il est parfaitement vrai qu'entre l'exhortation de Sokratês, comme précepteur, et celle de Protagoras ou de Prodikos, il n'y avait pas de différence grande ou essentielle, et c'est ce que Zeller semble admettre.

rativement d'actes qui tendraient à l'en empêcher, — préceptes déduits de la théorie, chacun d'eux pris séparément étant sujet à des exceptions, mais tous pris collectivement gouvernant la pratique, comme dans chaque art particulier (1). Sokratês et Platon parlent de « l'art de traiter les choses humaines », — « de l'art de se conduire en société », — « de cette science qui a pour objet de rendre les hommes heureux », etc. Ils établissent une distinction marquée entre l'art, c'est-à-dire les règles de la pratique tirées d'un examen théorique du sujet, et enseignées avec une connaissance antérieure de la fin, — et une pure adresse ou dextérité sans art, non rationnelle, acquise par une simple copie ou assimilation, par un procédé dont personne ne pouvait rendre compte (2).

Platon, avec cette variété d'allusions indirectes qui est son trait caractéristique, contraint continuellement le lecteur à considérer la vie humaine et sociale comme ayant ses fins et ses desseins propres non moins que chaque profession ou chaque art séparé ; et il l'oblige à transporter à la première cette analyse consciente comme science, et cette pratique intelligente comme art, qui sont reconnues comme conditions de succès dans les seconds (3). Ce fut pour

(1) L'existence de cas faisant exception à chaque précepte moral séparé, est exposé par Sokratês dans Xénoph. Mem. IV, 2, 15-19 ; Platon, Républ. I, 6, p. 331 C, D, E ; II, p. 382 C.

(2) Platon, Phædôn, c. 88, p. 89 E. Ἄνευ τέχνης τῆς περὶ τἀνθρώπεια ὁ τοιοῦτος χρῆσθαι ἐπιχειρεῖ τοῖς ἀνθρώποις · εἰ γάρ που μετὰ τέχνης ἐχρῆτο, ὥσπερ ἔχει, οὕτως ἂν ἡγήσατο, etc. Ἡ πολιτικὴ τέχνη, Protagor. ch. 27, p. 319 A. Gorgias, c. 163, p. 521 D.

Cf. Apol. Sok. c. 4, p. 20 A, B ; Euthydême, c. 50 p. 292 E — τίς ποτ' ἐστὶν ἐπιστήμη ἐκείνη, ἣ ἡμᾶς εὐδαίμονας ποιήσειεν ; ...

La distinction marquée entre τέχνη, en tant que distinguée de ἄτεχνος τριβὴ — ἄλογος τριβὴ ou ἐμπειρία, est indiquée dans le Phædre, c. 95, p. 260 E, et dans Gorgias, c. 42, p. 463 B ; c. 45, p. 465 A ; c. 121, p. 501 A — passage remarquable. Le Sophistês, ch. 37, p. 232 A, pose que dans chaque art il y a une fin assignable à laquelle se rapportent ses préceptes et ses conditions.

(3) Cette analogie fondamentale, qui dirigeait le raisonnement de Sokratês, entre les professions spéciales et la vie sociale en général — transportant à la dernière l'idée d'une fin préconçue, d'une théorie et d'une pratique ou art réglé, qu'on observe dans les premières — est présentée d'une manière frappante dans un des Aphorismes de l'empereur Marc-Antonin, VI, 35. — Οὐχ ὁρᾷς, πῶς οἱ βάναυσοι τεχνῖται ἁρμόζονται μὲν ἄχρι τινὸς πρὸς τοὺς ἰδιώ-

faire avancer ces conceptions rationnelles, — « science et art », — que Sokratês dirigea sa croisade contre « cette illusion de posséder le savoir sans réalité, » qui régnait paisiblement dans le monde moral autour de lui et qui commençait seulement à être légèrement troublée, même quant au monde physique. A ses yeux, le précepte inscrit dans le temple de Delphes : — « Connais-toi toi-même, » — était le plus sacré de tous les textes, qu'il citait constamment et qu'il imposait avec ardeur à ses auditeurs; il signifiait, selon lui : — Connais quelle sorte d'homme tu es et quelles sont tes facultés, par rapport à l'usage que tu en peux faire pour l'humanité (1). Sa manière de l'imposer était à la fois originale et efficace, et bien qu'il fût habile à varier ses sujets (2) et ses questions suivant l'individu auquel il avait affaire, son premier objet était d'amener l'auditeur à prendre une juste mesure de son savoir réel ou de son ignorance réelle. Prêcher, exhorter, même réfuter des erreurs particulières, cela paraissait inutile à Sokratês, tant que l'esprit restait enveloppé dans son nuage habituel ou illusion de sagesse : ce nuage devait être dissipé avant qu'une nouvelle lumière pût y entrer. Conséquemment, l'auditeur étant ordinairement empressé de faire des déclarations positives sur ces doctrines générales, et des explications des termes auxquels il était le plus attaché et dans lesquels il avait la confiance la plus aveugle, Sokratês les mettait en pièces et démontrait qu'elles renfermaient contradiction et inconséquence, déclarant lui-même être sans opinion positive quel-

---

τας, οὐδὲν ἧσσον μέντοι ἀντέχονται τοῦ λόγου τῆς τέχνης, καὶ τούτου ἀποστῆναι οὐχ ὑπομένουσιν; Οὐ δεινὸν, εἰ ὁ ἀρχιτέκτων, καὶ ὁ ἰατρὸς, μᾶλλον αἰδέσονται τὸν τῆς ἰδίας τέχνης λόγον, ἢ ὁ ἄνθρωπος τὸν ἑαυτοῦ, ὃς αὐτῷ κοινός ἐστι πρὸς τοὺς θεούς;

(1) Platon (Phædre, c. 8, p. 229 E; Charmidês, c. 26, p. 164 E; Alkibiad. I, p. 124 A; 129 A; 131 A.

Xénoph. Memor. IV, 2, 24-26. Οὕτως ἑαυτὸν ἐπισκεψάμενος ὁποῖός ἐστι πρὸς τὴν ἀνθρωπίνην χρείαν, ἔγνωκε τὴν αὑτοῦ δύναμιν. Cicéron (de Legib. I, 22, 59) donne de ce texte bien connu une paraphrase beaucoup plus vague et plus ampoulée que la conception de Sokratês.

(2) V. les conversations frappantes de Sokratês avec Glaukôn et Charmidês, surtout avec le premier, dans Xénoph. Memor. III, 6, 6, 7.

conque et n'en avançant jamais aucune avant que l'esprit de l'auditeur eût entrepris l'examen contradictoire propre à le purger d'erreur (1).

Ce fut ce procédé indirect et négatif qui, bien qu'il ne formât qu'une partie de l'ensemble, ressortit comme le trait caractéristique de sa personne, le plus original et le plus apparent, et détermina sa réputation auprès d'un nombre considérable de gens, qui ne s'inquiétaient pas de savoir autre chose sur son compte. En prouvant à la personne questionnée son ignorance, il la blessait autant qu'il la surprenait, et il produisait sur quelques-unes un effet d'aliénation permanente, de sorte qu'elles ne revenaient jamais auprès de lui (2), mais retournaient à leur ancien état d'esprit sans aucun changement durable. Mais, d'autre part, le caractère ingénieux et nouveau du procédé était extrêmement intéressant pour des auditeurs, surtout des auditeurs jeunes, fils d'hommes riches et jouissant de loisir, qui non-seulement emportaient avec eux une haute admiration pour Sokratês, mais qui se plaisaient à essayer de copier sa polé-

(1) Il n'y a pas d'endroit dans Platon où cette doxosophia, ou fausse idée de sagesse, soit plus vivement réprouvée que dans le Sophistês — avec indication de l'Elenchos, ou examen contradictoire et révélateur, comme la seule cure efficace pour ce vice fondamental de l'esprit; comme le vrai procédé de purification (Sophistês, ch. 33, 35, p. 230, 231).

V. le même procédé expliqué par Sokratês, après ses questions faites à l'esclave de Menôn (Platon, Menôn, ch. 18, p. 84 B; Charmidês, ch. 30, p. 166 D).

Le Sokratês de Platon, même dans la défense où sa propre personnalité est le plus manifeste, dénonce comme le pire et le plus profond de tous les défauts de l'esprit cette illusion de posséder le savoir sans réalité — ἡ ἀμαθία αὐτὴ ἡ ἐπονείδιστος, ἡ τοῦ οἴεσθαι εἰδέναι ἃ οὐκ οἶδεν, ch. 17, p. 29 B — ainsi le Sokratês de Xénophon, également, regarde cette même faiblesse intellectuelle comme se rapprochant de la folie, et il la distingue soigneusement du simple manque de savoir ou *ignorance consciente* — Μανίαν γε μὴν ἐνάντιον μὲν ἔφη εἶναι σοφίᾳ, οὐ μέντοι γε τὴν ἀνεπιστημοσύνην μανίαν ἐνόμιζεν. Τὸ δὲ ἀγνοεῖν ἑαυτὸν, καὶ ἃ μή τις οἶδε δοξάζειν, καὶ οἴεσθαι γιγνώσκειν, ἐγγυτάτω μανίας ἐλογίζετο εἶναι (Mem. III, 9, 6). Cette conviction tient ainsi la première place dans le caractère intellectuel de Sokratês, et sur le meilleur témoignage, celui de Platon et celui de Xénophon réunis.

(2) Xénoph. Memor. IV, 2, 40. Πολλοὶ μὲν οὖν τῶν οὕτω διατεθέντων ὑπὸ Σωκράτους οὐκέτι αὐτῷ προσῄεσαν, οὓς καὶ βλακωτέρους ἐνόμιζεν.

mique négative (1). Probablement des hommes tels qu'Alkibiadês et Nikias fréquentaient sa société, surtout en vue d'acquérir une qualité dont ils pussent tirer quelque profit dans leur carrière politique. Son habitude constante de ne jamais laisser indéterminé un terme général, mais de l'appliquer aussitôt aux détails, — les exemples familiers et réels dont il faisait choix, — la série de questions avançant chacune vers un résultat, résultat que toutefois personne ne prévoyait, — la manière indirecte et détournée dont il tournait autour du sujet et dont enfin il l'abordait et l'exposait par une face totalement différente, — tout cela constituait dans Sokratês une sorte de prérogative dont il semble qu'aucun autre n'ait approché. L'effet en était augmenté par une voix et des manières extrêmement agréables et séduisantes, — et dans une certaine mesure par l'excentricité même de sa physionomie de Silène (2). Ce qu'on appelait son « ironie », — c'est-à-dire le procédé consistant à prendre le rôle d'un ignorant qui veut s'instruire et qui interroge un plus savant que lui, — tout en étant essentiel (3) comme excuse à son habitude de questionner, contribuait aussi à donner du piquant et de la nouveauté à sa conversation, et en bannissait totalement à la fois le pédantisme didactique et la ten-

(1) Platon, Apol. Sok. c. 9, p. 23 A. Οἴονται γάρ με ἑκάστοτε οἱ παρόντες ταῦτα αὐτὸν εἶναι σοφὸν, ἃ ἂν ἄλλον ἐξελέγξω.

Ib. ch. 10, p. 23 C. Πρὸς δὲ τούτοις, οἱ νέοι μοι ἐπακολουθοῦντες, οἷς μάλιστα σχολή ἐστιν, οἱ τῶν πλουσιωτάτων, αὐτόματοι χαίρουσιν ἀκούοντες ἐξεταζομένων τῶν ἀνθρώπων, καὶ αὐτοὶ πολλάκις ἐμὲ μιμοῦνται, εἶτα ἐπιχειρούσιν ἄλλους ἐξετάζειν.

Cf. aussi *ib.* c. 22, p. 33 C; c. 27, p. 37 D.

(2) C'est un intéressant témoignage conservé par Aristoxenos sur celui de son père Spintharos, qui entendit Sokratês (Aristox. Fragm. 28, éd. Didot). Spintharos disait, relativement à Sokratês : — Ὅτι οὐ πολλοῖς αὐτός γε πιθανώτέροις ἐντετυχηκως εἴη · τοιαύτην εἶναι τήν τε φωνὴν καὶ τὸ στόμα καὶ τὸ ἐπιφαινόμενον ἦθος, καὶ πρὸς πᾶσί τε τοῖς εἰρημένοις τὴν τοῦ εἴδους ἰδιότητα.

Il semble évident aussi, d'après le remarquable passage du Symposion de Platon, c. 39, p. 215 A, que lui aussi devait avoir été très-affecté par la physionomie singulière de Sokratês : cf. Xénophon, Sympos. IV, 19.

(3) Aristote, De Sophist. Elench. c. 32, p. 183, 6, 6. Cf. aussi Plutarque, Quæst. Platonic. p. 999 E. Τὸν οὖν ἐλεγκτικὸν λόγον ὥσπερ καθαρτικὸν ἔχων φάρμακον, ὁ Σωκράτης ἀξιόπιστος ἦν ἑτέρους ἐλέγχων, τῷ μηδὲν ἀποφαίνεσθαι · καὶ μᾶλλον ἥπτετο, δοκῶν ζητεῖν κοινῇ τὴν ἀλήθειαν, οὐχ αὑτὸς ἰδίᾳ δόξῃ βοηθεῖν.

dance spécieuse de l'avocat, ce qui, pour un homme qui parlait tant, n'était pas un médiocre avantage. Après qu'il eut acquis de la célébrité, sa profession uniforme d'ignorance dans le débat fut habituellement expliquée comme pure affectation, et ceux qui ne l'entendaient que par occasion, sans pénétrer dans son intimité, soupçonnaient souvent qu'il s'amusait au moyen d'ingénieux paradoxes (1). Timôn le satirique et Zenôn l'épicurien le dépeignent en conséquence comme un bouffon qui tournait tout le monde en ridicule, surtout les hommes éminents (2).

C'est Platon qui a mis en œuvre et immortalisé la veine négative et indirecte de Sokratês, tandis que Xénophon, qui avait pour elle peu de sympathie, se plaint que d'autres considérassent son maître trop exclusivement de ce côté et qu'ils ne pussent le concevoir comme un guide menant à la vertu, mais seulement comme une force poussant en avant et excitant à l'action (3). L'un des principaux objets de ses « Memorabilia » est de montrer que Sokratês, après avoir suffisamment agi sur des novices avec la ligne négative de questions, changea de ton, renonça à les embarrasser, et leur adressa des préceptes non moins clairs et simples que d'une utilité directe en pratique (4). Je ne doute pas qu'il

(1) Xénoph. Mem. IV, 4, 9,
Platon, Gorgias, c. 81, p. 481 B. Σπουδάζει ταῦτα Σωκράτης ἢ παίζει; Républ I, c. 2, p. 337 A. Αὕτη ἐκείνη ἡ εἰωθυῖα εἰρωνεία Σωκράτους, etc. (Apol. Sok. c. 28, p. 38 A).

(2) Diogène Laërce, II, 16; Cicéron, De Nat. Deor. I, 34, 93. Cicéron (Brutus, 85, 292) considère aussi l'ironie de Sokratês comme destinée à railler et à humilier ses interlocuteurs, et parfois elle a ce caractère dans les Dialogues de Platon. Cependant je doute que le Sokratês réel ait jamais pu avoir un but prononcé semblable.

(3) Le commencement de Xénoph. Mem. I, 4, 1, est particulièrement frappant sur ce point : — Εἰ δέ τινες Σωκράτην νομίζουσιν (ὡς ἔνιοι γράφουσί τε καὶ λέγουσι περὶ αὐτοῦ τεκμαιρόμενοι) προτρέψασθαι μὲν ἀνθρώπους ἐπ' ἀρετὴν κράτιστον γεγονέναι — προαγαγεῖν δὲ ἐπ' αὐτὴν οὐχ ἱκανόν — σκεψάμενοι μὴ μόνον ἃ ἐκεῖνος κολαστηρίου ἕνεκα τοὺς πάντ' οἰομένους εἰδέναι ἐρωτῶν ἤλεγχεν, ἀλλὰ καὶ ἃ λέγων συνδιημέρευε τοῖς συνδιατρίβουσιν, δοκιμαζόντων, εἰ ἱκανὸς ἦν βελτίους ποιεῖν τοὺς συνόντας.

(4) Xénophon, après avoir décrit le dialogue où Sokratês interroge contradictoirement et humilie Euthydêmos, dit à la fin : — Ὁ δὲ (Sokratês) ὡς ἔγνω αὐτὸν οὕτως ἔχοντα, ἥκιστα μὲν αὐτὸν διετάραττεν, ἁπλούστατα καὶ σαφέστατα ἐξηγεῖτο ἅ τε ἐνόμιζεν εἰδέναι δεῖν, καὶ ἃ ἐπιτηδεύειν κράτιστα εἶναι.

n'en ait été souvent ainsi et que les divers dialogues où Xénophon nous présente le philosophe inculquant l'empire sur soi-même, la tempérance, la piété, les devoirs envers les parents, l'amour fraternel, la fidélité dans l'amitié, la diligence, la bienveillance, etc., avec des raisons positives, — ne soient une fidèle peinture d'un côté important de son caractère et une partie essentielle du tout. Cette influence directe s'exerçant par des conseils était commune à Sokratês, avec Prodikos et les meilleurs des sophistes.

Toutefois, ce n'est ni à la vertu de sa vie, ni à la bonté de ses préceptes (bien que toutes deux fussent des traits essentiels de son caractère), qu'il doit son titre particulier à la renommée, mais à son originalité et à son efficacité féconde dans la ligne de philosophie spéculative. De cette originalité, la première partie (comme nous venons de le dire) consistait en ce qu'il avait été le premier à concevoir l'idée d'une science morale, avec sa fin appropriée et avec des préceptes susceptibles d'être éprouvés et perfectionnés; mais le second point, et non le moins important, c'était sa méthode particulière — et son pouvoir extraordinaire d'exciter le mouvement et la capacité scientifiques dans l'esprit des autres. Ce ne fut pas par un enseignement positif que cet effet fut produit. Sokratês et Platon crurent tous deux que l'on ne pouvait obtenir qu'une faible amélioration intellectuelle par des expositions communiquées directement ou par des choses nouvellement écrites logées dans la mémoire (1). Il était nécessaire que l'esprit agît sur l'esprit, par de courtes questions et de brèves réponses ou par un

---

Et IV, 7, 1. Ὅτι μὲν οὐχ ἁπλῶς τὴν ἑαυτοῦ γνώμην ἀπεφαίνετο Σωκράτης πρὸς τοὺς ὁμιλοῦντας αὐτῷ, δοκεῖ μοι δῆλον ἐκ τῶν εἰρημένων εἶναι, etc. Les lecteurs étaient évidemment disposés à douter que Sokratês pût parler *clairement*, *directement* et *positivement*, et ils en demandaient une preuve, tant ils connaissaient mieux l'autre côté de son caractère.

(1) Platon, Sophistês, c. 17, p. 230 A. Μετὰ δὲ πολλοῦ πόνου τὸ νουθετητικὸν εἶδος τῆς παιδείας σμικρὸν ἀνύτειν, etc. Cf. un fragment de Demokritos, dans l'édition des Fragm. de Demokritos, donnée par Mullach, p. 175, Fr. Moral. 59. Τὸν οἰόμενον νόον ἔχειν ὁ νουθετέων ματαιοπονέει.

Cf. Platon, Epistol. VII, p. 343, 344.

emploi habile du procédé de dialectique (1), afin de créer de nouvelles pensées et de nouvelles facultés, procédé que Platon, avec son imagination exubérante, compare à la copulation et à la grossesse, le considérant comme le vrai moyen et comme le seul moyen efficace de propager l'esprit philosophique.

Nous comprendrions bien mal la veine négative et indirecte de Sokratês, si nous supposions qu'elle n'aboutit à rien de plus qu'à une simple négation. Sur des esprits affairés ou peu doués, parmi le public indistinct qui l'écoutait, elle ne produisait probablement que peu d'effet durable d'aucune sorte et aboutissait à un simple sentiment d'admiration pour sa méthode ingénieuse ou peut-être à un dégoût pour le paradoxe : pour des esprits pratiques comme Xénophon, son effet se confondait avec celui de l'exhortation reposant sur des préceptes. Mais, quand la semence tombait sur une intelligence qui avait la moindre prédisposition ou la moindre capacité pour la pensée systématique, la négation avait seulement pour résultat de ramener d'abord l'auditeur en arrière et de lui donner ensuite un nouvel élan, qui l'emportait en avant. La dialectique sokratique, chassant de l'esprit le nuage de savoir imaginaire qui l'enveloppait et laissant à nu l'ignorance réelle, produisait un effet immédiat semblable au contact de la torpille (2). La conscience nouvellement créée d'ignorance était à la fois inattendue, pénible et humiliante, — moment de doute et de désagrément, combinés toutefois avec un travail intérieur et un élan vers la vérité, qu'on n'avait jamais éprouvés auparavant. Cette nouvelle vie intellectuelle, qui ne pouvait jamais commencer avant que l'esprit eût été désabusé de sa première illusion de faux savoir, était considérée par Sokratês non-seulement comme l'indice et le précurseur, mais comme

(1) Cf. deux passages dans le Protagoras de Platon, c. 49, p. 329 A, et c. 94, p. 348 D; et le Phædre, c. 138-140, p. 276 A, E.

(2) Platon, Men. c. 13, p. 80 A. Ὁμοιότατος τῇ πλατείᾳ νάρκῃ τῇ θαλασσίᾳ.

la condition indispensable d'un progrès futur. C'était le point moyen de l'échelle intellectuelle ascendante, le plus bas étant l'ignorance inconsciente, contente d'elle-même et se trompant au sujet du savoir; le point immédiatement au-dessus étant l'ignorance consciente, sans masque, honteuse d'elle-même et altérée de connaissances qu'elle n'a pas encore possédées; tandis que l'on ne pouvait parvenir à la connaissance réelle, le troisième et le plus haut degré, qu'après avoir passé par le second comme préliminaire (1). Cette seconde phase était une sorte de grossesse, et tout esprit qui en était incapable par nature ou dans lequel, faute de la copulation nécessaire, elle ne s'était jamais formée, était stérile pour toutes les fins de pensée originale ou de pensée qu'on s'approprie par ses propres efforts. Sokratês regardait comme sa vocation et son talent particuliers (pour employer une autre métaphore platonique), vu qu'il n'avait lui-même aucun pouvoir de reproduction, de remplir auprès de ces esprits en état de grossesse et de travail l'office d'une sage-femme; de les aider dans cet enfantement intellectuel qui devait les délivrer, mais en même temps d'examiner avec grand soin le fruit qu'ils mettaient au jour, et s'il était difforme ou qu'il donnât peu d'espérances, de le jeter, avec la rigueur d'une nourrice de Lykurgue, quelle que pût être la résistance de l'esprit-mère à se séparer de son nouveau-né (2). Platon explique abondamment cette relation

(1) Cette gradation tripartite de l'échelle intellectuelle est présentée par Platon dans le Symposion, c. 29, p. 204 A, et dans le Lysis, c. 33, p. 218 A.

Le point intermédiaire de l'échelle est ce que Platon exprime ici (quoique non pas toujours) par le mot φιλόσοφος dans son sens étymologique rigoureux, — « un homme qui n'est pas encore sage, mais qui, ayant appris à connaître et à sentir sa propre ignorance, est désireux de devenir sage — et a fait ainsi ce que Platon regardait comme le pas le plus grand et le plus difficile pour parvenir réellement à la sagesse.

(2) L'effet du procédé d'interrogation de Sokratês, en imposant à l'esprit des jeunes gens la conscience humiliante de leur ignorance et un ardent désir d'en être délivré, n'est pas attesté moins puissamment dans le langage plus simple de Xénophon que dans la variété métaphorique de Platon. V. la conversation avec Euthydêmos dans les Memorabilia de Xénophon, IV, 2, long dialogue qui finit par l'aveu de ce dernier (c. 39) : — Ἀναγκάζει με ταῦτα ὁμολογεῖν δηλονότι ἡ

entre le maître et le disciple, relation qui opérait non par ce qu'elle mettait dans l'esprit du dernier, mais par ce qu'elle en faisait sortir, en créant un inquiet désir de vérité, — en aidant à l'élaboration nécessaire pour obtenir du soulagement, — et en éprouvant si la doctrine élaborée possédait les linéaments réels ou seulement l'apparence illusoire de la vérité.

Il y a peu de choses plus remarquables que la description de la magie des entretiens de Sokratês et de ses effets puissants, faite par ceux qui les avaient eux-mêmes entendus et en avaient senti la force. Son pouvoir pour inspirer et stimuler était un don si extraordinaire qu'il justifie bien tout le luxe d'images dont se sert Platon pour l'expliquer (1). Sur les sujets auxquels il s'appliquait, — l'homme et la société, — ses auditeurs n'avaient guère fait que sentir et affirmer : Sokratês entreprit de les amener à penser, à peser et à examiner et eux-mêmes et leurs propres jugements, jusqu'à ce que ces derniers fussent mis dans une relation logique les uns avec les autres, aussi bien qu'avec une fin connue et respectable. Les généralisations comprises dans leurs juge-

ἐμὴ φαυλότης · καὶ φροντίζω μὴ κράτιστον ᾖ μοι σιγᾶν · κινδυνεύω γὰρ ἁπλῶς οὐδὲν εἰδέναι. Καὶ πάνυ ἀθύμως ἔχων ἀπῆλθε · καὶ νομίσας τῷ ὄντι ἀνδράποδον εἶναι : cf. I, 1, 16.

Cette même expression, « ne se croyant pas au-dessus d'un esclave », — est également mise par Platon dans la bouche d'Alkibiadês, quand il décrit le puissant effet opéré sur son esprit par la conversation de Sokratês (Symposion, c. 39, p. 215, 216) : — Περικλέους δὲ ἀκούων καὶ ἄλλων ἀγαθῶν ῥητόρων εὖ μὲν ἡγούμην, τοιοῦτον δ' οὐδὲν ἔπασχον, οὐδὲ ἐτεθορύβητό μου ἡ ψυχὴ οὐδ' ἠγανάκτει ὡς ἀνδραποδωδῶς διακειμένου. Ἀλλ' ὑπὸ τούτου τοῦ Μαρσύου πολλάκις δὴ οὕτω διετέθην, ὥστε μοι δόξαι μὴ βιωτὸν εἶναι ἔχοντι ὡς ἔχω.

Cf. aussi le Menôn, c. 13, p. 79 E, et Théætète, c. 17, 22, p. 148 E, 151 C, où est développée la métaphore de grossesse et de l'art obstétrique employé par Sokratês : — Πάσχουσι δὲ δὴ οἱ ἐμοὶ ξυγγιγνόμενοι καὶ τοῦτο ταὐτὸν ταῖς τικτούσαις · ὠδίνουσι γὰρ καὶ ἀπορίας ἐμπίμπλανται νύκτας τε καὶ ἡμέρας πολὺ μᾶλλον ἢ ἐκεῖναι. Ταύτην τε τὴν ὠδῖνα ἐγείρειν τε καὶ ἀποπαύειν ἡ ἐμὴ τέχνη δύναται — Ἐνίοτε δὲ, οἳ ἄν μή μοι δόξωσιν ἐγκύμονες εἶναι, γνοὺς ὅτι οὐδὲν ἐμοῦ δέονται, πάνυ εὐμενῶς προμνῶμαι, etc.

(1) Il y a une expression frappante de Xénophon, dans les Memorabilia, au sujet de Sokratês et de sa conversation (I, 2, 14) :

« Il faisait de chacun précisément ce qu'il voulait dans ses discussions, » dit Xénophon : — Τοῖς δὲ διαλεγομένοις αὐτῷ πᾶσι χρώμενον ἐν τοῖς λόγοις ὅπως ἐβούλετο.

ments s'étaient réunies et s'étaient fondues d'une manière à la fois si intime, si familière, toutefois si peu vérifiée, que les détails qui y étaient impliqués avaient échappé à l'attention, de sorte que Sokratês, quand il rappelait ces détails en les empruntant à une expérience passée, présentait à l'auditeur ses propres opinions sous un point de vue totalement nouveau. Ses conversations (même telles que nous les voyons reproduites par Xénophon, qui ne donne que le squelette de la réalité) offrent les traits principaux d'une véritable méthode par induction, luttant contre les erreurs profondes, mais inaperçues de l'intelligence primitive, agissant seule sans marche consciente ni direction scientifique, — de l'*intellectus sibi permissus*, — sur lequel Bacon insiste avec tant de force. Au milieu d'une abondance de *instantiæ negativæ*, dont le « Novum Organon » fait ressortir la valeur scientifique (1), et aussi d'exemples négatifs assez adroite-

(1) Je ne connais rien qui jette autant de jour tant sur les sujets que sur la méthode choisis par Sokratês, que divers passages des immortelles critiques du Novum Organon. — Quand Sokratês (comme nous le dit Xénophon) consacrait son temps à demander aux autres : « Qu'est-ce que la piété? Qu'est-ce que la justice? Qu'est-ce que la tempérance, le courage, le gouvernement politique? » etc., nous comprenons mieux l'esprit de son procédé en comparant la sentence que Bacon prononce sur les *premières notions de l'intelligence, — comme radicalement vicieuses, confuses, mal abstraites des choses, et ayant besoin d'une révision et d'un nouvel examen complets,* — sans lesquels (dit-il) on ne pourrait se fier à aucune d'elles.

« Quod vero attinet ad notiones primas intellectus, nihil est *eorum, quæ intellectus sibi permissus congessit, quin nobis pro suspecto sit,* nec ullo modo ratum nisi novo judicio se stiterit, et secundum illud pronuntiatum fuerit. » (Distributio Operis, mise en tête du N. O. p. 168 de l'édition de M. Montagu.) — « Serum sane rebus perditis adhibetur remedium, postquam mens ex quotidiana vitæ consuetudine, et auditionibus, et doctrinis inquinatis occupata, et vanissimis idolis obsessa fuerit... Restat unica salus ac sanitas, ut *opus mentis universum de integro resumatur; ac mens, jam ab ipso principio, nullo modo sibi permittatur,* sed perpetuo regatur. » (Ib. Præfatio, p. 186) : — « Syllogismus ex propositionibus constat, propositiones ex verbis, verba notionum tesseræ sunt. Itaque si notiones ipsæ (id quod basis rei est) confusæ sint et temere a rebus abstractæ, nihil in iis quæ superstruuntur est firmitudinis. Itaque spes est una in inductione vera. *In notionibus nihil sani est,* nec in logicis, nec in physicis. *Non Substantia, non Qualitas, Agere, Pati, ipsum Esse, bonæ notiones sunt;* multo minus Grave, Leve, Densum, Tenue, Humidum, Siccum, Generatio, Corruptio, Attrahere, Fugare, Elementum, Materia, Forma et id Genus; sed omnes phantasticæ et male terminatæ. Ne-

ment choisis pour montrer en général le chemin qui mène à une vérité nouvelle, à la place de l'erreur qu'ils écartent, — il y a une étroite pression exercée sur l'âme de l'audi-

---

tiones infimarum specierum, Hominis, Canis, et prehensionum immediatarum sensus, Albi, Nigri, non fallunt magnopere; *reliquæ omnes (quibus homines hactenus usi sunt) aberrationes sunt* nec debitis modis a rebus abstractæ et excitatæ. » (Aphor. 14, 15, 16.) — « Nemo adhuc tanta mentis constantia et rigore inventus est, ut decreverit et sibi imposuerit, *theorias et notiones communes penitus abolere, et intellectum abrasum et æquum ad particularia de integro applicare.* Itaque *ratio illa quam habemus, ex multa fide et multo etiam casu, necnon ex puerilibus, quas primo hausimus, notionibus, farrago quædam est, et congeries* (Aphor. 97). — « Nil magis philosophiæ offecisse deprehendimus, quam quod res quæ familiares sunt et frequenter occurrunt, contemplationem hominum non morentur et detineant, sed recipiantur obiter, neque earum causæ quæri soleant; ut non sæpius requiratur informatio de rebus ignotis, quam attentio in notis. » (Aphor. 119.)

Ces passages et beaucoup d'autres tendant au même but, passages qu'on pourrait extraire du Novum Organon, fournissent une explication claire et un intéressant parallèle à l'esprit et au dessein de Sokratês. Il cherchait à éprouver les notions et les généralisations fondamentales relatives à l'homme et à la société, dans un esprit analogue à celui avec lequel Bacon abordait celles de la physique; il soupçonnait le procédé inconscient de l'intelligence lors de son développement, et désirait le corriger par comparaison avec les détails, — et aussi au moyen de détails les plus clairs et les plus certains, mais qui, pour se présenter ordinairement, éveillaient le moins l'attention. Et ce que Sokratês décrit dans son langage comme « illusion de posséder le savoir sans la réalité » est identique à ce que Bacon désigne comme les *notions premières,* — les *notions puériles,* — les *aberrations,* — de l'intelligence laissée à elle-même, qui sont devenues si familières et qui semblent connues d'une manière si certaine, que l'esprit ne peut s'en défaire et qu'il a perdu toute habitude, nous pourrions dire presque tout pouvoir, de les examiner.

Le procédé rigoureux (ou commotion électrique, pour employer la similitude du Menôn de Platon) de l'Elenchos sokratique, fournissait le meilleur moyen de faire revivre ce pouvoir perdu. Et la manière dont Platon parle de l'Elenchos servant à examiner contradictoirement, comme de « la grande et souveraine purification, sans laquelle tout homme, serait-il le Grand Roi lui-même, est ignorant, sale et rempli d'impureté eu égard aux principales conditions du bonheur, » — (καὶ τὸν ἔλεγχον λεκτέον ὡς ἄρα μεγίστη καὶ κυριωτάτη τῶν καθάρσεων ἐστὶ, καὶ τὸν ἀνέλεγκτον αὖ νομιστέον, ἂν καὶ τυγχάνῃ μέγας βασιλεὺς ὢν, τὰ μέγιστα ἀκάθαρτον ὄντα · ἀπαίδευτόν τε καὶ αἰσχρὸν γεγονέναι ταῦτα, ἃ καθαρώτατον καὶ κάλλιστον ἔπρεπε τὸν ὄντως ἐσόμενον εὐδαίμονα εἶναι, — Platon Sophist. c. 34, p. 230 E) cette manière répond précisément à cet « *examen contradictoire de la raison humaine dans sa marche naturelle ou spontanée,* » que Bacon spécifie comme l'une des trois choses essentielles à la purification de l'intelligence, de manière à la mettre en état de parvenir à la vérité : — « Itaque doctrina ista de expurgatione intellectus, ut ipse ad veritatem habilis sit, tribus redargutionibus absolvitur; redargutione philosophiarum, redargutione demonstrationum et *redargutione rationis humanæ*

teur, pour le maintenir dans la voie distincte des détails, comme conditions de toute généralisation juste et logique, et pour l'empêcher de devenir l'esclave de formules non examinées ou de débiter, en le plaçant sous l'autorité de la raison, ce qui n'est chez lui qu'une conviction profonde. Au lieu du désir de placer dans l'esprit de l'auditeur une conclusion toute prête et acceptée de confiance, le questionneur le tient longtemps en suspens, en insistant spécialement sur les détails d'une tendance tant affirmative que négative ; et son but n'est pas rempli avant que soit créé cet état de savoir et d'évidence bien comprise d'où sort la conclusion comme un produit vivant, avec sa propre racine et son pouvoir de se soutenir elle-même, que l'on joint d'une manière consciente à ses prémisses. Si cette conclusion ainsi produite n'est pas la même que celle qu'adopte le questionneur lui-même, c'en sera du moins une autre, digne d'un esprit capable et

---

nativæ. » (Nov. Org. Distributio Operis, p. 170, éd. Montagu.)

Pour prouver encore combien il est essentiel (suivant l'opinion des meilleurs juges) que l'intelligence naturelle soit purgée ou purifiée, avant qu'elle puisse convenablement comprendre les vérités de la philosophie physique, — je transcris un passage emprunté à l'introduction de l'Astronomie, de sir John Herschel :

« En commençant une étude scientifique quelconque, un des premiers efforts de celui qui s'y livre doit être de préparer son esprit à recevoir la vérité, en écartant toutes les notions indigestes et adoptées à la hâte touchant les objets et les relations qu'il se dispose à examiner, et qui peuvent tendre à l'embarrasser ou à l'égarer, ou du moins d'y tenir moins, et de se fortifier, par quelque effort et quelque résolution, pour admettre sans préjugé toute conclusion qui semblera appuyée par une observation soigneuse et un argument logique, fût-elle même contraire aux notions qu'il peut avoir antérieurement formées par lui-même ou adoptées, sans examen, sur la foi des autres. *Un pareil effort est en effet un commencement de cette discipline intellectuelle qui forme une des fins les plus importantes de toute science.* C'est le premier mouvement pour approcher de cet état de pureté d'esprit qui peut seul nous rendre aptes à avoir une perception pleine et ferme de la beauté morale aussi bien que des proportions physiques. C'est « l'eufraise et la rue » avec lesquelles nous devons nettoyer nos yeux avant de pouvoir recevoir et contempler dans leur état réel les linéaments de la vérité et de la nature. » (Sir John Herschel, « Astronomy », Introduction.)

Je pourrais aisément multiplier des citations d'autres écrivains éminents sur la philosophie physique, dans le même but. Ils prescrivent tous cette purification intellectuelle ; Sokratès non-seulement la prescrivait, mais l'administrait réellement, au moyen de son Elenchos, par rapport aux sujets sur lesquels il parlait.

scrutateur, se faisant une idée indépendante de la preuve appropriée. Et au milieu de toute cette variété et de cette divergence de détails que nous trouvons présentés avec force dans le langage de Sokratês, la fin vers laquelle ils tendent tous est la seule et la même, expressément signifiée, — le bien et le bonheur de l'homme social.

Ce n'est donc pas à multiplier les prosélytes ou à obtenir d'autorité l'assentiment que la méthode sokratique aspire : c'est à créer des chercheurs ardents, des intelligences analytiques, des agents prévoyants et logiques, capables de former des conclusions par eux-mêmes et d'instruire les autres, — aussi bien qu'à les faire entrer dans cette voie de généralisation par induction qui seule peut amener à former des conclusions dignes de confiance. Dans un grand nombre de dialogues de Platon, où Sokratês est présenté comme le principal argumentant, nous lisons une série de discussions et d'arguments, distincts, bien qu'ayant rapport au même sujet, — mais aboutissant soit à un résultat purement négatif, soit sans aucun résultat défini. Les commentateurs essayent souvent, mais avec peu de succès, à mon avis, soit en arrangeant les dialogues en une suite supposée, soit au moyen de diverses autres hypothèses, — d'assigner quelque conclusion dogmatique positive comme ayant été indirectement projetée par l'auteur. Mais si Platon avait visé à une démonstration réelle de cette sorte, il nous est difficile de croire qu'il eût ainsi laissé son dessein dans l'obscurité, visible seulement au moyen du microscope d'un critique. La valeur didactique de ces dialogues, — celle où le véritable esprit sokratique est le plus manifeste, — consiste, non pas dans la conclusion positive prouvée, mais dans le procédé d'argumentation lui-même, joint à l'importance générale du sujet sur lequel on fait porter la preuve négative et affirmative.

Cela se rattache à ce que j'ai fait remarquer dans le chapitre précédent, où je mentionnais Zenôn et la première manifestation de la dialectique, relativement à l'effet puissant, à l'argumentation à mille faces, et à la force aussi bien qu'à la hardiesse de l'arme négative, — dans la philosophie

spéculative grecque. C'est par Sokratês que ce cercle étendu de dialectique fut transmis de Zenôn d'abord à Platon et ensuite à Aristote. C'était un procédé naturel à des hommes qui n'étaient pas seulement intéressés à établir ou à réfuter quelque conclusion particulière donnée, — mais qui aussi (comme les habiles mathématiciens dans leur propre science) aimaient, estimaient et cherchaient à perfectionner le procédé de dialectique lui-même, avec les moyens de vérification qu'il fournissait, sentiment dont on trouve des preuves abondantes dans les écrits platoniques (1). Ce plaisir, causé par l'opération scientifique, — bien qu'il soit non-seulement innocent, mais précieux à la fois comme stimulant et comme garantie contre l'erreur, et que le goût correspondant chez les mathématiciens soit toujours traité avec la sympathie qu'il mérite, — encourt beaucoup de blâme injuste de la part d'historiens modernes de la philosophie, sous le nom d'amour de dispute, de cavillation ou de subtilité sceptique.

Mais, outre un amour quelconque du procédé, les sujets auxquels fut appliqué la dialectique, à partir de Sokratês, — l'homme et la société, la morale, la politique, la métaphysique, etc., étaient tels qu'ils avaient particulièrement besoin d'être traités de cette manière variée. Sur des sujets tels que ceux-là, se rapportant à des séries de faits qui dépendent d'une multitude de causes en conflit ou en coopération, il est impossible d'arriver, par quelque fil d'inductions ou de raisonnements positifs, à une doctrine absolue qu'on puisse compter trouver toujours vraie, se rappelât-on la preuve ou non, comme c'est le cas pour la vérité mathématique, astronomique ou physique. Le plus que la science puisse déterminer, sur des sujets aussi compliqués, c'est un agrégat, non de théorèmes et de prédictions péremptoires, mais de tendances (2); en étudiant l'action de chaque cause séparée

(1) V. particulièrement le remarquable passage dans le Philèbe, c. 18, p. 16 *seq.*

(2) V. ce point présenté d'une manière instructive dans le système de logique de M. John Stuart Mill, vol. II, l. VI, p. 565, 1re édit.

et en les combinant ensemble aussi bien que le permettent nos moyens. La connaissance des tendances ainsi obtenue, quoiqu'elle soit bien au-dessous de la certitude, est extrêmement importante comme direction; mais il est évident que des conclusions de cette nature, — résultant de séries multipliées de preuves,—vraies seulement par comparaison et toujours sujettes à être limitées, ne peuvent jamais être détachées sans danger des preuves sur lesquelles elles s'appuient, ni enseignées comme des formules absolues et consacrées (1). Elles ont besoin d'être tenues dans une association perpétuelle et consciente, avec les preuves, affirmatives et négatives, dont l'examen commun sert à établir leur vérité; et l'on ne peut parvenir à ce but par aucun autre moyen que par une discussion toujours renouvelée, commencée de points de vue nouveaux et distincts, et avec un jeu libre pour cette arme négative qui est indispensable comme stimulant non moins que comme contrôle. Ne demander que des résultats, — décliner le travail de vérification, — se contenter d'un fonds tout prêt d'arguments positifs établis comme preuve, — et décrier, comme ennemi commun, le douteur ou raisonneur

---

(1) Lord Bacon fait dans le Novum Organon la remarque suivante (Aph. 71) :

« Erat autem sapientia Græcorum professoria, et in disputationes effusa, quod genus inquisitioni veritatis adversissimum est. Itaque nomen illud sophistarum — quod per contemptum ab iis, qui se philosophos haberi voluerunt, in antiquos rhetores rejectum et traductum est, Gorgiam, Protagoram, Hippiam, Polum — etiam universo generi competit, Platoni, Aristoteli, Zenoni, Epicuro, Theophrasto, et eorum successoribus, Chrysippo, Carneadi, reliquis. »

Bacon a tout à fait raison d'effacer la distinction entre les deux listes de personnages qu'il compare, et de dire que les derniers étaient précisément tout aussi sophistes que les premiers, dans le sens qu'il donne ici au mot aussi bien que dans tout autre sens légitime. Mais il n'est pas justifié en imputant à l'un ou à l'autre d'entre eux cette argumentation variée comme une faute, si l'on considère les sujets sur lesquels ils la faisaient porter. Sa remarque s'applique aux sciences physiques plus simples, mais elle n'a nullement trait aux sciences morales. Elle avait une grande valeur et beaucoup d'à-propos, à l'époque où il la présenta, et eu égard aux réformes importantes qu'il cherchait à accomplir dans la science physique. En tant que Platon, Aristote ou les autres philosophes grecs appliquent leur méthode de déduction à des sujets physiques, ils tombent à bon droit sous le blâme de Bacon. Mais ici encore, la faute consistait moins à discuter trop qu'à admettre trop à la hâte des axiomes faux ou inexacts sans discussion.

négatif, qui élève des difficultés nouvelles, c'est un procédé assez commun, dans l'antiquité aussi bien que dans les temps modernes. Mais ce n'est pas moins une renonciation à la dignité et même aux fonctions de la philosophie spéculative. C'est directement le contraire de la méthode et de Sokratês et de Platon, qui, en qualité d'investigateurs, sentaient que, pour les grands sujets qu'ils traitaient, des fils multipliés de raisonnement, conjointement avec l'emploi constant de l'Elenchos contradictoire, étaient indispensables. Et ce n'est pas moins en désaccord avec les idées d'Aristote (bien qu'il différât beaucoup de ces deux philosophes), qui tourne autour de son sujet de tous les côtés, en expose et examine toutes les difficultés, et insiste expressément sur la nécessité de présenter toutes ces difficultés dans toute leur force, comme moyen d'exciter et de conduire à la philosophie positive, aussi bien que d'en éprouver la suffisance (1).

En comprenant ainsi la méthode de Socratês, nous ne

---

(1) Aristote, Metaphys. III, 1, 2-5, p. 995 *a*.

La nécessité indispensable, pour un philosophe, d'avoir devant lui toutes les difficultés et tous les doutes du problème qu'il tente de résoudre, et d'examiner tour à tour le côté affirmatif et le côté négatif d'une question philosophique, comme le fait un juge pour deux plaideurs, — cette nécessité, dis-je, est présentée d'une manière frappante dans ce passage ; j'en transcris une partie : — Ἔστι δὲ τοῖς εὐπορῆσαι βουλομένοις προὔργου τὸ διαπορῆσαι καλῶς · ἡ γὰρ ὕστερον εὐπορία λύσις τῶν πρότερον ἀπορουμένων ἐστὶ, λύειν δ' οὐκ ἔστιν ἀγνοοῦντας τὸν δεσμόν... Διὸ δεῖ τὰς δυσχερείας τεθεωρηκέναι πάσας πρότερον, τούτων τε χάριν, καὶ διὰ τὸ τοὺς ζητοῦντας ἄνευ τοῦ διαπορῆσαι πρῶτον, ὁμοίους εἶναι τοῖς ποῖ δεῖ βαδίζειν ἀγνοοῦσι, καὶ πρὸς τούτοις οὐδ' εἴ ποτε τὸ ζητούμενον εὕρηκεν, ἢ μὴ, γιγνώσκειν · τὸ γὰρ τέλος τούτῳ μὲν οὐ δῆλον, τῷ δὲ προηπορηκότι δῆλον. Ἔτι δὲ βέλτιον ἀνάγκη ἔχειν πρὸς τὸ κρίνειν, τὸν ὥσπερ ἀντιδίκων καὶ τῶν ἀμφισβητούντων λόγων ἀκηκοότα πάντων.

Un peu plus loin, dans le même chapitre (III, 1, 19, p. 996 *a*), il fait une observation remarquable. Non-seulement il est difficile, sur ces sujets philosophiques, d'arriver à la vérité, — mais il n'est pas aisé de bien accomplir même la tâche préliminaire de discerner et d'exposer les difficultés de raisonnement dont on aura à s'occuper : — Περὶ γὰρ τούτων ἁπάντων οὐ μόνον χαλεπὸν τὸ εὐπορῆσαι τῆς ἀληθείας, ἀλλ' οὐδὲ τὸ διαπορῆσαι λόγῳ ῥᾴδιον καλῶς. Διαπορῆσαι signifie la même chose que διεξελθεῖν τῆς ἀπορίας (Bonitz. not. *ad loc.*), « passer par les divers points de difficulté. »

Ce dernier passage explique bien le don caractéristique de Sokratês, qui était exactement ce qu'Aristote appelle τὸ διαπορῆσαι λόγῳ καλῶς, — imposer à l'esprit de l'auditeur ces difficultés de raisonnement qui servaient à la fois d'aiguillon et de guide vers une solution et une vérité positive, — vers une

serons pas embarrassé pour rendre compte d'un certain désaccord de son côté (et d'un désaccord plus grand encore de la part de Platon, qui développa la méthode dans ses nombreux écrits) avec les sophistes, sans soupçonner ces derniers d'être des maîtres corrompus. Comme ils visaient à préparer les jeunes gens à la vie active, ils acceptaient le sentiment moral et politique courant, avec ses lieux communs et ses inconséquences, sans les examiner, et ils cherchaient seulement à en faire ce qui était regardé comme un caractère méritoire à Athènes. Ils furent ainsi exposés, avec les autres — et plus que d'autres, par suite de leur réputation, — à l'examen contradictoire et analytique de Sokratês, et ils furent tout aussi peu capables de s'en défendre.

Quel qu'ait pu être le succès de Protagoras ou de tout autre sophiste, la puissante originalité de Sokratês obtint des résultats non-seulement égaux à l'époque, mais incomparablement plus grands et plus durables par rapport à l'avenir. De son école intellectuelle sortit non-seulement Platon, qui lui seul équivaut à une armée, — mais tous les autres chefs de la spéculation grecque pendant le demi-siècle suivant et tous ceux qui continuèrent la grande ligne de philosophie spéculative jusqu'à des temps plus récents. Eukleidês et l'école des philosophes de Megara, — Aristippos et l'école kyrénaïque, — Antisthenês et Diogenês, les premiers de ceux qu'on appelle les cyniques, — tous émanèrent plus ou moins directement du mouvement donné par Sokratês, bien que chacun d'eux suivît une veine différente de pensée (1). La morale continue d'être ce que Sokratês

---

généralisation compréhensive et exacte, avec une connaissance claire de l'attribut commun, unissant les divers détails qu'elle renferme.

Le même soin à admettre et même à provoquer le développement du côté négatif d'une question, — à accepter l'obligation de lutter avec toutes les difficultés, — d'assimiler le procédé de recherche à un plaidoyer judiciaire, — ce soin, dis-je, se voit dans d'autres passages d'Aristote : V. Ethic. Nikomach. VII, 1, 5; De Animâ, I, 2, p. 403 *b*; De Cœlo. I, 10, p. 279 *b*; Topica, I, 2, p. 101 *a* — (χρήσιμος δὲ ἡ διαλεκτικὴ) πρὸς τὰς κατὰ φιλοσοφίαν ἐπιστήμας, ὅτι δυνάμενοι πρὸς ἀμφότερα διαπορῆσαι, ῥᾷον ἐν ἑκάστοις κατοψόμεθα τἀληθές τε καὶ τὸ ψεῦδος. Cf. également Cicéron, Tusc. Disput. II, 3, 9.

(1) Cicéron (De Orator. III, 16, 61;

l'avait faite pour la première fois, une branche distincte de la philosophie, auprès de laquelle se rangèrent graduellement la politique, la rhétorique, la logique et les autres spéculations relatives à l'homme et à la société, toutes plus populaires, aussi bien que plus vivement combattues que la physique, qui à cette époque présentait comparativement peu de charme et encore moins de certitude qu'on pût atteindre. L'on ne peut douter que l'influence individuelle de Sokratês n'ait agrandi l'horizon d'une manière durable, perfectionné la méthode et multiplié les esprits supérieurs du monde spéculatif grec d'une manière qui n'a jamais été égalée depuis. Des philosophes subséquents ont pu avoir une doctrine plus élaborée et un plus grand nombre de disciples qui se pénétrèrent de leurs idées; mais aucun d'eux n'appliqua la même méthode stimulante avec la même efficacité, — aucun d'eux ne fit jaillir d'autres esprits ce feu qui allume une pensée originale, — aucun d'eux ne produisit dans d'autres le travail d'une grossesse intellectuelle, ni ne tira d'autres le fruit nouveau et naturel d'un esprit qui enfante réellement.

Après avoir ainsi parlé de Sokratês, à la fois comme étant le premier qui ouvrit le champ de la morale à l'étude scientifique, — et comme l'auteur d'une méthode qui a été peu copiée et n'a jamais été égalée depuis son époque, pour stimuler dans l'esprit des autres une sérieuse recherche analytique, — je parle en dernier lieu de sa doctrine théorique. En considérant les idées imaginaires recherchées, qui seules avaient servi aux pythagoriciens et aux autres prédécesseurs à former leurs théories relativement aux vertus et aux vices, on peut s'étonner que Sokratês, qui n'avait pas de meilleurs guides à suivre, ait posé une doctrine morale qui a le double mérite d'être vraie dans toute son étendue, légi-

---

Tuscul. Disput. V, 4, 11) : — « Cujus (Socratis) multiplex ratio disputandi, rerumque varietas, et ingenii magnitudo, Platonis ingenio et literis consecrata, plura genera effecit dissentientium philosophorum. » On compte dix variétés distinctes de philosophes sokratiques; mais j'attache peu d'importance au nombre exact.

time et d'une généralité compréhensive, bien qu'elle se trompe, surtout en présentant une partie des conditions essentielles de la vertu (1) (quelquefois aussi une partie de la fin morale) comme si c'était le tout. Sokratês réduisait toute vertu en savoir ou sagesse, tout vice en ignorance ou folie. Faire bien était la seule voie qui donnât le bonheur ou le moindre degré de malheur compatible avec une situation donnée quelconque : or, c'était précisément ce que chacun souhaitait et recherchait, — seulement bien des gens, par ignorance, prenaient la mauvaise route ; et personne n'était assez sage pour prendre la bonne. Mais, comme aucun homme n'était de gaieté de cœur son propre ennemi, aucun homme ne faisait mal de gaieté de cœur : c'était parce qu'il n'était pas instruit complétement ni exactement des conséquences de ses actions, de sorte que le remède propre à appliquer était un enseignement plus étendu des conséquences et un jugement amélioré (2). Pour le rendre désireux de recevoir cet enseignement, la seule condition nécessaire était de lui faire connaître son ignorance ; le manque de cette connaissance était la cause réelle et de l'indocilité et du vice.

Il est certain que cette doctrine expose une portion des conditions essentielles de la vertu, et même la portion la plus imposante, puisqu'il ne peut y avoir de conduite morale assurée si ce n'est sous l'empire de la raison.

---

(1) En exposant la Fin morale, le langage de Sokratês (autant que nous en pouvons juger par Xénophon et Platon) ne semble pas avoir toujours été conséquent avec lui-même. Il la présentait parfois comme si elle renfermait un rapport avec le bonheur non-seulement de l'agent lui-même, mais des autres en outre, — tous deux comme éléments coordonnés ; d'autres fois, il semble parler comme si la fin n'était rien de plus que le bonheur de l'agent lui-même, bien que le bonheur des autres fût au nombre des moyens les plus grands et les plus essentiels. La première idée est plutôt appuyée par Xénophon, le témoin le meilleur au sujet de son maître, de sorte que je l'ai donnée comme appartenant à Sokratês, bien qu'il n'y adhère pas toujours. La seconde idée parait surtout dans Platon, qui assimile la santé de l'âme à la santé du corps, fin essentiellement subjective.

(2) Cicéron, De Oratore, I, 47, 204.

Mais il est certain aussi qu'elle omet de mentionner ce qui n'est pas moins essentiel à la vertu, la condition propre des émotions, des désirs, etc., en ne tenant compte que de l'intelligence, comme Aristote (1) l'a fait remarquer, aussi bien que beaucoup d'autres. Il est inutile, à mon sens, d'essayer, par une explication raffinée quelconque, d'établir ce que Sokratês entendait par « savoir », quelque chose de plus que ce qui est impliqué directement dans ce mot. Il se représentait comme la grande dépravation de l'être humain non pas tant le vice que la folie, cet état dans lequel un homme ne sait pas ce qu'il fait. On peut prendre contre l'homme vicieux des garanties, tant publiques que privées, d'un effet considérable; contre le fou, il n'y a pas d'autre garantie qu'une contrainte perpétuelle. Il est incapable d'aucun des devoirs obligatoires pour l'homme social, et il ne peut, même s'il le désire, faire de bien ni à lui ni aux autres. Le sentiment que nous éprouvons à l'égard d'un être aussi malheureux est, il est vrai, totalement différent d'une réprobation morale, telle que celle que nous inspire l'homme vicieux qui fait mal en connaissance de cause. Mais Sokratês mesurait les deux par rapport aux buts de la vie et de la société humaines, et il déclarait que le dernier était moins complétement gâté pour ces buts que le premier. La folie était l'ignorance à son plus haut point, accompagnée encore de cette circonstance que le fou lui-même n'avait pas conscience de sa propre ignorance, et qu'il agissait dans la conviction sincère qu'il savait ce qu'il faisait. Mais au-dessous de ce point extrême, il y avait, dans l'échelle de l'ignorance, maintes variétés et gradations, qui, si elles étaient accompagnées de la fausse opinion du savoir, ne différaient de la folie qu'en degré, et dont chacune rendait un homme incapable de faire bien, en proportion de la place qu'elle couvrait. La pire de toute ignorance, — celle qui se rapprochait le plus de la folie, — c'était quand un homme s'ignorait lui-même, s'ima-

(1) Xénoph. Mem. III, 9, 4; Aristote, Ethic. Nikomach. VI, 13, 3-5; Ethic. Eudem. I, 5; Ethic. Magn. I, 1-35.

ginant savoir ce qu'il ne savait pas réellement, et pouvoir faire, ou éviter, ou endurer ce qui était tout à fait au delà de sa capacité; quand, par exemple, projetant d'exprimer la même vérité, il disait parfois une chose, parfois une autre, — ou, additionnant les mêmes figures arithmétiques, il faisait parfois un total plus grand, parfois un plus petit. Une personne qui sait ses lettres ou un arithméticien peut sans doute écrire une mauvaise orthographe ou additionner d'une manière inexacte, avec intention; — mais il peut aussi accomplir exactement ces opérations, s'il le veut; tandis que celui qui ne connaît ni l'écriture ni l'arithmétique *ne peut* le faire exactement, même quand il le désirerait. Le premier donc se rapproche plus du bon orthographiste ou du bon arithméticien que le second. De même, si un homme sait ce qui est juste, honorable et bon, et qu'il commette des actes d'un caractère contraire, — il est plus juste ou il est plus près d'être juste que celui qui ne sait pas ce que c'est que des actes justes, et qui ne les distingue pas des injustes; car ce dernier *ne peut pas* se conduire justement, quand même il en aurait le plus grand désir (1).

L'opinion soutenue ici jette beaucoup de jour sur la doctrine générale de Sokratês. J'ai déjà fait observer que l'idée fondamentale qui gouvernait la suite de son raisonnement était l'analogie de la vie et des devoirs sociaux de chaque homme, avec un métier ou un commerce spécial. Or, ce qui est demandé surtout après, par rapport à ces hommes spéciaux, c'est leur capacité dans leur profession; sans cela, personne ne songerait jamais à les employer, quelques bonnes d'ailleurs que fussent leurs dispositions; avec cela,

(1) Xénophon, Mem. 9, 6; IV, 2, 19-22. Δικαιότερον δὲ τὸν ἐπιστάμενον τὰ δίκαια τοῦ μὴ ἐπισταμένου. — L'appeler le *plus juste* des deux, quand ni l'un ni l'autre ne le sont, cela peut difficilement être la pensée : je traduis selon ce qui me semble être la signification intentionnelle. De même γραμματικώτερον (dans la phrase qui précède) veut dire, se rapproche d'un bon orthographiste. Les adjectifs dérivatifs grecs en ικὸς sont très-difficiles à rendre d'une manière précise.

Cf. Platon, Hippias Minor, c. 15, p. 372 D, — où la même opinion est soutenue. Hippias dit à Sokratês dans ce dialogue (c. 2, p. 369 B) qu'il fixe son esprit sur une partie de la vérité, et qu'il omet de mentionner le reste.

on suppose de bonnes dispositions et de la diligence, à moins qu'il n'y ait des raisons positives pour soupçonner le contraire. Mais pourquoi faisons-nous cette supposition? C'est parce que leur intérêt pécuniaire, leur crédit dans leur profession et leur place parmi des compétiteurs dépendent du succès, de sorte que nous comptons sur les meilleurs efforts. Mais, pour ce qui concerne cette série diverse et indéfinie d'actes qui constituent la somme totale des devoirs sociaux, un homme n'a pas un intérêt spécial pareil pour le guider et le pousser, et nous ne pouvons pas présumer en lui ces dispositions qui assureront qu'il fait bien toutes les fois qu'il sait ce qui est bien. L'humanité est obligée de donner des récompenses pour ces dispositions et d'attacher des peines au contraire, par voie d'éloge et de blâme; de plus, les sympathies et les antipathies naturelles des esprits ordinaires, qui déterminent si puissamment l'application des termes moraux, vont spontanément dans cette direction, et même dépassent la limite que prescrirait la raison. L'analogie entre le devoir spécial payé et le devoir social général cesse dans ce cas particulier. Même si Sokratês avait raison quant au premier (et cela n'était nullement vrai), en posant pour le tout les conditions intellectuelles de bonne conduite, — une pareille conclusion ne pourrait sans danger être étendue au second.

Sokratês affirmait que « bien faire » était la plus noble occupation de l'homme. « Bien faire » consistait à faire bien une chose après l'avoir apprise et pratiquée, par les moyens rationnels et convenables; c'était complétement le contraire de la bonne fortune ou succès sans plan ni préparation rationnels. « L'homme le meilleur (disait-il) et le plus chéri des dieux est celui qui, comme laboureur, remplit bien les devoirs du labourage; — comme chirurgien, ceux de l'art médical; — dans la vie politique, accomplit son devoir envers la république. Mais l'homme qui ne fait rien bien n'est ni utile, ni agréable aux dieux (1). » Telle est l'idée

(1) Xénophon, Memor. III, 9, 14, 15.

que Sokratês a de la vie humaine : la considérer comme un assemblage de réalités et de détails pratiques, — traduire les grands mots du vocabulaire moral par ces détails familiers auxquels ils se rapportent au fond, — tenir compte des actes et non des dispositions séparément de l'acte (en contradiction avec le courant ordinaire des sympathies morales), — convaincre tous les hommes que ce dont ils avaient surtout besoin était l'enseignement et la pratique comme préparations pour agir, et que par conséquent l'ignorance, surtout celle qui se prend pour le savoir, était leur défaut capital. La religion de Sokratês, aussi bien que sa morale, avait rapport à des fins humaines pratiques. Son esprit avait peu de cette transcendance que son disciple Platon montre si abondamment.

Il est donc incontestable que Sokratês établit une théorie morale générale qui est trop étroite et qui donne une partie de la vérité pour la vérité entière. Mais, comme il arrive fréquemment pour les philosophes qui commettent la même erreur, nous voyons qu'il ne renferma pas ses raisonnements par déduction dans les limites de la théorie, mais qu'il échappa aux conséquences erronées par une contradiction partielle. Par exemple, personne n'insista plus expressément que lui sur la nécessité de contrôler les passions et les appétits, — d'imposer de bonnes habitudes, — et sur la valeur de cet état de sentiments et d'émotions qu'une telle marche tendait à former (1). C'est en vérité un des

(1) Xénophon, Mem. II, 6, 39. Ὅσαι δ' ἐν ἀνθρώποις ἀρεταὶ λέγονται ταύτας πάσας σκοπούμενος εὑρήσεις μαθήσει τε καὶ μελέτῃ αὐξανόμενας. Et encore, la nécessité de la pratique ou discipline est inculquée, III, 9, 1. Quand Sokratês énumère les qualités requises dans un bon ami, ce n'est pas seulement d'un savoir supérieur qu'il parle. Il comprend aussi l'excellence morale, la retenue, une nature qui se suffit à elle-même, la douceur, une disposition reconnaissante (c. 2, 6, 1-5).

De plus, Sokratês avança que la retenue ou empire sur soi-même était la base même de la vertu, — τὴν ἐγκράτειαν ἀρετῆς κρηπῖδα (I, 5, 4), et que la *retenue* était indispensable pour permettre à un homme d'acquérir du savoir (IV, 5, 10, 11).

Sokratês regarde ici évidemment ἐγκράτειαν (retenue ou empire sur soi-même) comme n'étant pas un état de l'homme intellectuel, mais cependant comme étant la base même de la vertu. Conséquemment il ne semble

traits particuliers et caractéristiques de ses avertissements. Il exhortait les hommes à borner leurs besoins extérieurs, à être modérés dans la jouissance et à cultiver, même de préférence aux honneurs et au succès matériel dans la vie, les plaisirs que devait procurer sûrement l'accomplissement du devoir, aussi bien que l'examen de soi-même et la conscience d'une amélioration intérieure. Cette attention sérieuse à mesurer les éléments et les conditions du bonheur, à l'état des associations internes d'idées, en tant que comparé avec l'effet des causes externes, — aussi bien que la peine prise pour montrer combien les secondes dépendent des premières pour leur pouvoir de donner le bonheur, et combien une fortune modérément bonne suffit par rapport à l'extérieur, pourvu que l'homme intérieur soit convenablement discipliné, — c'est là une veine de pensée qui domine et dans Sokratès et dans Platon, et qui passa d'eux, avec diverses modifications, à la plupart des écoles subséquentes de philosophie morale. Il est probable que Protagoras ou Prodikos, préparant des jeunes gens riches à la vie active, — sans abandonner complétement cet élément interne de bonheur, insistaient cependant moins sur cette idée : point de supériorité décidée dans Sokratès.

Les opinions politiques de Sokratès avaient beaucoup d'affinité avec ses opinions morales, et elles méritent une

---

pas avoir appliqué logiquement sa doctrine générale, à savoir que la vertu consistait seulement dans le savoir ou dans l'excellence de l'homme intellectuel. Il est possible qu'il ait dit — le savoir seul suffira pour vous rendre vertueux; mais avant de pouvoir acquérir le savoir, vous devez probablement avoir discipliné vos émotions et vos appétits. Cela ne fait qu'esquiver l'objection, sans que l'on puisse trouver suffisante la doctrine générale.

Je ne puis partager l'opinion de Ritter (Gesch. der Philos. vol. II, ch. 2, p. 78), qui pense que Sokratès entendait par *savoir* ou *sagesse* un attribut transcendant au-dessus de l'humanité, et tel qu'un dieu seul le possédait. Ce n'est nullement compatible avec la conception pratique de la vie humaine et de ses fins, qui est si évidemment marquée dans son caractère.

Pourquoi regarderions-nous comme étonnant que Sokratès proposât une théorie défectueuse, qui n'embrasse qu'un seul côté d'une question vaste et compliquée ? Si l'on considère que sa théorie était la première qui dérivât de données appartenant réellement au sujet, on devra s'étonner qu'elle se rapprochât tant de la vérité.

mention spéciale comme ayant contribué en partie à sa condamnation par le dikasterion. Il pensait que les fonctions du gouvernement appartenaient légitimement à ceux qui savaient le mieux comment les exercer pour le bien des gouvernés. « Le roi ou gouverneur légitime n'était pas l'homme qui tenait le sceptre, — ni l'homme choisi par quelques personnes vulgaires, — ni celui qui avait obtenu le poste par la voie du sort, — ni celui qui l'avait accaparé par force ou par fraude, — mais celui seul qui savait le moyen de bien gouverner (1). » Précisément comme le pilote commandait à bord d'un vaisseau, le chirurgien dans la maison d'un malade, le maître de gymnase dans une palestre, — tout autre homme étant disposé à obéir à des talents supérieurs dans leur profession, et même les remerciant et les récompensant pour la direction qu'il en reçoit, simplement parce que leur savoir plus grand était un fait admis. Il était absurde (Sokratês avait l'habitude de le soutenir) de choisir des officiers publics par la voie du sort, quand personne ne voudrait se confier à bord d'un navire aux soins d'un pilote choisi par hasard (2), et ne voudrait prendre ni un charpentier ni un musicien de la même manière.

Nous ne savons pas quelles précautions suggérait Sokratês pour mettre son principe en pratique, — pour découvrir quel était l'homme le plus propre, sous le rapport du savoir, — ou pour le remplacer dans le cas où il deviendrait impropre, ou dans le cas où un autre plus capable se présenterait. Les analogies du pilote, du chirurgien et des gens de métier en général le conduisaient naturellement à l'élection par le peuple, renouvelable après des périodes temporaires; puisque aucun de ces gens de métier, quel que puisse être son savoir positif, n'obtint jamais confiance et obéissance que de la libre volonté de ceux qui se fient à lui et qui peuvent en tout temps faire choix d'un autre. Mais il ne semble pas que Sokratês poursuivît cette partie de l'analogie. Ses compagnons lui firent remarquer que son maître intellectuel de-

(1) Xénoph. Mem. III, 9, 10, 11. (2) Xénoph. Mem. I, 2, 9.

premier ordre serait un despote, qui pourrait, s'il lui plaisait, ou refuser d'écouter un bon avis, ou même mettre à mort ceux qui le lui donneraient. « Il n'agira pas ainsi (répondit Sokratês) ; — car, s'il le fait, c'est lui qui y perdra le plus (1). »

Nous pouvons signaler dans cette doctrine de Sokratês une imperfection analogue à celle que renferme sa doctrine morale, disposition à présenter les conditions intellectuelles de la capacité politique comme tenant lieu de tout. Il ne faut pas se méprendre sur sa doctrine politique négative : il n'approuvait ni la démocratie ni l'oligarchie. Comme il n'était attaché, ni par sentiment ni par conviction, à la constitution d'Athènes, — de même il n'avait pas la moindre sympathie pour des usurpateurs oligarchiques tels que les Quatre Cents et les Trente. Son idéal d'État positif, autant que nous pouvons le deviner, aurait été quelque chose qui ressemblât à ce qui est tracé dans la « Cyropédie » de Xénophon.

En décrivant l'activité persévérante de Sokratês, comme missionnaire religieux et intellectuel, nous avons de fait décrit sa vie; car il n'avait pas d'autre occupation que son commerce continuel avec le public athénien, — sa conversation avec tout le monde indistinctement et son invincible dialectique. En s'acquittant avec fidélité et bravoure de ses devoirs comme hoplite dans le service militaire, — mais en se tenant éloigné du devoir public au dikasterion, à l'assemblée publique ou au sénat, si ce n'est dans la seule année mémorable de la bataille des Arginusæ, — il n'encourut aucune de ces animosités de parti qu'une vie publique active à Athènes provoquait souvent. Sa vie fut légalement irrépréhensible, et il n'avait jamais été cité devant le dikasterion avant son unique procès final, alors qu'il était âgé de soixante-dix ans. Qu'il fût en vue sous les yeux du public en 423 avant J.-C., à l'époque où les « Nuées » d'Aristophane furent représentées, — c'est un fait certain. Il peut l'avoir

(1) Xénoph. Mem. III, 9, 12; cf. Platon, Gorgias, c. 56, p. 469, 470.

été, et probablement il l'était même antérieurement, de sorte que nous ne pouvons guère lui accorder moins de trente années d'entretiens publics, notoires et efficaces, jusqu'à son procès, en 399 avant J.-C.

Ce fut dans cette année que Melêtos, secondé par deux auxiliaires, Anytos et Lykôn, portèrent contre lui et suspendirent à la place désignée (le portique devant le bureau du second archonte ou archonte-roi) une accusation ainsi conçue : « Sokratês est coupable de crime, d'abord pour ne pas adorer les dieux que la cité adore, mais pour introduire de nouvelles divinités à lui, — ensuite pour corrompre la jeunesse. La peine méritée est la mort. »

Il est certain que ni la conduite ni la conversation de Sokratês n'avaient subi aucun changement pendant un grand nombre des années passées, puisque l'uniformité de sa manière de causer est à la fois l'objet des railleries de ses ennemis et d'un aveu fait par lui-même. Aussi notre premier sentiment (à part la question de culpabilité ou d'innocence) est-il l'étonnement qu'il ait été poursuivi, à l'âge de soixante-dix ans, pour persévérer dans une occupation à laquelle il s'était livré publiquement sans relâche pendant les vingt-cinq ou trente années précédentes. Xénophon, plein de respect pour son maître, prend la chose de beaucoup plus haut et s'exprime dans un sentiment de surprise indignée que les Athéniens pussent trouver quelque chose à condamner dans un homme si admirable à tous égards. Mais, si l'on examine attentivement le tableau que j'ai présenté du dessein, de l'action et de l'extrême publicité de Sokratês, on sera plutôt disposé à s'étonner, non que l'accusation fût portée à la fin, mais que quelque accusation semblable ne l'ait pas été longtemps avant. Telle est certainement l'impression suggérée par le langage de Sokratês lui-même, dans « l'Apologie platonique ». Il y déclare expressément que, bien que ses accusateurs actuels fussent des personnages de considération, ce n'était ni *leur* inimitié, ni *leur* éloquence qu'il avait à ce moment surtout à redouter, mais la force accumulée d'antipathie, — les nombreux et importants ennemis personnels, chacun avec des partisans qui partageaient leurs sentiments,

— les calomnies durables et non contredites (1), — qu'il avait soulevés contre lui pendant tout le temps qu'il avait appliqué sa méthode d'interrogatoire contradictoire.

A dire vrai, la mission de Sokratès, comme il la décrit lui-même, ne pouvait être qu'éminemment impopulaire et blessante. Convaincre un homme que, sur des choses qu'il avait l'intime persuasion de connaître, et qu'il n'avait jamais songé à mettre en doute ni même à étudier, il est réellement d'une ignorance profonde, au point de ne pouvoir répondre à quelques questions pertinentes sans se jeter dans des contradictions flagrantes, — c'est une opération extrêmement salutaire, souvent nécessaire, à son futur perfectionnement, mais une pénible opération de chirurgie intellectuelle, dans laquelle en effet la peine temporaire éprouvée est une des conditions presque indispensables pour obtenir dans la suite de bons résultats. C'est une opération que peu d'hommes pouvaient endurer sans haïr l'opérateur pour le moment, bien que sans doute une telle haine non-seulement disparût, mais même se changeât en estime et en admiration, s'ils persévéraient jusqu'à ce que les conséquences ultérieures de l'opération se développassent avec tout leur effet. Mais nous savons (par l'assertion expresse de Xénophon) que bien des gens, qui reçurent ce premier coup piquant de sa dialectique, ne revinrent jamais auprès de lui : il les méprisait comme des lâches (2), mais leurs voix n'en comptaient pas moins dans le chœur de ses ennemis. Ce qui rendait ce chœur d'autant plus formidable, c'était la haute qualité et la position élevée de ses chefs; car Sokratès lui-même nous dit que les hommes qu'il recherchait surtout et exprès pour les interroger contradictoirement étaient les

(1) Platon, Apol. Sok. c. 2, p. 18 B; c. 16, p. 28 A. ὃ δὲ καὶ ἐν τοῖς ἔμπροσθεν ἔλεγον, ὅτι πολλή μοι ἀπέχθεια γέγονε καὶ πρὸς πολλούς, εὖ ἴστε ὅτι ἀληθές ἐστιν. Καὶ τοῦτ' ἐστὶν ὃ ἐμὲ αἱρήσει, ἐάνπερ αἱρῇ — οὐ Μέλητος, οὐδὲ Ἄνυτος, ἀλλ' ἡ τῶν πολλῶν διαβολή καὶ φθόνος.

L'expression τῶν πολλῶν dans cette dernière ligne n'est pas employée avec sa signification la plus ordinaire, mais elle équivaut à τούτων τῶν πολλῶν.

(2) Xénoph. Mem. IV, 2, 40. Πολλοὶ μὲν οὖν τῶν οὕτω διατεθέντων ὑπὸ Σωκράτευς οὐκέτι αὐτῷ προσῄεσαν, οὓς καὶ βλακωτέρους ἐνόμιζεν.

personnages célèbres comme hommes d'Etat, rhéteurs, poëtes ou artisans, hommes à la fois plus sensibles à une pareille humiliation et plus capables de rendre leur inimitié efficace.

En réfléchissant à cette grande somme d'antipathie, si terrible tant par le nombre que par la qualité de ses éléments constitutifs, nous serons surpris seulement que Sokratês ait pu si longtemps continuer à rester sur la place du marché pour l'aggraver, et que l'accusation de Melêtos ait pu être tant ajournée, puisqu'elle était précisément aussi applicable plus tôt que plus tard, et que le caractère sensible du peuple, quant aux accusations d'irréligion, était un fait bien connu (1). La vérité est que, de même que l'histoire ne nous présente qu'un seul homme qui ait jamais consacré sa vie à poursuivre ce devoir de missionnaire elenchtique ou examinant à l'aide de questions, — de même il n'y avait qu'une seule ville, dans l'ancien monde du moins, où il lui aurait été permis de le poursuivre pendant vingt-cinq ans sans danger et avec impunité, et cette ville était Athènes. J'ai, dans un précédent volume, signalé le respect mutuel pour la différence individuelle d'opinion, de goûts et de conduite qui caractérisait la population athénienne, et que Periklês met expressément en relief comme partie de son oraison funèbre. Ce fut ce caractère libéral établi du sentiment démocratique à Athènes qui empêcha si longtemps que la noble excentricité de Sokratês ne fût troublée par les nombreux ennemis qu'il provoquait. A Sparte, à Thêbes, à Argos, à Milêtos ou à Syracuse, sa vie irrépréhensible aurait été un bouclier insuffisant, et sa puissance irrésistible de dialectique ne l'aurait fait que réduire au silence beaucoup plus tôt. L'intolérance est la mauvaise herbe naturelle du cœur humain, bien que des causes libérales puissent en contrarier la naissance ou le développement, et de ces causes, à Athènes, la plus puissante fut la constitution démocratique,

(1) Platon, Eutyphrôn, c. 2, p. 3 C. Εἰδὼς ὅτι εὐδιάβολα τὰ τοιαῦτα πρὸς τοὺς πολλούς.

telle qu'elle y fonctionnait, combinée avec une sensibilité intellectuelle et esthétique répandue, et un goût vif pour le discours. La liberté de parler était consacrée, au sens de tout homme, parmi les premiers d'entre les priviléges; tout homme était accoutumé à entendre des opinions, contraires aux siennes, constamment exprimées, — et à croire que les autres avaient, aussi bien que lui-même, le droit d'avoir ces opinions. Et bien que les Athéniens n'eussent pas, comme principe général, étendu cette tolérance à des sujets religieux, — cependant l'habitude établie par rapport à d'autres questions les influençait grandement dans la pratique et les rendait plus opposés à une sévérité positive contre ceux qui se séparaient ouvertement de la croyance religieuse reçue. Il est certain qu'il y avait à Athènes à la fois un stimulant intellectuel plus actif et une plus grande liberté, tant de pensée que de parole, que dans toute autre cité de la Grèce. La longue tolérance qui fit supporter Sokratês est un exemple de ce fait général, tandis que son procès prouve peu et que son exécution ne prouve rien contre ce même fait, — comme on le verra bientôt.

Il a dû sans doute y avoir des circonstances particulières, sur lesquelles nous n'avons guère de renseignements, qui engagèrent ses accusateurs à porter leur accusation au moment actuel, malgré l'âge avancé de Sokratês.

En premier lieu, Anytos, l'un de ses accusateurs, paraît avoir conçu de l'irritation contre lui pour des motifs privés. Le fils d'Anytos avait paru s'intéresser à sa conversation; et Sokratês, observant dans ce jeune homme une ardeur et des promesses intellectuelles, s'efforça de dissuader son père de l'élever pour son commerce de marchand de cuirs (1). Ce fut de cette manière générale que fut excitée une grande partie de l'antipathie contre Sokratês, comme lui-même nous le dit dans « l'Apologie platonique ». Les

(1) V. Xénoph. Apol. Sok. s. 29, 30. Ce petit morceau a un titre bien erroné, et il se peut qu'il n'ait pas été composé par Xénophon, comme les commentateurs l'affirment en général; mais, selon toute apparence, c'est un ouvrage de l'époque.

jeunes gens étaient ceux auxquels il s'adressait surtout, et qui, goûtant vivement sa conversation, rapportaient souvent chez eux de nouvelles idées, qui déplaisaient à leurs pères (1) : de là l'accusation générale portée contre Sokratês de corrompre la jeunesse. Or, cette circonstance s'était présentée récemment dans le cas particulier d'Anytos, riche marchand, homme important en politique et jouissant précisément alors d'une influence particulière dans la république, parce qu'il avait été un de ceux qui avaient le plus contribué, avec Thrasyboulos, à chasser les Trente, en manifestant un patrio-

---

(1) Platon, Apol. Sok. c. 10, p. 23 C; c. 27, p. 37 E.

Dans la Cyropædie de Xénophon, on voit une anecdote intéressante qui explique ce que souvent un père voulait dire quand il accusait Sokratês, ou l'un des sophistes, de « *corrompre son fils* » ; ainsi que l'extrême vengeance qu'il se croyait autorisé à en tirer (Cyropæd. III, 1, 14, 38, 40).

Le prince arménien, avec son jeune fils nouvellement marié, Tigranês, est représenté comme conversant avec Cyrus, qui demande à ce dernier : — « Qu'est devenu cet homme, le sophiste, qui avait coutume d'être toujours dans ta compagnie, et auquel tu étais si attaché ? » — « Mon père l'a mis à mort. » — « Pour quelle offense ? » — « *Il affirmait qu'il me corrompait : bien que cet homme eût un caractère si admirable que, même au moment où il mourait, il m'appela et me dit : N'en veuille pas à ton père s'il me tue, car il ne le fait pas avec mauvaise intention*, mais par ignorance ; et les fautes commises par ignorance doivent être regardées comme involontaires. » — « Hélas ! pauvre homme ! » s'écria Cyrus. — Le père lui-même parla alors ainsi qu'il suit : « Cyrus, tu sais qu'un mari met à mort un autre homme qu'il trouve en compagnie de sa femme (et la corrompant). Ce n'est pas qu'il corrompe son intelligence, mais c'est qu'il enlève son affection à son mari, et en conséquence ce dernier le traite comme un ennemi. *C'est précisément ainsi que je haïssais ce sophiste, parce qu'il faisait que mon fils l'admirait plus que moi.* » — « Par les dieux, répliqua Cyrus, je pense que tu as cédé seulement à la fragilité humaine (ἀνθρώπινά μοι δοκεῖς ἁμαρτεῖν). Pardonne à ton père, Tigranês. » Cf. une suite semblable de pensée, Cyropæd. V, 5, 28.

Comme la jalousie maritale était regardée, tant par la loi que par l'opinion attique, autorisée à satisfaire son désir extrême de vengeance, ainsi le même droit est réclamé ici par analogie pour la jalousie paternelle, même jusqu'à l'anéantissement d'un homme d'un admirable caractère. La sympathie très-forte exprimée pour la jalousie offensée est une circonstance qui mérite d'être signalée, et qui suggère beaucoup de réflexions. Et si nous appliquons le principe du cas à la vie réelle à Athènes, nous comprendrons comment il se fit qu'Anytos et d'autres pères devinssent si irrités contre Sokratês et les sophistes jouissant d'influence et d'ascendant. Le seul fait que les jeunes gens finissaient par être fortement attachés à leur société et à leur conversation, suffisait souvent pour exciter un ressentiment mortel, et était appelé du nom de *corruption*.

tisme énergique et méritoire. Anytos (comme Thrasyboulos et beaucoup d'autres) avait éprouvé de grandes pertes de biens (1) pendant la domination oligarchique, ce qui peut-être lui faisait désirer d'autant plus vivement que son fils se livrât au commerce avec assiduité, afin de rétablir la fortune de la famille. Il semble en outre avoir été ennemi de tout enseignement qui dépassait la nature pratique la plus étroite, et il haïssait également Sokratês et les sophistes (2).

Tandis que nous pouvons signaler ainsi un incident récent, qui avait amené un des principaux personnages politiques de la ville à une exaspération spéciale contre Sokratês, — il y eut une autre circonstance qui l'accabla, sa liaison passée avec Kritias et Alkibiadês, tous deux morts. De ces deux hommes, le dernier, bien qu'il eût quelques grands admirateurs, était en général odieux, plus encore pour son insolence et ses énormités privées que pour sa trahison publique comme exilé. Mais le nom de Kritias était détesté, et détesté à bon droit, au delà de celui de tout autre homme dans l'histoire athénienne, comme celui qui avait principalement dirigé les spoliations et les atrocités commises par les Trente. Que Sokratês eût élevé et Kritias et Alkibiadês, c'est ce que les accusateurs affirmaient et ce que croyait vraisemblablement le public en général, tant au moment que plus tard (3). Que tous deux eussent été au nombre de ceux qui le fréquentaient, quand ils étaient jeunes, c'est un fait incontestable : dans quelle mesure ou jusqu'à quelle époque la fréquentation fut-elle poussée ? c'est ce que nous ne pouvons préciser distinctement. Xénophon affirme qu'ils recherchèrent tous deux sa société pendant leur jeunesse, pour prendre de lui une facilité à argumenter qui pût servir leur ambition politique ; qu'ils continrent leurs penchants violents et licencieux tant qu'ils continuèrent à venir à lui ; que tous deux ils lui montrèrent une

(1) Isokrate, Or. XVIII, cont. Kallimach. s. 30.

(2) V. Platon, Menôn, ch. 27, 28, p. 90, 91.

(3) Æschine, cont. Timarch. ch. 34, p. 74. Ὑμεῖς Σωκράτη τὸν σοφιστὴν ἀπεκτείνατε, ὅτι Κριτίαν ἐφάνη πεπαιδευκώς, etc. Xénoph. Memor. 1, 2, 12.

obéissance respectueuse, qui semblait peu en rapport avec leurs dispositions naturelles; mais qu'ils le quittèrent bientôt, las d'une telle contrainte, après avoir acquis tout ce que, selon eux, son talent particulier pouvait leur fournir d'utile. Les écrits de Platon, au contraire, nous donnent l'idée que les relations qu'ils eurent tous deux avec Sokratês ont dû être plus longtemps continuées et plus intimes; car on leur fait prendre à tous deux une grande part dans les dialogues de Platon, — tandis que l'attachement de Sokratês pour Alkibiadês est représenté comme plus fort que celui qu'il eut jamais à l'égard d'aucun autre homme, fait facile à expliquer, vu que ce dernier, nonobstant ses dispositions indisciplinables, se distinguait dans sa jeunesse non moins par ses capacités et sa fougue pleine d'ardeur que par sa beauté, — et que la beauté mâle d'un jeune homme enflammait l'imagination des Grecs, en particulier celle de Sokratês, plus que les charmes des femmes (1). A partir de l'année 420 avant J.-C., dans laquelle commença l'activité d'Alkibiadês comme chef politique, il est peu probable qu'il ait pu voir beaucoup Sokratês, — et après l'année 415 avant J.-C., le fait est impossible, puisque dans cette année il fut exilé d'une manière permanente, à l'exception de trois ou quatre mois dans l'année 407 avec J.-C. En conséquence, au moment du procès de Sokratês, sa liaison avec Alkibiadês doit du moins avoir été un fait passé depuis longtemps. Relativement à Kritias, nous avons moins d'informations. Comme il était parent de Platon (l'un des compagnons bien connus de Sokratês et présent à son procès) et lui-même un homme lettré et accompli, sa liaison avec Sokratês peut avoir duré plus longtemps : du moins on donnait une couleur à cette assertion. Bien que la supposition que Sokratês encourageât ou même tolérât un vice quelconque, soit de Kritias, soit d'Alkibiadês, n'ait pu naître que dans des esprits prévenus ou mal informés, — cependant il est

(1) V. Platon (Charmidês, ch. 3, p. 154 C; Lysis, c. 2, p. 204 B; Protagoras c. 1, p. 309 A), etc.

certain que cette supposition eut cours, et qu'elle le mit aux yeux du public dans une situation différente après les énormités des Trente. Anytos, irrité déjà à son égard au sujet de son fils, fut doublement irrité contre lui comme maître réputé de Kritias.

De Melêtos, le premier accusateur, bien que non le plus important, nous savons seulement qu'il était poëte; de Lykôn, qu'il était rhéteur. Ces deux classes avaient été aliénées par la dialectique scrutatrice à laquelle bon nombre d'entre eux avaient été exposés par Sokratês. Ils étaient les derniers à supporter avec patience un pareil affront ; tandis que leur inimitié, rarement unanime, à les considérer comme classe, était réellement formidable quand elle portait sur un individu isolé quelconque.

Nous ne savons rien des discours de l'un ou de l'autre des accusateurs devant le dikasterion, si ce n'est ce qu'on peut recueillir des remarques de Xénophon et de la défense de Platon (1). Des trois chefs de l'accusation, le second était celui qu'ils pouvaient soutenir le plus facilement, sur des raisons plausibles. Que Sokratês fût un innovateur religieux, c'est ce qui était regardé comme prouvé par le signe divin particulier dont il avait coutume de parler librement et publiquement, et qui ne visitait que lui seul. Aussi, dans la « Défense de Platon », ne répond-il jamais réellement à la deuxième accusation. Il questionne Melêtos devant le dikasterion, et ce dernier est représenté comme répondant qu'il entendait accuser Sokratês de ne pas croire aux dieux du tout (2), imputation d'athéisme que Sokratês repousse en la niant avec force. Toutefois, à l'appui du premier chef, — l'accusation de ne pas croire en général aux dieux reconnus

(1) Le sophiste Polykratês, peu d'années après la mort de Sokratês, choisit l'accusation portée contre lui comme sujet d'une harangue à composer, que Quintilien semble avoir lue, la prenant pour le discours réel prononcé à la Cour par un des accusateurs. Cependant il est clair, d'après Isokrate, que cette harangue n'était qu'un exercice de rhétorique, et assez médiocre, à son sens. V. Quintilien, Inst. Orat. II, 17, 4 ; III, 1, 11 ; et Isokrate, Busiris, s. 4. L'argument mis en tête de ce dernier discours est plein d'erreurs.

(2) Platon, Apol. Sok. c. 14, p. 26 C.

par la république, — on ne put rien citer dans sa conduite ; car il était exact dans son culte légal comme les autres citoyens, — et même plus que les autres, si Xénophon est exact (1). Mais il semblerait que les vieilles calomnies des « Nuées » d'Aristophane furent ravivées, et que l'effet de ce drame spirituel, en même temps que des efforts semblables d'Eupolis et d'autres, qui n'étaient peut-être guère moins spirituels, — durait encore, preuve frappante que ces comédiens n'étaient pas des diffamateurs impuissants. Sokratês manifeste une appréhension plus grande de l'effet des anciennes impressions que des discours qui venaient d'être prononcés contre lui. Mais ces derniers discours portaient coup naturellement, en rafraîchissant les sentiments du passé, et en ravivant le portrait aristophanesque de Sokratês comme s'adonnant à la spéculation sur la physique, aussi bien que comme maître de rhétorique enseignant à plaider et à donner à la plus mauvaise raison l'apparence de la meilleure (2). Sokratês, dans la « Défense platonique », fait appel au grand nombre de personnes qui avaient écouté ses conversations, et leur demande si l'une d'elles l'avait jamais entendu dire un seul mot au sujet des études physiques (3) ; tandis que Xénophon va plus loin et le représente comme les ayant positivement découragées, sur le motif d'impiété (4).

Comme il y avait trois accusateurs distincts qui devaient parler contre Sokratês, nous pouvons raisonnablement supposer qu'ils se concertèrent à l'avance pour fixer sur quels sujets chacun d'eux insisterait : Melêtos se chargeant de ce qui avait rapport à la religion, tandis qu'Anytos et Lykôn s'étendraient sur les motifs politiques d'attaque. Dans « l'Apologie platonique », Sokratês commente avec force les allégations de Melêtos, le questionne publiquement devant les dikastes et critique ses réponses. Il fait peu allusion à Anytos ou à quelque chose, si ce n'est à ce qui est formellement compris dans l'accusation ; et il traite le dernier chef, la charge

(1) Xénoph. Memor. I, 2, 64 ; I, 3, 1.
(2) Platon, Apol. Sok. c. 3, p. 19 B.
(3) Platon, Apol. Sok. c. 3, p. 19 C.
(4) Xénoph. Memor. I. 1, 13.

de corrompre la jeunesse, en connexion avec le premier, comme si la corruption alléguée consistait en un enseignement irréligieux. Mais Xénophon donne à entendre que les accusateurs, en insistant sur cette allégation d'enseignement pernicieux, abordaient d'autres questions tout à fait distinctes des principes religieux de Sokratès, et le dénonçaient comme ayant enseigné aux jeunes gens l'oubli des lois et le manque de respect, aussi bien à l'égard de leurs parents qu'à l'égard de leur pays. Nous trouvons mentionnés dans Xénophon des motifs d'accusation semblables à ceux des « Nuées », — semblables aussi à ceux que les auteurs modernes avancent habituellement contre les sophistes.

Sokratès (dirent Anytos et les autres accusateurs) enseignait aux jeunes gens à mépriser la constitution politique existante, en faisant remarquer que l'usage athénien de nommer des archontes au sort était une chose sotte, et qu'aucun homme de sens ne voudrait jamais choisir de cette manière un pilote ou un charpentier, — bien que le dommage qui résulterait dans ce cas de l'absence de capacité fût beaucoup moindre que dans le cas des archontes (1). Un pareil enseignement (disait-on) détruisait dans l'esprit des auditeurs le respect pour les lois et la constitution, et les rendait violents et licencieux. Comme exemples de ses effets, on pouvait citer ses deux disciples Kritias et Alkibiadès, tous les deux formés à son école : l'un le plus violent et le plus rapace des trente récents oligarques; l'autre, honte pour la démocratie, à cause de son insolence et de sa licence révoltantes (2); tous deux auteurs d'un dommage ruineux pour la république.

De plus, les jeunes gens apprenaient de lui à se faire illusion sur la supériorité de leur propre sagesse et à s'habituer à insulter leurs pères, aussi bien qu'à mépriser leurs autres parents. Sokratès leur disait (affirmait-on) que même leurs pères, en cas de folie, pouvaient être légalement mis hors d'état de nuire, et que, quand un homme avait besoin d'un

(1) Xénoph. Memor. I, 2, 9. (2) Xénoph. Memor. I, 2, 12.

service, ceux auxquels il devait s'adresser, ce n'étaient pas ses parents comme tels, mais les personnes les plus propres à le rendre : par exemple, s'il était malade, il devait consulter un chirurgien ; — s'il était engagé dans un procès, ceux qui étaient le plus au courant d'une telle situation. Entre amis également, les bons sentiments et l'affection seuls étaient de peu d'utilité : la circonstance importante était qu'ils acquissent le talent de se rendre mutuellement service. Personne n'était digne d'estime, si ce n'est celui qui savait ce qu'il convenait de faire et qui pouvait l'expliquer aux autres : ce qui signifiait (disait l'accusateur) que Sokratês était non-seulement le plus sage des hommes, mais la seule personne capable de rendre sages ses disciples, les autres conseillers étant sans valeur auprès de lui (1).

Il avait aussi l'habitude (continuait à dire l'accusation) de citer les plus mauvais passages des poëtes distingués et de les altérer, dans la pensée nuisible de gâter les dispositions de la jeunesse, en leur inspirant des tendances criminelles et despotiques. C'est ainsi qu'il citait un vers d'Hésiode : — « Aucun travail n'est déshonorant ; mais l'indolence est déshonorante ; » donnant à entendre (selon l'accusation) qu'un homme pouvait sans scrupule se livrer à un travail quelconque, bas ou injuste, suivant l'occasion, en vue du profit. Ensuite Sokratês aimait particulièrement à citer ces vers d'Homère (du second livre de l'Iliade) où Odysseus est décrit comme ramenant les Grecs, qui venaient de se disperser en quittant l'agora publique, pour obéir aux conseils d'Agamemnôn, et qui retournaient à la hâte vers leurs vaisseaux. Odysseus caresse et flatte les chefs, tandis qu'il gourmande et frappe même les gens du commun, bien qu'ils fissent la même chose les uns et les autres, et qu'ils fussent coupables de la même faute, — si faute il y avait à faire ce que le commandant en chef avait lui-même suggéré. Sokratês interprétait ce passage (affirmait l'accusateur) comme si

(1) Xénoph. Memor. I, 2, 49-53.

Homère louait les coups donnés aux hommes pauvres et aux gens du commun (1).

Rien ne pouvait être plus facile pour un accusateur que de trouver matière à inculper Sokratês, par des citations partielles de ses entretiens continuels, données sans le contexte ou sans les explications qui les avaient accompagnées, — par des inventions audacieuses là même où manquait cette base partielle, — parfois aussi en relevant une erreur réelle, puisqu'il n'est pas d'homme, parlant continuellement, surtout d'abondance, qui puisse parler toujours exactement. Peu de maîtres échapperaient, s'il était permis de prononcer contre eux des sentences pénales, fondées sur des preuves telles que celles-ci. Xénophon, en mentionnant ces imputations, les commente toutes, en nie quelques-unes et en explique d'autres. Quant aux passages empruntés d'Hésiode et d'Homère, il affirme que Sokratês en tirait des conséquences tout à fait contraires à celles qu'on alléguait (2), et qui semblent en effet entièrement déraisonnables, inventées pour éveiller le sentiment démocratique résidant au fond du cœur des Athéniens, après que l'accusateur avait préparé le terrain préalablement, en rattachant Sokratês à Kritias et à Alkibiadês. Que Sokratês dépréciât d'une manière inconvenante, soit le devoir filial, soit les affections domestiques, c'est aussi extrêmement improbable. Nous pouvons croire avec beaucoup de raison l'assertion de Xénophon, qui le représente comme ayant exhorté l'auditeur « à se faire aussi sage et aussi capable que possible de rendre service, afin que, s'il désirait acquérir l'estime d'un père, d'un frère ou d'un ami, il pût ne pas compter toujours sur le simple fait de la parenté et de l'intimité, mais qu'il pût gagner ce sentiment en leur étant positivement utile (3). » Dire à un jeune homme qu'un bon sentiment seul serait totalement insuffisant, à moins qu'il

(1) Xénoph. Memor. I, 2, 56-59.

(2) Xénoph. Memor I, 2, 59.

(3) Xénoph. Memor. I, 2, 55. Καὶ παρεκάλει ἐπιμελεῖσθαι τοῦ ὡς φρονιμώτατον εἶναι καὶ ὠφελιμώτατον, ὅπως, ἐάν τε ὑπὸ πατρὸς ἐάν τε ὑπὸ ἀδελφοῦ ἐάν τε ὑπ' ἄλλου τινὸς βούληται τιμᾶσθαι, μὴ τῷ οἰκεῖος εἶναι πιστεύων ἀμέλῃ, ἀλλὰ πειρᾶται, ὑφ' ὧν ἂν βούληται τιμᾶσθαι, τούτοις ὠφέλιμος εἶναι.

ne fût prêt à le mettre en action et capable de le faire, — c'est une leçon que peu de parents voudraient décourager. Et aucun père généreux ne serait disposé non plus à faire un crime à l'enseignement de Sokratês, de rendre son fils plus sage que lui-même, — ce qu'il faisait probablement. Restreindre le cercle de l'enseignement pour un jeune homme, parce qu'il peut le rendre lui-même plus sage que son père, — ce n'est qu'une des mille formes sous lesquelles était présenté alors le plaidoyer de l'ignorance contre le savoir, et sous lesquelles il continue encore à l'être à l'occasion.

Néanmoins, on ne doit pas nier que ces attaques d'Anytos portent sur le côté vulnérable de la théorie morale générale de Sokratês, qui affirmait que la vertu dépend du savoir. J'ai fait remarquer déjà que cela est vrai, mais que ce n'est pas toute la vérité, un certain état des affections et des dispositions n'étant pas moins indispensable, comme condition de vertu, qu'un certain état de l'intelligence. Un ennemi avait donc un prétexte pour montrer que Sokratês, en avançant une partie de la vérité comme étant la vérité entière, niait ou dégradait tout le reste. Mais, bien que ce fût une critique non dénuée de tout fondement contre la théorie générale, elle ne tenait pas contre ses préceptes ou enseignement pratique, tels que nous les trouvons dans Xénophon; car ces préceptes (comme je l'ai fait remarquer) ont une portée beaucoup plus grande que sa théorie générale, et inculquent la culture d'habitudes et de dispositions non moins fortement que l'acquisition du savoir.

Xénophon ne nie pas les critiques que, ainsi qu'on l'affirmait, Sokratês faisait contre le choix des archontes par la voix du sort à Athènes. L'accusateur disait que, « par de telles critiques, Sokratês excitait les jeunes gens à mépriser la constitution établie et à tenir une conduite violente et sans frein (1) ». C'est justement le même prétexte de ten-

---

(1) Xénoph. Memor. I, 2, 9. Τοὺς δὲ τοιούτους λόγους ἐπαίρειν ἔφη τοὺς νέους καταφρονεῖν τῆς καθεστώσης πολιτείας, καὶ ποιεῖν βιαίους.

dance à attirer au gouvernement le mépris et la haine, sur lequel jadis des persécutions pour diffamation publique furent établies contre des écrivains en Angleterre, et sur lequel elles continuèrent encore à l'être abondamment en France, sous le premier président de la république (1850). Il peut difficilement y avoir un malheur politique plus sérieux que cette confusion de la critique improbatrice avec un conspirateur, et que ce silence imposé à des minorités différant d'avis. Et il n'y a jamais eu aucun cas dans lequel une telle imputation fût plus dénuée de couleur que celui de Sokratês, qui faisait toujours appel à la raison des hommes et très-peu à leurs sentiments : si peu, en effet, que des auteurs modernes font de sa froideur un chef d'accusation contre lui, qui n'omit jamais d'inculquer une rigoureuse observation de la loi et de donner l'exemple d'une pareille observation lui-même. Quels qu'aient pu être ses sentiments au sujet de la démocratie, il obéit toujours au gouvernement démocratique, et il n'y a non plus aucun prétexte pour l'accuser de participation à des projets oligarchiques. Ce furent les Trente qui, pour la première fois dans sa longue vie, interdirent absolument son enseignement et furent presque sur le point de prendre sa vie; tandis que son ami intime Chærephôn était effectivement en exil avec les démocrates (1).

Xénophon appuie fortement sur deux points, quand il défend Sokratês contre ses accusateurs. D'abord, Sokratês était vertueux dans sa conduite; il faisait abnégation de lui-même et obéissait strictement à la loi. Ensuite, il accoutumait ses auditeurs à n'écouter que des appels à leur raison, et il les pénétrait de l'idée de n'obéir qu'à leurs convictions fondées sur la raison. Qu'un tel homme, avec une telle force de présomption en sa faveur, fût jugé et reconnu coupable comme corrupteur de la jeunesse, — la plus indéfinie de toutes les accusations imaginables, — c'est là un fait grave et triste dans l'histoire de l'humanité. Cependant,

(1) Platon, Apol. Sok. c. 5, p. 21 A; c. 20, p. 32 E; Xénoph. Mem. I, 2, 31.

quand nous voyons sur quelles preuves légères des auteurs modernes sont disposés à admettre la même charge contre les sophistes, nous n'avons pas droit de nous étonner que les Athéniens, — quand on s'adressait non à cette raison calme à laquelle Sokratês faisait appel, mais à leurs antipathies religieuses aussi bien que politiques, publiques aussi bien que privées, — fussent exaspérés au point de le traiter comme le type et le précurseur de Kritias et d'Alkibiadês.

Après tout, l'exaspération et le verdict de culpabilité qui s'ensuivit ne furent pas tout à fait la faute des dikastes, ni tout à fait amenés par ses accusateurs et par ses nombreux ennemis privés. Un tel verdict n'aurait pas été rendu sans ce que nous devons appeler le consentement et le concours de Sokratês lui-même. C'est un des faits les plus importants du cas, par rapport tant à lui-même qu'aux Athéniens.

Nous apprenons, par sa propre assertion dans la « Défense platonique », que le verdict de culpabilité ne fut prononcé que par une majorité de cinq ou six voix, au milieu d'un corps aussi nombreux qu'un dikasterion athénien, — probablement 557 en tout (1), si l'on peut se fier à un renseignement confus de Diogène Laërce. Or, en lisant cette défense et en la considérant conjointement avec les circonstances du cas et les sentiments des dikastes, on verra que sa teneur est telle qu'elle doit avoir appelé contre lui un beaucoup plus grand nombre de votes que six. Et nous savons, par le témoignage distinct de Xénophon (2), que Sokratês aborda

(1) Platon, Apol. Sok. c. 25, p. 36 A; Diog. Laërt. II, 41. Diogène dit qu'il fut condamné par 281 ψήφοις πλείοσι τῶν ἀπολυούσων. Si Diogène voulait affirmer que le verdict fut rendu par une majorité de 281 voix au-dessus des votes d'acquittement, cela serait contredit par l'« Apologie platonique », qui nous assure sans aucun doute que la majorité n'était pas au delà de cinq ou de six, de sorte que le changement de trois votes aurait modifié le verdict. Mais comme le nombre 281 semble précis, et qu'il n'est pas en lui-même indigne de confiance, quelques commentateurs l'expliquent, bien que les mots dans leur état actuel soient embarrassants, comme l'agrégat de la majorité. Puisque l'« Apologie sokratique » prouve que c'était une majorité de cinq ou de six, la minorité devait conséquemment être 276, et le total 557.

(2) Xénoph. Mem. IV, 8, 4 *seq*. Il apprit le fait d'Hermogenês, qui l'entendit de Sokrates lui-même.

son procès avec les sentiments d'un homme qui ne désirait guère être acquitté. Il ne songea nullement à préparer sa défense; et quand son ami Hermogenês lui fit des remontrances sur les conséquences sérieuses d'une telle négligence, il répliqua d'abord que la vie juste et irrépréhensible qu'il avait la conscience d'avoir menée était la meilleure de toutes les préparations pour une défense; — ensuite, que, quand il s'était mis une fois à songer à ce qu'il lui conviendrait de dire, le signe divin s'était interposé pour lui défendre de continuer. Il alla jusqu'à dire qu'il n'était pas étonnant que les dieux jugeassent qu'il valait mieux pour lui mourir alors que vivre plus longtemps. Il avait vécu jusque-là dans une satisfaction parfaite, avec la conscience d'une amélioration morale progressive, et avec l'estime, prononcée et entière, de ses amis. Si sa vie se prolongeait, la vieillesse l'accablerait bientôt; il perdrait en partie la vue, l'ouïe ou l'intelligence; et la vie avec une telle diminution de facultés et de dignité lui serait intolérable. Tandis que, s'il était condamné actuellement, il le serait injustement, ce qui serait une grande honte pour ses juges, mais non pour lui; bien plus, sa condamnation lui procurerait un accroissement de sympathie et d'admiration, et tous seraient plus disposés à reconnaître qu'il avait été à la fois un homme juste et un maître utile (1).

Ces mots, prononcés avant son procès, annoncent un état d'opinion qui explique la teneur de la défense et fut une des conditions essentielles du résultat final. Ils prouvaient que Sokratês, non-seulement se souciait peu d'être acquitté, mais même pensait que le jugement prochain était marqué par les dieux comme le terme de sa vie, et qu'il y avait de bonnes raisons pour qu'il préférât une telle fin comme la meilleure pour lui-même. Et il n'est pas étonnant qu'il eût cette opinion, quand nous nous rappelons l'entier ascendant qu'exerçaient en lui la force de la conscience intérieure et la réflexion intelligente, fondées sur un caractère sans

(1) Xénoph. Mem. IV, 8, 9, 10.

crainte dès le début, et faisant taire ce que Platon (1) appelle « l'enfant qui est en nous, qui tremble devant la mort » ; — son grand amour d'une influence créée par la conversation, et l'impossibilité où il était de vivre sans elle ; — son grand age, alors de soixante-dix ans, qui rendait impossible qu'une telle influence pût durer bien longtemps encore, — et l'opportunité qui s'offrait à lui, en s'élevant en ce moment au-dessus des hommes ordinaires dans les mêmes circonstances, de donner une leçon frappante, aussi bien que de laisser derrière lui une réputation encore plus grande que celle qu'il avait acquise jusque-là. Ce fut dans cette disposition d'esprit que Sokratês parut devant les juges et qu'il entreprit sa défense sans l'avoir méditée à l'avance, défense dont nous lisons la substance dans « l'Apologie platonique ». Ses calculs, à la fois nobles et bien pesés, furent réalisés complétement. S'il eût été acquitté après une telle défense, c'eût été non-seulement un triomphe remporté sur ses ennemis personnels, mais encore une sanction accordée à son enseignement par le peuple et par le dikasterion populaire, — ce sur quoi en effet Anytos (2) avait insisté dans son acte d'accusation, par rapport à l'acquittement en général, même avant d'avoir entendu la défense ; tandis que sa condamnation et les sentiments avec lesquels il l'affronta ont répandu un double et un triple lustre sur toute sa vie et sur tout son caractère.

Précédée par cette exposition des sentiments de Sokratês, la « Défense platonique » devient non-seulement sublime et touchante, mais encore elle est la manifestation d'un but rationnel et logique. Elle renferme, en effet, une justification de lui-même contre deux des trois chefs de l'accusation, — contre la charge de ne pas croire aux dieux reconnus d'Athènes et contre celle de corrompre la jeunesse ; relativement au deuxième chef, par lequel on l'accusait d'inno-

(1) Platon, Phædôn, c. 60, p. 77 E. Ἀλλ' ἴσως ἔνι τις καὶ ἐν ἡμῖν παῖς, ὅστις τὰ τοιαῦτα φοβεῖται. Τοῦτον οὖν πειρώμεθα πείθειν μὴ δεδιέναι τὸν θάνατον, ὥσπερ τὰ μορμολύκεια.

(2) Platon, Apol. Sok. c. 17, p. 29 C.

vation religieuse, il dit peu de chose ou rien. Mais elle ne ressemble en rien au discours d'un homme en cause, quand l'accusation écrite est suspendue en pleine Cour devant lui, accusation dont les derniers termes sont : « Pénalité, la mort. » Au contraire, c'est une leçon pleine de force adressée aux auditeurs, renfermée dans l'expression franche d'une conscience sans crainte et confiante en elle-même. Elle est entreprise, dès le principe, parce que la loi le commande, avec un faible désir même, et non avec un désir entier, — mais sans aucun espoir — qu'elle réussisse (1). Sokratês répond d'abord aux antipathies constantes auxquelles il est en butte au dehors, antipathies résultant du grand nombre d'ennemis que son Elenchos scrutateur a soulevés contre lui et des faux rapports que les « Nuées » d'Aristophane avaient tant contribué à mettre en circulation. En rendant compte de l'origine de ces antipathies, il insiste auprès des dikastes sur la mission divine en vertu de laquelle il agissait, non sans douter considérablement qu'ils veuillent croire qu'il parle sérieusement (2); et il fait l'intéressante exposition de sa campagne intellectuelle, contre « l'illusion du savoir sans la réalité », dont j'ai déjà parlé. Il arrive ensuite à l'accusation, questionne Melêtos en pleine Cour et analyse ses réponses. Après avoir répondu à l'accusation d'irréligion, il revient au mandat impératif des dieux, en vertu duquel il agit, « de consacrer sa vie à la recherche de la sagesse et à s'examiner lui-même aussi bien que les autres »; mandat tel que, s'il était pour lui désobéir, il serait alors justement accusable d'irréligion (3); et il annonce

(1) Platon, Apol. Sok. c. 2, p. 19 A. Βουλοίμην μὲν οὖν ἂν τοῦτο οὕτω γενέσθαι, εἴ τι ἄμεινον καὶ ὑμῖν καὶ ἐμοὶ, καὶ πλέον τί με ποιῆσαι ἀπολογούμενον · οἶμαι δὲ αὐτὸ χαλεπὸν εἶναι, καὶ οὐ πάνυ με λανθάνει οἷόν ἐστι. Ὅμως δὲ τοῦτο μὲν ἴτω ὅπῃ τῷ θεῷ φίλον, τῷ δὲ νόμῳ πειστέον καὶ ἀπολογητέον.

(2) Platon, Apol. Sok. c. 5, p. 20 D. Καὶ ἴσως μὲν δόξω τισιν ὑμῶν παίζειν — εὖ μέντοι ἴστε, πᾶσαν ὑμῖν τὴν ἀλήθειαν ἐρῶ.

Et, c. 28, p. 37 E. Ἐάν τε γὰρ λέγω, ὅτι τῷ θεῷ ἀπειθεῖν τοῦτ' ἐστὶ, καὶ διὰ τοῦτ' ἀδύνατον ἡσυχίαν ἄγειν, οὐ πείσεσθέ μοι ὡς εἰρωνευομένῳ.

(3) Platon, Apol. Sok. c. 17, p: 29 A.

distinctement aux dikastes que, même s'ils étaient à ce moment disposés à l'acquitter, il ne pourrait ni ne voudrait s'arrêter dans la route qu'il avait suivie (1). Il considère que la mission qui lui est imposée est une des plus grandes faveurs que les dieux aient jamais accordées à Athènes (2). Il repousse les murmures de surprise ou de mécontentement que son discours provoqua évidemment plus d'une fois (3), — bien que non pas tant pour son propre compte que pour celui des dikastes, qui se trouveront bien de l'entendre, et qui nuiront à eux-mêmes et à leur cité beaucoup plus qu'à lui, s'ils prononcent actuellement une condamnation (4). Ce n'était pas dans son propre intérêt qu'il cherchait à se défendre, mais dans l'intérêt des Athéniens, de crainte qu'en le condamnant ils ne péchassent contre la bénédiction favorable du dieu; ils n'en trouveraient pas facilement un autre pareil à lui, s'ils le mettaient à mort (5). Bien que sa mission l'eût poussé à déployer une activité infatigable dans la conversation individuelle, cependant le signe divin lui avait toujours interdit de prendre une part active aux affaires publiques. Dans les deux occasions exceptionnelles où il s'était mis publiquement en avant, — l'une sous la démocratie, l'autre sous l'oligarchie, — il avait montré la même résolution qu'à présent, sans être détourné par aucune crainte de la marche qu'il croyait juste (6). Les jeunes gens étaient charmés, aussi bien qu'améliorés, en entendant ses interrogatoires contradictoires. A l'appui de l'accusation de les avoir corrompus, on n'avait produit aucun témoin, — ni parmi eux-mêmes, qui, ayant été jeunes

(1) Platon, Apol. Sok. c. 17, p. 30 B.

(2) Platon, Apol. Sok. c. 17, p. 30 A, B. Οἴομαι οὐδέν πω ὑμῖν μεῖζον ἀγαθὸν γενέσθαι ἢ τὴν ἐμὴν τῷ θεῷ ὑπηρεσίαν.

(3) Platon, Apol. Sok. c. 18, p. 30 B.

(4) Platon, Apol. Sok. c. 18, p. 30 B. Καὶ γὰρ, ὡς ἐγὼ οἶμαι, ὀνήσεσθε ἀκούοντες — ἐὰν ἐμὲ ἀποκτείνητε τοιοῦτον ὄντα οἷον ἐγὼ λέγω, οὐκ ἐμὲ μείζω βλάψετε ἢ ὑμᾶς αὐτούς.

(5) Platon, Apol. Sok. c. 18, p. 30 E. Πολλοῦ δέω ἐγὼ ὑπὲρ ἐμαυτοῦ ἀπολογεῖσθαι, ὥς τις ἂν οἴοιτο, ἀλλ' ὑπὲρ ὑμῶν μή τι ἐξαμάρτητε περὶ τὴν τοῦ θεοῦ δόσιν ὑμῖν ἐμοῦ καταψηφισάμενοι· ἐὰν γὰρ ἐμὲ ἀποκτείνητε, οὐ ῥᾳδίως ἄλλον τοιοῦτον εὑρήσετε, etc.

(6) Platon, Apol. Sok. c. 20, 21, p. 33.

jadis, quand ils jouissaient de sa conversation, étaient devenus depuis des hommes faits ; — ni parmi leurs parents ; tandis que de son côté il pouvait produire d'abondants témoignages de l'effet salutaire de sa société, au moyen des parents de ceux qui en avaient profité (1).

« Personne (dit-il) ne sait ce qu'est la mort ; cependant les hommes la craignent comme s'ils savaient bien que ce fût le plus grand de tous les maux, ce qui est justement un exemple de cette ignorance, la pire de toutes, — c'est-à-dire croire savoir ce que l'on ne sait pas réellement. Pour ma part, c'est là le point exact sur lequel je diffère de la plupart des autres hommes, s'il y a quelque chose en quoi je sois plus sage qu'eux. De même que je ne sais rien au sujet d'Hadês, de même je ne prétends à aucun savoir; mais je sais bien que désobéir à une personne meilleure que moi-même, soit dieu, soit homme, est à la fois un mal et une honte ; et je n'embrasserai jamais un mal certain, afin d'échapper à un mal qui peut, après tout, être un bien (2). Il se peut que le ton résolu de ma défense vous indigne : vous vous êtes peut-être attendus que je ferais ce que font la plupart des autres hommes dans des procès moins dangereux que le mien, — que je pleurerais, que je vous supplierais de m'accorder la vie, que j'amènerais mes enfants et mes parents pour faire la même chose. J'ai des parents comme les autres — et trois enfants; mais aucun d'eux ne paraîtra devant vous dans un dessein semblable. Non par quelque disposition insolente de ma part, ni par le désir de manquer d'égard envers vous, — mais parce que je regarde une telle conduite comme dégradante pour la réputation dont je jouis; car j'*ai* parmi vous une réputation de supériorité, méritée ou non. C'est une honte pour Athènes, quand ses hommes estimés s'abaissent, comme ils ne le font que trop souvent, par ces viles et lâches supplications; et vous,

---

(1) Platon, Apol. Sok. c. 22.

(2) Platon, Apol. Sok. c. 17, p. 29 B. Comparez ce sentiment frappant et véritablement sokratique au sujet de la crainte de la mort, avec la manière banale dont Sokratês est représenté comme traitant le même sujet dans Xénophon, Mem. I, 4, 7.

dikastes, au lieu d'être engagés par là à les épargner, vous devriez plutôt les condamner pour déshonorer ainsi la cité (1). De plus, à part ma réputation, je serais coupable si je cherchais à vous influencer par des supplications. Mon devoir est de vous instruire et de vous persuader, si je puis; mais vous avez juré d'obéir à vos convictions en jugeant conformément aux lois, et non de plier les lois à votre partialité, — et c'est votre devoir d'agir ainsi. Loin de moi la pensée de vous habituer au parjure; loin de vous celle de contracter une habitude pareille. Ne demandez donc pas des actes déshonorants pour moi-même, aussi bien qu'impies et criminels par rapport à vous, surtout à un moment où je réponds moi-même à une accusation d'impiété avancée par Melêtos. Je laisse à vous et au dieu le soin de décider ce qui peut être le meilleur, tant pour vous que pour moi (2). »

Personne, en lisant « l'Apologie platonique » de Sokratês, ne souhaitera jamais qu'il se fût défendu autrement. Mais c'est le discours d'un homme qui abandonne de propos délibéré le but immédiat d'une défense, — persuader ses juges; qui parle pour la postérité, sans souci de la vie : — « Sola posteritatis cura, et abruptis vitæ blandimentis (3). » L'effet produit sur les dikastes fut tel que Sokratês l'avait prévu, et il l'entendit ensuite, sans étonnement comme sans trouble, exprimé dans le verdict de culpabilité. Il ne fut surpris que de l'extrême faiblesse de la majorité à laquelle ce verdict fut rendu (4). Et c'est là ce qui peut véritablement étonner. Jamais auparavant on n'avait adressé un pareil langage aux

---

(1) Platon, Apol. Sok. c. 23, p. 34, 35. Je traduis la substance et non les mots.

(2) Platon, Apol. Sok. c. 24, p. 35.

(3) Ce sont les mots frappants de Tacite (Hist. II, 54) relativement aux dernières heures de l'empereur Othon, après que son suicide avait été entièrement résolu, mais avant qu'il eût été accompli, intervalle consacré aux dispositions les plus attentives et les plus prévoyantes pour la sécurité et le bien-être de ceux qui l'entouraient — « ipsum viventem quidem relictum, sed solâ posteritatis curâ, et abruptis vitæ blandimentis. »

(4) Platon, Apol. Sok. c. 25, p. 36 A. Οὐκ ἀνέλπιστόν μοι γέγονε τὸ γεγονὸς τοῦτο, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον θαυμάζω ἑκατέρον τῶν ψήφων τὸν γεγονότα ἀριθμόν. Οὐ γὰρ ᾤμην ἔγωγε οὕτω παρ' ὀλίγον ἔσεσθαι, ἀλλὰ παρὰ πολὺ, etc.

dikastes athéniens. Si tous sans doute connaissaient Sokratês comme un homme très-capable et très-excentrique, ils devaient différer dans la manière d'apprécier ses desseins et son caractère; quelques-uns le regardaient avec une hostilité sans réserve; quelques autres, en petit nombre, avec une admiration respectueuse, et un nombre beaucoup plus grand avec une simple admiration pour son talent, sans aucun sentiment décidé, soit d'antipathie, soit d'estime. Mais ces trois catégories, en en exceptant à peine ses admirateurs mêmes, durent sentir toutes que le discours était armé de la pointe qui ne manque jamais de pénétrer dans le cœur d'un juge et d'y exciter la colère, soit qu'il ne siége qu'un seul juge, soit que le tribunal soit plus ou moins nombreux; je veux dire un « affront fait à la Cour ». Les dikastes athéniens étaient toujours habitués à ce qu'on leur parlât avec déférence, souvent avec soumission : ils s'entendaient maintenant sermonner par un philosophe, qui se tenait devant eux comme un supérieur exempt de crainte et invulnérable, hors des atteintes de leur pouvoir, bien qu'attendant leur verdict, qui prétendait avoir une mission divine, ce que probablement beaucoup parmi eux regardaient comme une imposture, — et qui s'annonçait comme l'extirpateur inspiré de « l'illusion du savoir sans la réalité », dessein que beaucoup ne comprenaient pas et qui déplaisait à quelques-uns. Pour un grand nombre, sa conduite paraissait montrer une insolence non sans analogie avec celle d'Alkibiadês ou de Kritias, avec lesquels son accusateur l'avait comparé. J'ai déjà fait remarquer, par rapport à son procès, qu'à considérer le nombre des ennemis personnels qu'il se fit, il est étonnant, non pas qu'il ait été jugé, mais qu'il ne l'ait été qu'à un âge aussi avancé; je fais remarquer actuellement, par rapport au verdict, qu'à considérer son discours devant le dikasterion, nous ne pouvons être surpris qu'il ait été trouvé coupable, mais seulement que le verdict ait été rendu à la majorité si faible de cinq ou six voix (1).

---

(1) Relativement à la mort de Sokratês, M. Cousin fait les observations

Que la condamnation de Sokratês ait été déterminée distinctement par le ton et la teneur de sa défense, — c'est ce que Xénophon atteste expressément. « D'autres personnes en cause (dit-il) se défendaient de manière à se concilier la faveur des dikastes, ou à les flatter, ou à les prier, contrairement aux lois, et elles obtenaient ainsi leur acquittement. Mais Sokratês ne voulut avoir recours en rien à cet usage habituel du dikasterion, contrairement aux lois. Bien qu'*il eût pu facilement être relâché par les dikastes, s'il eût voulu faire quelque chose de pareil, même modérément,* il préféra rester fidèle aux lois et mourir plutôt que de sauver sa vie en les violant (1). » Or, personne à Athènes, excepté Sokratês probablement, n'aurait expliqué les lois en disant qu'elles

---

suivantes (dans sa traduction de Platon, t. I, p. 58. Préface à l'Apologie de Socrate) :

« Il y a plus : on voit qu'il a reconnu la nécessité de sa mort. Il dit expressément qu'il ne servirait à rien de l'absoudre, parce qu'il est décidé à mériter de nouveau l'accusation maintenant portée contre lui : que l'exil même ne peut le sauver, ses principes, qu'il n'abandonnera jamais, et sa mission, qu'il poursuivra toujours, devant le mettre toujours et partout dans la situation où il est : qu'enfin, il est inutile de reculer devant la nécessité, qu'il faut que sa destinée s'accomplisse, et que sa mort est venue. Socrate avait raison : sa mort était forcée, et le résultat inévitable de la lutte qu'il avait engagée contre le dogmatisme religieux et la fausse sagesse de son temps. C'est l'esprit de ce temps, et non pas Anytus, ni l'Aréopage, qui a mis en cause et condamné Socrate. Anytus, il faut le dire, était un citoyen recommandable : l'Aréopage, un tribunal équitable et modéré : *et, s'il fallait s'étonner de quelque chose, ce serait que Socrate ait été accusé si tard, et qu'il n'ait pas été condamné à une plus forte majorité.* »

[Il est à propos de faire remarquer que Sokratês fut jugé devant le Dikasterion, et non devant l'Aréopage.]

Je suis heureux aussi d'ajouter, pour le même effet, le jugement d'une autre autorité estimable, du professeur Maurice, dans son récent ouvrage — Moral and Metaphysical Philosophy — (P. I, Ancient Philosophy, ch. VI, div. II, sect. 2, I, 5) :

« Comment se fait-il, a-t-on souvent demandé, qu'un homme tel que Socrate ait été obligé de boire la ciguë ? La démocratie rétablie à Athènes n'a-t-elle pas dû être pire et plus intolérante qu'aucun pouvoir qui ait jamais existé sur la terre ? M. Grote répond avec beaucoup de raison, à notre avis, que ce dont il faut s'étonner, c'est qu'on ait souffert qu'un tel homme ait continué son enseignement si longtemps. Aucun État, ajoute-t-il, ne montra autant de tolérance qu'Athènes pour des différences d'opinion. »

(1) Xénoph. Mem. IV, 4, 4. Ἐκεῖνος οὐδὲν ἠθέλησε τῶν εἰωθότων ἐν τῷ δικαστηρίῳ παρὰ τοὺς νόμους ποιῆσαι· ἀλλὰ ῥᾳδίως ἂν ἀφεθεὶς ὑπὸ τῶν δικαστῶν, εἰ καὶ μετρίως τι τούτων ἐποίησε, προείλετο μᾶλλον τοῖς νόμοις ἐμμένων ἀποθανεῖν, ἢ παρανομῶν ζῆν.

exigeaient le ton de discours qu'il adopta, et il ne les aurait pas expliquées ainsi lui-même s'il eût été plus jeune de vingt ans, avec moins de dignité acquise et plus d'années d'utilité possible ouvertes devant lui. Sans s'avilir par des flatteries ou par des supplications inconvenantes, il aurait évité de sermonner les dikastes, comme le fait un maître et un supérieur (1), — ou d'affirmer fastueusement une mission divine pour des desseins qu'ils devaient difficilement comprendre, — ou de montrer à l'égard de leur verdict une indépendance dans laquelle ils pouvaient voir un défi. Le rhéteur Lysias lui envoya, dit-on, un discours composé pour sa défense, dont il refusa de se servir, ne le jugeant pas convenable à sa dignité. Mais un homme tel que Lysias ne composait guère de discours qui dût diminuer la dignité même du client le plus élevé, — bien qu'il songeât aussi au résultat; et il n'y a pas à douter que, si Sokratês l'eût prononcé, — ou même un discours moins habile, du moins inoffensif, — il n'eût été acquitté. Quintilien (2), il est vrai, exprime sa satisfaction que Sokratês conservât cette haute dignité qui faisait ressortir le plus rare et le plus élevé de ses attributs, mais qui en même temps renonçait à toute chance d'acquittement. Peu de personnes différeront de ce jugement; mais, si nous considérons la sentence, comme nous devons équitablement le faire, du point de vue des dikastes, la justice nous forcera de reconnaître que Sokratês l'attira sur lui de propos délibéré.

Si le verdict de culpabilité fut ainsi attiré sur Sokratês par son concours et de son propre consentement, à plus forte raison peut-on faire la même remarque relativement à la sentence capitale qui le suivit. Dans la procédure athénienne, la pénalité infligée était déterminée par un vote séparé des

(1) Cicéron (De Orat. I, 54, 231) — « Socrates ita in judicio capitis pro se ipse dixit, ut non supplex aut reus, sed *magister aut dominus videretur esse judicum.* » C'est ainsi qu'Epiktêtos faisait remarquer également, par rapport à la défense de Sokratês : — « A tout prix, abstiens-toi de supplications pour obtenir ta grâce; mais n'avance pas spécialement que tu *veux* t'en abstenir, à moins que tu n'aies l'intention, comme Sokratês, de provoquer les juges de propos délibéré » Arrien, Epikt. Diss. II, 2, 18).

(2) Quintilien, Inst. Orat. II, 15, 30; XI, 1, 10; Diog. Laërt. II, 40.

dikastes, donné après le verdict de culpabilité. Quand l'accusateur avait désigné la peine qu'il jugeait convenable, la partie accusée, de son côté, en nommait une plus légère applicable à elle-même, et c'est entre ces deux peines que les dikastes étaient invités à faire un choix, — une troisième proposition étant inadmissible. La prudence d'un accusé l'engageait toujours à proposer, même contre lui, quelque mesure de punition que les dikastes pussent être contents d'accepter, de préférence à la sentence plus lourde invoquée par son antagoniste.

Or Melêtos, dans son accusation et dans son discours contre Sokratês, avait demandé qu'on lui infligeât la peine capitale. C'était à Sokratês à faire sa propre contre-proposition, et la majorité très-faible à laquelle le verdict avait été prononcé prouvait assez que les dikastes n'inclinaient nullement à sanctionner la dernière peine contre lui. Ils s'attendaient sans doute, suivant la pratique uniforme devant les cours de justice athéniennes, qu'il suggérerait quelque peine moindre, — l'amende, l'emprisonnement, l'exil, la privation des droits, etc. Et s'il l'eût fait purement et simplement, il n'y a guère lieu de douter que la proposition n'eût passé. Mais le langage de Sokratês, après le verdict, prit un ton encore plus élevé qu'avant; et la résolution de rester fidèle à son point de vue, dédaignant la plus faible atténuation ou la plus petite concession, ne se prononça qu'avec plus de force. « Quelle contre-proposition vous ferai-je (dit-il) à la place de la peine demandée par Melêtos? Vous désignerai-je le traitement que je crois mériter de vous? Dans ce cas, ma proposition serait que, pour récompense, je fusse nourri aux frais de l'État dans le Prytaneion; car c'est ce que je mérite réellement comme bienfaiteur public, — comme un homme qui a négligé tout soin de ses propres affaires et embrassé une pauvreté volontaire, afin de se consacrer à vos meilleurs intérêts et de vous avertir individuellement de la sérieuse nécessité d'une amélioration intellectuelle et morale. Assurément je ne puis admettre que j'aie mérité de vous un exil quelconque; et il ne serait pas raisonnable à moi de proposer l'exil ou l'emprisonne-

ment, que je sais être des maux certains et considérables, — au lieu de la mort, qui peut bien être non un mal, mais un bien. Je pourrais, à la vérité, vous proposer une amende pécuniaire; car le payement de *cela* ne serait pas un mal. Mais je suis pauvre et n'ai pas d'argent : tout ce que je pourrais réunir monterait peut-être à une mine. Aussi vous proposé-je une amende d'une mine, comme punition à m'infliger. Platon et mes autres amis près de moi me prient de porter cette somme à trente mines, et ils s'engagent à la payer pour moi. Conséquemment une amende de trente mines est la contre-peine que je soumets à votre jugement (1). »

La nourriture dans le Prytaneion, aux frais de l'État, était une des distinctions honorifiques les plus grandes que les citoyens d'Athènes accordassent jamais, signe expressif de la reconnaissance publique. En conséquence, lorsque Sokratês se déclara digne de cet honneur et parla de l'imposer sur lui-même en place de punition, devant les mêmes dikastes qui venaient de rendre contre lui un verdict de culpabilité, — cette déclaration dut être reçue par eux comme n'étant rien moins qu'une insulte faite de propos délibéré, un défi adressé à l'autorité judiciaire, et il était de leur devoir de prouver à un citoyen suffisant et hautain qu'il ne pourrait commettre une telle faute impunément. Les personnes qui entendirent ce langage avec la plus grande douleur furent sans doute Platon, Kritôn et ses autres amis qui l'entouraient : bien qu'ils fussent pleins de sympathie pour lui, ils savaient bien qu'il assurait le succès de la proposition de Melêtos (2), et ils devaient regretter qu'il fît ainsi bon marché de sa vie par ce qu'ils regardaient comme une glorification de soi-même mal placée et inutile. S'il eût proposé avec peu ou point de préambule, à la place de la peine demandée contre lui, l'amende de trente mines qui terminait

(1) Platon, Apol. Sok. c. 26, 27, 28, p. 37, 38. Je donne aussi bien que je le puis, les propositions en substance, séparément du langage expressif de l'original.

(2) V. Platon, Kritôn, c. 5, p. 45 B.

cette partie de son discours, il y a tout lieu de croire que la majorité des dikastes aurait voté pour elle.

La sentence de mort fut rendue contre lui, nous ignorons à quelle majorité. Mais Sokratês ne changea pas de ton, et il ne manifesta aucun regret pour le langage par lequel il avait lui-même secondé le dessein de ses accusateurs. Au contraire, il dit aux dikastes, dans quelques paroles qu'il leur adressa avant de partir pour la prison, qu'il était satisfait de sa conduite et du résultat. Le signe divin (dit-il) qui avait l'habitude de l'arrêter, souvent dans des occasions très-peu importantes, tant en actions qu'en paroles, — ne s'était jamais manifesté une seule fois à lui pendant toute la journée, ni quand il était arrivé au tribunal pour la première fois, ni à aucun point durant tout son discours. L'acquiescement tacite de ce conseiller infaillible lui prouvait non-seulement qu'il avait parlé convenablement, mais que la sentence rendue n'était pas en réalité un mal pour lui ; que mourir en ce moment était la meilleure chose qui pût lui arriver (1). Ou bien la mort équivalait à un sommeil profond, perpétuel et exempt de rêves, — ce qui à son sens ne serait pas une perte, mais plutôt un gain, comparé avec la vie présente ; ou bien autrement, si les mythes communs étaient vrais, la mort le ferait passer à une seconde vie dans Hadês, où il trouverait tous les héros de la guerre troyenne et du passé en général, — de sorte qu'il pourrait poursuivre, conjointement avec eux, l'occupation de l'examen mutuel et contradictoire, et discuter sur les progrès et la perfection en morale (2).

L'on ne peut douter que Sokratês n'ait réellement considéré la sentence à ce point de vue, et ses amis également, après que l'événement fut arrivé, — bien qu'il n'en fût pas sans doute ainsi quand ils étaient sur le point de le perdre. Il prit sa ligne de défense avec réflexion et avec pleine connaissance du résultat. Elle lui fournit la meilleure des occa-

(1) Platon, Apol. Sok. c. 31, p. 40 B ; c. 33, p. 41 D.

(2) Platon, Apol. Sok. c. 32, p. 40 C ; p. 41 B.

sions pour manifester, d'une manière propre à faire impression, et son ascendant personnel sur les craintes et la faiblesse humaines, et la dignité de ce qu'il croyait être sa mission divine. Elle l'enleva au milieu de sa grandeur et de sa gloire, comme le coucher d'un soleil tropical, à un moment où le dépérissement de la vieillesse pouvait être regardé comme très-rapproché. Il calcula que sa défense et sa conduite pendant le procès seraient la leçon la plus frappante qu'il pût donner à la jeunesse d'Athènes, plus frappante, probablement, que la somme totale des leçons que le reste de sa vie suffirait à donner, s'il arrangeait sa défense autrement. Cette prévision de l'effet de la dernière scène de sa vie, mettant le sceau à tous ses discours antérieurs, se manifesta dans plusieurs parties de son dernier discours adressé aux dikastes, où il leur dit qu'en le mettant à mort, ils ne se débarrasseront pas de l'importunité de son « Elenchos scrutateur » ; que nombre de jeunes gens, plus remuants et plus importuns que lui, emportaient déjà en eux cette impulsion, qu'ils se mettraient bientôt en devoir d'appliquer, sa supériorité les ayant retenus jusqu'alors (1). Sokratês était persuadé ainsi que son départ serait un signal pour de nombreux apôtres, qui propageraient avec un redoublement d'énergie ce procédé d'épreuve et d'incitation par interrogations auquel il avait consacré sa vie, et qui sans doute était pour lui beaucoup plus cher et plus sacré que ses jours. Rien ne pouvait être plus efficace que sa noble conduite pendant son jugement pour enflammer l'enthousiasme de jeunes gens prédisposés ainsi ; et la perte de l'existence était compensée à ses yeux par les successeurs qu'il comptait laisser derrière lui comme des missionnaires.

Dans des circonstances ordinaires, Sokratês aurait bu la coupe de ciguë en prison, le lendemain de son jugement. Mais il se trouva que le jour de sa sentence suivait immédiatement celui où le vaisseau sacré partit pour son pèlerinage solennel, qu'il effectuait annuellement d'Athènes à

(1) Platon, Apol. Sok. c. 30, p. 39 C.

Dêlos, au moment de la fête d'Apollon. Jusqu'au retour de ce vaisseau à Athènes, il était regardé comme une impiété de mettre une personne quelconque à mort en vertu de l'autorité publique. En conséquence, Sokratês resta en prison, — et nous lisons avec peine, — ayant réellement des chaînes aux jambes, — pendant tout le temps de l'absence de ce vaisseau, trente jours entiers. Ses amis et ses compagnons avaient libre accès auprès de lui, passant presque tout leur temps avec lui dans la prison, et Kritôn avait même disposé un plan pour le faire échapper, en gagnant le geôlier. Ce plan n'échoua que par le refus décidé de Sokratês de prendre part à une violation de la loi (1), résolution à laquelle nous devions nous attendre comme à une chose naturelle, après la ligne qu'il avait adoptée dans sa défense. Il passait ses jours dans la prison à discourir sur divers sujets moraux et humains, qui avaient fait le charme et l'occupation de sa vie antérieure : c'est au dernier de ces jours que sa conversation avec Simmias, Kebês et Phædôn, sur l'immortalité de l'âme, est rapportée dans le dialogue platonique appelé « Phædôn ». Les doctrines et les arguments principaux de cette conversation appartiennent à Platon plutôt qu'à Sokratês. Mais le tableau que le dialogue offre de la disposition et de l'état d'esprit de Sokratês, pendant les dernières heures de sa vie, a une beauté et un intérêt immortels, en présentant son égalité d'âme sereine et même enjouée au milieu des émotions irrésistibles de ses amis autour de lui ; — la conviction véritable et spontanée, gouvernant et ses paroles et ses actes, de ce qu'il avait déclaré devant les dikastes, à savoir que la sentence de mort n'était pas un malheur pour lui (2), — et la persistance entière de cet intérêt ardent qu'il prenait à l'amélioration de l'homme et de la société, et qui, pendant tant d'années, avait formé son motif dominant et son active occupation. Les détails de la dernière scène sont donnés avec une fidélité minutieuse, même jusqu'au moment de sa fin ; et il est consolant de remarquer que la coupe de

(1) Platon, Kritôn, c. 2, 3 *seq.*

(2) Platon, Phæd. c. 77, p. 84 E.

ciguë (moyen employé pour les exécutions par ordre public à Athènes) produisit son effet par degrés beaucoup plus exempts de souffrance que toute mort naturelle à laquelle il devait nécessairement succomber. Ceux qui ont lu ce qu'on a fait remarquer plus haut relativement aux fortes convictions religieuses de Sokratês ne seront pas surpris d'apprendre que ses derniers mots, adressés à Kritôn immédiatement avant qu'il passât dans un état d'insensibilité, furent : « Kritôn, nous devons un coq à Asklêpios (Esculape) : acquitte cette dette et surtout ne l'oublie pas (1). »

Ainsi périt le « parens philosophiæ », — le premier des philosophes moraux ; homme qui fournit à la science, et un nouveau sujet, à la fois abondant et précieux, — et une nouvelle méthode, mémorable non moins par son originalité et sa puissance que par la profonde base philosophique sur laquelle elle s'appuie. Bien que la Grèce ait produit des poëtes, des orateurs, des philosophes spéculatifs, des historiens, etc., de premier ordre, cependant d'autres pays, qui avaient l'avantage d'avoir la littérature grecque pour modèle, l'ont presque égalée dans toutes ces branches et l'ont surpassée dans quelques-unes. Mais où pourrons-nous trouver un pendant pour Sokratês, soit dans le monde grec, soit au dehors? L'Elenchos par questions contradictoires, que, non-seulement il inventa le premier, mais qu'il mania avec un effet sans pareil et dans des vues si nobles, a toujours été muet depuis sa dernière conversation dans la prison ; car, même son grand successeur, Platon, fut un écrivain et un maître qui enseigna en public, et non un dialecticien employant le dialogue. Jamais on n'a trouvé un homme assez fort pour bander son arc, encore bien moins assez sûr pour en user comme il le faisait. Sa vie reste comme le seul témoignage, mais un témoignage très-satisfaisant, de ce que l'on peut faire par cette sorte d'interrogation intelligente, de l'intérêt puissant qu'elle peut inspirer, — du stimulant énergique qu'elle peut appliquer pour éveiller la rai-

(1) Platon, Phæd. c. 155, p. 118 A.

son assoupie et créer une nouvelle faculté intellectuelle.

Il a été souvent d'usage de représenter Sokratês comme un prédicateur moral, rôle dans lequel il s'est acquis probablement le respect général attaché à son nom. C'est, il est vrai, un attribut véritable, mais non l'attribut caractérististique ou saillant, ni celui par lequel il agit sur l'humanité d'une manière durable. D'autre part, Arkesilaos et la nouvelle Académie (1), un siècle et demi plus tard, crurent qu'ils suivaient l'exemple de Sokratês (et Cicéron semble l'avoir cru également), quand ils raisonnaient contre toute chose, — et qu'ils posaient comme système que, contre tout principe affirmatif, on pouvait apporter comme contre-poids une force égale d'argument négatif. Or, cette manière d'envisager Sokratês est, à mon sens, non-seulement partiale,

---

(1) Cicéron, Academ. Post. I, 12, 44. « Cum Zenone Arcesilas sibi omne certamen instituit, non pertinaciâ aut studio vincendi (ut mihi quidem videtur), sed earum rerum obscuritate, quæ ad confessionem ignorationis adduxerant Socratem, et jam antea Socratem, Democritum, Anaxagoram, Empedoclem, omnes pene veteres : qui nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri, posse, dixerunt... Itaque Arcesilas negabat, esse quidquam quod sciri posset, ne illud quidem ipsum, quod Socrates sibi reliquisset : sic omnia latere in occulto. » Cf. Acad. Prior. II, 23, 74 ; de Nat. Deor. I, 5, 11.

Dans un autre passage (Acad. Post. I, 4, 17) Cicéron s'exprime (ou plutôt il introduit Varron comme s'exprimant) un peu confusément. Il parle de « illam Socraticam dubitationem de omnibus rebus, et nullâ affirmatione adhibitâ, consuetudinem disserendi. » Mais quelques lignes avant, il avait dit ce qui implique que les hommes pouvaient (au sens de Sokratês) parvenir à apprendre et à savoir ce qui appartenait à la conduite humaine et aux devoirs humains.

Et (dans Tusc. Disp. I, 4, 8) il admet que Sokratês avait un but ultérieur positif dans sa manière de questionner négativement — « vetus et Socratica ratio contra alterius opinionem disserendi : nam ita facillime, quid veri simillimum esset, inveniri posse Socrates arbitrabatur. »

Tennemann (Gesch. der Phil. II, 5, vol. II, p. 169-175) cherche à établir une analogie considérable entre Sokratês et Pyrrhôn. Mais il me semble que l'analogie ne va pas au delà de ce point : c'est que tous deux s'accordaient à répudier toutes les spéculations qui n'étaient pas morales (V. les vers de Timôn sur Pyrrhôn, Diog. Laërt. IX, 65). Mais quant à la morale, ils différaient essentiellement. Sokratês soutenait que la morale était un objet de science, et l'objet convenable de l'étude. Pyrrhôn d'autre part semble avoir pensé que la spéculation était tout aussi inutile, et la science tout aussi impossible à atteindre en morale qu'en physique ; qu'on ne devait faire attention à rien qu'aux sentiments, ne rien cultiver que les bonnes dispositions.

mais inexacte. Il n'avait pas cette défiance systématique quant aux pouvoirs que possède l'esprit de parvenir à la certitude. Il établissait une ligne de démarcation, tracée nettement (bien qu'erronée), entre ce qu'on peut et ce que l'on ne peut pas savoir. Quant à la physique, il était plus que sceptique; — il pensait que l'on ne pouvait rien savoir : les dieux ne voulaient pas que l'homme acquît une telle connaissance, et conséquemment ils arrangeaient les choses de telle sorte qu'elles fussent hors de la portée de sa vue, pour tout excepté pour les phénomènes les plus simples des besoins journaliers; de plus, non-seulement l'on ne pouvait acquérir une pareille connaissance, mais on ne devait faire aucun effort pour y parvenir. Mais, relativement aux questions qui concernent l'homme et la société, les idées de Sokratès étaient complétement le contraire. C'était le champ que les dieux avaient expressément assigné, non-seulement à la pratique humaine, mais à l'étude de l'homme et à l'acquisition du savoir par lui, champ dans lequel, avec cette idée, ils arrangeaient les phénomènes sur les principes d'une suite constante et observable, de sorte que tout homme pouvait les connaître en prenant la peine nécessaire. Et même Sokratès faisait un pas de plus, — et ce pas en avant est la conviction fondamentale qui donne cette impulsion à sa mission. Il pensait que tout homme non-seulement pouvait connaître ces choses, mais devait les connaître; qu'il ne lui était pas possible d'agir bien s'il ne les connaissait pas, et que c'était un devoir impérieux pour lui de les apprendre comme il apprendrait une profession, autrement il ne valait pas mieux qu'un esclave, ne méritant pas qu'on se fiât à lui comme à un être libre et responsable. Sokratès était persuadé qu'aucun homme ne pouvait se conduire comme un agent juste, modéré, courageux, pieux et patriotique, — s'il n'apprenait à savoir exactement ce qu'étaient réellement la justice, la modération, le courage, la piété et le patriotisme, etc. Il était pénétré de l'idée véritablement baconienne que le pouvoir d'une action morale constante dépendait de la compréhension rationnelle des buts et des moyens moraux et était limité par elle. Mais

quand il considéra les esprits autour de lui, il s'aperçut que peu ou nul d'entre eux n'avaient aucune compréhension pareille, ni n'avaient travaillé pour l'acquérir, — et que cependant en même temps tout homme était convaincu qu'il la possédait et agissait avec confiance d'après cette conviction. Ici donc Sokratês reconnut que le premier ouvrage extérieur qu'il avait à emporter, c'était cette universelle « illusion du savoir sans la réalité », à laquelle il déclara une guerre si énergique ; et que Bacon aussi, bien que sous une autre forme de mots et par rapport à d'autres sujets, combat non moins énergiquement deux mille ans plus tard : — « Opinio copiæ inter causas inopiæ est. » Sokratês trouva que ces notions relatives aux affaires humaines et sociales, sur lesquelles chaque homme faisait fond et en vertu desquelles il agissait, n'étaient autre chose que des produits spontanés de « l'intellectus sibi permissus », — de l'intelligence laissée à elle-même, soit sans direction aucune, soit seulement avec la direction aveugle des sympathies, des antipathies, de l'autorité ou d'une assimilation silencieuse. C'étaient des produits ramassés çà et là (pour employer le langage de Bacon) et composés « de beaucoup de foi et de hasard et des suggestions primitives de l'enfance », non-seulement sans soin ni études, mais même sans conscience du procédé et sans aucune révision subséquente. C'est sur cette base que les sophistes ou maîtres de profession pour la vie active cherchaient à ériger une superstructure de vertu et de talent ; mais Sokratês jugeait une telle tentative désespérée et contradictoire — non moins impraticable qu'il l'était, comme le déclarait Bacon à son époque, d'élever l'arbre de la science, pour qu'il atteignît toute sa majesté et portât des fruits, avant qu'on eût d'abord fait disparaître ces vices fondamentaux qui restaient en paix et exerçaient une influence funeste autour de ses racines. Sokratês se mit à l'œuvre avec la manière et l'esprit de Bacon ; il appliqua son procédé d'examen par interrogations, comme première condition de toute amélioration ultérieure, à ces généralisations grossières, spontanées, incohérentes, qui passaient dans l'esprit des hommes pour du savoir compétent et diri-

geant. Mais lui, non moins que Bacon, accomplit cette analyse, non pas en vue de se borner à la négative, mais comme la première phase vers un profit ultérieur, — comme la purification préliminaire, indispensable à un futur résultat positif. Dans les sciences physiques, vers lesquelles l'attention de Bacon était tournée principalement, il n'était pas possible d'obtenir un résultat pareil sans une recherche expérimentale perfectionnée, mettant en lumière des faits nouveaux et encore inconnus; mais, pour les questions que discutait Sokratès, les données élémentaires de l'examen rentraient toutes dans l'expérience de l'auditeur; elles n'avaient besoin que d'être signalées à son attention, affirmativement aussi bien que négativement, en même temps que la Fin morale et politique appropriée, de manière à stimuler en lui l'effort rationnel nécessaire pour les combiner de nouveau d'après des principes logiques.

Si donc les philosophes de la Nouvelle Académie considéraient Sokratès soit comme un sceptique, soit comme un partisan d'une négation systématique, ils se trompaient sur son caractère et prenaient par erreur le premier degré de son procédé, — celui que Platon, Bacon et Herschel appellent la purification de l'intelligence, pour le but final. L'Elenchos, comme Sokratès l'employait, était animé de l'esprit le plus vrai de la science positive et formait un précurseur indispensable qui aidait à y parvenir (1).

Il y a deux points, et deux points seulement, dans les sujets relatifs à l'homme et à la société, à l'égard desquels Sokratès est sceptique — ou plutôt qu'il nie; et c'est sur la négation de ces points que roule toute sa méthode et tout son dessein. Il nie d'abord que les hommes puissent savoir ce à quoi ils n'ont consacré pour l'apprendre ni effort consciencieux, ni peines réfléchies, ni étude systématique. Il nie ensuite que les hommes puissent pratiquer ce qu'ils ne connaissent pas (2); qu'ils puissent être justes, ou tempé-

---

(1) Platon, Apol. Sok. c. 7, p. 22 A. Δεῖ δὲ ὑμῖν τὴν ἐμὴν πλάνην ἐπιδεῖξαι, ὥσπερ τινας πόνους πονοῦντος, etc.

(2) De même Demokritos, Fragm.,

rants, ou vertueux en général, sans savoir ce que c'est que justice, tempérance ou vertu. Graver dans l'esprit des auditeurs sa propre conviction négative sur ces deux points, — c'est en effet son premier objet et le premier but de sa manœuvre multiforme de dialectique. Mais, bien que négatif dans ses moyens, Sokratês est rigoureusement positif dans ses fins : il entreprend son attaque en se proposant distinctement un résultat positif; il veut par la honte détruire en eux l'illusion du savoir et les exciter, en les armant, à acquérir des connaissances réelles, assurées, compréhensives et s'expliquant elles-mêmes, — comme condition et garantie d'une pratique vertueuse. Sokratês était en effet le contraire d'un sceptique : personne ne regarda jamais la vie d'un œil plus positif et plus pratique; personne ne tendit jamais à son but avec une perception plus claire de la route qu'il parcourait; personne ne combina jamais comme lui l'enthousiasme absorbant du missionnaire (1) avec la finesse, l'originalité, l'esprit de ressource inventif et la compréhension généralisatrice du philosophe.

Sa méthode survit encore, autant qu'une telle méthode peut survivre, dans quelques-uns des dialogues de Platon. C'est un procédé d'une éternelle valeur et d'une application universelle. Cette purification de l'intelligence, que Bacon signalait comme indispensable pour un progrès rationnel ou scientifique, l'Elenchos sokratique fournit le seul instrument connu de l'accomplir du moins en partie. Quelque peu que cet instrument ait pu être appliqué depuis la mort de

---

éd. Mullach, p. 185, Fragm. 131. Οὔτε τέχνη, οὔτε σοφίη, ἐφικτὸν, ἢν μὴ μάθῃ τις....

(1) Aristote (Problem. c. 30, p. 953 Bek.) compte et Sokratês et Platon (cf. Plutarque, Lysand. c. 2) parmi ceux auxquels il attribue φύσιν μελαγχολικὴν — l'humeur noire et le tempérament extatique. Je ne sais comment concilier cette assertion avec un passage de sa Rhétorique (II, 17), dans lequel il range Sokratês parmi les personnes *posées* (στάσιμον). La première des deux assertions semble appuyée par les anecdotes relatives à Sokratês (dans Platon, Symposion p. 175 B, p. 220 C), où il est dit qu'il restait dans la même posture, tout à fait immobile, même pendant plusieurs heures de suite, absorbé dans la méditation sur quelque idée qui s'était emparée de son esprit.

son inventeur, sa nécessité et son usage n'ont pas disparu, ni ne peuvent jamais disparaître. Il y a peu d'hommes dont les esprits ne soient plus ou moins dans cet état de prétendu savoir auquel Sokratès faisait la guerre; il n'y en a pas dont les idées n'aient été d'abord formées par une association spontanée, inconsciente, sans examen, sans preuve, — reposant sur des détails oubliés, réunissant des disparates ou des incompatibilités, et laissant dans son esprit des phrases vieilles et familières et des propositions sous forme d'oracles, dont il ne s'est jamais rendu compte; il n'y en a pas qui, s'il est destiné à un effort scientifique vigoureux et profitable, n'ait reconnu comme une branche nécessaire de l'éducation faite par soi-même de briser, de démêler, d'analyser et de reconstruire ces anciens composés intellectuels, — et qui n'ait été poussé à le faire par ses efforts imparfaits et solitaires, puisque le géant de l'Elenchos par le dialogue n'est plus dans la place du marché pour lui fournir une aide et un stimulant.

Apprendre qu'un homme quelconque (1), surtout un homme si illustre, est condamné à mort sur des accusations telles que celle d'hérésie et de prétendue corruption de la jeunesse, — inspire aujourd'hui un sentiment de réprobation indignée, dont je n'ai pas la pensée de diminuer la force. Le fait est éternellement consigné comme l'un des mille méfaits de l'intolérance religieuse et politique. Mais, puisque dans ce catalogue chaque article a son propre caractère particulier, grave ou léger, — nous sommes obligé de considérer à quel point de l'échelle doit être placée la condamnation

(1) Le docteur Thirlwall a donné, dans un Appendice de son quatrième volume (Append. VII, p. 526 seq.), une revue intéressante et instructive des sentiments récents exprimés par Hegel et par quelques autres écrivains allemands éminents, sur Sokratês et sa condamnation. Je vois avec grand plaisir qu'il a justement blâmé l'amertume sans mesure, aussi bien que les vues insoutenables du traité de M. Forchhammer, relatif à Sokratês.

Toutefois je désapprouve complètement la manière dont le docteur Thirlwall parle des sophistes dans son Appendice et ailleurs. J'ai donné tout au long dans le chapitre précédent mon opinion au sujet des personnages appelés ainsi.

de Sokratês et quelles conclusions elle justifie par rapport au caractère des Athéniens. Or, si nous examinons les circonstances du cas, nous trouverons qu'elles sont toutes atténuantes; et dans le fait assez puissantes pour réduire ces conclusions à leur minimum, compatible avec la classe générale à laquelle appartient l'incident.

D'abord, le sentiment qui domine aujourd'hui est fondé sur la conviction que ces questions d'hérésie et d'enseignement hérétique de la jeunesse ne sont pas de la compétence judiciaire. Même dans le monde moderne, cette conviction est de date récente; et dans le cinquième siècle avant J.-C., elle était inconnue. Sokratês lui-même n'y aurait pas acquiescé, et tous les gouvernements grecs, oligarchiques et démocratiques également, reconnaissent le contraire. Le témoignage fourni par Platon est sur ce point décisif Quand nous examinons les deux communautés positives qu'il construit, dans les traités « De Republica » et « De Legibus », nous trouvons qu'il n'y a rien dont il s'inquiète plus que d'établir une orthodoxie de doctrine, d'opinion et d'éducation à laquelle rien ne résiste. Un maître dissident et libre parleur, tel que l'était Sokratês à Athènes, n'aurait pas eu la permission de poursuivre sa vocation pendant une semaine dans la république de Platon. A la vérité, Platon ne le condamnerait pas à mort; mais il lui imposerait silence, et en cas de besoin, il le renverrait. Telle est, en effet, la conséquence logique, si vous admettez que l'État doive déterminer ce qu'*est* l'orthodoxie et l'enseignement orthodoxe, — et réprimer ce qui contredit ses propres vues. Or tous les États grecs, y compris Athènes, soutenaient ce principe (1) d'intervention contre le maître dissident. Mais à Athènes, bien que le principe fût reconnu, cependant l'application en était contrariée par des forces résistantes qu'il ne trouvait pas ailleurs, par la constitution démocratique, avec sa liberté de parole et son amour de parole, — par le ressort plus actif de l'intelligence individuelle, — et par

(1) V. Platon, Eutyphr. c. 3, p. 3 D.

la tolérance plus grande là que partout ailleurs, montrée pour les particularités de toute sorte, telles qu'on les trouve dans chaque individu. Dans tout autre État de la Grèce, aussi bien que dans la République de Platon, Sokratês aurait été promptement arrêté au milieu de sa carrière, sinon sévèrement puni : à Athènes, on lui permit de parler et d'enseigner publiquement vingt-cinq ou trente ans durant, et ensuite on le condamna quand il était un vieillard. De ces deux applications de ce funeste principe, assurément la dernière est à la fois la plus modérée et la moins pernicieuse.

En second lieu, la force de cette dernière considération, comme circonstante atténuante par rapport aux Athéniens, est bien accrue, si nous réfléchissons au nombre d'ennemis individuels que se fit Sokratês en poursuivant son procédé d'examen par questions. Il y eut une multitude d'individus, comprenant des hommes personnellement les plus éminents et les plus puissants de la cité, poussés par des antipathies spéciales, outre les convictions générales, à faire agir contre un maître détesté ce principe d'intolérance qui sommeillait. Si, malgré une pareille provocation de sa part, il lui fut permis d'atteindre l'âge de soixante-dix ans et de parler publiquement pendant tant d'années, avant qu'un Melêtos se présentât, — ce fait atteste évidemment l'efficacité des dispositions restrictives dans le peuple, qui rendaient ses habitudes pratiques plus libérales que ses principes avoués.

En troisième lieu, quiconque a lu le récit du procès et la défense de Sokratês verra qu'il contribua lui-même au résultat tout autant que tous les trois accusateurs réunis. Non-seulement il négligea de faire tout ce qui aurait pu se faire sans déshonneur pour s'assurer un acquittement, — mais il tint un langage positif qui se rapprochait beaucoup de celui que Melêtos aurait cherché à mettre dans sa bouche. Il le fit de propos délibéré, ayant une haute opinion de lui-même et de sa mission, et ne considérant pas comme un malheur à son âge de boire la coupe de ciguë. Ce fut seulement par cette glorification de lui-même marquée et blessante qu'il s'attira le premier vote du dikasterion, vote qui, même alors,

ne fut rendu qu'à une très-faible majorité, et par lequel il fut reconnu coupable; ce fut seulement par une manifestation semblable encore plus aggravée, poussée même jusqu'à un point qui ressemblait à une insulte, qu'il s'attira le second vote qui prononça la sentence capitale. Or, ce serait manquer de sincérité que de ne pas faire la part de l'effet d'une telle conduite sur les esprits du dikasterion. Les juges n'étaient pas du tout disposés, de leur propre mouvement, à mettre en vigueur contre lui le principe reconnu d'intolérance. Mais, quand ils virent que l'homme qui était devant eux accusé de ce grief, leur parlait d'un ton tel qu'ils n'en avaient jamais entendu auparavant et n'en pouvaient guère entendre avec calme de pareil, — ils ne purent que se sentir disposés à croire toutes les conclusions les plus mauvaises que ses accusateurs avaient suggérées, et à considérer Sokratês comme un homme dangereux, tant sous le rapport religieux que sous le rapport politique, contre lequel il était nécessaire de soutenir la majesté de la Cour et de la constitution.

Conséquemment, en appréciant ce mémorable incident, bien que le funeste principe d'intolérance ne puisse être nié, cependant toutes les circonstances prouvent que ce principe ne fut ni irritable ni prédominant dans le cœur athénien; que même une somme considérable d'antipathies collatérales ne l'excita facilement contre aucun individu; que les dispositions plus libérales et plus généreuses qui en émoussaient la malignité avaient une efficacité constante, non aisément surmontée, et que la condamnation doit compter comme l'un des articles les moins sombres dans un catalogue essentiellement sombre.

Ajoutons que, si Sokratês lui-même ne regarda pas sa condamnation et sa mort, à son âge, comme un malheur, mais plutôt comme un présent dû à la faveur des dieux, qui l'enlevaient juste à temps pour qu'il échappât à cette pénible conscience du déclin intellectuel, qui engagea Demokritos à préparer le poison pour lui-même, — son ami Xénophon fait un pas de plus, et tout en protestant contre le verdict de culpabilité, il exalte cette sorte de mort comme un sujet

de triomphe, comme la manière la plus honorable, la plus heureuse et la plus agréable dont les dieux pussent mettre le sceau à une vie utile et élevée (1).

Diodore assure, et il est répété avec exagération par d'autres auteurs postérieurs, qu'après la mort de Sokratês les Athéniens se repentirent amèrement de la manière dont ils l'avaient traité, et qu'ils allèrent même jusqu'à mettre ses accusateurs à mort sans jugement (2). Je ne sais sur quelle autorité repose cette assertion, et j'en doute complétement. D'après le ton des « Memorabilia » de Xénophon, il y a tout lieu de présumer que la mémoire de Sokratês continua encore d'être impopulaire à Athènes quand ce recueil fut composé. Platon aussi quitta Athènes immédiatement après la mort de son maître, et resta absent pendant quelque temps : indirectement, à mon sens, cette circonstance fait présumer qu'il ne s'opéra pas dans le sentiment athénien une réaction telle que l'allègue Diodore ; et la même présomption est appuyée par la manière dont l'orateur Æschine parle de la condamnation, un demi-siècle après. Je ne vois pas de raison pour croire que les dikastes athéniens, qui sans doute se sentaient justifiés et plus que justifiés, en condamnant Sokratês après son discours, — aient rétracté ce sentiment après sa mort.

(1) Xénoph. Mem. IV, 8, 3. — « Denique Democritum postquam [matura vetustas
Admonuit memores motus langues- [cere mentis,
Sponte suâ letho sese obvius obtulit [ipse. »
(Lucrèce, III, 1052).

(2) Diodore, XIV, 37, avec une note de Wesseling ; Diog. Laërt. II, 43 ; Argument ad Isokrat. Or. XI, Busiris.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU DOUZIÈME VOLUME

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

DE LA BATAILLE DES ARGINUSÆ AU RÉTABLISSEMENT DE LA DÉMOCRATIE A ATHÈNES, APRÈS L'EXPULSION DES TRENTE

CHAPITRE II

DEPUIS LE RÉTABLISSEMENT DE LA DÉMOCRATIE A ATHÈNES JUSQU'A LA MORT D'ALKIBIADÊS

CHAPITRE III

LE DRAME. — RHÉTORIQUE ET DIALECTIQUE. — LES SOPHISTES

CHAPITRE IV

SOKRATÊS

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME VOLUME

Imp Poupart-Davyl et Cᵉ, rue du Bac, 30.

ERRATUM

Page	31	note	1	*lire*	συμφορὰ	*au lieu de*	συμγορὰ.
»	68	ligne	5	»	rencontrer	»	trouver.
»	82	»	24	»	Trasyboulos	»	Theramenês.
»	183	»	25	»	Protagoras	»	Pratagoras.

